

Antonio Beltrán Hernández
La vallée de larmes



Tragédie géopolitique à fin heureuse



COLLECTION <<FICTIONS RÉALITAIRES>> N° 1

Un roman ne se raconte pas, ne se résume pas, et encore moins celui que, cher lecteur, tu tiens entre les mains. Un roman ? Ou bien sûr, il se lit, et alors il peut laisser une marqué indélébile dans l'esprit de son lecteur, ou bien il s'ignore, et alors il reste un mystère entier pour son non-lecteur. Contentons-nous de dire que l'auteur déteste connaître à l'avance l'histoire des films qu'il va voir, pourvu qu'il soit sûr que le film est bon.

Partons donc du principe que ce livre est bon et ne dévoilons pas son intrigue. Tout est d'ailleurs contenu dans son titre et son sous-titre. Le premier ne fait pas seulement référence au Salve Regina, mais aussi à l'épisode du même nom (Tåredalen) du film de Bergman « Scènes de la vie conjugale (Scener ur ett äktenskap) ». Le sous-titre part d'une ferme conviction de l'auteur : les grands tragédiens, de Sophocle à Shakespeare, sont les précurseurs des bons thrillers. Et ce thriller linguistique vous mènera jusqu'au bout du bruit et de la fureur, de la guerre et de la paix, de la souffrance la plus extrême et, enfin, de la justice.



Antonio Beltrán Hernández n'a jamais été un militant politique. Sa première passion était la science-fiction. Il vivait dans la Lune et au-delà, il collectionnait toutes les coupures de journaux concernant la conquête de l'espace. Il apprit l'alphabet cyrillique en déchiffrant les noms des cosmonautes,

dans un livre en édition quadrilingue, « Космонавт и его родина-Le cosmonaute et sa patrie », pendant sa première adolescence il croyait que le monde finirait dans une conflagration nucléaire, et sa vocation définitive, le cinéma, lui fut inoculée par « 2001, l'odyssée de l'espace ».

Cependant, quelque chose changea en lui lorsqu'il lut la préface de Sartre à « Les Damnés de la Terre » de Frantz Fanon (...en le premier temps de la révolte, il faut tuer – abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre). Puis « Cent ans de solitude » lui fit redécouvrir, par sa magie, l'univers de son Amérique. Et Borges le transporta au-delà de l'infini.

Aujourd'hui, il n'est ni scientifique ni historien ni stratège ni linguiste, et sa carrière de directeur de la photographie de cinéma connaît des petits hauts et des grands bas. Mais il nous fera voyager, dans ces pages, à travers les arcanes de notre insaisissable vallée de larmes.

Ebook 7,80 €

Version papier 26 €

<https://glocalworkshop.com>

ISBN 978-9938-862-52-2



9 789938 862522

Antonio Beltrán Hernández

La vallée de larmes

Tragédie géopolitique à fin heureuse

éditions

workshop19

The Glocal Workshop/L'Atelier Glocal/ El Taller Glocal

La vallée de larmes

Tragédie géopolitique à fin heureuse

©éditions workshop19, février 2013/éditions The Glocal

Workshop/L'Atelier Glocal/El Taller Glocal, avril 2022

Mots-clé : Chili, Pinochet, Unité Populaire, cuivre, Amérique Latine, USA, Kissinger, Cour Pénale Internationale, Hiroshima & Nagasaki, XX^{ème} Siècle, Disparus chiliens, pétrole, torture, coups d'État

Image de couverture : *L'Annonce faite à Marie par l'archange Gabriel*, par Fra Angelico, 1433-14434, Museo diocesano, Cortona

DU MÊME AUTEUR

- *L'Empire de la Liberté*, éditions Syllepse, 2002
ISBN 978-2847-970-08-1
- *Talimambo Number Five, Tragédie musicale* (avec Juan Kalvellido), éditions workshop19, 2013
ISBN 978-9938-862-0-65
- *El valle de lágrimas, Tragedia geopolítica con final feliz*, The Glocal Workshop/El Taller Glocal, 2022
ISBN 978-9938-862-29-4
- *Il était une fois...l'Empire de l'Égalité*
The Glocal Workshop/L'Atelier Glocal 2022
ISBN 978:978-9938-9938-862--836-22-13-3
- *Érase una vez...el Imperio de la Igualdad*, The Glocal Workshop/El Taller Glocal, 2022
ISBN 978-9938-862-26-3
- *La fin de l'Histoire, A game with shifting mirrors*, roman,
The Glocal Workshop/El Taller Glocal, 2022
ISBN 978-9938-862-14-0
- *El fin de la Historia, A game with shifting mirrors*, novela,
The Glocal Workshop/El Taller Glocal, 2022

©The Glocal Workshop / L'Atelier Glocal/El Taller Glocal, avril 2022

<http://glocalworkshop.com>

contact@glocalworkshop.com

À Emilio Pacull Latorre pour m'avoir offert son Chili.
À Daniel Chavarría pour nous avoir dévoilé le secret de la tapajine.
Et à Felipe Bracho, mathématicien, pour avoir fait le meilleur calcul de sa vie.
(Et aussi à Guillermo Salas pour m'avoir sauvé la vie)

En cet instant hors du temps, au milieu de ce désordre perplexe de sensations atroces et sans lien, Emma Zunz pensa-t-elle *une seule fois* au mort qui motivait ce sacrifice ? Elle pensa (elle ne put pas ne pas penser) que son père avait fait à sa mère la chose horrible qu'on lui faisait à présent. Elle pensa cela avec un léger étonnement et se réfugia aussitôt dans son vertige. L'homme, Suédois ou Finlandais, ne parlait pas l'espagnol ; il fut pour Emma un instrument de même qu'elle le fut à son tour pour lui, mais elle servit pour la jouissance et lui pour la justice.

Jorge Luis Borges, *Emma Zunz*

Dallas, Texas, 22 novembre 1963. 12 h 30.

Jamais personne ne se lassera de voir ce film. Au contraire : il est si bref qu'il faut se le repasser mille et mille fois, le ralentir, analyser chaque image.

John Fitzgerald Kennedy, président des États-Unis d'Amérique parcourt les rues de Dallas. De sa voiture, il salue les êtres invisibles qui l'entourent et qui reçoivent ainsi le don de son sourire magnifique. Quelques photogrammes plus tard, quelque chose le pousse vers l'avant et toute son attitude change. Puis, sa tête est rejetée vers la gauche, et c'est à ce moment-là que l'on peut voir la masse rouge qui jaillit de son crâne, et Jacqueline, sa femme, qui grimpe sur le coffre de la voiture pour fuir ou pour chercher un impensable secours.

Santiago du Chili, 22 novembre 1963. 15 h 30.

À l'Internat National Barros Arana les élèves de terminale regardent un film de guerre. Plus précisément, un film sur la Guerre de Corée. Plus précisément encore, le film *Cote 465 (Men in war)* réalisé en 1956 par Anthony Mann.

Un des élèves regarde le film aussi attentivement que ses camarades, mais il éprouve un peu moins de plaisir lorsque le lance-flammes transforme un soldat coréen en torche vivante.

Après la projection, un étrange attroupement commence à se former dans la cour du lycée. *Il est mort*, répètent les élèves qui se trouvaient dehors. *Ils l'ont tué. Il était catholique.* Ceux qui sortent de la salle de projection, ne comprennent pas au début. Mais ils se rendent très vite compte que cette agitation est provoquée par une nouvelle à peine croyable : *on vient de tuer le président des États-Unis.* Et il ne s'écoule pas beaucoup de temps avant que certains ne commencent à comprendre qui a perpétré l'assassinat du président catholique : les communistes. *Les communistes l'ont tué.*

L'élève qui regardait le film d'Anthony Mann et deux autres garçons se font peu à peu encercler par les autres. Quelqu'un aurait dit (peut-être) que ces trois-là étaient des communistes. C'est ainsi que la raison d'être de cette petite communauté devient soudain transparente et claire, aussi claire et limpide que le ciel de La Havane par temps clair : *il faut libérer une fois pour toutes le lycée –et peut-être le Chili, et pourquoi pas le monde– de ce cancer qui peut finir par nous détruire.*

Les trois réussissent à briser le cercle. Ils se mettent à courir, ils fuient. Jusqu'à ce qu'ils butent sur une porte qu'ils ne peuvent pas ouvrir. C'est à cet endroit précis que les représentants du monde libre se vouent à la tâche – lourde, mais nécessaire– de défendre, à coups de poings et pieds, notre bonheur.

La vallée de l'arnes

I. Les enfants d'Ève

Eva Runenberg de Valenzuela

1. Notre dame

Annus Domini MM.

Gloria in excelsis Deo

Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Laudamus te, benedicimus te, adoramus te

Glorificamus te, gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam,

Domine Deus, Rex cælestis...

Plus d'une larme coula au moment du *Gloria* lors du *Te Deum* célébré en action de grâce pour le retour sain et sauf du capitaine général Augusto Pinochet Ugarte sur le sol chilien après sa longue captivité à Londres. L'enthousiasme ne fut pas feint, et la grande majorité des présents fut saisie d'une ferveur on ne peut plus sincère. La fine fleur de l'armée chilienne en service actif ou à la retraite se trouvait parmi l'assistance, et l'on s'autorisa à penser, au vu des longues capes et des splendides sabres de ces imposants guerriers, que le temps des croisades n'était pas encore arrivé à son terme.

À la droite du Général avaient pris place ses compagnons d'armes de toujours, ceux qui jadis répondirent sans la moindre hésitation à son appel pour défendre la patrie, ceux qui partagèrent avec lui la joie de pouvoir dire au monde qu'il était encore possible de sauvegarder la liberté en Amérique.

À sa gauche, c'est sur l'ordre du Général lui-même que figuraient ceux qui étaient restés la plupart du temps dans l'ombre, livrant cette guerre secrète, ingrate et sans gloire qui contribua efficacement au salut du pays –et peut-être du monde. Après un silence de plus de vingt-cinq ans, les mérites de l'amiral érudit Julio César Murat et du non moins savant lieutenant-général Nils Runeberg étaient enfin reconnus.

Bien entendu, les forces vives du pays étaient présentes elles aussi. Elles avaient été le véritable sel de la terre, celles qui s'étaient dressées comme un seul homme contre le tyran lorsque la patrie se trouva en danger pendant ces sombres années de la *Désunion Populaire*. Et ce fut le patriarche Vespasiano Valenzuela qui représenta sans conteste la Confédération de la Production et du Commerce pendant la cérémonie, en reconnaissance du rôle qu'il avait joué dans la planification de la stratégie qui avait endigué la mise à sac de la nation.

Tout ceci a déjà été dûment décrit par les différents organes de presse. Pourtant, ils omirent tous, étrangement, la présence d'une personne de la nouvelle génération qui synthétisait à elle seule la quintessence de tous ces hommes à l'allure de géants : Eva Runeberg de Valenzuela. Pas un commentaire, pas une photo dans les pages *people* des journaux du lendemain ne rendirent compte de sa présence. Peut-être les hommes furent-ils rendus

aveugles par son aura irrésistible. Et la pellicule voilée et violée par son éclat éblouissant.

Eva Runeberg de Valenzuela avait pratiquement l'âge de la révolution du 11 septembre puisqu'elle était née en mai 74. Elle savait que dans ses veines coulait l'illustre et austère sang suédois des Runeberg, mêlé au noble lignage de sa mère Altagracia, une Sotomayor Michelsson. Son mari, Enrique Valenzuela, presque de vingt ans son aîné, avait pour père le vénérable Vespasiano, et pour mère ni plus ni moins que doña Marianne O'Leary Menéndez. C'était lui qui avait tenu absolument à ce qu'Eva assiste à la cérémonie car, même si elle était plutôt satisfaite du retour du Général, ce genre d'événements l'importunaient particulièrement et affectaient subtilement mais directement son système nerveux. Enrique Valenzuela éprouvait quant à lui une aversion encore plus forte vis-à-vis ce *cirque ridicule et grotesque organisé pour Pinochet* –d'après ses propres mots–, mais son vénérable père n'aurait jamais toléré son absence ; c'est pourquoi il avait supplié sa femme de l'accompagner. Ainsi, il pourrait trouver du réconfort au spectacle de son cou, se perdre dans le labyrinthe de son oreille droite, s'avilir à son odeur de fauve aristocrate.

Il ne serait aucunement superflu de noter, en outre, qu'il se trouva quelqu'un de si intéressé par cet événement, qu'il y assista sans y être invité : sur l'un des derniers bancs de l'église prit place (au moyen de gratifications convaincantes) monsieur Kenichi Morisui, l'un des principaux membres de la firme juridique *Pancrazi, Morisui y Asociados*, le cabinet d'avocats où Eva Runeberg, depuis quelques années, travaillait.

Oui, Eva Runeberg travaillait. Par modestie ou par snobisme, les membres de son univers avaient décidé de donner le nom de *travail* à leurs activités, comme si elles avaient quelque chose à voir avec le labeur effectué par le commun des mortels. La fille du général Runeberg était donc partie à l'âge de dix-huit ans faire son droit aux États-Unis, et à son retour elle fut presque automatiquement engagée par la firme *Pancrazi, Morisui y Asociados*, filiale de la prestigieuse *Marley & Marley* de Londres et New York. Presque tout le monde ignore pendant de longues années que ce fut monsieur Morisui lui-même qui avait tenu absolument à ce que la jeune Runeberg fasse partie de leur équipe.

Le lendemain du *Te Deum* ne fut pas un jour comme les autres au sixième étage de la tour *Pancrazi-Morisui*. Dans la matinée, on aborda très brièvement la possibilité de prendre en charge un litige que la Barbera Mining Co. voulait entamer à l'encontre de la compagnie Chileminas. Contrairement à son habitude, monsieur Morisui assista à cette discussion –lui, dont la présence était vraiment rare dans le bureau– et il se consacra presque uniquement à la

perturber et à essayer par tous les moyens de l'abrèger. Visiblement, il voulait que l'on arrivât rapidement à prendre une décision pour pouvoir ensuite aborder un autre sujet.

Cette attitude n'avait en soi rien de surprenant : jamais personne ne l'avait vu s'intéresser à un sujet aussi technique que l'affaire Barbera-Chileminas. Ce genre de dossiers était toujours du ressort de monsieur Pancrazi, et il n'était donc pas très difficile d'en déduire que la présence de Morisui était uniquement due à son désir de commenter la cérémonie de la veille avec ses collaborateurs ; spécialement avec sa préférée, madame Eva Runeberg. La plupart pensait qu'il était secrètement amoureux d'elle –à l'image de tous les spécimens de sexe masculin qui évoluaient entre le sixième et le septième étage de la tour. Bien sûr personne ne conçut jamais l'idée que les intentions de Morisui pouvaient être plus profondes que les quinze ou vingt centimètres réglementaires. C'est assez compréhensible : même aujourd'hui il est difficile de comprendre les véritables motivations de cet homme si agréable mais inévitablement marqué par le folklorique sceau des *mystères de l'Extrême-Orient*.

Monsieur Morisui était (et il est encore, car il paraît qu'il se promène toujours dans les parages) Japonais. Or, d'après Morisui lui-même, être Japonais était déjà un fait remarquable en soi. Les Japonais furent les seuls *Chinetoques*, les seuls *Jaunes*, les seules *personnes de couleur* à entrer (et par la grande porte), dans la cour des grands, dans monde fermé et imperméable (et chimiquement blanc et pur) du G7. Cependant –faisait encore remarquer Morisui– comme ils ne voyaient pas sur les visages des autres membres du G7 un reflet symétrique d'eux-mêmes, les Japonais ne réussirent jamais à se départir des qualités (ni des défauts) de l'esprit irrationnel de l'arrière-cour du monde, ce monde que l'on avait l'habitude de cataloguer en troisième classe. C'est par ce biais que Morisui justifiait sa présence dans la cérémonie de la veille : une force irrationnelle l'avait obligé à assister au *Te Deum*. *En plus*, dit-il (on n'a jamais su s'il voulait faire un subtil jeu de mots ou s'il ne maîtrisait pas encore tout à fait bien sa langue adoptive), *le pompeux appareillage catholique m'a toujours fasciné*. Il expliqua ensuite, arborant un sourire malicieux (personne dans le bureau ne comprit le véritable sens de ce sourire, mais certains pensèrent que probablement sa maîtrise de la langue était parfaite et qu'il poursuivait son jeu de mots) : *C'est peut-être parce que je suis né dans un couvent de bonnes sœurs*.

Mais ce jour-là Morisui ne s'intéressait ni aux appareillages, ni aux pompes, ni aux nonnes, ni à la religion –catholique ou shintoïste– : il voulait savoir ce que ses collaborateurs chiliens pensaient de l'arrestation du général Pinochet en Angleterre et de son retour au Chili.

Presque tous évoquèrent la souillure (oui, quelqu'un prononça le mot *souillure*) de la dignité du pays. Il se trouva seulement un petit bonhomme affublé d'une énorme paire de lunettes, que tout le monde appelait le Bolcho, pour oser insinuer qu'il n'aurait pas été impensable d'organiser au Chili un procès contre les responsables de la dictature. Le Bolcho parlait sérieusement, mais tous ses collègues le regardèrent d'un air plutôt amusé avant de rappeler à Morisui de façon sommaire l'anarchie qui avait régné dans le pays sous la présidence d'Allende. Une bonne partie de la faute incombait, en fin de compte, à l'ancien système électoral chilien, dont *les vices ou défaillances ont permis à une coalition minoritaire de s'emparer du pouvoir et d'imposer des mesures qui ont conduit le pays au chaos moral, politique, social et économique*. Cette minorité, *ces mencheviks*, lança quelqu'un, continua à s'agripper au pouvoir même après que la coalition rivale du gouvernement Allende eut recueilli 54,70% des voix pendant les élections législatives de mars 1973.

Morisui connaissait déjà par cœur tous ces arguments, il quitta donc son fauteuil pour aller s'asseoir à côté d'Eva Runeberg. *Je ne vous laisserai pas partir*, la somma-t-il, *sans entendre ce que vous pensez réellement de tout ceci*.

Pendant tout ce temps elle était restée silencieuse, regardant d'un air sérieux ceux qui participaient à la discussion. Elle expliqua qu'elle n'avait rien dit parce qu'elle ne s'intéressait pas particulièrement à la politique, et qu'à cause de son âge elle n'avait eu aucune expérience personnelle des événements. *Mais*, dit-elle s'adressant en particulier au Bolcho, *être la fille de l'un des compagnons d'armes du Général, peut servir de circonstance atténuante au cas où je montrerais une certaine sympathie envers notre vieux dictateur qui a démocratiquement renoncé au pouvoir*. Après quelques rires polis de ses collègues, elle ajouta, plus sérieusement (s'adressant exclusivement à Morisui), que la détention à Londres du général Pinochet avait produit au moins quelque chose de positif : *elle nous a fait comprendre notre véritable position dans le monde*. Eva Runeberg avait ainsi vu le Chili comme une espèce de Hamlet cherchant la justice non pas par une décision propre, mais par la volonté tyrannique du spectre de son père. *La vieille Europe*, continua-t-elle, développant sa métaphore, car elle savait que Morisui (comme Kurosawa) était un grand admirateur de Shakespeare, *la vieille Europe, avec ses juges anglais et espagnols, a pris la place du père de Hamlet, et désormais toute action de la justice chilienne sera marquée du sceau de ceux qui nous ont toujours indiqué où se trouvent le Bien et le Mal*. *Une fois que j'ai compris ça, je n'ai plus été surprise par l'attitude des ennemis de Pinochet qui protestaient eux aussi contre la détention du Général en Angleterre et son éventuelle extradition en Espagne*. *J'ai réalisé qu'ils ressentaient presque la même chose que moi*.

Vous vous rendez compte, monsieur Morisui ?, poursuivait-elle imprimant désormais une dose légère mais nette de véhémence à ses mots, un bon nombre de hauts fonctionnaires du gouvernement chilien (y compris le président lui-même) qui s'étaient opposés à la dictature militaire (dont certains avaient été les victimes), se sont vus obligés par leurs collègues européens d'appuyer la personne que peut-être ils détestaient le plus au monde. Leurs protestations devant ce qu'ils appelaient « une violation du droit international » (formule qui, comme nous le savons bien, ne veut absolument rien dire) sonnaient on ne peut plus creux : on voyait tout de suite qu'ils avaient beaucoup de mal à défendre le droit en se rendant solidaires de l'homme qui d'après eux avait été l'instrument de la plus grande tragédie vécue par le pays.

Mais je suis sûre qu'ils se rendaient compte qu'ils devaient protester pour garder une certaine forme de dignité. C'est que le mandat d'arrêt du juge Garzón, provenant d'un pays anciennement fasciste qui était devenu honorable et politiquement correct en 1975 (l'Espagne), et adressé à un pays qui avait toujours su si délicieusement maquiller le sang qu'il avait versé un peu partout dans le monde (l'Angleterre), nous a réduit au rang de république bananière sans bananes qui ne sait pas très bien où se trouve le bon droit. Et vu la façon dont nous avançons, parfois je me demande, si après tout ce n'est pas ça ce que nous sommes. S'il y a quelque chose de pourri, monsieur Morisui, ce n'est pas précisément au royaume du Danemark.

La discussion se poursuivait dans le restaurant favori de Morisui, le restaurant *Les Mémoires de l'Avenir (Recuerdos del Porvenir)*, le seul vrai restaurant mexicain qui restait à Santiago, et sûrement dans tout le Chili.

Au début du vingt-et-unième siècle, pratiquement tous les Chiliens de moins de quarante ans avaient oublié ce qu'était la cuisine mexicaine. Comme la plupart des habitants de cette planète (à l'exception, bien entendu, des Mexicains), presque tous étaient convaincus que la cuisine mexicaine était cette espèce de cuisine virtuelle programmée autour des années 80 au nord de la frontière du Mexique.

Morisui était néanmoins l'une des rares exceptions à cette épouvantable règle. Non seulement il connaissait la grandeur de la cuisine mexicaine, mais il en était devenu un adepte fanatique. L'une des raisons (et non la moindre) pour laquelle il était presque toujours absent du bureau, était qu'ainsi Pancrazi se sentait obligé de l'inviter une, voire deux fois par semaine, à dîner chez lui. De cette façon, tandis que son associé lui résumait les principales affaires de la firme, Morisui se délectait de la cuisine de doña Amparo, la très dévouée mais non moins turbulente femme de monsieur Pancrazi ; *une vraie femelle*, comme Lola Beltrán, pas moins virile que María Félix, et *plus mexicaine que le piment*, ce condiment de feu qu'au Mexique on nomme *chile*. Voilà pourquoi

doña Amparo avait accepté –il y avait bien des années déjà– d’abandonner maison, famille et patrie pour s’enfuir avec ce jeune et prometteur avocat originaire d’un pays dont la dénomination –et la forme– étaient si équivoques et si irrésistiblement évocatrices : le Chili.

Ce fut chez Pancrazi que Morisui comprit que, concernant leur cuisine, les Mexicains (mâles et femelles paritairement) étaient les pires nationalistes qu’il eût jamais rencontré. Ils étaient pires que les Serbes ou les Albanais. Pires encore (et ceci était le comble de l’exagération) que les Japonais. Et Morisui ne tarda pas à arriver à la conclusion qu’ils avaient tout à fait raison. C’est pourquoi, ayant appris que la jeune Runeberg considérait la cuisine mexicaine comme l’un des plus grands trésors de l’Amérique et du monde, monsieur Morisui commença vite à se faire une haute image d’elle.

Dans le restaurant, ils se régalerent de crêpes au huitlacoche et à la fleur de courge, de tamales, de poulpes à la véracruzaine, de molé (bien entendu), de manchamanteles, de cochon de lait à yucatèque, de pozolé et de huatapé ; comme dessert, de chongos de Zamora, de jamboncille et de capirotades. On but des vins chiliens, doctement approuvés par monsieur Morisui, et un peu d’eau de Jamaïque et du tepaché. On ne commit pas l’impolitesse de mentionner de nouveau le nom du Général ni de parler de ce passé quelque peu indigeste de la république du Chili. En revanche, monsieur Morisui, comme il avait l’habitude de faire lorsqu’il invitait ses collaborateurs à ces grands festins, les régala avec l’un de ces contes *orientaux* qu’il écrivait à ses moments perdus –moments qui d’après les mauvaises langues étaient fort nombreux.

Imaginez le désert infini, les dunes changeantes, le soleil de plomb, commença Morisui dans son espagnol presque parfait qui ne prononçait pas des r là où il y avait des l ni n’intercalait systématiquement de voyelles entre les consonnes. Peu à peu l’on distingue au loin quelques palmiers. Quelques tentes. Puis des chameaux. Des brebis, des chevaux, des hommes qui travaillent près des puits et des dattiers, des femmes qui se reposent derrière leurs voiles, des enfants qui jouent aux jeux que dans un temps déjà lointain jouaient tous les enfants du monde. C’est alors qu’apparaît notre Prince, un Prince noir vêtu de blanc.

Dieu l’avait fait venir d’un pays lointain pour protéger nos terres, puisqu’il avait été le seul à pouvoir terrasser les monstres, soumettre les barbares, arrêter les infidèles. Il avait reçu de Dieu richesse et pouvoir, et il craignait Dieu, comme tout bon musulman.

Un jour, Dieu dit : « J’ai comblé ce Prince de richesses et pouvoir, et il est un bon musulman : il dit ses prières, il va à La Mecque, il donne aux pauvres. Mais ce n’est que pure forme : mettons sa véritable foi à l’épreuve comme jadis Nous fîmes avec Job, Job le riche, en le soumettant à l’amertume

de la misère. Cependant, cette épreuve M'avait été suggérée par le Satan, pauvre en moyens et en imagination. Mettons aujourd'hui notre riche Prince à l'épreuve d'un mal beaucoup plus subtil : la richesse. Multiplions sa fortune d'une façon telle que lui et son pays soient submergés par un irrésistible flot de monnaies d'or. »

Tout d'abord le Prince se réjouit devant le spectacle des pièces d'or qui jaillissaient du puits de son oasis : « Dieu est grand –pensa-t-il–, Il m'envoie cet or pour le bien de mon peuple. » C'est ainsi qu'il ordonna à ses serviteurs de distribuer l'or aux pauvres.

Mais il y avait tellement d'or que les pauvres s'enrichirent au point que les riches firent figure de pauvres. Alors le Prince ordonna : « Donnez l'or aux riches. » Mais il y avait tellement d'or que les riches devinrent plus riches que les pauvres. Alors le Prince ordonna : « Donnez l'or aux pauvres. » Mais ses serviteurs tombèrent à genoux en le suppliant : « Seigneur, aie pitié, regarde le sang de nos mains, regarde les plaies de nos pieds, le travail de l'or est cruel et il finira par nous achever ». Le Prince décida alors d'engager d'autres serviteurs, mais personne ne voulait plus travailler pour d'autres pièces d'or. Alors le Prince dit : « Prenez mes coursiers les plus rapides, mes plus fidèles chameaux ; emportez mes faucons et mes troupeaux. » Les hommes acceptèrent et travaillèrent dur, jusqu'au sang, jusqu'à l'épuisement. Ayant tout donné, le Prince ne trouva plus d'autres hommes pour distribuer son or et l'oasis ne tarda pas à être engloutie par ce redoutable métal. Et bientôt les monnaies se répandirent sur toute la contrée, étouffant la vie du désert, multipliant les mirages, égarant les Bédouins les plus avertis.

Et l'or continuait de jaillir.

« L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni... »

La nuit tombait déjà quand Eva Runeberg entreprit, au milieu d'une circulation étonnamment fluide, son retour à La Dehesa. Arrivée au sommet d'une côte, sa voiture s'avança vers d'énormes portes en bois. Tout en conduisant, elle actionna une télécommande et les portes s'ouvrirent automatiquement. Une fois à l'intérieur, elle dut s'arrêter devant une barrière métallique. Pendant que les portes se fermaient derrière elle, un garde armé d'un M16 s'approcha. Après avoir vérifié que il n'y avait dans le véhicule que madame Runeberg, le garde appuya sur une autre télécommande et la barrière se leva.

C'est de cette façon que l'on entrait à *Los Patos*, un ensemble de cinq résidences luxueuses construites autour d'une voie centrale ovale et habitées par des familles apparentées entre elles. La résidence du fond, plus grande et

plus imposante, dominait toute la ville de Santiago. C'était là que les époux Valenzuela-Runeberg habitaient.

Elle ne rentrait presque jamais de bonne heure. Généralement, elle arrivait après son mari, mais souvent ils réussissaient –lorsqu'ils n'avaient pas un rendez-vous en ville– à dîner ensemble.

Ayant transmis ses ordres à la cuisine, elle fit quelques longueurs dans la piscine couverte, afin de neutraliser définitivement le vin, le molé et les chongos de l'après-midi qui tournoyaient encore dans son système digestif. Le téléphone la sortit du sauna : son mari ne tarderait pas.

Le dîner fut léger. La salade d'endives, les pouce-pieds et la Badoit firent disparaître toute sensation de lourdeur. Enrique, en revanche, lui parut plus lourd que d'habitude. Ce jour-là l'indice de la production industrielle chilienne avait chuté de trois points, victime de la crise russe ou asiatique ou brésilienne, et cela le rendait d'une humeur stupide qui le faisait reculer jusqu'à l'adolescence la plus insupportable. Le *Chicago boy* fossilisé perdait alors le flegme et le calme olympien propres à son caractère, et il en arrivait à ressembler à l'un de ces *Jeunes pour Pinochet* de la fin des années 80 qui avaient tant déplu à Eva.

Ces sautes d'humeur avaient fait leur apparition presque deux ans plus tôt, c'est-à-dire, à partir de l'arrestation du Général à Londres. Dès lors, il prit l'habitude d'imputer tous les maux de son pays à cette affaire. Il se mettait à égrener des chiffres, à dire que *nous allions si bien, qu'en 1998 la croissance avait atteint les 7%, et non pas par miracle, comme on a l'habitude de le dire, mais grâce à notre travail, à mon travail, et au travail de papa, qui n'est pas si con qu'on veut le croire et qui a pris en compte les conseils que je lui ai apportés tout frais des États-Unis pour réussir sa restructuration. Et maintenant, depuis que ce tartempion de Pinochet est allé se présenter la face enfarinée là où il n'avait rien à faire, le pays-jaguar-de-l'Amérique-Latine est devenu un véritable jaguar de papier, il est plus mou que mes couilles, qu'on me les arrache !*

Irritée par le simplisme et par les fioritures dont Enrique ornait son langage lorsqu'il perdait le contrôle de soi, Eva Runeberg ne voulut commenter que brièvement sa conversation avec Morisui. Cependant, Enrique essayait avec acharnement de lui tirer les vers du nez, car il était profondément intrigué par la présence du Japonais au *Te Deum*. Peut-être se sentait-il même légèrement offensé, car il percevait la présence de Morisui à l'église comme celle d'un anthropologue athée assistant aux rites tribaux de quelque peuplade aborigène. Devant une si forte insistance, Eva dut céder et lui faire un résumé de sa journée, évitant néanmoins de mentionner sa métaphore shakespearienne, car elle était sûre qu'il la ferait sienne pour la déformer jusqu'à l'absurde, projetant le fantôme du père de Hamlet sur les murs de tous les ministères,

imposant dans ses conseils d'administration l'obligation de méditer sur la nécessité d'être ou ne pas être. Elle alla jusqu'à l'imaginer hantant les rues désertes de Santiago au cri de *Il y a quelque chose de pourri dans la république du Chili !*

Pour changer de sujet, Eva parla surtout de l'intérêt de Morisui pour la religion catholique, et elle ajouta pour le justifier, qu'il était né dans un couvent de nonnes.

—Où ? —demanda Enrique.

—À Nagasaki, je crois.

—Le pauvre... Dis, et si on l'invitait à l'anniversaire de ton père ?

Comme tous les jours, ils finirent par se faire bestialement l'amour.

2. Le roi blanc

Les invités au quatre-vingtième anniversaire du lieutenant-général Nils Runeberg Ugarte furent conviés à la résidence de la famille Sotomayor à Zapallar, un fastueux bourg de villégiature au nord de Valparaíso. Pourtant, lorsque sa femme en avait exprimé le souhait, il lui avait opposé au début un refus catégorique en répondant tout simplement *mes couilles !*

Un proche de la famille aurait tout de suite compris la violence d'une telle réponse, et même sa vulgarité. Pendant des années, la famille Sotomayor –et aussi les Michelsson– avaient affiché à son égard un mépris cruellement ostentatoire qui n'épargnait l'opprobre pas même à Altagracia. *Il semblerait que Boucle d'Or voudrait brouter le joli gazon des parents de la donzelle*, avait-on entendu dire un jour à un lointain cousin peu avant les noces, sous-entendant que seule la resplendissante chevelure de ce descendant de Scandinaves lui avait permis d'ouvrir les portes (et les jambes) de l'un des membres de l'oligarchie de Santiago. Il est vrai que toutes ces choses s'étaient déroulées plusieurs années auparavant, et que depuis la participation de Runeberg à l'épopée du général Pinochet, sa promotion au rang de général d'armée, et surtout depuis la naissance d'Eva, tout signe extérieur de mépris à son égard de la part des Sotomayor et des Michelsson avait effectivement disparu, mais il arrivait parfois que rejaillissent quelques restes du fiel qui avait été si généreusement répandu jadis.

On dut alors avoir recours à Eva comme médiatrice afin de pouvoir bénéficier de toutes ces astuces d'avocaillon nord-américain dont elle était devenue experte à Harvard au cours de ces formations qui semblaient plus propres à faire gagner un match de football américain qu'un litige. Ce ne fut pourtant pas simple d'expliquer à don Nils que la proposition des Sotomayor était un geste de paix et de reconnaissance qui l'inscrirait définitivement au sein de l'aristocratie chilienne. Publiquement, on annoncerait cette fête comme un cadeau collectif de la part de la famille de sa très chère et toujours fidèle Altagracia.

Et cadeau en question n'avait rien d'ordinaire. À côté de cette réception, la fête organisée pour le *Te Deum* de Pinochet faisait figure de simple répétition. Le décor était somptueux. La maison ressemblait à s'y tromper à un petit château de l'époque de Richelieu, sur la pelouse on avait installé une grande marquise rococo pour accueillir les tables de marqueterie française sur lesquelles l'on déploya les mets confectionnés sous la direction du chef du *Grand Véfour* en personne, l'orchestre jouait des airs de Lully, Marin Marais ou Marc-Antoine Charpentier, et quelques pas plus bas s'étendait, admirable comme toujours, le Pacifique.

Presque toutes les personnalités présentes au *Te Deum* se rendirent à l'anniversaire de Runeberg, mais cette fois les costumes et les uniformes semblaient plus imposants et sophistiqués, les capes ondoyaient, soulevées par la douce brise de la mer, les épées décomposaient en mille éclats la lumière du splendide soleil d'automne, et le Général-Président, flanqué de deux superbes infirmières, semblait s'être définitivement débarrassé du mystérieux mal qui l'avait tourmenté pendant sa captivité à Londres. Seul l'amiral Murat manquait à l'appel. Son épouse était arrivée depuis longtemps, mais lui, ne donnait aucun signe de vie. Ni son téléphone portable ni ceux de ses gardes de corps ne répondaient aux appels.

La cérémonie du gâteau allait commencer lorsque l'on vit approcher un torpilleur lançant des fusées éclairantes. Les membres du service secret en charge de la sécurité de la fête essayèrent en vain d'entrer en communication radio avec le navire. Arrivé sur le quai, le torpilleur lança une salve de pétards digne de la plus redoutable *mascletà* valencienne. Quelques femmes se mirent à hurler de façon hystérique, leurs compagnons hésitèrent entre rire et fuir, et tous les hommes de main placèrent celle-ci sur leurs respectifs instruments de travail. C'est alors qu'un personnage portant un costume blanc d'amiral sauta habilement sur le quai. Rompant le silence nerveux de l'assistance, il cria au général Runeberg qui descendait vers lui :

–Boucle d'Or, vieille branche, te voilà encore à polluer le paysage, moi qui voulais garder ton cadeau !

–Vieux salaud, fils de pute –répondit Runeberg qui avait reconnu Murat dès qu'il avait débarqué–, essaye de m'appeler encore une fois comme ça et tu verras comment tu te trouves vite fait au fond, toi et ton torpédé de merde !

Les deux hommes pressèrent le pas pour se donner une forte accolade. Ils continuèrent de se saluer et de s'insulter pendant qu'un marin apportait du navire un long paquet rectangulaire pour le remettre à Murat. Celui-ci le donna à Runeberg, qui se dépêcha de l'ouvrir sans se préoccuper de ses invités. Il connaissait bien l'amiral et il savait que lorsque celui-ci voulait se surpasser avec ses cadeaux, il pouvait aller au-delà des espoirs les plus fous.

Comme prévu, Runeberg fut ébloui : à l'intérieur du paquet reposait une épée viking provenant sans doute du Gotland ou de la Scanie. Elle semblait presque en état de servir au combat. *Mais comment*, articula le général, *mais comment se fait-il qu'elle soit si bien conservée ?*

–Je connais un maréchal-ferrant japonais qui fait des merveilles avec cette sorte de ferraille. Quand tu veux, je te donne ses coordonnées.

Sur l'épée se trouvait une petite carte avec un poème en vieux-norrois :

*Sigrúnar skaltu kunna,
ef þú vilt sigr hafa,
ok rista á hjalti hjörs,*

La vallée de lames

*sumar á véttrinum,
sumar á valböstum,
ok nefna tysvar Tý.*

Sigrdrífumál, 6.

Et sa traduction :

*Tu dois connaître les runes des combats,
Si tu veux être victorieux,
Les graver sur le pommeau de l'épée,
Tout le long de la lame
Et tout près de la pointe,
Et invoquer le dieu Týr deux fois.*

Chant de Sigrdrífa, 6.

—La traduction de l'islandais est de mon cru, mais je me suis fait un peu aider par Derolez —dit Murat—. Elle te semble correcte ?

Runeberg connaissait le poème et il savait que la traduction de la deuxième partie était assez délicate et que le très vieux livre de Derolez (écrit pendant les années cinquante) n'était pas vraiment utile pour ce genre d'exercices. La garde double des épées viking compliquait les choses, et plus d'un traducteur avait fait fausse route voulant trouver un équivalent aux datifs pluriels *véttrinum* (la garde extérieure de l'épée) et *valböstum* (la garde contiguë à la lame). C'était généralement sur ces gardes que l'on gravait les runes et non pas sur la lame. D'autre part, le mot *Týr* pouvait faire référence au dieu Týr ou à la rune équivalant à notre lettre T¹ qui portait aussi le nom de týr, c'est pourquoi il était préférable d'éviter de se référer uniquement au dieu dans la traduction.²

Le général approuva cependant le texte —il ne pouvait pas agir autrement après avoir reçu un si somptueux cadeau. Il arbora un sourire franc et ouvert et, tout en disant *merci mon frère*, il empoigna l'épée, la leva triomphalement vers le ciel, et se tourna vers ses invités qui, encore plus joyeux après la frayeur qu'ils venaient de vivre, acclamèrent généreusement leur illustre hôte.

Puis Runeberg prit Murat par l'épaule et l'accompagna jusqu'à la marquise. En chemin, l'amiral lui expliqua que l'épée était du XI^e siècle, du

¹ ↑

² Runeberg aurait traduit de cette façon :

*Tu dois connaître les runes de la victoire
Si tu désires devenir un grand vainqueur.
Grave-les sur ton épée, pour ta grande gloire,
Sur les gardes intérieure et extérieure.
Et Týr deux fois tu dois nommer.*

temps de Magnus I^{er}. Elle provenait de Dybäck en Scanie, la région des ancêtres de Runeberg.

—Ah non, pas du tout —protesta le général—, les Runeberg étaient du Blekinge, pas de la Scanie. Bräkne-Hoby n'est plus en Scanie, mais plus au nord. Tu te rappelles pas que je te l'ai dit quand on était là-bas ?

—L'Alzheimer te guette, vieux charlatan. Tu me confonds avec quelqu'un d'autre.

Ils furent soudainement interrompus par le passage de quatre aide-cuisiniers qui portaient vers la table centrale un énorme gâteau arborant quatre-vingt bougies scrupuleusement allumées. Devant ce spectacle, les invités se mirent à chanter le *Happy Birthday*, non pas dans sa version espagnole, trop roturière, mais en version originale, en anglais. Tous, à l'exception d'un petit groupe qui se tenait un peu à l'écart. Morisui, ravi d'avoir été invité, avait fait venir sa femme et ses trois enfants du Japon. Ils se chargèrent ainsi de mondialiser complètement ce chant grâce au génie de la langue du pays qui se trouvait au-delà l'immense et imperturbable océan s'étendant devant leurs yeux.

Pour triompher de la difficile mission d'éteindre quatre-vingt bougies, le vieux militaire appela à l'aide ses invités. Il les plaça stratégiquement sur les quatre flancs de l'objectif pour pouvoir ainsi venir à bout du feu ennemi. Il était sur le point de donner l'ordre de *faire vent* lorsqu'il remarqua la figure centrale du gâteau : un petit soldat de plomb à une seule jambe se tenant tout droit devant une belle petite danseuse en costume de ballet. La regardant encore plus attentivement, Runeberg remarqua qu'elle correspondait parfaitement à la description du conte d'Andersen : *La petite demoiselle tenait les deux bras levés, car c'était une danseuse, et elle levait aussi une jambe en l'air, si haut, que notre soldat ne la voyait même pas. Il crut que la petite danseuse n'avait qu'une jambe, comme lui-même.*³

Runeberg faillit perdre son aplomb. Il faillit avoir les larmes aux yeux. Mais sa grande expérience de stratège l'aida à changer de tactique : il trouva sa femme parmi la foule, se dirigea vers elle, la prit par la main et revint à sa place. De cette position, il s'adressa à ses invités leur avouant qu'il avait été comme le petit soldat d'Andersen lorsqu'il avait rencontré Altagracia, comme lui, il s'était senti misérable devant sa divine grâce, mais comme lui, il avait su trouver le courage nécessaire pour entreprendre la conquête de son cœur. Puis il récita de mémoire (et sans se tromper) les réflexions que le soldat s'était fait voyant que la danseuse se tenait debout sur une seule jambe : « *Voilà une*

³Runeberg connaissait bien entendu le conte en danois : *Den lille jomfru strakte begge sine arme ud, for hun var en danserinde, og så løftede hun sit ene ben så højt i vejret, at tinsoldaten slet ikke kunne finde det og troede, at hun kun havde ét ben ligesom han.*

*femme pour moi, pensa-t-il, mais elle est de haute condition, elle habite un château, et moi je n'ai qu'une boîte dans laquelle nous sommes vingt-cinq, ce n'est guère un endroit digne d'elle. Cependant, tâchons de lier connaissance. »*⁴

Tous acclamèrent Runeberg de nouveau, cette fois redoublant d'enthousiasme. Alors, levant d'un bras l'épée viking vers le ciel, Runeberg donna l'ordre de *vent !*, tous soufflèrent à la fois et c'est ainsi que, grâce à leur union, ils vinrent à bout de l'ennemi. Excité par sa victoire, le vieux guerrier fit un pas en arrière, saisit l'épée des deux mains, se servit de la pointe de celle-ci pour créer un périmètre de sécurité en écartant tous ceux qui se trouvaient trop près de lui, et asséna trois coups. Trois coups très forts, mais tellement précis et chirurgicaux que les deux premières tranches du gâteau se trouvèrent ainsi coupées sans subir le moindre dommage collatéral.

Les invités ne savaient plus comment manifester leur joie. Certains criaient des vivats, d'autres applaudissaient encore plus fort. Il se trouva même un vieux sénateur mexicain pour brandir un pistolet et tirer quelques coups de feu en l'air avant que les agents de la sécurité ne réussissent à lui arracher l'arme. Finalement, Runeberg remit à sa femme l'une des deux tranches de gâteau qu'il avait si spectaculairement coupées, et il apporta personnellement l'autre à sa fille. Soudain, d'autres détonations se firent entendre. Un raz-de-marée de champagne ne tarda pas à arriver sur les tables.

Pendant toute la fête, Eva Runeberg évita soigneusement Murat.

Le coucher de soleil fut magnifique. Le mot aymara *chilli*, « la fin du monde » prenait alors son véritable sens et tout le monde contemplait avec bonheur les derniers éclats de soleil sur la mer. Morisui, le regard fixé vers le nord-est, s'approcha discrètement d'Eva Runeberg. Il lui dit, presque sur le ton de la confiance, que leurs pays étaient des frères, solidement liés par cet océan infini, et que si le Japon –日本 Nihon– méritait de s'appeler *la Naissance, l'Origine du Soleil*, le Chili devrait alors s'appeler 日休 Nikkyû, *le Repos du Soleil*. *Lorsque le Soleil meurt au Chili*, dit-il en désignant du doigt un point bien précis de l'horizon, *allende el mar está el Japón, su salvador – au-delà de l'océan se trouve le Japon, son sauveur*.

Les feux d'artifice éclatèrent à ce moment précis, ce qui aida à renforcer l'efficacité de ce lyrisme oriental –ou *extrême-occidental*, comme Morisui avait l'habitude de dire. Eva Runeberg, sincèrement émue, se permit de faire à

⁴»Det var en kone for mig!« tænkte han; »men hun er noget fornem, hun bor i et slot, jeg harkun en æske, og den er vi femogtyve om, det er ikke et sted for hende! dog, jeg må se at gøre bekendtskab! «

son tour une confiance à son chef et ami : *nous sommes sur le point de nous évader, aimeriez-vous venir avec nous ?*

Morisui réunit discrètement sa famille et ils se dirigèrent vers la maison principale. Une fois arrivés, quelques agents les conduisirent à travers des longs corridors jusqu'à un petit parking de voitures de golf. Ils en empruntèrent une pour traverser un jardin à la française et arriver enfin sur une petite esplanade. C'est là qu'Eva Runeberg les attendait, se tenant debout à côté d'un énorme hélicoptère militaire dont les pales étaient déjà en rotation.

—J'en pouvais plus —expliqua-t-elle en criant pour couvrir le bruit des rotors—. Je croyais qu'ils allaient mettre papa en pièces, et mes nerfs au passage. Je serais partie même à la nage.

À part la famille Morisui, le petit groupe d'exilés était constitué par les époux Valenzuela-Runeberg, leurs parents respectifs, et deux frères d'Enrique Valenzuela avec femmes et enfants. Une fois arrivé à Santiago, l'hélicoptère se posa dans les jardins de la résidence du général. Une petite armada de nurses se chargea rapidement d'encadrer les enfants, tandis que le reste du contingent se dirigeait directement vers la bibliothèque.

La bibliothèque. Sans aucun doute méritait-elle ce noble nom. Elle n'avait rien à envier à celle d'Alfonso Reyes (la *Chapelle Alfonsine* pour les intimes) ou à celle du professeur Higgins dans *My fair lady*. Elle s'étendait sur un rectangle d'au moins cinq cents mètres carrés de surface et elle comportait deux niveaux supérieurs auxquels on accédait par quatre escaliers en colimaçon placés à chaque angle. Trois lustres amples et légers pendaient du plafond. Sur l'une des balustrades du premier étage étaient accrochés les portraits d'Augusto Pinochet Ugarte, Gustavo Leigh Guzmán, José Toribio Merino Castro et César Mendoza Durán. Face à eux trônaient les portraits des présidents Johnson, Nixon, Reagan et Bush I^{er}. Sur une balustrade du deuxième étage, on pouvait reconnaître le portrait de Михаил Сергеевич Горбачев. Tous les invités se réunirent au coin du feu tandis que des serveurs posaient sur une grande table les principaux cadeaux de la fête. Parmi ceux-ci se trouvait, bien entendu, l'épée viking, ainsi qu'un casque de samouraï de l'époque du shogounat de 徳川 家康 Tokugawa Ieyasu, cadeau de Morisui.

Tout d'abord, installé dans son fidèle fauteuil, le général s'adressa à sa fille.

—*Jag tackar dig så mycket, käraste lilla Eva.*

—*För all del, lilla pappa. Må du leva uti hundra år.*

—*Det närmar sig, det närmar sig... så småningom...*

Tous deux éclatèrent de rire, ravis de posséder une langue secrète qui renforçait leur complicité. À ce moment précis (pendant une fraction

infinitésimale, mais profondément intense), Nils Runeberg fut heureux. À son adolescence, Eva s'était brutalement éloignée de lui –de lui, qui l'avait tant aimée, qui l'avait protégée au-delà du nécessaire, qui lui avait appris la langue de ses ancêtres, qui l'avait amenée en Suède pour lui montrer ses forêts, lui faire goûter ses myrtilles et ses fraises des bois et lui faire vivre les interminables crépuscules de l'été. Tout s'était terminé à l'âge de seize ans. Il devint pour elle l'*immonde militaire qui léchait le cul de Bush*, et le jour où il entendit ces mots sortir de la bouche de sa fille, il faillit l'envoyer à l'hôpital à coups de gifles. Plus tard, tous furent reconnaissants du départ d'Eva à Chicago et à Harvard pour ses études, et à son retour le travail au bureau ne lui permit pas de reprendre une vraie vie de famille. Elle se maria peu de temps après. Mais cet après-midi, pendant la fête de ses quatre-vingts ans, voyant les petites figures d'Andersen sur le gâteau, Runeberg avait voulu croire que sa fille était enfin de retour –et ce soir-là il se rendit compte qu'après tout, il ne s'était pas trompé.

–Excusez-moi –expliqua-t-il à ses invités–, je remerciais Evita d'avoir pensé à ce détail si délicat de mettre le petit soldat de plomb et la danseuse sur le gâteau. Ça m'a vraiment touché. Je me suis tout suite rendu compte que c'était une idée d'elle.

–Et moi –compléta Eva Runeberg–, je lui ai récité la chanson suédoise d'anniversaire qui souhaite cent ans de vie à l'« anniversaré », et il m'a répondu qu'il s'en approchait petit à petit, c'est pour ça qu'on a ri.

–Tu ne peux pas savoir, ma fille, combien tu m'as rendu heureux.

–Oh que si ! Demain je reçois la facture du gâteau !

Parmi les rires, Runeberg fit remarquer à sa fille qu'elle n'avait pas changé.

–Absolument pas, papa. Je serai toujours l'horrible chipie qui t'a rendu la vie impossible.

Runeberg accueillit la blague avec un léger sourire.

–« Det var en kone for mig... » –dit-il, pensif– « Voilà une femme pour moi... » Quand Evita était petite, chaque fois qu'elle me demandait comment j'avais connu sa mère, je lui racontais le conte d'Andersen. Monsieur Morisui, vous connaissez le conte, n'est-ce pas ?

Monsieur Morisui, qui était tourné vers sa femme pour lui traduire ce qui se disait, se tourna rapidement vers Runeberg.

–Oui, oui, mon général, bien sûr. Mais, mon général –continua Morisui imprimant à ses mots cette espèce de courtoise véhémence si caractéristique des Japonais–, puisque l'heure est aux confidences, pourquoi vous ne nous racontez pas quelque chose à propos de vous et de vos ancêtres ? Je suis sûr que même si certains des présents connaissent déjà votre histoire, ils aimeraient l'entendre encore une fois en ce jour si important.

–Détrompez-vous, monsieur Morisui –dit Enrique Valenzuela–, il n’est pas vraiment bavard à ce sujet.

Monsieur Morisui regarda alors Runeberg d’un air à la fois contrit et insistant, ne relâchant pas sa pression malgré la gêne évidente du général. Il fut soutenu cette fois par quelques injonctions venant de la part des belles-sœurs de Valenzuela.

–C’est qu’il y a certains détails... –protesta Runeberg avant de céder–. Bon, je crois que le moment est venu...

Puis il ajouta à l’intention de Morisui :

–Demo, hashimeru mae ni, o-sake ni shimasen ka?

Monsieur Morisui éclata d’un petit rire admiratif, prenant à témoin sa femme et les autres invités. Il prononça un *sugoi ne !* à l’intention de sa femme, puis il expliqua aux autres que le général leur proposait de prendre d’abord quelque chose à boire.

Morisui choisit un tequila Don Julio avec de la sangrita et un peu de citron à côté. Runeberg, son invariable pisco sour. Les autres prirent des tequilas, des margaritas, des cubas libres, des portos ou des martinis.

Une fois qu’ils furent tous servis, Runeberg commença son récit.

Son père était né dans la province du Blekinge, au sud de la Suède. Il s’appelait Mats Runeberg. Il lui avait laissé l’héritage le plus précieux qu’on puisse rêver : cette langue scandinave qu’il chérissait comme un trésor et qu’il avait transmis à son tour à sa fille, l’amour du Chili, la patrie qui l’avait si généreusement accueilli, et le goût acharné de l’étude, qui ouvrait les portes du monde. *Dans un naufrage*, se plaisait-il à répéter, *seul le savoir ne coule pas*.

Cependant, à côté de l’image du père, en figurait une autre, aussi fortement gravée dans son esprit, mais cette fois de façon virtuelle, puisqu’il l’avait reçue comme *à travers un miroir, d’une manière obscure* : l’image de son oncle –*min farbror*, dit-il en prononçant les r bien gutturaux, à la façon des Suédois méridionaux, voisins (et anciens sujets) du royaume du Danemark. Il n’avait jamais vu cet oncle paternel, même pas en photo, mais il n’oublierait jamais les longues soirées où son père lui en parlait, le décrivant comme une sorte de prophète, comme le gardien d’une redoutable vérité que seul un nombre très réduit de personnes pourrait tolérer ou même imaginer.

Il avait été un obscur pasteur luthérien qui, vers la fin de sa vie, autour de l’année 1912, avait sombré dans la folie. Il s’appelait lui aussi Nils Runeberg. Quelques années avant sa mort il avait publié un livre de théologie, *Den hemlige Frälsaren (Le Rédempteur secret)* dont l’épouvantable révélation avait été proposée en vain dans les librairies de Stockholm et de Lund. Son frère cadet, le père du général, ne put jamais savoir quelle était la teneur de cette révélation. Il ignora même qu’elle avait rendu le pasteur fou, car autour de l’année 1908 la misère l’avait contraint à s’embarquer sur le *Nordstjärnan*

pour l'Argentine. Pourtant le jeune Mats portait déjà l'irréremédiable empreinte des conversations qu'il avait eues avec son grand frère, et surtout de son premier livre, un livre qui l'avait choqué à un point tel qu'il avait décidé de ne pas le prendre dans ses bagages. Il avait franchi l'océan avec un seul objet de son frère : dans l'une des poches de son manteau il emportait *un poème descriptif assidu* publié dans la feuille symbolique *Sju insegel (Sept sceaux)* sous le titre *L'eau secrète (Det hemilga vattnet)*. Les premières strophes racontaient *les faits d'un jour tumultueux* ; les dernières, *la découverte d'un étang glacial* ; il suggérait que *la persistance de cette eau silencieuse corrige notre violence inutile et la permet et l'absout en quelque sorte*. Le poème se terminait par ce vers étrange : *L'eau de la forêt est heureuse ; nous pouvons être pervers et douloureux*.

À ce moment du récit quelque chose d'étrange arriva. Pendant l'une des brèves pauses que Runeberg faisait pour faciliter la traduction de Morisui à sa femme, le général perçut en japonais le début de la dernière phrase qu'il venait de prononcer, « l'eau de la forêt est heureuse » : 森の水は嬉しい *mori no mizu wa ureshii...* Intrigué, Runeberg interrompit son invité pour lui demander avec quel idéogramme (il utilisa en réalité le mot « kanji » au lieu d'« idéogramme ») on écrivait *sui*, la deuxième partie de son nom. Morisui sourit courtoisement, comprenant le véritable sens de la question. Il répondit qu'il était surpris et flatté de rencontrer un Chilien qui connaissait si bien sa langue, et expliqua que le *-sui* de « mori-sui » n'était pas « eau », comme dans le cas du 水 *sui-* de 水曜日 *suigyôbi* (« mercredi ») ou de 水銀 *suigin* (« mercure »). Son *-sui* était plutôt « ivresse » et s'écrivait avec le kanji du saké moins les trois gouttelettes suivi par un neuf sur un dix.

—Ah oui, je crois que je le connais —acquiesça Runeberg, tout en dessinant l'idéogramme en l'air—, il s'écrit comme ça 酔, n'est-ce pas ?

—Oui —approuva son invité, fou de bonheur. Puis, il ajouta— : Quatre-vingt-dix bouteilles d'alcool, assez pour prendre une bonne cuite.

—Alors votre nom veut dire quelque chose comme *une cuite dans le bois*.

Morisui éclata d'un grand rire.

—J'avais toujours pensé que c'était plus joli de dire *l'ivresse de la forêt*, mais vous avez peut-être raison !

Runeberg réfléchit quelques instants et dit d'un air faussement sévère :

—Sui sei mu shi.

À présent, ce furent non seulement Morisui, mais aussi sa femme Setsuko qui partirent d'un fou rire. Le visage de Morisui était tellement défiguré qu'il se mit presque à ressembler au vieux sir Charles Lyndon s'étouffant juste avant mourir. Il réussit pourtant à dire, luttant contre la joyeuse toux qui l'étouffait :

—« 醉生夢死 – Vivre saoul, mourir en rêvant » ! C'est comme ça que vous me voyez ? C'est votre fille qui m'a dénoncé ?

Morisui était si content, et Runeberg si fier de l'effet qu'il produisait, qu'ils ne prirent pas la peine d'expliquer la plaisanterie aux autres invités. Seule Eva Runeberg, qui comprenait moyennement le japonais parlé (elle n'avait jamais eu le temps ni la patience d'ingurgiter les kanji) parvint à suivre à peu près le sens de leur conversation, bien qu'elle ne connût pas le proverbe cité par son père, utilisé pour les hommes qui mènent une vie de débauche.

Puis Runeberg, qui avait toujours gardé son sérieux, poursuivit son récit : *nous avons laissé mon père dans le bateau*, dit-il. *Eh bien, il en est descendu en Argentine. Quelques années plus tard, il a connu une magnifique Chilienne, Laura Ugarte, dont la famille s'occupait temporairement de quelques affaires à Rosario. On dit que les membres de cette famille Ugarte sont des parents lointains de la famille de la mère du général Pinochet, mais personnellement, je n'en ai jamais eu une preuve concrète. Peu importe... Toujours est-il que mon père s'est converti au catholicisme, qu'il s'est marié avec elle, et qu'ils sont venus à Santiago.*

Eh bien, voilà, conclut Runeberg, me voici donc, cent pour cent Chilien, bon catholique, un homme qui ne doute pas de sa bravoure mais qui est capable de laisser échapper une larme lorsqu'il entend l'hymne national. C'est pour ça que je n'ai pas hésité une seule seconde lorsqu'on a dû faire quelque chose pour sauver la patrie du chaos où la faisait sombrer la chienlit communiste. À cette époque mon père était déjà mort depuis bien longtemps –il est mort quand j'étais encore trop jeune. En réalité mon histoire ne présente pas un très grand intérêt.

—Au contraire, mon général –protesta Morisui, qui contenait de plus en plus difficilement son exaltation– elle doit être passionnante. Je vous en prie, ne nous laissez pas tomber comme ça au milieu de votre histoire. Nous avons si bien mangé à Zapallar que nous pourrions rester enfermés ici pendant des heures.

Tous manifestèrent leur accord.

—Vous ne voudriez pas nous raconter –poursuivit Morisui– ce qu'était cette chose si redoutable que le pasteur Nils Runeberg avait découvert ?

Le général sourit, quelque peu embarrassé. *Vraiment, je préférerais pas... je vous dis qu'il y a certains détails qui pourraient un peu... choquer... Sûrement pas vous, monsieur Morisui, mais certaines personnes ici présentes... C'est pour ça que je n'ai jamais vraiment voulu parler de ça en famille...*

Le silence inquisiteur qui s'en suivit le fit céder.

Pendant toute ma jeunesse, je me suis fait une image idyllique de cet oncle qui m'avait donné son nom mais dont j'ignorais pratiquement tout. Comme je

vous l'ai déjà dit, je ne l'ai jamais vu, pas même en photo. Peu après la mort de papa, vers la fin des années cinquante, ayant déjà obtenu mon deuxième doctorat en histoire à l'Université de Chicago et mon grade de lieutenant-colonel, j'ai décidé d'en savoir plus et je suis parti pour la première fois en Suède. Bien entendu, je suis allé tout d'abord au village où mon père m'avait dit que lui et mon oncle étaient nés : Bräkne-Hoby.

J'y ai trouvé un village on ne peut plus pittoresque, mais rien de plus. Il y avait une très jolie folkhögskola dont le directeur (je me souviens encore très bien de son nom, il s'appelait Folke Wirén) m'a aidé avec tous les moyens dont il disposait. Il m'a fait visiter toute la région, il m'a montré les marmites de géant, il m'a emmené à Gygön et à Järnavik d'où, d'après ce qu'il m'a dit, partaient vers l'Argentine des bateaux chargés de pierres de la province où nous nous trouvions, la province du Blekinge. Il était si gentil qu'il m'a logé dans la très charmante maison de campagne qu'il possédait non loin du village, à côté d'un petit lac appelé Blanksjön.

Je dois pourtant reconnaître que c'est surtout sa femme Agnes qui a fait avancer un peu ma petite enquête. Elle préparait une thèse sur l'émigration des habitants du Blekinge vers l'Amérique fin XIX^e, début XX^e. C'était justement la période qui m'intéressait. Et je pense qu'elle devait aussi être ravie d'avoir sous la main, comme tombé du ciel, un descendant des personnes qu'elle était en train d'étudier. Enfin, elle était de toute façon très gentille, mais je pense que cet intérêt commun a dû la motiver encore un peu plus. Bien des années plus tard elle a publié sa thèse. Elle s'appelait Uppbrott från örtagård, ce qui veut dire quelque chose comme « Adieu au terroir ». Elle m'en a envoyé un exemplaire, car nous avions gardé le contact. C'était en 1972. Je me souviens très bien, car l'année suivante, quand elle a appris que j'avais participé à la révolution de 73, elle a cessé de m'écrire. Bah ! Les Suédois sont tous des bolcheviks impénitents... Bon, retournons aux années cinquante. On a parcouru ensemble, Agnes et moi, les registres paroissiaux de toute la région (à l'époque c'était l'église suédoise qui tenait l'état civil). On a été à Bräkne-Hoby, à Roneby, et même à Karlskrona. Nous n'y avons pourtant pas trouvé de trace des Runeberg, et je me rappelle que ça lui a paru très bizarre, puisqu'elle m'a assuré que les registres paroissiaux étaient tenus rigoureusement depuis au moins le début du XIX^e siècle. Elle pensait en plus qu'il était pour ainsi dire impossible que j'aie pu confondre le nom du village prononcé par mon père, puisque dans la province du Blekinge (qui est, je crois, la plus petite de Suède) il n'existe pas d'autre village dont la sonorité du nom pourrait ressembler, ne serait-ce que de loin, à celle de Bräkne-Hoby. Elle m'a donc conseillé d'aller voir à Lund, ou même jusqu'à Uppsala, où se trouvent les facultés de théologie les plus prestigieuses de Suède, pour voir si j'y trouvais quelque chose sur le pasteur Runeberg.

J'ai commencé, bien entendu, par Lund, puisque c'est là que se trouve l'université où doivent en principe aller les habitants du sud de la Suède. J'ai épuisé la patience des archivistes, non seulement de la faculté de théologie, mais aussi de toutes les humanités, et même de mathématiques. Mordu comme j'étais, je suis reparti vers le nord jusqu'à Uppsala, même si c'était à des centaines de kilomètres de là où mes parents étaient censés être nés. Les Suédois, je vous l'ai dit, sont très gentils, mais à Uppsala j'ai de nouveau exaspéré les archivistes avec mon insistance, et l'un d'eux, sûrement pour se débarrasser de moi, m'a conseillé d'aller voir un vieux pasteur du nom de Henrik Bergman dont la paroisse se trouvait près du Château. Je me rappelle qu'il marchait très péniblement, aidé d'une canne et de bottines orthopédiques. Il a passé le plus clair de son temps à dire qu'il avait un fils génial qui faisait du cinéma et que je trouverais sûrement chez lui la solution à ma quête. Il m'a tellement enquiné avec cette histoire de son fils, que j'ai commencé à comprendre ce qu'avaient dû ressentir les archivistes avec mes questions à la noix mille fois répétées. J'ai donc fui vers le sud, vers Stockholm, et finalement, par le détroit entre Helsingborg et Elsenor, vers Copenhague.

Comme mon enthousiasme s'était quelque peu assoupi, j'ai parcouru rapidement les archives de la faculté de théologie de la ville. C'est comme ça que, totalement découragé, je me suis retrouvé à errer dans le port de Copenhague, complètement insensible à ses charmes, qui sont pourtant bien réels. C'est là que j'ai vu un bateau qui m'a sorti de ma demi-léthargie. Il avait attiré mon attention à cause de son état, car il était complètement délabré. Il était tout rouillé et tombait presque en morceaux. En plus, il était amarré à un quai désaffecté et sale. Le tout lui donnait un air de vaisseau fantôme qui à vrai dire ne manquait pas de charme. C'est alors que j'ai vu son nom. Il s'appelait Nordstjärnan –L'Étoile du Nord. « Nordstjärnan, me suis-je dit, Nordstjärnan... » Je me suis soudain rappelé que c'était le nom du bateau sur lequel mon père était arrivé en Argentine. Sous le nom du bateau on pouvait encore lire sans trop de difficulté le nom de son port d'attache : Malmö. Presque instinctivement, j'ai sauté sur l'un de ces ferries qui relient Copenhague à la ville suédoise qui se trouve de l'autre côté du détroit : c'était justement Malmö. Une heure et demie plus tard, je me trouvais de nouveau en Suède.

Au début, je l'ai regretté. Non seulement j'ai eu un mal fou ne serait-ce qu'à trouver une voiture de location dans cette ville semi-désertique, mais je n'ai rien trouvé ni dans les archives du port, ni dans celles du diocèse. Le soir, pour ne pas succomber à la dépression que commençait à me provoquer cette triste ville, j'ai voulu fuir vers la belle Copenhague, mais il n'y avait plus de ferry. J'ai dû alors prendre une chambre d'hôtel –triste, lui aussi. En face

de l'hôtel il y avait un cinéma, aussi triste que l'hôtel et la ville, mais je me suis forcé à y aller, histoire de me changer un peu les idées.

Le film était déjà commencé et c'était la dernière séance. J'ai compris qu'il s'agissait d'un vieux docteur nommé Borg qui avait certains problèmes avec son fils et sa bru. L'histoire était assez tarabiscotée et entrecoupée de rêves et de souvenirs plutôt angoissants et humiliants. La seule chose qui donnait une certaine cohérence au film c'était un voyage que ce vieux professeur ou docteur faisait dans sa voiture pour se rendre à une cérémonie d'hommage qu'on lui avait organisé pour le cinquantième anniversaire de son exercice de la médecine. L'endroit où cet hommage devait avoir lieu s'est trouvé être ni plus ni moins que la cathédrale de Lund, et à la fin le docteur réussissait à faire la paix avec son passé et son présent.

J'ai dormi formidablement bien par la suite. J'ai été aidé, c'est vrai, par l'effet soporifique que le cinéma m'a toujours produit. Et j'ai rêvé du film. J'ai rêvé que dans l'un de ses multiples rêves ou rêveries, le docteur apprenait que l'abside de la cathédrale cachait de son champ visuel une librairie où il aurait trouvé la solution aux humiliants examens qui l'accablaient. Le lendemain, je me suis rappelé que lund, qui dans les langues scandinaves modernes signifie « bosquet », en vieux-norrois veut dire « bois sacré ». J'ai eu alors la certitude qu'il me fallait retourner à Lund.

Lorsque je suis arrivé (le trajet en voiture entre Malmö et Lund est relativement court), je suis allé directement à la cathédrale. Je me suis placé au même endroit que dans mon rêve, puis je suis allé voir ce qu'il y avait derrière l'abside. J'ai effectivement trouvé une librairie. Elle portait l'in vraisemblable nom de Babel.

Son propriétaire, monsieur Isak Babel, un Iranien qui vivait dans la perfection de la politesse et du bonheur, n'avait pas non plus entendu parler du pasteur Runeberg et ne trouvait pas le nom de Nils Runeberg dans son catalogue d'auteurs. Il m'a néanmoins conseillé d'aller dans une librairie dont il ne voulait pas évoquer le nom qui se trouvait à cinq rues de là. Elle était spécialisée dans les « ouvrages de théologie un peu particuliers, du style de Swedenborg et autres choses du genre ».

Je me rappelle avoir eu un peu de mal à la trouver : à Lund les librairies de théologie ne sont pas rares, et en plus je n'arrivais pas à me faire une idée assez précise de ce que Babel entendait par « théologie un peu particulière ». Après avoir cherché au moins pendant deux heures, j'ai fini par trouver, au fond d'une cour, une petite boutique un peu délabrée et poussiéreuse dont l'enseigne, Borgens Drömmar, était annoncée par des lettres dont le processus d'effacement par le temps était déjà très avancé, particulièrement celui du n. Dans d'autres circonstances, ce nom m'aurait paru stupidement commercial, puisqu'il pouvait se traduire par « rêves de garantie (ou de caution) », mais à

ce moment il m'a semblé très prometteur parce que je l'ai compris, d'abord comme « les rêves du bon-secours », puis comme « les rêves du château ». Ce dernier nom m'a fait penser au parcours spirituel que Thérèse d'Avila avait effectué dans ses Demeures du Château Intérieur. « Ce château, disait sainte Thérèse, a nombre de demeures, les unes en haut, les autres en bas, les autres sur les côtés ; et au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme ». Heureux, j'ai pensé que ma quête était arrivée à son terme. Je suis entré. Ne voyant personne, j'ai frappé dans mes mains une et deux fois et j'ai demandé si quelqu'un pouvait venir m'aider. Je ne me rappelle pas si à ce moment j'avais conscience de ce que j'étais en train de vivre. Derrière un rideau, dessinée par une ineffable lueur, est apparu l'incroyable silhouette de Göran Lovis Borg.

Borg n'avait pas seulement entendu parler de Nils Runeberg, il l'avait connu personnellement lorsqu'il n'était qu'un enfant, puisque le pasteur avait été un grand ami de son père, le fondateur de la librairie. C'est pour cette raison que pendant deux générations les Borg avaient proposé à la vente le livre du pasteur Runeberg, le mettant en concurrence avec des ouvrages aussi hétéroclites que le De principiis d'Origène, le Mantîq al-Tayr dans la version anglaise d'Edward FitzGerald, ou le The approach to Al-Mu'tasim de Bahadur.

Ils n'ont pas réussi à vendre un seul exemplaire du livre. Des livres, plutôt, puisque Borg s'est souvenu que le révérend Runeberg avait écrit deux livres et non pas un seul, comme je le croyais à cette époque. Borg les avait retirés des étagères depuis presque quinze ans. « Je les ai mis au grenier entre le 6 et le 9 août 1945, précisa-t-il. Je me rappelle très bien parce que c'était à l'époque des bombes atomiques, peu après la mort de mon père. » Un léger frisson a traversé tout mon corps lorsque Borg m'a révélé que mon oncle était mort fou et solitaire dans la triste ville de Malmö, où j'avais passé la nuit précédente.

Après m'avoir convié à prendre un café assorti de ces petits sablés au gingembre –les pepparkakor dont Evita raffole–, il m'a fait monter au grenier où pourrissaient les livres invendables. Nous avons trouvé, presque intacts, plusieurs exemplaires des deux volumes concoctés (je ne sais pas quel autre mot utiliser pour qualifier leur élaboration) par mon oncle idolâtré : Kristus och Judas et Den hemlige Frälsaren.

Plongé que j'étais dans la lecture du premier livre, je n'ai pas senti le temps passer pendant le long (et pénible dans une autre circonstance) voyage de retour. L'interprétation insolite du personnage de Judas Iscariote en tant que personnage essentiel dans l'économie du salut m'a tellement troublé, que je ne me suis pas aperçu de la durée du trajet –ni de la quantité de changements d'avion. De retour à la maison, j'ai lu le deuxième. Avec des

raisonnements théologiques si convaincants qu'ils auraient pu paraître scientifiques, il arrivait à la conclusion que le véritable rédempteur de l'humanité n'avait pas été Jésus, mais Judas. Ce n'est pas qu'il ait invoqué, à la façon de certains hérésiarques de l'antiquité, le fameux verset de la première lettre aux Corinthiens (« nous voyons maintenant à travers un miroir, dans l'obscurité ») pour démontrer que ce que nous voyons dans ce monde n'est que le reflet inversé et faux de la seule réalité céleste. Il allait bien au-delà : il arguait que l'incarnation dans l'être le plus méprisable était la seule manifestation possible de l'infinie humilité divine et de son ineffable amour.

Je n'ai jamais relu ces livres, j'ai même évité de les toucher (et même de les voir) quand on a déménagé ici. Ils sont là, quelque part au deuxième étage. Vous pouvez les consulter si vous voulez, j'ai même une traduction allemande du dernier (parue sous le titre Der heimliche Heiland), que Borg m'a envoyée quelques années plus tard, et qu'évidemment je n'ai pas lue... Monsieur Morisui, je suis sûr que vous connaissez bien notre religion mais, je vous en prie, expliquez bien à madame tout le scandale que peut contenir pour nous cette version parallèle de l'histoire sacrée, cette incarnation du Dieu vivant –le Dieu d'amour !– dans le traître le plus vil et le plus lâche.

*Bien entendu, lorsque j'ai lu ces livres, j'étais déjà trop mûr pour qu'ils puissent m'affecter vraiment. Mais j'avoue qu'ils ont marqué un petit tournant dans ma vie. Il me semble entendre à nouveau les mots que Borg avait employés pour expliquer l'échec commercial des livres : il disait que Runeberg avait affirmé à son père que Dieu ordonnait cette indifférence ; Dieu ne voulait pas que son terrible secret fût propagé sur la terre. Runeberg comprit que l'heure n'était pas venue. Il sentit que d'antiques malédictions divines convergeaient sur lui ; il se rappela Élie et Moïse, qui se voilèrent la face sur la montagne pour ne pas voir Dieu ; Ésaïe, qui fut terrassé quand ses yeux virent Celui dont la gloire remplit la terre ; Saül, dont les yeux furent aveuglés sur le chemin de Damas ; le rabbin Siméon ben Azai, qui vit le Paradis et mourut ; le fameux sorcier Jean de Viterbe, qui devint fou quand il put voir la Trinité ; les Midrashim, qui ont horreur des impies qui prononcent le *Shem Hamephorash*, le Nom secret de Dieu. Lui-même, n'était-il pas coupable, peut-être, de ce crime obscur ? Ne serait-ce pas là le blasphème contre l'Esprit, qui ne sera pas pardonné (Mathieu 12 : 31) ? Valerius Soranus mourut parce qu'il avait divulgué le nom secret de Rome : quel châtiment infini serait le sien pour avoir découvert et divulgué le nom terrifiant de Dieu ?*

« Ivre d'insomnie et de dialectique vertigineuse, Nils Runeberg erra dans les rues de Malmö, en suppliant à grands cris que lui soit accordée la grâce de partager l'Enfer avec le Rédempteur ». Voilà la dernière phrase prononcée par Borg à propos de mon oncle. Elle m'est venue à l'esprit juste après avoir

fini la lecture du deuxième livre. J'ai alors couru chercher, parmi les reliques que mon père m'avait laissées, la feuille Sju insegel. J'ai relu le poème. En parcourant le dernier vers, j'ai cru enfin le comprendre :

L'eau de la forêt est heureuse ; nous pouvons être pervers et douloureux.

Les seuls invités qui rentrèrent chez eux ce soir furent les parents d'Enrique Valenzuela. Les autres se rendirent aux supplications du général qui argua –avec la plus grande pertinence du monde– que s'ils avaient prévu de passer la nuit à Zapallar, ils seraient encore mieux chez lui. Le vieux Vespasiano, en revanche, ne se laissa pas convaincre, mettant en avant sa délicate santé (*Santiago n'est pas Zapallar*, dit-il de façon assez peu démonstrative mais irréfutable) et la proximité de sa résidence.

Il ne dit mot pendant le court trajet. Il adopta cette attitude ambiguë qu'il s'était inventé récemment pour gêner ceux qui l'entouraient, car ils se demandaient alors s'il était sur le point de défaillir, ou s'il était tout simplement en train de réfléchir ou de faire la tête.

Sa femme, doña Marianne O'Leary de Valenzuela, qui avait été élevée à manipuler les hommes les plus aguerris, ne savait pas comment prendre la nouvelle attitude de son mari. C'est pour cette raison que, même si elle avait à ce moment la quasi-certitude qu'il était en train de subir une attaque, elle choisit de rester impavide pour ne pas risquer de finir foudroyée par les insultes les plus abjectes qui enverraient les matrices de ses ancêtres femelles (jusqu'à la troisième génération) pourrir dans les antres les plus immondes du Tartare.

Cette attitude changea radicalement dès qu'ils fermèrent la porte de leur chambre, restant seuls. Le comportement de don Vespasiano pendant le trajet avait été provoqué uniquement par le désir pressant de se confier dans la plus stricte intimité. Sa femme ne lui fit aucun reproche : elle aussi avait été assez perturbée par ce qu'ils venaient d'entendre. Ils étaient des catholiques sincères et, même si de temps en temps ils assistaient à certains stages organisés par l'Opus Dei pour maintenir leur esprit ouvert à d'autres courants spirituels, ce qu'ils avaient entendu chez Runeberg allait bien au-delà de ce qu'ils pouvaient se permettre de tolérer. Ils en arrivèrent même à se demander si le simple fait d'avoir écouté de telles insanités ne constituait pas déjà en soi une sorte de péché mortel.

Don Vespasiano avait été cet industriel éclectique qui à l'apogée de sa carrière professionnelle réussit à contrôler de fait (et pendant des longues années) la Sociedad de Fomento Fabril, la SOFOFA, le groupement des industriels chiliens. Tout ce qu'il entreprenait était imprégné du sincère idéal social que lui conférait sa foi. Il s'était toujours vu comme quelqu'un qui appartenait à l'avant-garde de la société, il se plaisait à dire qu'il était un

véritable progressiste (de la même façon que le Christ avait été le premier socialiste), et cela ne le gênait pas du tout de se faire traiter de *rouge* par ses pairs dans les soirées en ville, à condition qu'ils aient au préalable ingéré plus de deux ou trois rations d'alcool. Il était fier d'avoir été l'un des consolidateurs de la généreuse initiative corporatiste chilienne dont la vocation était de coordonner les guildes patronales, tout en incluant les travailleurs. De cette façon il se trouvait en harmonie avec les deux buts de sa vie : les limpides préceptes chrétiens, et la noble lutte anticommuniste.

Son action devint plus précise et engagée vers la fin des années soixante, suite aux multiples faiblesses (ou trahisons) de la Démocratie chrétienne et à l'imminente menace d'un gouvernement de l'Unité Populaire qui finirait (contrairement à ce que son nom voulait faire croire) par désunir le pays. *Depuis des années on pratique au Chili une solide distribution de la richesse, dit-il dans une réunion de la SOFOFA peu avant la victoire électorale d'Allende. Les classes supérieures traditionnelles arrivent à se confondre avec la moyenne bourgeoisie, beaucoup d'ouvriers font partie de la bourgeoisie, et même les paysans ont tendance à s'embourgeoier. Mais les marxistes avec leurs idées du XIX^e siècle veulent recréer un monde d'exploiteurs et d'exploités, rajoutant, en prime, leur inefficacité bien connue. L'on pourrait peut-être pardonner ce dernier point, personne n'est parfait, mais je ne permettrai jamais qu'on nous impose un système archaïque de discrimination sociale qui finirait par nous désunir. Et vous savez très bien quelle est la puissance étrangère qui profiterait de cette désunion.*

Donc, quand le gouvernement qu'il appela de la *Désunité Populaire* prit le pouvoir, Don Vespasiano se cramponna à ses plus intimes convictions et travailla sans arrêt pour préserver l'union de tous les secteurs du pays. Ce fut lui qui paya de sa personne pour stimuler les liens entre l'American Institute for Free Labor Development et l'Association Nationale des Superviseurs du Cuivre et la Confédération de Propriétaires de Camions.

Comme il n'agissait pas dans un but personnel, tous ses actes étaient imprégnés de dignité et de discrétion à un point tel que presque personne ne sut que la grève du 22 octobre 1972 –ce chef d'œuvre de solidarité qui réussit à réunir enfin les propriétaires de poids-lourds, les petits commerçants, les artisans, les employés, les techniciens, les petits industriels, les ouvriers, les paysans et les professions libérales– n'aurait jamais été possible sans lui. *La composition sociale des corporations, conclut-il satisfait de l'impact du mouvement, ne peut pas être qualifiée ni de bourgeoise, ni d'ouvrière, ni de paysanne. Toutes les conditions sociales se rallièrent au mouvement car ce qui compte c'est l'individu et non pas une classification artificielle et ségrégationniste. Nous ne pouvons pas exclure nos commerçants et nos hommes d'entreprise en les traitant du nom tyrannique de « classe*

dominante ». Nous n'avons non plus aucun droit d'humilier notre peuple en lui imposant l'infamant qualificatif de « masses ».

Il accomplissait ainsi les idéaux de sa foi, qui était une foi d'amour et de concorde.

Les élections parlementaires du 4 mars 1973 démontrèrent qu'il avait raison : la Confédération Démocratique obtint 54,7% des voix, contre 43,9% pour les alliés d'Allende. Plus tard, la grève de mai à la mine de cuivre d'El Teniente montra de nouveau que tous les secteurs du pays exigeaient le changement.

Par malheur le gouvernement se montra intraitable face à la volonté du peuple. Devant une telle tyrannie, rien ne pouvait éviter un soulèvement. Le premier eut lieu le 29 juin. Puis arriva celui du 11 septembre. L'armée dût intervenir pour endiguer le chaos, en finir avec l'autoritarisme et neutraliser les terroristes. Elle obéissait à une exigence inscrite en lettres de feu dans l'hymne national :

*Vos noms, vaillants soldats,
qui fûtes du Chili le soutien
nos poitrines les portent gravés
et nos fils les feront siens.
Ils seront notre cri de mort
lancé en allant au combat
résonnant dans la gorge des forts
ils feront toujours trembler le tyran⁵.*

Don Vespasiano, infatigable avocat de la paix et des droits de l'homme, dut faire contre mauvaise fortune bon cœur et accepter l'indéniable violence militaire comme un mal collatéral et nécessaire. Pendant vingt-sept ans il put vivre la conscience nette et sereine, constatant que l'ordre et le progrès revenaient peu à peu au pays, dont la paix ne fut perturbée qu'un nombre d'années limité –tout comme le nombre de victimes. Le général Pinochet lui-même avait montré qu'il était un véritable démocrate. Lorsqu'il jugea que le peuple chilien avait atteint la maturité nécessaire, il organisa plusieurs referendums, et quand le peuple souverain lui dit « non » en 1988, il quitta pacifiquement le pouvoir.

⁵ Vuestros nombres, valientes soldados,
que habéis sido de Chile el sostén,
nuestros pechos los llevan grabados,
lo sabrán nuestros hijos también.
Sean ellos el grito de muerte
que lancemos marchando a lidiar,
y sonando en la boca del fuerte,
hagan siempre al tirano temblar.

Pourtant cette nuit les confidences de Runeberg avaient gravement ébranlé l'impeccable univers de don Vespasiano. Elles le troublèrent bien plus que le spectacle du bombardement du palais présidentiel par l'aviation chilienne. Il se rendit compte tout d'abord d'une chose apparemment évidente mais qu'il n'avait jamais su ou voulu savoir : Runeberg avait agi avec la même humilité et la même discrétion que lui. Par exemple, il ne s'était jamais avancé au premier plan pendant le soulèvement contre Allende. Il est vrai qu'il avait obtenu le rang de général d'armée à cette époque, mais un militaire aussi brillant que lui aurait pu atteindre une position beaucoup plus importante s'il avait participé d'une façon plus voyante à la libération. Peut-être aurait-il pu obtenir même un ministère. Il avait pourtant préféré ouvrir une section adjointe au SIM, le Service du Renseignement Militaire, qui avait été essentielle dans la lutte anti-terroriste mais dont le caractère ultrasecret le condamnait à rester relativement dans l'ombre. Il avait donc contribué presque dans l'anonymat au bien-être de la nation et du peuple chilien. Comme don Vespasiano. Tous deux s'étaient consacrés à leurs respectives missions sans recevoir d'autre récompense que la satisfaction de savoir qu'ils accomplissaient leur ambitieux devoir : sauver la patrie, et peut-être (beaucoup en étaient persuadés) le monde, l'humanité entière.

Cependant, immédiatement après avoir constaté cette concordance d'idéaux et de buts, don Vespasiano réagit vivement et repoussa toute identification avec Runeberg, personnage qu'il avait depuis toujours jugé assez inquiétant. Le récit de ce soir venait confirmer une impression qu'il avait déjà depuis longtemps. En effet : lui, ses compagnons, le Général, l'incalculable soutien moral des États-Unis, avaient sauvé le Chili, mais ils l'avaient sauvé parce qu'ils étaient essentiellement, ontologiquement, bons. Don Vespasiano, qui connaissait parfaitement les mots et les gestes de ceux qui avaient participé ouvertement à la libération du pays, ne concevait pas le moindre doute à ce sujet. En revanche, il s'était toujours senti gêné devant la riche, complexe et surtout secrète intelligence de Runeberg. Et maintenant celui-ci venait avec son absurde version du Judas Rédempteur qui colportait l'idée perverse selon laquelle le bien suprême pouvait (et peut-être devait) être obtenu au moyen du mal le plus abject.

Aurait-il sacrifié quelque chose de plus que sa carrière au salut du Chili ?, pensa-t-il.

—Non —dit-il à haute voix pour lui-même tout en embrassant le cou de Marianne qui avait une odeur de pétales de rose fraîchement cueillie et qui, dans la plénitude de ses soixante ans, paraissait une jeune fille à côté du vieil homme d'affaires—. Non ; je sais ce que c'est que tout ça. Fictions. Artifices. Conneries.

La vallée de larmes

Il resta vingt minutes à la labourer. En ce temps-là le sexe, béni par le sacrement du mariage, n'était pas un péché, mais une grâce de Dieu.

3. Le roi noir

Si l'on se fiait uniquement à cette chronique, l'on pourrait penser (à tort) qu'on ne travaillait pas beaucoup chez *Pancrazi, Morisui y Asociados*. En réalité le travail ne manquait pas dans le svelte bâtiment de sept étages, et les heures supplémentaires y étaient innombrables. Cependant, le jour où ce chapitre commence, ces activités furent (comme par hasard) perturbées une fois de plus, car simultanément avait lieu un événement juridique que tous considéraient fondamental : la Cour d'Appel de Santiago confirmait par treize voix contre neuf la levée de l'immunité parlementaire du sénateur à vie Augusto Pinochet Ugarte. Personne ne savait à ce moment-là que ce ne serait que la première d'une série de levées d'immunité, aussi nombreuses que stériles. Voilà pourquoi la plupart des employés, et même certains des associés de la firme, s'entassaient presque toute la journée dans diverses salles de réunion autour d'un écran de télévision à l'écoute des commentaires et dans l'attente de l'annonce imminente de l'appel par les avocats de monsieur Pinochet auprès la Cour Suprême. Le seul événement normal dans tout ce désordre était l'absence de Morisui.

Au septième étage, le bureau de monsieur Pancrazi restait totalement isolé du reste du monde. Dans cet endroit hermétique se trouvaient Pancrazi, ses associés principaux sauf Morisui, Eva Runeberg, et trois représentants de la Barbera Mining Co., réunis pour décider enfin si la firme allait prendre en charge la défense de la compagnie nord-américaine dans le litige qui l'opposait à l'une des compagnies minières les plus puissantes du pays, le Consortium Chileminas. En fait Morisui et Pancrazi, réunis comme d'habitude chez ce dernier, avaient déjà décidé la veille qu'ils allaient accepter. Ils s'étaient même mis d'accord sur la personne qui conduirait la négociation. Le véritable motif de la réunion était donc d'obtenir l'agrément des autres associés (les « *Asociados* » du nom de la firme) et trouver un accord à propos des modalités techniques et financières du contrat entre la firme et la Barbera.

Le litige tournait autour d'un simple désaccord entre la compagnie minière nord-américaine et Chileminas à propos des pourcentages de participation dans une mine de fer sans grande importance près de La Serena. Le véritable souci de la Barbera ne résidait pourtant pas là. Ce qu'elle cherchait en réalité était le moyen d'acquérir le contrôle majoritaire de Chileminas ; surtout après l'humiliant échec de l'OPA lancée l'année précédente.

La Barbera Mining Company était une compagnie beaucoup moins imposante que les deux géantes qui avaient accompagné le Chili pendant une bonne partie de son existence (celles-là même qui, selon l'expression en vogue dans les années soixante, *avaient arraché un Chili entier au pays*) : la Kennecott et l'Anaconda. La Barbera, comme ses deux sœurs aînées, avait vu

le jour au début du XX^e siècle et était contrôlée par un consortium de banques nord-américaines. Pendant les années cinquante elle avait risqué une première sortie hors du territoire des États-Unis se mettant en concurrence avec les autres transnationales qui exploitaient les gisements de fer de la vallée de Paraopeba au Brésil. Puis, elle s'était étendue au Pérou ; et enfin elle était arrivée au Chili, où elle prit part à l'extraction du fer des mines de La Serena. Inévitablement, elle ne tarda pas à diversifier ses activités, puisque la ressource la plus importante de ce pays, le cuivre, ne pouvait pas être ignorée. Néanmoins, la nationalisation de ce minerai en 1971 par le gouvernement Allende –et les deux turbulentes années qui s'en suivirent– lui furent presque fatales.

Chileminas, dont le nom officiel était encore Consorcio Chileminas Chuquicamata Copiapó –abrégé en 4C– avait perdu peu à peu ses C car sa participation aux gisements de Chuquicamata et de Copiapó diminuait irrémédiablement en raison d'un cercle vicieux où elle se vit enfermée, paradoxalement, par cette même nationalisation du cuivre qui affecta les compagnies étrangères. Le grand-père de l'amiral Murat, don Arsenio Murat y Rayón, s'était initié aux affaires minières en tant qu'associé de don Agustín Edwards Ossandón dans les mines de Copiapó. Mais ce fut le père de Murat, don Arsenio Murat Escamilla qui développa la grande fortune de la famille. La légende raconte qu'il partit pendant deux ans apprendre le métier de mineur à Punta de Rieles, l'un de ces trois villages mythiques qui furent les premiers à se former autour du mont Chuquicamata. Lors d'une rixe dans un bordel il aurait appris qu'un ingénieur avait utilisé non loin de là, à Huamachuco, une méthode pour obtenir du concentré de cuivre à partir de minerai de basse teneur. Il se servit du nom de la famille Edwards (les Murat n'étaient guère connus à l'époque) pour séduire ledit ingénieur (qui n'en était pas vraiment un, mais peu importe) et lui faire quitter la Compañía Poderosa. De cette façon commença la véritable exploitation industrielle de Chuquicamata à la mine San Jorge, trois ans avant la constitution, en janvier 1912, de la Chile Exploration Company par les tout-puissants frères Guggenheim dont l'optimisme semblait imperturbable car leur petit frère Benjamin n'était pas encore monté sur le Titanic. Ce fut ainsi que naquit, en 1909, Chileminas, nom qui sans doute inspira plus tard l'abréviation de la compagnie des Guggenheim en Chilex.

Tout comme Luis Camus ou Miguel Zuleta, Arsenio Murat Escamilla se refusa à vendre ses mines à la Chilex. Bien au contraire : il sut profiter des pressions que la compagnie nord-américaine exerçait sur les autres firmes pour acquérir certaines mines de Chuquicamata à des conditions très avantageuses. Néanmoins, lorsque les Guggenheim vendirent la Chilex à l'Anaconda, les choses devinrent de plus en plus difficiles. Une à une, la Compañía Minera Zuleta de Chuquicamata, la Compañía Minera San Luis, la Compañía Minera

Esperanza, succombèrent à la puissante étreinte du gigantesque reptile. Toutes sauf Chileminas. Il est certain qu'elle dut céder un peu de terrain à Chuquicamata, mais elle sut tirer un très grand profit de ces ventes pour élargir ses activités à d'autres régions du pays et à d'autres ressources, comme l'exploitation du fer, de l'argent et du molybdène. En 1931, elle élargit aussi son nom, pour bien signifier à ses adversaires qu'elle ne comptait plus reculer d'un pouce : elle devint ainsi le Consorcio Chileminas Chuquicamata Copiapó.

Cependant, ce que les ennemis de l'extérieur ne réussirent pas à faire, fut accompli par ceux de l'intérieur. La nationalisation du cuivre, votée pendant le gouvernement d'Allende –mais approuvée à l'unanimité des voix– lui arracha à jamais sa perle la plus précieuse : ses mines de Chuquicamata.

4C ne fut pas la seule compagnie à en souffrir. De nombreux industriels furent étonnés par ce vote du Congrès à l'unanimité, car les mines privées chiliennes ne tirèrent aucun profit de la nationalisation, l'administration du cuivre passant directement sous le contrôle d'une entreprise d'État, la CODELCO, la Corporation du Cuivre, qui deviendrait, des années 70 jusqu'au jour où ces signes sont imprimés, le plus grand producteur de cuivre au monde. Cette grandeur nationale avait néanmoins un prix : beaucoup d'entrepreneurs du cuivre durent fermer, mettre leurs activités en veilleuse ou se reconvertir à d'autres secteurs de l'industrie minière.

Deux ans après la nationalisation eut lieu le coup d'État, salué par la majorité des industriels et des chefs d'entreprise comme une bénédiction ; coup d'État –tout le monde le savait dès le début– télédirigé par les États-Unis, pressés à leur tour par les transnationales, qui clamaient avoir été littéralement dépossédées par la façon dont le gouvernement Allende s'était emparé de leur patrimoine au Chili. Pourtant le gouvernement de Pinochet n'osa jamais toucher à un seul cheveu de la CODELCO : même le pro-yankee le plus effronté n'aurait jamais osé vendre (et encore moins rétrocéder) les deux grandes fiertés du pays constituées par les mines de Chuquicamata et El Teniente. Des langues plus venimeuses suggéraient, en outre, que la véritable raison qui avait empêché la revente se trouvait dans le fait que ces mines étaient tout simplement invendables, puisque Allende ne les avait pas payées et les Nord-Américains n'étaient pas stupides au point d'acheter quelque chose qu'on leur avait volé. Les alliés du nord durent donc être dédommagés autrement. Tout d'abord, l'on concéda les indemnisations qu'Allende s'était toujours refusé à payer, arguant que pendant les quinze années précédant l'expropriation, les compagnies étrangères avaient réalisé des *profits excessifs* dont le total égalait (ou dépassait) le montant de l'indemnisation. En deuxième lieu, le gouvernement de la Junte approuva en 1981 une loi qui autorisait la propriété privée des gisements miniers, et plus tard l'on permit aux compagnies nationales d'accepter un pourcentage plus élevé de capital social

étranger. C'est sur ce dernier point que s'articula la principale cause de l'affaiblissement du Consortium Chileminas tout le long des années 80, car les autres compagnies chiliennes tirèrent profit de ce nouvel apport de capital pour lui faire une concurrence féroce. C'est de cette façon quelque peu contradictoire –affaiblie par une mesure apparemment revancharde et harcelée par ses propres compatriotes– que commença à vaciller de façon préoccupante cette compagnie irrémédiablement nationaliste qui s'obstinait à rester chilienne pratiquement à 100% et qui restait à 71% sous le contrôle d'une même famille. La famille dirigée d'une main de fer par l'amiral Julio César Murat y Durán.

Nous n'avons pas botté le cul de la vermine russe et cubaine pour qu'on se fasse enculer de plus belle par les Yankees, bordel de merde. Cette phrase, débitée avec une certaine fréquence pendant les années 80 par l'amiral Murat, résumait avec une prodigieuse économie de moyens toute sa philosophie militaire, industrielle et sexuelle. Cependant, par les kondratievs de la vie, une autre série de contradictions accorda un nouvel essor à Chileminas pendant les années 90. Cette compagnie, propriété de l'un des plus fermes soutiens du régime de Pinochet, commença à récupérer grâce au gouvernement qui finit avec le pinochétisme, car il mit en pratique les lois de la Junte à propos de la privatisation. Pour ouvrir la mine de La Escondida en 1991, destinée à être l'une des plus grandes au monde, l'on permit et l'on sollicita la participation du capital étranger. De cette façon, au moyen d'habiles accords d'exploitation et sous-traitance conclus avec la Broken Hill Proprietary, la Rio Tinto Zinc et la Japan Escondida Corporation, Chileminas put repartir sans rien perdre de son caractère national. La Barbera Mining, en revanche, fut exclue de ce nouvel Eldorado, le 2,5% de la participation qui restait étant octroyé à l'International Finance Corporation, ce qui laissait la Barbera de nouveau dans une position bancaire qui à la longue la pousserait à chercher un affrontement.

Cette compagnie, dont la projection internationale avait été très limitée en comparaison de ses grandes sœurs nées à la même époque, la Kennecott et l'Anaconda, avait décidé de vendre vers le milieu des années 60 ses concessions au Brésil et au Pérou pour concentrer ses activités étrangères sur le Chili. Le choc de la nationalisation du cuivre la fit chanceler non seulement au Chili, mais aussi aux États-Unis. Elle réussit pourtant à survivre en se concentrant sur l'extraction du fer et la fabrication de l'acier, comme aux temps de ses premières sorties hors du territoire national, mais au lieu de rentrer au Brésil ou au Pérou, elle paria sur un prompt rétablissement du Chili et y resta. Ce calcul s'avéra juste, car le rétablissement de l'ordre par le général Pinochet conduisit le pays quelques années plus tard à une parfaite stabilité et un climat de tolérance vis-à-vis des entreprises étrangères qui stimulèrent la croissance de la Barbera. Mais l'ombre nationaliste de Chileminas assombrissait le *miracle* économique chilien. En 1991, lorsque la

compagnie nord-américaine décida de participer de nouveau à l'extraction du cuivre en raison de l'ouverture de La Escondida, Chileminas lui arracha ce 1,7% dont elle avait besoin pour démarrer. Quelques années plus tard elle perdit la concession exclusive d'une nouvelle mine de fer à La Serena et se vit obligée de la partager avec la compagnie de Murat. Finalement, en 1999, pour se débarrasser définitivement de Chileminas, la Barbera lança une OPA pour se saisir de la majorité de son capital social. Non seulement elle échoua dans cette tentative, mais les maigres 8% des parts dont elle réussit à s'emparer furent acquises à un prix excessif et elle dut les revendre à perte.

C'était le moment pour la compagnie nord-américaine de changer de stratégie : elle porterait plainte contre Chileminas en raison d'irrégularités commises dans ses démarches pour obtenir sa participation à La Serena. De cette façon l'on pourrait scruter minutieusement tout le système industriel et commercial généré par Chileminas jusqu'à trouver une faille juridique qui pourrait provoquer l'effondrement de tout l'édifice. La tâche ne serait pas facile, et au Chili seule une firme de la solidité de *Pancrazi, Morisui y Asociados* serait susceptible de la mener à bien. Rien ne garantissait pourtant qu'elle accepterait d'affronter un clan aussi puissant que celui des Murat, et l'un des objectifs de la réunion de ce jour était de convaincre les associés de Pancrazi et Morisui qu'ils avaient tout à gagner en se mettant du côté d'une entreprise comme la Barbera.

Au moment considéré le plus opportun, donc, maître Landau, l'avocat de la compagnie, sortit sa meilleure carte : il tendit à monsieur Pancrazi quelques documents. Ils avaient déjà été étudiés la veille chez Pancrazi par celui-ci et Morisui, mais tous les autres associés ignoraient leur existence. C'était le compte-rendu du contrat de l'intégration de la Barbera au holding des Rodenberry. Tout devenait ainsi pratiquement décidé. La réflexion des associés prit moins de trois minutes et la décision fut unanime : la Barbera Mining Company serait un client privilégié de la firme.

Il ne restait plus qu'à nommer le responsable du dossier Barbera-Chileminas, et la présence d'Eva Runeberg (le seul associé minoritaire présent à la réunion) indiquait de toute évidence qu'elle avait déjà été choisie par Morisui et Pancrazi. Il ne fut donc pas nécessaire de voter –ni même d'évoquer la question–, un seul regard d'approbation de la part des associés à l'intention de Pancrazi suffit pour que l'affaire soit considérée comme entendue. Ensuite Pancrazi se chargea de faire l'éloge de madame Runeberg auprès de messieurs Randall et Page de la Barbera. Il souligna sa grande capacité d'adaptation aux situations les plus complexes et surtout son irrésistible imagination.

Eva Runeberg se chargea à son tour de ne pas décevoir son panégyriste. D'après les statuts de la firme, son admission relativement récente ne lui

octroyait qu'un tiers de voix, ce qui, même si elle faisait partie des associés, lui donnait une position équivalente à celle d'un exécutif subordonné. Cependant, elle ne donna pas la moindre impression de subordination au cours de la réunion. Elle ne remercia pas les autres associés (*ses associés*) de l'avoir élue, mais elle félicita en revanche messieurs Randall et Page d'avoir choisi la meilleure firme juridique au Chili et surtout d'avoir un avocat aussi bien renseigné sur le pays. Après cette brève mise au point (qui ne dura pas plus de vingt secondes), elle entra dans le vif du sujet : l'affaire Barbera vs. Chileminas.

—Je n'accepterai jamais une affaire sur ces bases —trancha-t-elle.

Tous la regardèrent en silence.

—Le litige à propos du partage de l'exploitation à La Serena ne m'intéresse pas, tout simplement parce qu'il ne vous intéresse pas vous non plus. Vous savez aussi bien que moi que même si nous gagnons nous ne nous rapprocherions pas d'un pouce de notre véritable objectif, c'est à dire, le contrôle de Chileminas par la Barbera (je pense qu'on peut commencer à le dire à haute voix après la tentative d'OPA de l'année dernière). Alors, de grâce, laissez cette histoire de La Serena en paix, ou donnez le dossier au Bolcho pour le distraire avant qu'il ne réussisse à convaincre un juge de mettre Pinochet en prison. Moi, je n'accepterai que la véritable affaire : celle qui pourrait se résumer à trouver une faille réelle et significative dans le mécanisme du Consortium Chileminas. Et, croyez-moi, ce ne sera pas facile, c'est pour ça que j'aurai besoin de la plus grande liberté d'action. Lorsque je pense à cette affaire, il m'arrive de concevoir l'impensable : parfois, pendant des instants très fugaces, mais ô combien crédibles, il m'arrive de penser que peut-être la famille Murat est sans faille.

La deuxième preuve de son *irrésistible imagination* fut donnée par Eva Runeberg une semaine plus tard.

Au début personne ne voulait le croire. Il fallut la voir monter en compagnie de sa mère à bord de l'avion privé qui était passé les prendre, pour que tout le monde puisse se convaincre qu'elle avait accepté l'invitation au baptême de l'une des arrière-petites-filles de don Julio César Murat.

Pancrazi était si inquiet et surpris par l'audace de sa collaboratrice qu'il insista pour l'accompagner lui-même à l'aéroport pour essayer de l'en dissuader à la dernière minute. Cinq jours plus tôt, le conseil d'administration de la Barbera avait donné carte blanche à Eva Runeberg dans sa stratégie contre Chileminas, et elle acceptait maintenant l'invitation de la famille qui en était propriétaire. Même monsieur Morisui, qui avait été lui aussi invité, et qui avait même écrit une petite pièce qui serait jouée pendant la fête, avait trouvé un prétexte pour éviter de se rendre à l'hacienda des Murat.

J'avais déjà accepté l'invitation, dit-elle à monsieur Pancrazi sur la piste de l'aéroport, se servant de la même candeur dont elle avait dut faire preuve pour décrocher le rôle de Juliette au théâtre des étudiants de Harvard, *ce serait vraiment très moche de ne pas y aller. En plus l'invitation précise (c'est vraiment un détail très fin) que la petite s'appelle Eva comme moi. Et en plus*, finit-elle d'un air sérieux légèrement offensé, *je ne mêle jamais ma vie professionnelle avec ma vie privée, ça m'étonne vraiment que ce ne soit pas aussi évident pour vous.*

Tandis qu'il voyait l'avion décoller, Pancrazi se laissa aller à penser qu'en effet, non seulement elle était bonne comme une déesse cette salope, mais que si un jour cette chienne avait l'idée d'appliquer son imagination professionnelle à sa vie privée, ce connard de pédé de Valenzuela devrait se mettre illico à la retraite.

Ledit *connard de pédé*, Enrique Valenzuela, s'était pourtant uni sous la loi de Dieu et de la République du Chili avec ladite *salope*. Ce détail déplaisait de manière outrancière à toute une pléthore de mâles qui se rêvassaient forniquant avec elle. Tous les membres de l'élite masculine de Santiago pensaient qu'ils pourraient satisfaire cette chienne nymphomane bien mieux que le vétuste *chi(eur)cago boy* qui devait sûrement s'attacher une liasse de dollars à l'organe pour qu'elle pût arriver à le sentir.

Ils se trompaient. Ce qui unissait le couple Valenzuela-Runeberg n'était ni l'argent, ni l'alliance d'intérêts familiaux, ni les enfants qu'ils n'avaient ni ne voulaient avoir –pas même l'amour. C'était le sexe.

Lui, il découvrit le véritable sens de ce mot à l'âge de trente-deux ans lorsque, dans le cadre d'une série de conférences qu'il donnait à l'Université de Chicago à propos du miracle économique chilien, il viola une superbe compatriote sur la neige des jardins d'un institut de technologie à Urbana pendant une nuit de pleine lune. Elle, elle découvrit son sens lorsque, suivant des cours supérieurs d'anglais et de linguistique à l'Université de Chicago, elle piégea lors d'une nuit de pleine lune le compatriote le plus intéressant qu'elle ait jamais rencontré, fils ni plus ni moins des Industries Vålher. Dans l'esprit des deux prédateurs rôdait une phrase qu'ils avaient lue séparément quelques années auparavant : *Chasse d'amour est chasse de haut vol*. Ils n'imaginaient pas qu'ils se trouvaient à quelques pas de la plus absolue des vérités. Au moment de la première compénétration, les respectifs magnétismes de la beauté et des cuivredollars s'évanouirent devant une négation de soi encore plus primitive et désintéressée que ces mirages : la chair. Ils comprirent tout de suite que le sexe allait devenir leur passe-temps favori. Ils apprirent à se transformer en animaux ou en esprits ; en prédateurs ou en proies ; en présidents ou en malfrats ; ils s'allaitaient, ils se vidaient, ils s'oignaient, ils se remplissaient. Ils avaient définitivement découvert quelque chose de bien

mieux que le cinéma. Ils en arrivèrent à l'extrême invraisemblable de devenir des égaux, d'une manière seulement comparable à celle où se trouvait l'humanité pendant le bref premier chapitre du premier livre de la Bible, avant que le démiurge de la version yahwiste n'eût l'idée de faire de l'אִשָּׁה 'ishsha, la femme, un simple *hommesse*, un dérivé obtenu à partir d'une côte de l'אִישׁ 'ish, l'homme.

Néanmoins, cette parité primitive se désintégrait dès l'instant où le couple émergeait dans un monde un peu moins rétrograde. Dans le monde des mortels Valenzuela était beaucoup moins mâle que sa femelle, d'où sa réputation de *connard de pédé*. Il adorait jouer au Monopoly avec la réalité, achetant et revendant des biens et des valeurs. Mais il faisait tout cela à l'abri de son bureau-bunker. Un jour il déclara qu'il se sentait *pareil aux Gringos quand ils se mettent à lancer leurs bombes en appuyant sur un petit bouton au Pentagone*. Tout devenait complètement différent lorsque par disgrâce il devait faire directement face à cette même réalité. C'est pour cette raison qu'il s'arrangeait pour l'éviter systématiquement. Lorsqu'il était rentré de ses études à Chicago, il s'était toujours tenu le plus éloigné possible des militaires. Plus tard, alors qu'il faisait déjà partie intégrante du conseil d'administration d'Industrias Válher, il refusa toujours d'assister aux négociations avec les syndicats. Et jamais de la vie il n'aurait prétendu remplacer son vénérable père à la présidence, alléguant que le vieux mourrait au moment même où il lâcherait les rênes de l'entreprise *—il a été scientifiquement prouvé et empiriquement constaté, arguait-il non sans raison, que les grands chefs d'entreprise s'éteignent comme une bougie au moment où ils cessent de travailler.*

Pour des motifs apparentés aux précédents, Valenzuela refusa d'entrer dans le jeu où sa femme était en train de s'embarquer en acceptant l'invitation des Murat —un jeu trop subtil pour son *pauvre esprit d'épicier*, d'après ses propres mots. Il se déclara accablé par une mauvaise grippe et appela ses beaux-parents pour leur demander s'ils comptaient aller à la fête, auquel cas, ils pourraient partir avec Eva. Il fut très surpris d'apprendre que don Nils était (lui aussi) malade, et que doña Altagracia se demandait si elle devait rester pour lui tenir compagnie. Pris de panique, Valenzuela expliqua à sa belle-mère qu'il ne pouvait absolument pas se déplacer car il allait vraiment très mal, mais que cette tête de mule d'Eva ne voulait pour rien au monde se décommander, et qu'elle allait s'ennuyer horriblement si elle y allait seule et qu'elle rentrerait alors d'une humeur insupportable. Il sut employer les mots justes pour attendrir le cœur d'une bonne mère et pour atteindre l'intelligence d'une belle-mère compréhensive, la convainquant ainsi que la meilleure option était d'accompagner sa fille.

Eva Runeberg adorait sa mère. Elle lui vouait une grande admiration pratiquement chaque jour de son existence, même si un observateur extérieur et anonyme pouvait franchement se demander ce que la sublime Eva trouvait d'admirable chez la terne Altagracia Sotomayor. Cette admiration pouvait néanmoins s'expliquer de façon simple et banale par ce qu'on avait l'habitude d'appeler amour. Cependant, un analyste un peu plus perspicace l'aurait plutôt nommé instinct filial. Cet instinct, cette obéissance aveugle au quatrième commandement s'était toujours manifesté de la façon la plus solide vis-à-vis de sa mère, contrairement à la grave crise qui s'était produite à une époque de sa vie à propos de son père lorsqu'elle l'avait perçu (personne ne sut à ce moment expliquer pourquoi) comme un *laquais de l'impérialisme nord-américain*. Cette affection exagérée à l'égard de sa mère fut à l'origine de la réaction contradictoire qu'elle éprouva en apprenant les manipulations ourdies par son mari afin qu'Altagracia l'accompagne à la propriété des Murat.

Tout d'abord, elle rougit de colère. Elle savait très bien qu'elle avait amorcé un jeu extrêmement délicat en acceptant le dossier Barbera sans annuler son voyage chez les Murat. Elle savait aussi que son mari n'avait rien de stupide et qu'il était parfaitement conscient des implications de ce jeu. C'est ainsi que l'idée que ce fils de la plus sale truie ait pu imaginer mettre sa mère au milieu de la porcherie de son travail lui provoqua une telle rage qu'elle lui aurait arraché les testicules de ses propres mains si elle l'avait eu face à elle en l'apprenant. Elle l'aurait vraiment fait. *Objectivement*, comme disaient jadis les marxistes. Pourtant, une heure plus tard elle se dit qu'après tout ce ne serait pas une si mauvaise idée de passer quelques jours seule avec sa mère. Elles s'étaient très peu vues pendant ces dernières années, et tout cela avait fini par estomper presque complètement la chaleureuse intimité tissée dans un passé presque oublié.

L'écrivain le plus important du XX^e siècle évoqua une fois la maison de maître d'une estancia du Sud en faisant référence aux *eucalyptus embaumés* et à *la longue demeure rose, qui autrefois fut cramoisie*. La maison des Murat, elle, n'avait rien perdu de sa couleur rouge carmin. Même de la pointe du clocher de sa chapelle, embrasser du regard toutes les propriétés du clan était impossible. D'un côté se trouvait la cordillère, de l'autre, les terres de l'hacienda, qui se perdaient à l'horizon. L'un des contremaîtres que les Murat avaient envoyé au Mexique suivre un stage d'élevage prit à son retour l'habitude d'appeler cette famille, moitié par plaisanterie, moitié par défi, la *caste sacrée*, en référence à un groupe de familles qui un jour régna sur la péninsule du Yucatan. Il savait pourtant que le clan des Murat était plutôt comparable au clan Creel-Terrazas de l'État de Chihuahua, là où son stage avait eu lieu. Un jour un membre de la famille Terrazas à qui on avait

demandé s'il était du Chihuahua avait répondu : *non, c'est le Chihuahua qui est à moi.*

Lo Espejo était le nom du domaine. C'était un *fundo*, le nom donné au Chili aux haciendas, dérivé du latin *fundus*, d'où vient le français *fonds*. Il s'appelait Lo Espejo car avant que don José de Valera, arrière arrière-grand-père maternel de Murat (Runeberg l'aurait appelé *farmors farfar*), ne l'achetât en 1800, la plus grande partie de ces terres avaient appartenu à la famille Espejo, dernier espace de civilisation aux confins de la frontière sud, au-delà du fleuve Bío Bío.

Altagracia de Runeberg avait grandi dans l'un de ces immenses fundos. C'est pourquoi, lorsqu'on lui proposa de monter sur la calèche qui les attendait à la sortie de l'avion, elle exigea un cheval, et un autre pour sa fille, car elle voulait que tout le monde sache qu'elles étaient bien les descendantes directes de don Alonso de Sotomayor de Valmediano. Ce genre de réaction était très rare chez elle. D'habitude, madame de Runeberg était d'un naturel plutôt peu expansif, mais se retrouver dans le milieu où elle avait passé la plus grande partie de sa jeunesse la fit remonter dans le temps, ses soixante-douze ans s'effacèrent et (grâce à la gymnastique que sa fille lui avait conseillé de pratiquer quotidiennement) elle monta sans aide sur le cheval qu'on lui amena.

En réalité, tout le fundo avait remonté le temps, mais bien au-delà la naissance de doña Altagracia ou même de don Julio César. C'est que l'on fêtait, en même temps que le baptême de la petite Eva Durán Braun, les 200 ans de l'acquisition de Lo Espejo et de la construction de la maison de maître, ce qui conduisit l'un des membres de la famille, qui travaillait dans une agence de publicité, à concevoir l'idée de célébrer l'événement en faisant un vrai retour à l'an 1800 où toute trace d'appareils électriques, de moteurs à explosion et d'autres engins du genre seraient supprimée. Plusieurs granges voisines de la maison principale avaient été transformées en énormes vestiaires où une armée de couturières et d'habilleuses fournissait des costumes fin XVIII^e à tous les invités. L'idée ravit les Runeberg qui se prêtèrent avec joie à ce jeu. Eva, la révolutionnaire, se choisit une tenue de *Merveilleuse* du Directoire, sa mère, plus conservatrice, mais non moins exubérante, opta pour une impressionnante robe à paniers.

Ce fut ainsi que les casaques, les blouses à colerette, les jupons, les doubles ou triples jupes, les *Incroyables*, les habits et les tricornes se rassemblèrent sur le patio central autour de la fontaine où allait être célébré le baptême afin que tout le monde pût l'observer confortablement du rez-de-chaussée ou de l'étage. Le parrain fut, comme il l'avait été de tous ses neuf arrière-petits-enfants, l'immortel amiral Murat.

Au cours de la cérémonie, le prêtre quitta le ton monotone qu'il avait adopté jusqu'alors pour prendre un air grave et menaçant, foudroyant du regard

un démon imaginaire qui flottait dans un point bien précis de l'air et dont le pouvoir retenait prisonnière l'âme de la petite fille entachée par le péché originel de nos premiers parents. Le prêtre défia alors son diable virtuel de la façon suivante :

Je t'exorcise, esprit impur, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, va-t-en, retire-toi de cette enfant de Dieu, Eva : Celui-là même qui marcha sur la mer et dont la main puissante soutint Pierre qui s'enfonçait te le commande. Ainsi, démon maudit, reconnais ton jugement et rends honneur au vrai Dieu vivant, rends honneur à son Fils Jésus-Christ et à l'Esprit Saint, et quitte cette enfant de Dieu, Eva, car Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu a daigné l'appeler aux eaux du baptême et à sa sainte grâce et bénédiction.

Le prêtre traça alors une croix sur le front de la petite, poursuivant, en latin, son exorcisme : *Et hoc signum sanctæ Crucis, quod nos fronti ejus damus, tu, maledicte diable, numquam audeas violare. Per eundem Christum, Dominum nostrum, amen. – Et ce signe de la sainte Croix que nous traçons sur son front, toi, démon maudit, n'aie jamais l'audace de le profaner, nous te l'ordonnons par le Christ Notre Seigneur, amen.*

Tout fut parfait et délicieux. L'inspiration qui avait conduit Eva à accepter l'invitation avait été l'un des signes les plus éclatants de son génie. Et l'idée d'Enrique d'appeler Altagracia participait de cette grâce qui rayonnait autour d'Eva. Que la décoration fût merveilleuse, les vins et les mets dignes du goût légendaire des Murat et le service impeccable –tout cela était certes prévisible. Mais ce que personne, pas même Eva, n'aurait put prévoir –et qui mena cette journée vers son excellence suprême– découlait de cette ambiance frivole et mondaine qui d'habitude insupportait Eva : tout le monde se trouvait si affairé à consolider ses relations sociales que les deux femmes devinrent invisibles –si bien qu'elles en arrivèrent à se sentir comme dans une luxueuse île déserte où elles pouvaient jouir de la plus stricte intimité sans avoir à s'occuper du moindre détail matériel. C'est ainsi qu'elles réussirent enfin à rallumer l'étincelle de cette relation si proche, si pleine de secrets et de confidences, qu'elles avaient entretenu avant le départ d'Eva vers Chicago et Harvard.

La vérité, néanmoins, était que ces secrets et ces confidences n'avaient jamais été exprimés qu'à moitié, et la magie de la fête ne suffit pas pour déroger à la tradition.

Eva commença par avouer à sa mère une circonstance inédite de sa première rencontre avec Enrique. D'après la version précédente, ils s'étaient connus à l'Université de Chicago, lui, professeur invité, elle, étudiante en linguistique et littérature anglaise. Un oncle lointain (un Français l'aurait appelé « cousin », mais elle l'appelait toujours *tonton* car ils n'appartenaient

pas à la même génération), Diego Dahlmann (qui d'ailleurs se trouvait lui aussi quelque part dans la fête), lui avait présenté son grand ami Enrique Valenzuela, et depuis ce jour ils n'avaient pas manqué de se téléphoner au moins une fois par semaine.

Eva précisa cette fois qu'en réalité elle avait connu Enrique pendant la fête célébrant la naissance de Hal.

Tonton Diego avait acquis une certaine notoriété au Chili après son voyage dans la navette spatiale Challenger en 1985, devenant encore plus célèbre l'année suivante, lorsque le monde apprit l'explosion en vol de la même navette. Il avait ensuite été engagé en tant que chercheur en physique nucléaire par un institut de la banlieue de Chicago. Un jour, il arriva en trombe à la résidence universitaire d'Eva pour lui annoncer, complètement excité, que ce jour même, le 12 janvier 1992, était en train de naître à Urbana l'ordinateur le plus parfait au monde, l'ordinateur algorithmique à programmation heuristique HAL 9000 et que toute la ville était en effervescence et se préparait pour organiser la super-surboum du siècle. La seule chose qu'Eva avait compris à tout ce fatras c'était qu'il allait y avoir une fête quelque part, car elle ne savait même pas qu'il pouvait exister une ville au nom aussi tautologique qu'Urbana et encore moins connaître les heurs ou les malheurs de l'heuristique ni à quelle sauce l'on ingurgitait les algorithmes. Elle était perdue à jamais pour le savoir suprême, car elle était née après l'année 1968, année essentielle pour tonton Diego qui à l'âge de quatorze ans avait vu pour la première fois *2001*, film qui lui avait insufflé sa vocation, et bien plus, car il avait modifié radicalement le cours de sa vie. Désormais, lorsque ce grand malade écrivait une date, il ne se référait plus à l'an 0, date conventionnelle de la naissance du Christ, mais il faisait une soustraction où le paramètre absolu était l'année 2001. Au lieu de marquer, par exemple, 1968, il écrivait à chaque fois qu'il pouvait se le permettre (c'est-à-dire, presque toujours), 2001-33 ou (de façon un peu moins hermétique) « à 33 ans de 2001 ». Le passage du temps n'avait pas du tout arrangé les choses, et en cette année 2001-9 il était arrivé à un degré si avancé de fanatisme qu'Eva n'avait pu émettre la moindre objection, surtout pas elle, dont le nom évoquait le plus grand exploit de l'astronaute chilien, sa sortie dans l'espace en *activité extra-véhiculaire*, EVA dans le jargon de la NASA. Elle s'était donc laissée pratiquement porter jusqu'à la voiture de son oncle où se trouvait déjà assis sur le siège arrière un certain Enrique. Ils ne se parlèrent pratiquement pas pendant le trajet entre l'université et Urbana, mais une fois plongés dans la fête, qui fut monolithiquement tonitruante, ils sympathisèrent au point d'arriver à se poser les bras sur leurs épaules lorsqu'ils braillèrent avec tous, entre fausses notes et fous rires, le chant primordial de Hal, l'immanent *Daisy, Daisy, give me your answer do, I'm half crazy, all for the love of you.*

Il m'a déposée plus tard à ma résidence, conclut Eva, souriante. C'était la pleine lune. Je crois que c'est pour ça qu'il a osé me donner son premier baiser d'amour.

Émue, doña Altagracia voulut offrir à sa fille un autre fragment de confiance.

Même si Eva se doutait déjà de quelque chose –en raison de la grande différence d'âge existant entre les deux–, sa mère n'avait jamais eu le courage de lui avouer qu'elle avait été stérile. Deux ans après son mariage elle s'était décidée à se faire quelques analyses pour trouver la raison de leur manque d'enfant –et à cette époque l'on ne savait pas résoudre un si triste problème. *Les années ont passé, poursuivit Altagracia, jusqu'au jour du mouvement du général Pinochet. Ton père s'absentait alors pendant des périodes insupportablement longues. Je me suis sentie si seule, si seule. Si seule que j'ai supplié la Vierge de me prendre avec elle ou de m'accorder la grâce d'avoir un seul enfant qui pourrait m'aider à trouver un sens à mon existence dans ce triste monde. Quelques mois plus tard tu es arrivée. J'ai toujours voulu avoir une fille. Tu es mon miracle.*

Elles se prenaient tendrement dans les bras lorsqu'un clairon sonna pour attirer l'attention vers un crieur qui annonça le commencement imminent, dans le Théâtre 11-Septembre, d'une brève représentation dramatique intitulée *La Vallée de Larmes*, écrite par le très illustre monsieur Morisui Kenichi, dont on regrettait l'absence à cause d'un voyage imprévu au Japon, mais qui envoyait de si loin ses meilleurs vœux à la petite Eva Durán. La mise en scène serait assurée par le non moins illustre docteur Diego Dahlmann, de l'Institut de Technologie de l'Illinois, futur prix Nobel de physique, comme tout le monde devait le savoir.

Tous applaudirent le crieur, et Eva dit à sa mère qu'elles ne devaient absolument pas rater ce spectacle, car les contes de Morisui étaient tous simplement géniaux.

Nous savons que c'était vrai. De plus, le Théâtre 11-Septembre était un véritable bijou taillé en bois précieux, cristal de Murano et velours rouge, il valait bien le détour. C'était un petit théâtre à l'italienne pourvu d'une fosse pour un petit orchestre. Lorsque tout le monde finit de s'installer (ce qui ne fut pas facile pour doña Altagracia à cause des paniers de sa robe), les lustres furent peu à peu éteints par des valets munis d'éteignoirs d'église et l'orchestre attaqua les premiers accords de la sarabande en la majeur de Haendel, celle qui accompagne le générique et les scènes les plus déchirantes de *Barry Lyndon*. C'est alors qu'un faisceau lumineux (exceptionnellement l'on utilisa la lumière électrique pour faciliter la mise en scène) tomba sur une partie du rideau d'où surgit immédiatement Diego Dahlmann en tenue de Chevalier de Balibari. Solennellement (et non sans talent), il récita le texte suivant :

« Quel est ce fardeau de cruauté et de douleur qui s'appesantit sur notre monde ? Pourquoi la Justice doit-elle être souillée par je ne sais quelle impureté qui nous vient de la nuit des temps ? Pourquoi le Dieu d'amour a-t-il dû être supplicié par les hommes ? »

Cher public, ces questions ne sont plus dignes d'un homme de notre monde. Qu'il me soit permis, dans ces conditions, de raconter l'histoire qu'une vieille grand-mère d'un pays lointain racontait sur un pays encore plus éloigné, le pays des montagnes et de la neige. Des montagnes aussi belles et majestueuses que les nôtres –et une neige qui pour nous signifie tout, car Chili en quechua veut dire neige.

Les cordes, les percussions et les lumières s'éteignirent en même temps que la voix du récitant. Le rideau s'ouvrit dans l'obscurité et quelques secondes s'écoulèrent avant qu'un nouveau faisceau lumineux ne dévoile, sur l'extrême gauche de la scène, un petit garçon et une vieille dame habillés à l'orientale et assis sur un tapis. Peu à peu le fond s'éclaira jusqu'à devenir d'un blanc plus éclatant que la lumière entourant les deux personnages. La toile de fond dessinait, à peine perceptibles, les lignes blanches des sommets de l'Himalaya.

La vieille femme commença à raconter une histoire au petit :

Il était une fois, tout en haut des montagnes qui séparent le pays du Cathay de l'Hindoustan, un monastère d'adorateurs du Bouddha. Tashilhunpo était le nom de cet endroit.

La toile du fond se leva pour en dévoiler une autre où l'on voyait un beau monastère tibétain ou bhoutanais perdu parmi les montagnes. Quelques hommes entrèrent alors sur la scène, habillés en jaune et rouge, à la façon des moines tibétains. Ils étaient tous adultes sauf l'un d'entre eux, un petit enfant qui portait un broc en cuivre presque aussi grand que lui.

Le plus jeune des moines s'appelait Tashi.

Les moines adultes s'assirent par terre et se mirent à psalmodier de leur voix rauque leurs enivrantes prières. Le petit moinillon Tashi se mit alors à servir le thé dans des bols en bois tenus par les moines.

Sa famille était très pauvre et l'avait confié au monastère pour ne pas avoir à le nourrir. Tashi n'avait plus jamais revu ses parents ni ses cinq frères, pas plus que sa sœur, qui l'avait bercé quand il était bébé.

Bien qu'élevé parmi les infidèles, Dieu avait donné à Tashi un cœur pur car la munificence du Tout-puissant ne connaît pas de limites.

Très vite Tashi montra un talent inné pour la peinture. Il peignait ces épouvantables roues qui représentent démons et esprits craints et adorés dans les superstitions de ces pays. Il faisait l'admiration de tous les moines.

Un jour Tashi apprit que sa sœur était malade. « Qu'a-t-elle ? », demanda-t-il au messenger. « Son foie la fait souffrir, elle est toute jaune et

abattue par une grande fatigue. » « Mais comment peut-on la guérir ? », demanda Tashi de nouveau. « On dit que la seule guérison possible viendrait d'un bon mois de repos, autrement, elle peut mourir. »

Tashi savait que cela était impossible. C'était l'époque de la moisson et toute la famille s'échinait à la tâche sur les terrasses édifiées à flanc de montagne avant que le gel ne vienne tout détruire, semant ainsi misère, famine et mort. Sa sœur devait aller et venir avec une outre remplie d'eau afin d'étancher la soif de ses parents et de ses frères qui travaillaient encore plus durement qu'elle.

Cette nuit-là Tashi ne dormit pas car il passa son temps à prier ses dieux. Mais ce fut Dieu, l'unique Dieu qui est Dieu, qui l'entendit.

Le jour suivant, un étranger se présenta au monastère. Il était encore plus étrange que ne le sont les étrangers habituellement. Chacune de ses jambes était introduite dans une sorte de sac, son turban était rigide, et ses yeux étaient protégés par des verres. Il dit que la réputation du petit peintre était parvenue jusqu'aux Indes, d'où il venait, et qu'il était convaincu que l'art de ce garçon pourrait arriver à lui faire voir un démon.

Même les meilleurs interprètes du monastère n'arrivèrent pas à comprendre ce qu'il voulait vraiment dire, mais l'on fit venir Tashi, qui était sans conteste le meilleur peintre parmi les moines. « Ma fortune est établie à cent mille guinées, dit l'étranger. Vous pourrez bénéficier, toi et ta famille, d'une rente annuelle de deux mille livres et hériter de toute ma fortune si tu arrives à me faire voir l'un de ces démons que tu peins si bien. »

Sans savoir en réalité que faire, Tashi s'enferma toute la nuit dans son atelier, tout heureux à l'idée de pouvoir compter sur un espoir –fût-il éthéré et incompréhensible– de sauver sa sœur bien-aimée. Cette nuit-là, il ne dormit pas non plus, car il passa tout son temps à peindre. Il peignit des démons qui ressemblaient à des dragons.

Le jour suivant, il les montra à l'étranger, qui dit avec admiration : « C'est très beau, la technique est supérieure à celle de maître Wangzhou, qui peint des dragons que l'on peut presque monter. Mais ce sont des dragons. »

Pendant sa troisième nuit de veille, Tashi continua à peindre sans répit. Le lendemain l'étranger dit : « Ils sont effrayants, mais j'ai vu une fois en Birmanie des démons qui m'ont conduit au bord de la terre. »

Pendant la quatrième nuit, fou de fatigue et de désespoir, Tashi déchira ses vêtements et s'écroula épuisé sur ses pots de peinture.

Le lendemain, l'Anglais entra dans l'atelier et fut dévoré par un démon.

Comme convenu, les cent mille guinées revinrent à la famille de Tashi.

La lumière de la toile de fond avait peu à peu diminué. Les montagnes et le monastère s'étaient assombris et avaient pris une nuance rouge orangé : c'était le crépuscule. Pour la première fois, le petit garçon parla :

–Et Tashi ?

–On n’a plus jamais entendu parler de lui.

–Et qu’est-ce qui est arrivé à sa sœur ?

–Elle est morte au bout de trois semaines. Sa famille ne pouvait tout de même pas laisser passer le temps de la moisson.

–Mais, dis grand-mère, à quoi donc a servi l’argent de l’Anglais ?

–Il servit à payer les nombreux sorciers qui tous les jours essayaient de mener aux enfers un épouvantable démon qui hanta à jamais ces belles montagnes...

Sur la toile de fond, la neige avait fini par devenir toute noire. La nuit s’était installée.

–Bon, il est tard, mon enfant, maintenant il faut dormir.

–Bonne nuit, grand-mère.

–Bonne nuit, mon petit, que Dieu te garde.

Cette nuit-là, un valet en livrée et perruque blanche, un grand chandelier à la main, éclaira le chemin des deux femmes jusqu’à leurs appartements. Eva était assez émue à l’idée de partager la même chambre que sa mère. Elle se rappelait très nettement cette fois où, toute petite, la foudre l’avait réveillée et où elle était partie se réfugier dans la chambre de sa mère qui dormait toujours seule. L’électricité avait été coupée et elles avaient dû allumer quelques bougies. Altagracia avait alors cherché à apaiser les craintes merveilleuses de l’enfance, mais la petite Eva n’avait pas peur de la foudre et encore moins du père fouettard ou de n’importe quel autre monstre horrible –elle avait peur que les Argentins ne s’introduisent dans la maison pour lui couper les mains. Ses petits camarades de l’école maternelle lui avaient dit que l’Argentine voulait faire la guerre au Chili et que les Argentins coupaient les mains des gens qui ne les aimaient pas, et elle aimait beaucoup son petit Chili. Altagracia lui dit alors que c’était vrai que l’Argentine avait voulu faire la guerre au Chili pour lui voler ses terres, elle voulait le faire, mais elle ne pouvait pas parce qu’elle était moins forte et courageuse que le Chili, et que si c’était peut-être vrai que les Argentins faisaient ces choses si méchantes avec les mains des gens, ils n’auraient pas le courage de le faire au Chili, papa était là pour ça, son travail c’était de les défendre à tous. En plus, le pape était venu dire aux Argentins d’arrêter de se comporter comme des sots et qu’il valait mieux laisser le Chili en paix.

Les deux femmes se souvenaient parfaitement de cet épisode, et l’évoquèrent quasiment en même temps. Mais elles n’en parlèrent pas. Ou, plus précisément, elles en rappelèrent seulement la conclusion, lorsqu’Altagracia, pour rassurer définitivement la petite, lui apprit le *Salve Regina*, la prière à la Vierge qu’elle préférait. Eva se rappelait que le vers qui

l'avait marquée le plus à cette époque, par sa tristesse infinie –et qu'elle répétait souvent, sans savoir si c'était en plaisantant ou sérieusement–, était celui qui disait *vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes*.

Le lendemain, don Julio César parut dans la salle du petit-déjeuner et se dirigea directement vers la table d'Eva et Altagracia. Après avoir demandé la permission de s'asseoir avec elles, il se plaignit d'un ton taquin de l'extrême difficulté qu'il avait eu la veille à pouvoir profiter ne serait-ce que d'une minute de la compagnie des deux vedettes de la fête, mesdames Runeberg, mère et fille. Il s'enquit également de l'état de santé du *petit soldat de plomb* et lui souhaita un prompt rétablissement pour qu'ils puissent de nouveau se croiser sur le green ou dans le hammam. À la fin du petit-déjeuner, les Runeberg lui dirent qu'elles avaient rendez-vous avec quelques amies pour faire une dernière promenade à cheval avant de partir. Murat protesta de nouveau et les supplia de le suivre pour leur montrer sa salle de jeux, où il avait passé des très bons moments avec le général. *De plus*, dit-il pour essayer d'attirer leur curiosité, *à l'occasion de la fête j'ai sorti de ma petite réserve quelque chose qui aurait épaté même ce bon vieux Nils*.

Cette dernière phrase mit Altagracia sur la défensive. Elle en avait plus qu'assez des manies de collectionneur de son mari, et si Murat disait que ce qu'il voulait leur montrer aurait enchanté Runeberg, ce n'était vraiment pas le moment pour elle d'aller le voir, car sa seule envie c'était d'oublier pendant un bon moment son pénible métier d'épouse. Eva, en revanche, admirait le savoir encyclopédique de son père et savait que Murat pouvait facilement être son égal dans bien des domaines. Or, si l'amiral disait que son père aurait été intéressé par ce qu'il voulait leur montrer, cela valait sûrement la peine d'y regarder de plus près.

Devant la porte de la mystérieuse salle, en compagnie uniquement d'Eva Runeberg, Murat ne put s'empêcher de dire qu'en fin de compte c'était mieux que le vieux Nils restât cloué au lit car il serait peut-être mort sur place de pure envie.

La salle des jeux était vraiment quelque chose d'extraordinaire. Elle était immense et c'était une sorte d'hybride entre bibliothèque et gymnase des débuts du XX^e siècle. Elle possédait deux tables de billard –l'un français, l'autre américain–, un petit ring de boxe, un 畳 tatami de 柔道 judô ou 合気道 aikidô, une piste d'escrime, ainsi qu'un parquet spécial pour pratiquer le 空手 karaté ou le 剣道 kendô –ou le 居合道 iaidô, puisque sur certaines étagères, en plus des casques, des plastrons et des 竹刀 shinaïs de kendô, l'on pouvait voir aussi quelques sabres. En les examinant de plus près, l'œil expert d'Eva

Runeberg se rendit immédiatement compte que ces sabres n'étaient pas des 居合刀 iaitôs ordinaires, mais des 真剣 shinkens, des vrais 刀 katanas et 短刀 tantôs, certains étant des véritables pièces de collection.

Dans une autre partie de la salle l'on pouvait admirer quelques trophées de chasse, des têtes de lions, de léopards, et même d'un rhinocéros, ainsi que quelques défenses d'éléphant placées verticalement ou solidaires de leurs têtes correspondantes. Les livres étaient omniprésents, et tous étaient exclusivement consacrés aux sports ou aux jeux.

La section consacrée justement à ces jeux tenait légèrement du salon de Sebastian dans *Blade Runner* et beaucoup de celui du personnage de Laurence Olivier dans *Le limier* de Mankiewicz. Elle était remplie de poupées mécaniques de toute sorte, depuis le petit ours qui se sert le liquide de sa bouteille dans un verre, le boit, et recommence à l'infini, jusqu'à un automate hyperréaliste qui pendant vingt-quatre heures ne répétait jamais le même geste et qui face à un invité quelque peu myope aurait pu passer pour une sorte de maître d'hôtel sourd-muet et un tantinet demeuré, mais humain en fin de compte. L'ex-féministe Eva Runeberg trouva de très mauvais aloi le commentaire de Murat à propos de l'automate femelle qu'il gardait dans un cabinet secret en tant que *remède à la mélancolie*. *Elle ne peut pas parler non plus*, dit-il laconiquement, *mais elle fait quelques bruits très suggestifs*.

Cette section présentait aussi toute sorte de jeux de hasard : jeux de l'oie, des échelles et des serpents, des cocos, des dominos, des 麻雀 mah-jongs et des backgammons ; des jeux de patience tels que les puzzles ou les meccanos. Mais ceux qui étaient de loin les plus nombreux étaient les jeux d'intelligence : le 象棋 xiangqi, le 碁 go (ou 囲碁 igo, comme l'appellent les Japonais), le 将棋 shôgi, le sénat –*un jeu très complexe provenant de la quatrième dynastie égyptienne*– et le jeu souverain, les échecs. Tous ces jeux étaient des pièces uniques, certains semblaient être très anciens et d'autres étaient faits de matériaux précieux.

Tout cela n'aurait pourtant pas représenté une nouveauté pour le général Nils Runeberg ; il était déjà venu à Lo Espejo, il s'était souvent réuni dans cette même salle avec ses camarades pendant les temps glorieux de la libération du pays. Mais la pièce maîtresse de la collection de Murat (qui se trouvait être l'une des premières, car il l'avait acquise pendant les années quarante) était toujours restée à l'abri des regards indiscrets ou envieux dans un coffre-fort caché dans le même cabinet où se trouvait l'automate femelle. C'était cette pièce qui aurait pu provoquer une grande crise de jalousie chez le vieux général. Il ne l'avait jamais vu. En revanche, ce jour elle trônait au milieu de la section des jeux.

C'était un échiquier. Un échiquier assez particulier posé sur une délicate table en marqueterie flanquée de deux chaises qui semblaient attendre leurs

joueurs. Comme il était éclairé de façon à attirer immédiatement l'attention, Eva Runeberg s'en approcha tout naturellement pour mieux le voir. Il semblait être un jeu d'échecs, mais toutes les cases étaient de la même couleur, et au lieu des fous il possédait deux éléphants imposants, et à la place des tours il y avait des chars de combat. Eva Runeberg ignorait sa valeur en tant que pièce archéologique, mais c'était incontestablement une grande œuvre d'art exécutée par de très habiles mains hindoustaniennes plus de mille ans auparavant. Il était en ivoire blanc, avec des incrustations noires sur les lignes de séparation des cases ; les pièces –grandes et massives mais finement taillées– mêlaient délicatement des ivoires de diverses couleurs.

D'un léger sourire, Murat manifesta sa satisfaction d'avoir surpris son invitée. Ce sourire s'élargit davantage lorsque l'amiral se rendit compte que, plus que surprise, la jeune femme se trouvait plutôt déconcertée. Il voyait que la Runeberg savait qu'elle ne se trouvait pas devant un jeu d'échecs, mais qu'en même temps elle ne savait pas comment le nommer.

–C'est un tchatrang –dit finalement Murat, feignant l'indulgence.

–Ah oui, c'est la version arabe des échecs –rétorqua rapidement la Runeberg–. Mais on voit que celui-ci a été fait en Inde.

Murat se montra heureux de voir qu'il se trouvait devant un adversaire inférieur mais digne de lui. Il fit alors l'éloge de sa *chère Evita* et se lança dans une longue explication, comme s'il s'adressait à un bon élève.

Ils se trouvaient en effet devant un objet manufacturé en Inde, et *Evita* avait en partie raison de considérer qu'il était arabe puisqu'il avait été le cadeau d'un khalife de Bagdad à un grand empereur d'Occident. Mais, ayant été fabriqué à l'orient du monde arabe, il méritait d'être plutôt appelé par son ancien nom persan, tchatrang, et non pas par sa déformation arabe, شطرنج chatrandj, même si celui-ci est le nom qu'on donne aujourd'hui en farsi au jeu d'échecs.

Mais *Evita* n'avait pas de quoi avoir honte de sa confusion. Même les encyclopédies et les livres spécialisés arrivaient à faire fausse route entre le persan tchatrang et l'arabe chatrandj, arrivant même à commettre des erreurs bien plus graves et ridicules, comme celui de l'*Encyclopædia Universalis* qui affirme que le nom originel du jeu, le sanscrit *caturāṅga*, veut dire "jeu des quatre rois". *On voit bien que ces barbares n'avaient pas leur dictionnaire sanscrit sous la main !*, critiqua Murat. *Tu ne sais pas lire le devanāgarī, n'est-ce pas ? Il doit y avoir par ici un dictionnaire en caractères latins... Oui, voilà, le sanscrit-français de Renou et Stichoupak. Regarde : catur (le C se prononce tch), qui veut dire quatre, et puis āṅga (le petit point sur le N veut dire que l'on doit prononcer ng parce qu'il s'assimile avec le G qui suit) ; āṅga veut dire membre, et ces « quatre membres » représentent les quatre éléments qui formaient traditionnellement les armées indiennes : les éléphants,*

les chars, la cavalerie et les fantassins. Ici, caturaṅga s'écrit avec un A court parce qu'il fait référence aux armées, par contre, il s'écrit avec un A long quand on désigne le jeu. Le nigaud qui a écrit l'article de l'Universalis sur les échecs (qui en plus écrit tchaturanga, orthographe très fantaisiste qui n'est même pas française) a dû se mélanger les pinceaux à cause du résultat arabe d'une évolution qui a comme point de départ le sanscrit caturaṅgâ, qui a ensuite donné tchatrang en persan, pour finir chatrandj en arabe. L'auteur de l'article a dû croire que la première partie de chatrandj, cha-, correspondait à chah, « le roi » en persan. Comme à une certaine époque le jeu se jouait à quatre, le pseudo-érudit français a dû penser que les quatre rois des quatre joueurs étaient les rois de sa mauvaise traduction. En réalité –comme tu as bien vu dans le dictionnaire de Renou–, le chiffre quatre correspond aux quatre éléments de l'armée indienne : हस्तिन्, रथ, अश्व, पदातिन् –hastin, ratha, aśva et padâtin.

–Hastin est le seul mot que je ne reconnais pas –interrompit Eva Runeberg–. Ça doit être l'éléphant.

–Très bien –répondit Murat, de plus en plus satisfait de se trouver en face de quelqu'un qui appartenait à son monde–. Hastin (ou hasti) est le seul qui n'a pas d'équivalent indo-européen parmi ces quatre mots. Tu as fait un peu de philologie ?

–Un peu de linguistique indo-européenne à Chicago, avec le professeur David White. Vous le connaissez ?

–Non. Mais dis-moi ce que tu reconnais dans les trois autres mots.

–Si je ne me trompe, ratha doit être char, parce qu'il correspond à la racine indo-européenne *reth-, qui veut dire quelque chose comme courir, et qui a donné rota, la roue en latin.

–Bien.

–Comme padâtin c'est très facile, puisque la racine indo-européenne de pad-, *ped-, se trouve dans nos propres pieds et même dans l'anglais foot, aśva doit être le cheval, comme equus ou ἵππος.

–Excellent ! Ça m'apprendra à vouloir faire la leçon à un Runeberg.

–Ne vous inquiétez pas, amiral, vous avez bien fait de me montrer le dictionnaire de sanscrit en caractères latins parce que je n'ai jamais appris le devanâgarî, même si je sais que ce n'est rien à côté des idéogrammes chinois, ou des cunéiformes que j'ai vaguement survolés dans un cours d'initiation au hittite auquel j'assistais de temps en temps. Je ne sais pas grande chose non plus à propos du jeu d'échecs ; je savais vaguement qu'il venait de l'Inde parce que j'ai vu le film de Satyajit Ray, mais je ne savais pas qu'il s'appelait caturaṅgâ. Je savais seulement que catur c'est quatre, parce qu'il correspond à la racine *k^wetr- qui a donné aussi τέτρα en grec ou four en anglais. C'est tout.

–C’était quoi votre livre de texte ?

–Surtout celui de Meillet.

–L’« *Introduction à l’étude comparative...* » ? C’est pas un peu vieux ?

–Peut-être, mais il faut croire qu’il n’est pas encore tout à fait démodé, surtout à mon niveau, vous ne trouvez pas ? Il a été réimprimé en 1964 par l’Université de l’Alabama. C’est ce qu’on utilisait à Chicago. Mais, dites-moi, amiral...

–Attends –interrompt brusquement Murat tout en sortant son téléphone portable–. Tout ça mérite qu’on lui consacre beaucoup plus de temps. Je vais appeler ma sœur Esperancita pour qu’elle se charge de ta mère au retour de sa promenade. Je vais lui demander aussi de tout organiser pour que vous déjeuniez avec nous. Tu ne peux plus me refuser une petite partie, hein ? Bien entendu, nous jouerons selon les règles modernes, tu es bien d’accord.

Eva Runeberg esquissa un léger sourire malicieux et déclara qu’elle n’avait aucun rendez-vous pour ce jour.

Murat répondit à cette réaction par un franc sourire.

–Comment c’est le poème ?...

Dieu bouge le joueur et celui-ci, la pièce.

Quel dieu derrière Dieu commence cette trame

de poussière et temps et rêve et agonies ?

Nous disions que ça ce n’est pas un caturangâ, commença Murat, une fois installé devant l’échiquier en face d’Eva Runeberg, c’est un tchatrang, l’ancêtre direct des échecs. Les pièces bougeaient d’une autre façon et l’échiquier n’avait pas des cases noires. D’ailleurs, tu veux qu’on y installe une grille que j’ai fait faire pour représenter les cases noires ? Moi, je préfère jouer sur l’échiquier originel, même s’il n’a qu’une seule couleur... Toi aussi ?

Murat, qui avait les blancs après que son adversaire eut insisté pour effectuer le tirage au sort réglementaire, déplaça le pion du roi vers d4. La réponse en fut symétrique : d5.

Le caturangâ originel était très différent, même s’il se jouait déjà sur un échiquier de 64 cases. Il se jouait à deux joueurs face à face, comme maintenant, ou à quatre, avec les pièces distribuées sur les quatre coins ; le roi, l’éléphant, le cheval et le char (ou le navire, नौका naukā, selon les variantes) se plaçaient chacun derrière un pion. En plus, dans le jeu originel le hasard intervenait un peu, car on jetait des dés parallélépipédiques pour indiquer la pièce que l’on devait déplacer.

2. C3 – e6

Ça, c’était le caturangâ indien : चतुरङ्गा. Par contre, le tchatrang persan était déjà presque comme nos échecs, mais le déplacement des pièces était un

peu différent ; par exemple, les pions ne pouvaient jamais avancer de deux cases, et il n'y avait pas de roque. Celle-ci, ajouta Murat pointant du doigt la pièce qui semblait être la dame, n'est pas une reine, c'est le vizir, et elle ne pouvait se déplacer que d'une case et en diagonal. Bien entendu, nous on fera comme si c'était une dame.

3. Cf4

Le cavalier c'est, avec le roi, le seul qui depuis le jeu indien a gardé la même façon de se déplacer.

3. ... – Cf6

4. Cc3 – Fe7

Le cas du fou est vraiment très intéressant. Avant, il se déplaçait déjà en diagonal, mais seulement de deux cases. Son seul avantage c'était qu'il pouvait sauter comme le cavalier. Les Français, peut-être parce qu'ils sont un peu fous eux-mêmes, lui ont donné ce nom et parfois ils le représentent comme un bouffon, mais en réalité, le mot fou vient d'aufin, qui vient d'alphin, qui vient à son tour de l'arabe *فيل* *fil* (الفيل *al-fil*, avec l'article) emprunté du persan *پیل* *pil*, « éléphant » –c'est pour ça qu'ici il a cette forme. Les Anglais et les Allemands ont adopté eux aussi la déformation française aufin, mais les Anglais, peut-être à cause de leur antipapisme, l'ont appelé ensuite bishop (un fou du pape, en quelque sorte), et les Allemands, lorsque le fou a augmenté sa capacité de déplacement, n'ont pas résisté à la tentation de lui donner un nom morphologiquement très semblable à aufin, mais tout à fait allemand et qui correspondait bien à la nouvelle mobilité de la pièce : *Läufer*. Finalement, en Europe, les Espagnols, sûrement à cause de leur influence arabe, sont les seuls à avoir gardé l'une des formes les plus primitives du nom de la pièce, même si aujourd'hui presque personne ne sait qu'*alfil* veut dire « l'éléphant ». Les Russes, par contre, ont changé complètement la prononciation du nom pour lui conserver son sens originel : en russe la pièce s'appelle *слон*, qui veut dire justement « éléphant ».

5. Fg5 – 0-0

Le mot « roque » vient du mot persan pour dire « char », *رخ* *rokh*, et ça parce que, comme tu peux voir ici, avant les tours étaient des chars –c'est pour ça que les tours s'appellent *rook* en anglais et *hrókur* en islandais. Les chars se déplaçaient de la même manière que les tours dans les échecs modernes. Comme tu peux voir, le persan *rokh* correspond au sanscrit *ratha* que nous avons déjà vu.

6. e3 – Cbd7

Pendant que Murat dictait son cours, les pions noirs du centre avançaient dangereusement. La situation se trouvait ainsi au coup numéro 15 :

La vallée de larmes

8	T					T	R	
7	P				F	P	P	P
6		D				C		
5				P				
4			P					
3			C		P	C		
2	P	P			D	P	P	P
1			T			T	R	

a b c d e f g h

les forces se concentrèrent sur le survivant, bloquant le jeu pendant un bon moment. Le char noir de la colonne c effectua plusieurs allers et retours sur la même colonne jusqu'au coup 26 Cb5 où le cavalier blanc se décida à faire une incursion en territoire ennemi, se plaçant en même temps en position de détruire le dernier pion avancé. Alors le char noir de la colonne c put enfin reprendre la position qu'il avait déjà voulu occuper pendant les trois coups précédents : ... – Tc5, obligeant le cavalier blanc à attaquer ou à fuir :

Comme prévu, le cavalier blanc eut raison du pion avancé. Le cavalier noir le vengea immédiatement. Le char blanc le plus proche se chargea alors de punir ce cheval, ce qui poussa le char noir à éliminer le char ennemi. Il restait cependant encore un char blanc sur la colonne c qui se chargea d'éliminer immédiatement le char noir. De cette façon, après le premier mouvement du coup 29, Txc3, les blancs avaient un pion d'avance. C'était le tour des noirs :

29. Txc3 – ...

Murat lança alors une attaque avec son char (noté ici T puisqu'il équivaut à une tour), mais les noirs renforcèrent leurs pions à l'aide du char du roi :

16. Tfd1 – Tfd8

À ce moment-là, Murat suspendit son cours pour se concentrer sur un jeu qui devenait vraiment passionnant. Une lutte féroce eut lieu dans le camp des blancs autour des deux pions noirs avancés.

L'un d'eux fut éliminé, et toutes

8				T			R	
7	P					P	P	P
6		D						
5		C	T	C				
4								
3			P		P			
2	P		T		D	P	P	P
1			T				R	

a b c d e f g h

8				T			R	
7	P					P	P	P
6		D						
5								
4								
3			T		P			
2	P				D	P	P	P
1							R	

a b c d e f g h

Avec grande hardiesse, au lieu de mettre le roi blanc en échec avec la dame pour prendre le pion, Eva Runeberg la déplaça à b2, la laissant sans défense face à la dame ennemie.

Murat comprit trop tard qu'il était tombé dans un piège. Il serra avec force poings et lèvres, mais il dut se rendre à l'évidence et incliner son roi.

Pratiquement tous les invités avaient déjà quitté Lo Espejo. L'affluence de petits avions, de Fokkers, de jets et d'hélicoptères avait été si intense que l'on avait dû nommer d'urgence chef de trafic aérien l'un des gardes du corps permanents du fundo. Il restait encore quelques hôtes partis en expédition dans les terres des Murat, mais ils avaient prévenu par téléphone satellitaire qu'ils ne reviendraient que tard dans l'après-midi. Le déjeuner eut donc lieu dans la salle à manger familiale dont la table ne pouvait accueillir que quarante-deux personnes. Ce jour-là, elle reçut uniquement don Julio César, sa sœur Esperancita, les deux Runeberg et Julio, le fils d'une nièce de Murat qui avait été assassinée avec son mari dans un attentat terroriste pendant les dernières années du gouvernement Pinochet. Le garçon était devenu une espèce d'assistant personnel de l'amiral. C'est lui qui s'était chargé de transporter le tchatrang dans son emballage spécial jusqu'à la salle à manger. Il l'avait ensuite déployé sur une table pour que doña Altagracia puisse l'admirer pendant que Murat racontait son histoire.

Il y a plus de mille ans, au VIII^e siècle, la situation géopolitique en Europe est devenue extrêmement compliquée. Pendant le siècle précédent, en moins de cent ans une plaie venue d'Arabie s'était emparée de toutes les terres chrétiennes de la Méditerranée méridionale et orientale. Cette plaie s'appelait l'Islam. Pendant ce siècle, les fidèles avaient donc dû faire face aux infidèles, de façon violente, certes, mais claire et sans ambiguïté.

En revanche un siècle plus tard, au VIII^e siècle donc, celui qui nous intéresse, tout a été vraiment différent. La légende raconte que Λέων Γ' ο Ίσωρός, Léon III l'Isaurien, empereur de Constantinople, après avoir repoussé le péril arabe, a ordonné en 726 la destruction d'un christ très vénéré. C'est comme ça que la querelle des iconoclastes a commencé. En 730, le même empereur a signé un édit qui ordonnait de poursuivre tous ceux qui vénéraient une image. L'impact produit par cette attitude a été d'une telle ampleur que, sans tenir compte du nettoyage d'infidèles que l'empereur byzantin était en train de réaliser en Asie Mineure, le pape saint Grégoire II a senti les influences musulmanes –et même juives– dans la doctrine iconoclaste, et a menacé d'excommunication tous ceux qui se soumettraient à l'édit de cet homme qui désormais a été considéré (d'ailleurs, non sans raison) comme

usurpateur du trône de Byzance. À partir de ce jour, les relations entre Rome et Constantinople n'ont plus été les mêmes.

Quelques mois plus tard, dans l'année 732, un noble d'origine barbare, un Franc, a enfin arrêté à Poitiers l'irrésistible avance des troupes musulmanes du général عبد الرحمن بن عبد الله الغافقي 'Abd ar-Rahmân ibn 'Abd Allah al-Ghafiqî. De cette façon, le noble chrétien a réussi à reproduire sur le flanc occidental de l'Europe les prouesses que Léon l'Isaurien avait réalisées en Orient. Il s'appelait Karl. Plus tard il serait connu sous le nom de Charles Martel, car il avait martelé les Maures.

Peu à peu le regard de Rome a été attiré par ces nobles francs, maires du palais à la cour mérovingienne, qui semblaient rester absolument fidèles à la vraie doctrine de l'Église. Pour se rapprocher d'eux, le pape saint Zacharie a soutenu le fils de Charles Martel, Pépin le Bref, pour détrôner en 751 le dernier roi mérovingien, Childéric III, fondant ainsi la dynastie carolingienne. Le pas décisif a néanmoins été fait par le pape Étienne II lorsque, cherchant un soutien contre la menace lombarde, il s'est déplacé pour demander personnellement l'aide du nouveau roi franc, profitant par la même occasion pour le sacrer personnellement en 754 à la basilique de Saint-Denis. En échange de cette bénédiction papale, Pépin a promis d'embrasser la cause du bienheureux Pierre et de la République des Romains. Désormais, l'Europe chrétienne allait être divisée en deux : d'un côté, Constantinople, avec les restes de l'Empire byzantin ; de l'autre, les États Pontificaux, soutenus par leurs nouveaux alliés francs. Cette division n'a pas vraiment aidé le monde chrétien, soumis à une très forte pression de la part des Musulmans tant en Orient qu'en Occident.

Mais les choses étaient encore plus complexes. Vers le milieu du VII^e siècle, le formidable élan de la nouvelle religion musulmane, qui en moins de cinquante ans s'était étendue de l'Afrique jusqu'à la Perse, avait déjà commencé à s'enrayer. Les choses s'étaient très bien passées pour eux jusqu'à ce qu'علي 'Ali, le quatrième khalife, ne soit rejeté par quelques personnalités de La Mecque, ce qui l'a obligé à se servir de la force pour s'imposer. Après quelques luttes et un arbitrage, le gouverneur de Syrie, معاوية Mu'âwiya, petit-fils d'أمية Umayya, a réussi à le déposer en 658, fondant ainsi la première dynastie héréditaire de l'empire musulman, la dynastie omeyyade de Damas. Ce sont ces khalifes qui ont donné à l'empire sa plus vaste extension, car ils sont arrivés jusqu'au Pendjab et aux frontières de la Chine. Ce sont eux aussi qui ont conquis presque toute l'Espagne. Mais ce sont eux aussi qui, pendant la première moitié de notre VIII^e siècle, se sont arrêtés en Europe orientale devant Léon l'Isaurien, et en Europe occidentale devant Charles Martel. Les choses ont continué d'aller de mal en pis pour culminer ce jour fatidique où un soulèvement mené par les descendants d'عباس 'Abbâs,

un oncle du prophète, a exterminé en 750 presque tous les Omeyyades. Seul عبد الرحمن 'Abd ar-Rahmân (il ne faut pas le confondre avec le général 'Abd ar-Rahmân, vaincu et mort à Poitiers) a réussi à fuir, est arrivé en Espagne, a pris Cordoue en 756 et a fondé l'émirat omeyyade d'الأندلس al-Andalous, devenant ainsi 'Abd ar-Rahmân I. Nous voyons donc que, pratiquement en même temps que la chrétienté se divisait en deux, l'empire musulman a été lui aussi déchiré entre Omeyyades de Cordoue et Abbassides de Bagdad.

C'est ainsi que, pendant la seconde moitié du VIII^e siècle, l'équilibre géopolitique a atteint un point critique. Les Francs, alliés fidèles de Rome, avaient un ennemi musulman à l'ouest et un ennemi chrétien à l'est : les Omeyyades et les Byzantins. C'est alors qu'un autre Karl, héritier du trône de Pépin –que plus tard tous appelleraient Charlemagne–, s'est mis à étudier sérieusement la possibilité de conclure une alliance avec un autre grand ennemi des Omeyyades et des Byzantins : le khalife de Bagdad, هارون الرشيد Hârûn ar-Rashîd. Cette alliance n'a jamais vu le jour, mais ses prolégomènes ont ouvert la route qui a mené ce magnifique échiquier –avec ses non moins sublimes pièces– jusqu'ici.

Comme je l'ai déjà expliqué à ma chère Evita, ceci n'est pas vraiment un jeu d'échecs, mais une version plus primitive, d'origine indo-persane, c'est pour ça que les pièces sont un peu différentes, mais je crois que ce serait un peu laborieux d'entrer dans les détails. De toute façon, le mot « échecs » est persan, lui aussi, et non pas arabe, comme l'a écrit quelque part Carlos Fuentes, qui croyait (ou qui croit encore, parce que je ne lui ai pas écrit pour le corriger) qu'échec et mat est (je le cite) « une traduction de l'arabe, Shah'akh maat, "tuez le Chah" ». Vraiment, quand on ne sait pas, il vaut mieux se taire. Tout d'abord, le mot espagnol pour désigner le jeu, « ajedrez », n'a aucune relation étymologique avec le mot pour dire échec, « jaque » –Fuentes semble les confondre. Ensuite, je ne sais pas où diable ce Mexicain a trouvé la si peu rigoureuse transcription de « Shah'akh maat ». Et enfin, échec et mat n'est pas de l'arabe, mais du persan, ma chère Evita peut nous le confirmer. La seule chose d'arabe aux échecs c'est son nom en espagnol, « ajedrez », c'est-à-dire, « as-chatrandj », mais ce mot est arabe seulement par l'article, car chatrandj vient du persan tchatrang, qui vient à son tour du sanscrit. Le reste c'est du persan pur. Shâh mat (mat, avec un A court, qui est un participe, comme le sanscrit मृत मृता veut dire « le roi est mort » et non pas « tuez le roi », comme le disait Fuentes. C'est curieux qu'en français le nom du jeu d'échecs, qui vient de شاه chah, « roi », soit dérivé du mouvement qui détermine la fin du jeu. Mais ça c'est le problème des Français... Nous en espagnol on a le dérivé direct du nom originel indien, caturangâ, comme c'est le cas dans beaucoup de pays du monde afro-

asiatique : en Birmanie on l'a appelé sittuyin, en Malaisie, main-chator ; au Cambodge, ouk tchatrang ; au Tibet, chandraki ; en Mongolie, shatar ; et en Éthiopie, senterey. Excusez-moi pour cette longue parenthèse, mais il me semblait important de la faire.

Nous étions donc dans le récit des péripéties de ce magnifique échiquier.

Nous avons vu comment d'une certaine manière les intérêts de l'empereur Charles et du khalife Hârûn convergeaient jusqu'à un certain point. Mais si l'on a envie de conclure une alliance, il faut tout d'abord pouvoir communiquer. Donc, en 797, Charlemagne a décidé d'envoyer à Bagdad trois ambassadeurs chargés de cadeaux. Bien des années plus tard, le 20 juillet 802, est revenu à Aix-la-Chapelle, la nouvelle capitale de l'empereur chrétien, le seul ambassadeur survivant de cette expédition, apportant avec lui un cadeau fabuleux : un éléphant en chair et en os répondant au nom d'Abûlabbas, comme le fondateur de la dynastie abbaside.

Mais ce n'était pas tout. Pour répondre aux cadeaux de Charlemagne, le khalife a donné son autorisation pour que deux moines de Terre Sainte lui apportent un présent encore plus incroyable que l'éléphant Abûlabbas : le Saint Sépulcre de notre Seigneur Jésus-Christ. C'était un cadeau trop incroyable pour être vrai. En réalité c'étaient des clés qui n'ouvraient ni le Saint Sépulcre, ni le Calvaire, ni rien, c'était un cadeau virtuel, comme on dit maintenant, jamais le khalife n'aurait octroyé à un infidèle, aussi allié et sympathique qu'il ait pu être, la moindre souveraineté réelle sur la plus infime parcelle de la ville nommée « La Sainte » القدس al-Qods, Jérusalem. Heureusement, plus tard deux vrais ambassadeurs sont arrivés de Bagdad avec des cadeaux moins éthérés. Il y en avait énormément, tellement que, d'après un chroniqueur, on aurait dit qu'ils avaient vidé tout l'Orient. Et parmi tous ces présents se trouvaient deux magnifiques jeux d'échecs manufacturés en Inde. L'un d'entre eux moisit encore dans la Bibliothèque Nationale de France, mais il lui manque quinze pièces. Voici l'autre.

—Ne pourriez-vous pas m'accorder la grâce de rester une nuit de plus parmi nous ? —conclut finalement Murat sur un ton qui tenait beaucoup de la supplication—. Ma chère Evita me doit ma revanche, tout à l'heure elle m'a fait tomber dans un piège affreux qui m'a rendu vraiment ridicule. Vous —dit-il s'adressant à doña Altagracia—, vous pourriez venir vous joindre à nous ou, si ça vous ennuie, Esperancita pourra vous accompagner au pavillon de thalassothérapie que nous venons d'ouvrir, il est vraiment magique, vous verrez qu'en sortant on vous prendra pour Evita. Le soir on mange à neuf heures précises. Comme ça, je pourrai finir mon récit.

Doña Altagracia choisit la deuxième option proposée par Murat. Et Eva passa plusieurs coups de téléphone pour annuler ses rendez-vous du lendemain, car elle pensait —très justement— que ce qui l'attendait n'allait pas

être vraiment facile. Mais ce genre de situations l'amusait énormément. Elle adorait humilier cette espèce de supermâles.

Une fois installés de nouveau à leurs places dans le salon de jeux, Eva Runeberg avança le pion du roi vers e4, recevant la réponse symétrique de la part de Murat. Avec grande agressivité, la Runeberg avança le pion de l'éléphant-fou du roi vers f4, et Murat, sans se laisser intimider, accepta le gambit, dévorant immédiatement le pion. Les blancs avancèrent alors le fou à c4, et cette fois ce fut au tour de Murat de se montrer agressif réalisant au troisième coup le premier échec de la partie : Dh4+. Le roi blanc n'avait pas beaucoup d'alternatives et dut se replier vers f1. À partir de ce moment le jeu se concentra pendant un bon moment autour du pion noir avancé. Pour pouvoir déstabiliser ce pion, Eva Runeberg décida lors du coup numéro 10 d'avancer le pion du cavalier du roi vers g4...

8	T	C	F		R	F		T
7	P			P		P	P	P
6			P					
5		F				C	D	C
4					P	P	P	
3				P				
2	P	P	P					P
1	T	C	F	D		R		T
	a	b	c	d	e	f	g	h

Comme le pion blanc ne pouvait pas être pris en passant puisque la dame noire resterait à la merci du fou de c1, les noirs choisirent d'éliminer le fou blanc avancé : 10 ... – cxfb5. Comme réponse, au lieu de prendre le cavalier noir avec le pion, les blancs renforcèrent ce même pion avec la tour : 11 Tg1. Le sacrifice de l'éléphant-fou était ainsi consommé.

Pendant le coup 17, tout en attaquant la dame ennemie, Eva Runeberg commença une nouvelle série d'étonnants sacrifices.

17. Cd5

8	T	C	F		R		C	T
7	P			P		P	P	P
6						D		
5		P	F	C		C		P
4					P	F	P	
3				P		D		
2	P	P	P					
1	T					R	T	
	a	b	c	d	e	f	g	h

La réponse en fut logique : 17 ... – Dxb2. De manière extraordinaire, la Runeberg abandonna sa tour et exposa son roi en avançant son fou vers d6 au lieu de se défendre. La réponse de noirs en fut aussi logique que sur le coup

précédent : **18** ... – DxTa1+. Dans des telles circonstances, le sort de l'autre tour-char était scellé.

Pendant les coups suivants, la position des blancs se dégrada extrêmement, la dame et le fou noirs réussissant à prendre place sur l'arrière-garde du roi.

20. e5 – Ca6

8	T		F		R		C	T
7	P			P		P	P	P
6	C			F				
5		P		C	P	C		P
4							P	
3				P		D		
2	P		P		R			
1	D						F	
	a	b	c	d	e	f	g	h

Dans des telles circonstances, l'échec au roi de **21** Cxg7+ semblait presque ridicule. Murat répondit donc tranquillement par : **21** ... – Rd8.

Eva Runeberg regarda les pièces pendant un moment, puis elle consulta sa montre et dit qu'il était neuf heures et que sa mère n'était pas du genre de femme à attendre les autres.

Les mêmes personnes se réunirent autour de la même table pour le dîner, mais l'ambiance avait complètement changé par rapport à celle du déjeuner. Tout ressemblait plutôt à la nuit précédente, l'éclairage était de nouveau à la bougie, et les nappes brodées venaient de Lagartera, et la porcelaine de Sèvres. Ils commencèrent par un confit de foies de volaille tiède et ensuite l'on servit des paupiettes de veau garnies d'un ingrédient très scandinave, détail à la fois très osé et très délicat de la part du chef en hommage à leur illustre invitée : de la confiture d'airelles.

Au début de 1942, peu après la conférence de Rio où notre gouvernement « radical populaire » a fait le premier pas qui le conduirait à trahir définitivement l'Allemagne trois ans plus tard, certains membres de l'état-major (les mêmes qui en 1939 avaient appuyé l'« arisotazo » pour tenter de déposer le Front Populaire d'Aguirre Cerda) se sont réunis en petit comité pour considérer ce que l'on pouvait faire pour préserver l'amitié qui avait toujours existé entre l'Allemagne et le Chili. Vous savez bien que dès la fin du XIX^e siècle notre pays était considéré comme « la Prusse de l'Amérique », car nous avons beaucoup appris de ce pays dont on admirait la discipline et le sens de l'unité nationale. L'une des décisions prises dans cette réunion a été d'envoyer en Allemagne, en mission de bonne volonté, un jeune capitaine de corvette qui avait fait ses études en Europe, un dénommé Julio César Murat.

Hé oui, avant d'entrer dans la marine, j'ai fait de l'Histoire, comme Nils, et j'ai passé mon doctorat à Göttingen avec le professeur Schmidt, et à Vienne avec le professeur Frauwallner. Je voulais développer une nouvelle interprétation indoeuropéenne (les Allemands disent indogermanisch) de la religion et de la civilisation germaniques, et pour cela j'ai dû établir une relation assez étroite avec un enseignant très intéressant de l'Université de Lund, Stig Wikander, qui était en train de préparer un livre révolutionnaire, Der arische Männerbund, qui a été édité en 1938. Mais n'essaie pas de me parler en suédois, ma chère Evita, heureusement à cette époque les Suédois cultivés parlaient tous l'allemand, ce qui m'a permis d'entretenir une intéressante correspondance avec Wikander, et ensuite, de lire son livre, dont la première édition a été publiée directement dans cette langue.

D'ailleurs, pendant ce premier séjour j'ai eu l'occasion de participer en tant qu'observateur à la conférence de Munich, grâce aux bons soins de l'attaché militaire de notre ambassade à Berlin et de mon ami Otto Dietrich zur Linde (qui allait mourir tragiquement quelques années plus tard à Nuremberg). C'est là où, après avoir assisté à un récital de Claudio Arrau, zur Linde m'a présenté l'ambassadeur des États-Unis en Grande-Bretagne, monsieur Joseph Kennedy, qui m'a fait comprendre que les idéaux d'expansion et de domination et de prise en charge des races inférieures par un peuple plus évolué et industriel étaient sans aucun doute partagés par les peuples de l'Allemagne et des États-Unis.

Bien. Toujours est-il qu'en 1942 je me suis trouvé de nouveau en Allemagne, mais cette fois dans le cadre d'un machin que l'on a décidé d'appeler « mission de bonne volonté » dont le but réel était d'évaluer les possibilités qu'avait l'Allemagne de gagner la guerre. C'était une mission extrêmement délicate : de mon évaluation allait dépendre la décision d'organiser un autre soulèvement au Chili pour en finir définitivement avec les traîtres radicaux et nous allier avec l'Allemagne et le Japon. Heureusement (je dis heureusement car les choses ne se sont pas si mal passées en fin de compte), rien n'indiquait clairement que l'Allemagne pouvait l'emporter. Un peu plus tard, pendant le mois d'août, les divisions du feld-maréchal von Bock ont attaqué Stalingrad, et en septembre le VI^e corps d'armée de Paulus est entré dans la ville. Avec Leningrad assiégée par les troupes allemandes et finlandaises et Moscou affaiblie, la bataille de Stalingrad semblait être –et a été– la bataille décisive. J'ai donc décidé d'attendre pour observer le cours des événements.

C'est pendant ces mois exaltants que mes hôtes allemands m'ont proposé de m'emmener faire un tour dans cette ville qu'ils considéraient comme leur conquête la plus précieuse : Paris. C'est là que, au cours d'une visite parmi

les trésors de la Bibliothèque Nationale, j'ai vu mon tchatrang et j'en suis tombé irrésistiblement amoureux.

J'en étais là lorsque j'ai su qu'en novembre le maréchal Joukov (celui-là même qui avait organisé la défense de Moscou) commençait une contre-offensive sur Stalingrad et que le gouvernement Ríos (qui était aussi traître qu'Aguirre Cerda) se trouvait sur le point de céder aux pressions économiques et politiques des Alliés pour rompre nos relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le temps pressait, donc. D'un côté, je ne pouvais pas conseiller à mes camarades au Chili de se soulever pour s'allier aux puissances de l'Axe car je n'étais pas du tout sûr que ce serait un bon choix ; et de l'autre côté, je voyais que j'allais rater l'occasion de faire mien le tchatrang de la Bibliothèque Nationale de France. J'ai donc décidé de passer à l'action.

Quelques années auparavant, pendant mon premier séjour en Europe, j'ai appris qu'André Malraux (qui venait d'obtenir, je crois, son prix Goncourt) avait été condamné pendant les années vingt pour le vol de quelques pièces archéologiques de la célèbre ville d'Angkor. Cette anecdote m'avait paru curieuse et même amusante –ça me faisait bien rire de voir comment la rhétorique française pouvait transformer un simple (et lucratif) vol en quelque chose de noble et romantique. Donc, quand je me suis rendu compte que le tchatrang allait m'échapper, j'ai eu recours à cette logique qui m'a tellement rendu service et je me suis dit que la France sous le protectorat allemand se trouvait dans la même situation que le Cambodge sous protectorat français. J'ai donc décidé de devenir le Malraux chilien et je me suis juré de sauver le tchatrang de ceux qui ne l'apprécieraient jamais à sa juste valeur.

Je me suis bien renseigné à ce sujet. J'ai appris que, bien que condamné, Malraux n'avait pas même séjourné un jour en prison puisque un mouvement organisé par André Breton, jouissant du soutien de quelques personnalités de l'époque comme François Mauriac, André Gide, Jean Paulhan ou André Maurois, avait réussi à faire passer le larcin de Malraux pour un geste bien intentionné, obtenant ainsi le sursis pour l'écrivain. Je me suis alors dit que si le péché de scier et d'arracher quelques sculptures d'un temple khmer pour les vendre à un riche collectionneur nord-américain était un péché véniel, je serais absous de toute faute, puisque mon intention n'était pas du tout lucrative. Bien entendu, cette réflexion ne servait qu'à soulager ma conscience, puisque je savais très bien que je n'aurais aucun soutien de la part des cercles mondains parisiens pour racheter ma rédemption au cas où les choses tourneraient mal. Après avoir fait une petite enquête, facilitée par l'appui des autorités allemandes, j'ai pu localiser le revendeur des deux seules pièces que la femme de Malraux avait pu sortir clandestinement d'Indochine (une tête de nymphe अप्सरस् apsaras et un हरिहर harihara de soixante

centimètres, une sculpture très rare qui représentait une moitié de शिव Śiva et une autre de विष्णु Viṣṇu). Je n'ai pas eu grand mal à le convaincre de me mettre en rapport avec une équipe spécialisée dans cette sorte de sauvetages archéologiques.

Le plus difficile a été de faire arriver en France les dollars que mes « apaches cambodgiens » (c'est comme ça que j'aimais à les appeler car ils étaient un peu apaches, même s'ils n'étaient pas du tout cambodgiens) exigeaient pour réaliser leur opération. Je me suis fait virer l'argent à Madrid, et puis j'ai dû m'y rendre personnellement pour l'encaisser et ensuite faire parvenir les dollars à Paris en contrebande, ce qui impliquait traverser deux frontières, car à l'époque la France était coupée en deux. Le reste a été la simplicité même : pendant une nuit de pleine lune mes apaches sont entrés dans la Bibliothèque en se servant des clés d'origine, ils ont pris mon chatrang et ensuite ils ont effacé toute trace de son existence dans le registre. Le 30 décembre 1942, quelques jours avant la rupture des relations diplomatiques entre le Chili et les puissances de l'Axe, mon trésor partait en valise diplomatique en direction de Santiago. Un commando de la CIA (ou plutôt de l'OSS, comme on l'appelait à l'époque) ne se serait pas montré plus efficace.

Un maître d'hôtel qui attendait discrètement une pause dans le récit de l'amiral, s'approcha alors de Julio et lui passa un téléphone. Celui-ci, après avoir écouté brièvement son interlocuteur, passa le téléphone à Murat lui disant que c'était son courtier à la bourse de Tôkyô.

–66000 actions de Mitsubishi Corporation... –dit Murat d'un air pensif– Négociez... négociez-les à...

–Dame à fou 6, échec –interrompit soudain Eva Runeberg avant de prendre sa dernière bouchée de viande recouverte par la délicieuse confiture d'airelles qui l'accompagnait.

L'amiral, étonné, éloigna le téléphone de son oreille. Il resta pensif pendant quelques secondes... Non, dit-il enfin, c'est pas possible, je m'attendais vraiment à quelque chose de plus intelligent. Ignorant complètement ses invités, il posa le téléphone sur la table, se leva et sortit de la salle à manger suivi par Eva Runeberg. Pendant le trajet vers la salle des jeux, il répéta plusieurs fois : dame à fou 6... ridicule.

Une fois assis devant l'échiquier, les yeux de Murat regardèrent avec avidité les délicieux doigts de la femelle prendre la dame pour la déplacer vers **22 Df6+**. Tout en pensant que l'heure était venue de la jeter par terre, lui déchirer ses ridicules vêtements et la pénétrer jusqu'à la garde, Murat prit la dame avec son cavalier : **22 ... – CxDf6**.

–Qu’est-ce qui t’arrive, ma chère Evita ? –dit-il de son ton le plus insolent et hypocrite– À quoi tu penses ? Qu’est-ce que tu veux encore m’offrir ?

–En tout cas pas un maté –répondit Eva Runeberg tout en déplaçant le fou vers e7† : échec et mat. À ce moment précis elle ressentit un dégoût profond envers cet homme et se leva. Elle s’apprêtait à ouvrir la porte lorsque Murat réussit à lui dire que cette nuit lui avait inspiré des idées lumineuses ; en tout cas beaucoup plus brillantes que celles qui lui étaient passées par la tête le jour où elle avait accepté de prendre la défense des rats qui voulaient mettre à sac le pays.

Ils ne purent s’empêcher de commencer une autre partie. Eva Runeberg voulait l’humilier définitivement pour avoir osé la défier ouvertement. Murat, de son côté, ne pouvait pas admettre de se faire battre deux fois par une femme.

C’était de nouveau à lui de commencer. Il choisit l’ouverture anglaise : c4. La réponse en fut e5, avec un pion qui allait réussir, dès le quatrième coup, à s’emparer de la case e4, devenant pendant un bon moment le pivot fondamental de la partie.

Il commençait à faire jour lorsque les blancs tentèrent de sacrifier leur fou pour clouer le cheval de la colonne g et commencer l’attaque au roi noir :

30. Fxg7

8							R	
7	P		T			P	F	
6					T			
5			P	C		D		
4	P	P	C		P		C	P
3		P			P			
2		R	D		P			
1				T			T	
	a	b	c	d	e	f	g	h

Mais les noirs refusèrent le sacrifice : ... – Tg6. Ce fut le début d’une lutte acharnée où l’avantage des noirs devenait de plus en plus évident malgré la position relativement déprotégée de leur roi. Dans le coup **38**, pour défendre le pion de la colonne e et préparer une attaque double, la dame blanche descendit de d6 vers :

38. Dh2

8								
7	P			C		P	R	
6								
5			P			D		
4	P	P			P			P
3		P			T			
2		R			P			D
1								
	a	b	c	d	e	f	g	h

La vallée de larmes

Mais le roi noir se déplaça vers h7, et l'échec en f8 du cavalier qui s'en suivit ne réussit pas à le déstabiliser.

Lors du coup **41** les blancs tentèrent un dernier sacrifice : Cg6+...

Cependant, la série d'échecs qui s'en suivit ne produisit pas le moindre effet sur quelqu'un qui jouait inlassablement, implacablement, comme une machine :

41. ... – fxg6

42. hxg6+déc. – Rg7

43. Dh7+ – Rf6

Ce dernier coup fut joué vers neuf heures et demie du matin. Murat était complètement épuisé, ses yeux, rouges de fatigue et de colère, lui conféraient un air de Christopher Lee. Après avoir incliné son roi, il regarda Eva droit dans les yeux. *J'ai peut-être perdu une bonne partie de mon agilité mentale,* lui dit-il d'une voix rauque et dure, *mais, comme cette fois où j'ai défendu ma patrie contre les chacals qui voulaient la dévorer, les nouveaux bouchers qui veulent maintenant l'acheter et la mettre en pièces me trouveront à la même place. Que la menace vienne des Judas ou des loups, je serai toujours là, et je donnerais même ma vie pour le Chili.*

Lorsqu'il fut seul, il s'enferma dans le cabinet de l'automate femelle et se passa une cassette pornographique. Trois hommes encagoulés violaient copieusement deux femmes enchaînées et complètement nues. En même temps, se servant de fouets, de fers et de feu, ils les torturaient. Ce n'était pas la première fois qu'il pensait –tout en regardant minutieusement cette chair, se gavant les sens avec ces cris, savourant jusqu'à l'extase ces supplications– que les surréalistes avaient raison, que le Marquis avait été un être vraiment divin.

8								R
7	P					P		
6							C	
5			p	D				P
4	P	P			P			
3		P			T			
2		R			P			D
1								
	a	b	c	d	e	f	g	h

II. La vallée de larmes

Rosa Gutierrez Sanchez

1. Fällan

Hár dit : « Il y a aussi un Ás qui s'appelle Týr. C'est le plus hardi et le plus brave et il décide beaucoup de la victoire dans le combat ; il est bon que les vaillants l'invoquent. Il y a une expression qui dit que celui qui se met en avant des autres hommes et ne recule jamais est martial comme Týr. Il est savant aussi, en sorte que l'on dit aussi de celui qui est plus sage que les autres hommes qu'il est sage comme Týr. L'une des preuves de sa vaillance se manifesta le jour où les Áses décidèrent de tromper le loup Fenrir pour lui passer la chaîne Gleipnir. Même s'il savait que les dieux ne lâcheraient jamais le loup, Týr mit comme gage sa propre main dans la gueule de la bête. C'est ainsi que, lorsque les Áses refusèrent de le lâcher, le loup dévora la main dans ce lieu que l'on appelle "le chemin du loup". Le dieu est donc devenu manchot. Il ne cherche pas la compassion des hommes. »⁶

Pendant l'année précédente, l'année 2001 moins 2, le monde avait changé radicalement.

Pour recevoir dignement l'an 2000, une année qui devait cristalliser enfin tous les rêves futuristes des hommes, l'on avait inventé un nouveau genre de guerre scientifique où les missiles et les tapis de bombes cessaient d'être des instruments de terreur et de mort. Désormais, la guerre se chargerait d'apporter aux damnés de la terre le secours, la compassion et la fraternité dont ils avaient tellement besoin.

Le seul défaut de cette guerre humanitaire résidait dans le fait que la plus grande partie de ces damnés terrestres, ceux-là mêmes au profit desquels cette guerre avait été inventée, n'arrivaient pas encore à vraiment la comprendre.

Mais Eva Runeberg, qui allait fréquemment en Europe et aux États-Unis, n'eut pas besoin de faire un grand effort pour comprendre de quoi il s'agissait. Elle comprit très rapidement qu'il n'était pas nécessaire de trouver des failles techniques ou juridiques au Consorcio Chileminas. Se servant de la même lucidité qui l'avait fait se sentir tellement mal à l'aise pendant la détention de Pinochet à Londres, elle se rendit compte que la manière la plus efficace de

⁶Traduction de Régis Boyer du texte islandais : 'Hár segir: Sá er en Áss er Týr heitir. Hann er djarfastr ok bezt hugaðr ok hann ræðr mjök sigri í orrostum. Á hann er gott at heita hreystimönnum. Þat er orðtak at sá er "týrhraustr" er um fram er aðra menn ok ekki sésék fyrir. Hann var vitr svá at þat er mælt at sá er "týrspakr" er vitr er. Þat er eitt mark un djarfleik hans, þá er Æsir lokkuðu Fenrisúlfr til þess at leggja fjöturinn á hann, Gleipni, þá trúði hann þeim eigi at þeir mundu leysa hann fyrr en þeir lögðu honum at veði hönd Týrs í munn úlfsins. En þá er Æsir vildu eigi leysa hann þá beit han höndina af þar er nú heitir úlfliðr, ok er hann einhendr ok ekki kallaðr sættir manna.' (Snorri Sturluson, Gylfaginning, 24)

mettre à genoux l'empire des Murat était d'utiliser la très récente et extraordinairement efficace arme des droits de l'homme.

Même ses assistantes, Elisabeth et Jennifer –qui connaissaient par cœur les sophismes et les syllogismes cornus de leur patronne, dérivés de ses théories sur les doutes existentiels de Hamlet–, pensèrent au début qu'elle plaisantait. Elles durent cependant reconnaître que la logique de ces nouveaux arguments était irréprochable. Tout le monde savait que, comme la grande majorité des militaires chiliens de sa génération, Murat avait joué un rôle actif dans ce qu'ils appelaient *la révolution patriotique* –et que le reste du monde connaissait sous le nom de *coup d'État*. Presque tout ce *reste du monde* avait condamné le mouvement du 11 septembre, mais cette condamnation avait été uniquement verbale, symbolique, *virtuelle*, personne n'avait jamais eu l'idée d'envoyer la moindre brigade internationale, pas même un contingent magique de casques bleus pakistanais ou norvégiens pour essayer de sauver le président Allende et les milliers de personnes qui succombèrent ou souffrirent de façon atroce pendant cette opération organisée en vue d'éliminer un tyran et terrasser ses acolytes terroristes. Plus tard, les années de gloire du gouvernement Pinochet, et puis les lois d'amnistie –et même la commission *Vérité et Réconciliation*– s'étaient chargées de laver efficacement (beaucoup mieux que n'importe quelle lessive qu'on aurait pu trouver à cette époque sur le marché) le sang et la souffrance que cette génération de militaires avait répandu au Chili et un peu partout en Amérique.

Néanmoins, en même temps que Pinochet préparait sa retraite, les choses avaient commencé à changer. Quatre jours après l'élection du président Aylwin, l'opération *Juste Cause* fut lancée contre la ville de Panamá, qui fut envahie et bombardée afin d'appréhender un dangereux trafiquant de drogues. Un millier environ de Panaméens succomba collatéralement pendant cette descente policière, mais Manuel Antonio Noriega fut finalement arrêté. Un an plus tard, les Nations Unies se décidèrent enfin à agir pour mettre en pièces un pays qui avait envahi injustement un autre. L'on avait commencé à instaurer ce qu'un président appela (traduisant une phrase latine imprimée dans les dollars qu'il portait dans sa poche) le *Nouvel Ordre Mondial*. Et pour tout parfaire, huit années plus tard –justement en 2001-2–, l'aviation la plus puissante du monde envoya ses F-117, ses B-52, ses B-2 et ses missiles Tomahawk défendre quelques misérables villageois qui étaient en train de se faire exterminer par l'armée la plus impitoyable du monde. Cette action marquait le début de l'application industrielle de la justice sans frontières.

Le cas du Chili était pourtant moins limpide que le cas du Panama, de l'Irak ou de la Yougoslavie. Le soulèvement militaire au Chili avait été généreusement appuyé par le pays propriétaire de l'*aviation la plus puissante du monde* puisque dans ce cas il s'agissait (il ne faut jamais se lasser de le

répéter) d'éliminer le rouge cheval de Troie de l'Empire du Mal qui avait réussi à s'introduire en Amérique continentale, et qui était la pire menace pour la planète. Vingt-cinq années plus tard, vers la fin du XX^e siècle, on ne pouvait plus considérer comme nombreux les hommes d'État qui osaient encore dire –comme madame Thatcher, dont la reconnaissance envers l'aide apportée par le Général pendant la Guerres des Malouines semblait éternelle– que les militaires chiliens avaient grandement contribué à la stabilité et à la paix dans le monde, cependant une sorte d'esprit paraclet éthéré (émanation, peut-être, de *l'aviation la plus puissante du monde*) semblait entourer subtilement les personnalités impliquées dans le soulèvement du 11 septembre, car elles continuaient d'être intouchables. L'exemple le plus évident de cette impénétrable protection était le cas du général Pinochet lui-même, inculpé par un sagace (mais quelque peu oublieux) juge espagnol, condamné plus tard par des lords plus prompts que Zorro à rendre justice, et finalement libéré par le ministre de l'Intérieur de Sa Majesté arguant le déplorable état de santé du prisonnier. Pendant le vol de retour, l'aviation la plus puissante du monde – celle qui du haut des cieux venait de rétablir en Yougoslavie un droit assez gauche– laissa l'avion du Général survoler tranquillement l'océan et se poser sans entraves sur le sol national.

Néanmoins, cette situation complexe ne constituait pas un obstacle infranchissable. Personne ne pouvait nier que le nouvel ordre moral se trouvait déjà en marche au Chili, stimulé par les lacrymodollars des organisations non gouvernementales et guidé par la main invisible du fantôme du père de Hamlet qui savait très bien où, comment, et surtout qui il fallait punir. Consciente que cette main était beaucoup plus forte qu'elle, Eva Runeberg décida donc de s'en servir au lieu de la mépriser. *Si nous faisons un usage rationnel des droits de l'homme*, expliqua-t-elle très clairement à ses assistantes, *nous pourrions trouver le moyen d'anéantir la force de la famille Murat et du même coup nous ferions un grand bien à l'humanité si nous arrivons à prouver que l'amiral a vraiment commis les atrocités dont beaucoup accusent les militaires de l'époque.*

L'une de ses assistantes voulut émettre une objection, mais Eva Runeberg ne la laissa pas finir.

–Mesdemoiselles, –conclut-elle– nous avons du pain sur la planche, aiguisez vos couteaux. Soyez les Carla del Ponte et les Baltasar Garzón de notre pays. Soyez plus impitoyables que moi.

2. Resan

...chaque jour ils sacrifiaient devant nos yeux trois ou quatre ou cinq Indiens, leurs cœurs étaient offerts aux idoles et le sang imprégnait les murs, ensuite ils leur coupaient les jambes et les bras et les cuisses et les mangeaient comme nous on mange la viande. J'ai même entendu dire qu'ils les vendaient dans les tianguis, leurs marchés ; et nous leur dûmes que s'ils renonçaient à ces us pervers, non seulement nous deviendrions leurs amis, mais nous les nommerions seigneurs d'autres provinces. Cependant, tous ces caciques, papes et dignitaires répondirent qu'ils ne désiraient point abandonner leurs idoles et leurs sacrifices, et que ces dieux les comblaient de santé et fertilité et tout ce dont ils avaient besoin. Ils feraient seulement un effort en ce qui concerne les affaires de sodomie. C'est cette réponse désabusée que nous reçûmes, nous et Cortés. Nous avons vu toutes ces atrocités et turpitudes que je viens de décrire et nous n'avons pu tolérer davantage. Cortés nous parla de tout cela et nous empressa de faire valoir nos saintes et bienveillantes doctrines, comment pouvions-nous nous sentir dignes, nous disait-il, si nous n'agissions pas au nom de Dieu pour abolir ces sacrifices qu'ils faisaient à leurs idoles ? Et il nous conseilla de nous tenir prêts à lutter s'ils venaient nous empêcher de les démolir, car même au prix de nos vies, ce même jour les idoles devaient être abattues.

Ce fut cette page de l'*Histoire Véroitable de la Conquête de la Nouvelle-Espagne* de Bernal Díaz del Castillo et non pas les discours du président William Jefferson Clinton, qui ouvrit définitivement les yeux d'Eva Runeberg. Si le grand empire mexicain, et ensuite tout un continent, s'était écroulé sous la puissance de feu émanant des vertus les plus nobles de l'être humain, un triste fantôme de l'envergure de Murat ne pourrait pas résister bien longtemps.

Elle savait très bien, cependant, que l'architecture de son système comportait une faille fondamentale puisque le général Runeberg avait été lui aussi lié très intimement à la révolution de libération patriotique. Son intelligence ne pouvait pas lui permettre de négliger ce point obscur, malgré la confiance qu'elle faisait à son père.

Ceci était l'objection que l'une de ses assistantes avait voulu soulever la première fois qu'Eva Runeberg leur dévoila son projet. Si elle ne l'avait pas laissée terminer sa phrase, c'était tout simplement parce qu'elle ne tolérerait pas que quelqu'un puisse penser qu'elle avait omis un détail aussi évident. L'enquête devait donc se faire dans la plus stricte confidentialité. Elisabeth et Jennifer, travaillant avec l'appui de Carlos, un jeune expert en informatique de l'Institut de Technologie de l'Illinois recommandé avec enthousiasme par Diego Dahlmann, constituèrent le premier noyau de l'enquête. Pour le moment, le cercle devait rester très fermé pour éviter les fuites. Elle

commençait néanmoins à préparer une équipe d'intervention spéciale recrutée pour elle par le service de sécurité privé des Sotomayor.

Une fois la machine en route, Eva Runeberg partit pour Paris vérifier et mettre au point quelques détails de son enquête.

Son appartement parisien, cadeau de mariage du beau-père, se trouvait sur un coin de la place Vendôme. D'un côté on pouvait admirer la magnifique place avec sa colonne napoléonienne se détachant sur l'harmonieuse architecture de l'hôtel Ritz, de l'autre, on pouvait lire la plaque du bâtiment d'en face qui renseignait le passant sur l'existence à cet endroit, de 1836 à 1845, de l'ambassade de la République du Texas. Jamais depuis l'époque de sa lune de miel l'appartement ne s'était avéré être si pratique puisque sur cette même place Vendôme se trouvait le ministère de la Justice où travaillaient quelques amis qu'elle voulait consulter, leur fixant rendez-vous dans le bar ou dans le restaurant de l'hôtel. Elle voulait essentiellement leur demander leur avis à propos de ce que les Français appelaient depuis l'époque du président Mitterrand l'*ingérence humanitaire*, c'est-à-dire, le droit (et aussi le devoir, appelé *devoir d'ingérence*) de certains pays justes et puissants à imposer la justice dans les pays injustes et faibles. Elle voulait surtout savoir jusqu'à quel point elle pouvait compter sur le soutien moral et technique de certains pays comme la France, l'Allemagne, l'Angleterre ou l'Espagne dans le processus qu'elle venait de mettre en marche. Ce soutien lui paraissait fondamental pour que son offensive contre Murat ne puisse pas être considérée comme une vulgaire opération destinée à profiter exclusivement à une entreprise nord-américaine.

Pendant ce séjour à Paris, elle réussit aussi à s'entretenir avec des personnalités bien plus médiatiques que ses amis du ministère. Elle décrocha un rendez-vous avec le célèbre juriste Mario Bettati, qui lui cita l'exemple de Napoléon III, dont l'opportune intervention au Liban sauva quelques Maronites qui étaient sur le point de se faire exterminer par les cruels Musulmans. Elle vit aussi le grand sociologue et latino-américanologue Alain Touraine, qui lui déclara avec enthousiasme que l'heure était venue pour le Chili d'ouvrir les yeux sur son passé au lieu de toujours vouloir voir les États-Unis comme la source de tous ses maux. Finalement, grâce à ses contacts mexicains, elle put profiter de la sagesse du philosophe et cinéaste Bernard-Henri Lévy, qui lui parla de la générosité du monde occidental (le Chili, pour le clairvoyant philosophe, de toute évidence ne se trouvait pas en occident, mais dans une sorte de limbe géographique dont la situation ne pouvait être comprise que par lui).

Toutes ces insignes personnalités reconnurent sans exception que le peuple chilien s'était enfin réveillé grâce à l'heureuse intervention du juge Garzón.

Tout semblait donc indiquer que le temps était propice pour commencer une offensive énergique contre les militaires qui avaient eu recours à des méthodes sales au Chili. Il fallait néanmoins bien définir et préciser ce que l'on pouvait considérer comme *méthode sale*, puisque certains pays qui se trouvaient dans le camp des pays justiciers, notamment les États-Unis, mais parfois aussi l'Angleterre, la France et l'ONU, entre autres, se servaient de méthodes moins orthodoxes que les Serbes. Comme Eva Runeberg n'était pas du tout spécialisée en droit pénal et encore moins en ce qui concernait les crimes de guerre et contre l'humanité, elle décida de partir à La Haye, au saint des saints du Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie, se renseigner directement auprès des personnes les plus qualifiées dans la matière.

Juste avant de partir pour l'aéroport, elle reçut un CD envoyé par messagerie express. Elle le regarda dans l'avion. Il était chiffré avec un code qu'elle s'était fait installer dans son ordinateur avant son départ. On l'informait que Carlos avait réussi à s'introduire dans les archives informatisées de la marine chilienne et qu'il avait pu situer à Valparaíso ce qui était sans doute l'entrepôt secret du Servicio de Inteligencia Naval, le service du renseignement de la marine, le SIN. D'après Carlos on pouvait trouver à cet endroit la plupart des informations confidentielles qu'ils cherchaient, mais il était évident qu'elles ne devaient pas se trouver enregistrées sur support informatique et encore moins dans des ordinateurs accessibles par internet. Pour les obtenir, il fallait aller à l'entrepôt et copier les archives, ou tout simplement les prendre.

Immédiatement après son arrivée à Amsterdam, Eva Runeberg appela Elisabeth. Même si la ligne de son portable était protégée, elle se borna à dire qu'ils pouvaient continuer, ce qui était le signal pour faire passer à l'action son groupe d'intervention. La stratégie contre Chileminas commençait ainsi à prendre forme.

Sa rencontre avec Carla del Ponte mit cependant son plan en grave danger. Au moment d'écouter la rhétorique galvaudée de la souveraine procureuse du tribunal de La Haye, Eva Runeberg se vit soudain reflétée (pendant un instant infime mais on ne peut plus monstrueux) dans le visage dur et affreux de son interlocutrice. Elle dut interrompre la conversation pour se précipiter dans les toilettes les plus proches pour vomir. Jamais l'odeur de l'argent et du pouvoir ne lui avait provoqué une nausée pareille, et pourtant elle venait d'un monde où ces deux facteurs en étaient le pivot fondamental. Elle s'était sentie comme Dorian Gray devant son propre et immonde portrait. Les autres personnalités qu'elle avait rencontrées, celle-ci comprise, lui confirmaient que l'action

qu'elle préparait à l'encontre de Murat était on ne peut plus opportune, mais le visage repoussant de la championne des droits de l'homme lui rappelait qui elle servait en réalité et la véritable fin qu'elle poursuivait.

Se regardant dans la glace des toilettes, elle pensa au Molek. Elle savait que Molek était son vrai nom, non pas « Moloch », nom qu'on lui attribuait en général. Et elle savait aussi que la racine trilitère MLK voulait dire *sacrifice*, mais aussi *roi*, et même Dieu.

Un élan masochiste et autodestructeur la poussa à fuir ce monstre dans une direction opposée à celle que la logique la plus élémentaire aurait pu lui conseiller : elle prit le premier vol vers la capitale de la guerre humanitaire, la ville de Priština.

Elle ne le regretta pas. Dans cette ville régnait un docteur français miraculeux répondant au nom de Bernard Kouchner qui réussit à la guérir (elle et son projet) de tous ses maux.

Pendant l'année précédente, 2001-2, l'Organisation du Traité de l'Atlantique Nord avait bombardé avec impartialité la ville de Priština, la région de Priština (le Kosovo), la république où Priština se trouvait (la Serbie) et le pays qui donnait des passeports aux habitants de Priština (la Yougoslavie). On tua également aussi bien des Albanais que des Serbes et des Monténégrins et l'on proclama partout qu'on allait enfin imposer la paix et la concorde. Lorsque les frappes chirurgicales cessèrent, on nomma en toute logique un docteur en médecine (ledit docteur Kouchner) en tant que gouverneur du protectorat que l'ONU-OTAN se tailla dans la province yougoslave dont la capitale était Priština.

Eva Runeberg ne connaissait pas personnellement ce personnage, mais elle avait bien sûr beaucoup entendu parler de l'illustre *ex-french doctor*, elle connaissait la fébrilité avec laquelle il s'était mis à chercher dans tous les coins de son protectorat les 14 000 cadavres qui hantaient ses cauchemars, elle était au courant de sa fulgurante carrière ministérielle en France grâce à la bouillonnante mode de l'aide humanitaire, et elle avait même vu des photos où il posait pour les caméras de télévision portant un sac de riz qu'il allait envoyer en Somalie pour accompagner les bombes de l'ONU qui devaient y restaurer l'espérance. Aucun de ces détails, surtout après la rencontre avec Carla del Ponte, n'éveillait la moindre sympathie chez Eva Runeberg. Un autre chroniqueur aurait peut-être signalé que le voyage à Priština n'avait été conçu par la Runeberg que pour se fabriquer un prétexte pour annuler son plan. Mais cette chronique ne prétend pas faire des suppositions, mais indiquer des faits. Et le fait est que le docteur français produit le plus bel effet sur l'avocate chilienne. Tout d'abord, le visage rude et *intéressant* du *médecin sans frontières* réussit à effacer pour toujours la répugnante face de la del Ponte. Eva Runeberg se vit de nouveau réfléchie, mais cette fois l'ambitieux et

polyvalent docteur Kouchner ne lui sembla pas du tout monstrueux mais diablement attractif. Si elle avait compté avec un peu plus de temps, elle aurait peut-être rompu le strict pacte de fidélité qu'elle avait tacitement conclu avec son mari. En tout cas, l'idée lui passa dangereusement par la tête, et si le docteur avait voulu la violer, elle ne se serait pas défendue, comme lorsqu'elle avait connu bibliquement son mari. Elle se laissa séduire par l'anglais parfait que le gouverneur français pratiquait systématiquement dans son protectorat otanesque. Elle en fut enchantée à un point tel qu'elle feignit ne pas dominer la langue de son hôte pour se laisser bercer par la manière dont il reproduisait *the music of the English tongue*. Elle était de même charmée par l'indéniable talent de l'élégant docteur guerrier à manier le paradoxe ; elle admirait, fascinée, la façon dont il imposait dans son fief une exaltante et cruelle miséricorde ; elle alla même jusqu'à penser qu'ils étaient peut-être faits de la même glaise.

Le soir, dans son hôtel efficacement protégé par des soldats britanniques et français, elle nota, pour ne pas l'oublier, une phrase parfaite forgée par son ravissant médecin des cœurs : *I'm not a pacifist... and humanitarianism is not a pacifism*. Le concept que cette sentence véhiculait était, en effet, diamantin, parfait.

À son retour à Paris, Eva Runeberg voulut vérifier un dernier détail avant de quitter l'Europe : l'affaire du tchatrang de la Bibliothèque Nationale. Si elle arrivait à prouver que le récit de Murat était vrai, le vol d'un trésor appartenant à un pays respectable pourrait contribuer, si non à l'inquiéter juridiquement à cause de la prescription, du moins à ternir sa réputation.

Elle constata en effet que dans la bibliothèque il y avait deux jeux d'échecs attribués à Charlemagne, ce qui correspondait à la première partie du récit de Murat, mais aucunement à la seconde. Néanmoins, si l'on y regardait de plus près, ce que l'amiral avait dit ne semblait pas du tout invraisemblable. En effet, l'un des deux jeux d'échecs avait été exécuté probablement en Italie méridionale et il n'aurait pas pu appartenir à Charlemagne puisqu'il datait du XI^e siècle. L'autre, en revanche, non seulement était effectivement un cadeau de Hârûn ar-Rashîd à l'empereur franc, mais il provenait aussi de l'Inde, était aussi fait en ivoire et ses dix-sept pièces avaient été façonnées avec un talent identique à celui qui avait façonné le jeu de Murat. Ce chiffre dix-sept correspondait parfaitement aux quinze pièces qui manquaient au tchatrang que Murat n'avait pas emporté.

Après plus d'une semaine de tentatives frustrées à cause de la RTT (concept nettement français qu'elle eut beaucoup de mal à comprendre), des mercredis (que les fonctionnaires de ce pays dédiaient à leurs familles) et des rhumes qui s'acharnaient cruellement sur les pauvres forçats de l'État, Eva

Runeberg réussit enfin à voir la conservatrice du musée de la bibliothèque. Grâce à l'intercession de l'ambassadeur du Chili en personne, on lui accorda l'autorisation exceptionnelle d'étudier tous les registres de la bibliothèque à partir de sa fondation au XVII^e siècle. De cette manière, elle constata que le récit de Murat pouvait être vrai, mais qu'en même temps on ne pouvait rien prouver de concret. Avant les années 1940, il n'y avait ni trace du tchatrang de Murat, ni trace de son frère jumeau. L'hypothèse qu'une page ait été arrachée de l'un des registres demeurait plausible, mais l'état de conservation des livres en rendait pratiquement impossible la vérification. Ensuite, comme pour confirmer les choses, dans le registre d'un inventaire réalisé après la guerre, surgit de nulle part le tchatrang de la bibliothèque. Pour Eva Runeberg, cette absence prolongée pendant des siècles, puis la réapparition soudaine dans un inventaire réalisé après l'intervention des *apaches* de Murat suffisait comme preuve. Mais elle savait très bien que ce détail isolé ne servirait même pas à répandre la rumeur que quelque chose avait été subtilisé dans cette respectable maison. Et on ne pouvait pas non plus avoir recours à la mémoire des hommes puisque l'hypothétique vol datait de presque soixante ans et il n'y avait plus personne en vie en France pour pouvoir affirmer que la bibliothèque avait possédé deux tchatrangs au lieu d'un seul. Elle décida donc d'annuler cette option de sa stratégie contre Murat.

La poussière des manuscrits, leur déchiffrement laborieux, et le fait même qu'elle n'ait trouvé aucune preuve concrète pour étayer son plan, la mirent de fort mauvaise humeur. Elle parcourut à pied le chemin entre la bibliothèque et son appartement, mais cette fois les rues parisiennes n'eurent pas l'effet calmant que d'habitude elles avaient sur elle. Le crachin de l'automne, et surtout les crottes de chien, élément incontournable des trottoirs de la Ville Lumière, lui semblèrent cette fois intolérables. Mais au moment où elle arrivait place Vendôme, le téléphone sonna et son attitude changea radicalement. Elisabeth l'informait que le dossier Barbera avançait de façon satisfaisante, ce qui voulait dire que l'équipe d'intervention avait réussi à se procurer les documents qu'elle cherchait.

Tout sembla alors s'éclaircir autour d'elle. Elle pensa –tout en admirant minutieusement ces bâtisses, dont les lignes harmonieuses comblaient ses sens jusqu'à l'extase– qu'un jour (un jour bien lointain hélas), les Français avaient été vraiment géniaux.

Pendant qu'elle faisait ses valises, elle se mit à regarder CNN. Le président de Yougoslavie Slovođan Milošević prononçait son discours d'au revoir à la nation après avoir perdu les élections. Il parlait en serbo-croate, accompagné par une traduction simultanée très fidèle en anglais. Plus qu'un discours, cela semblait plutôt un message adressé à quelques amis intimes

La vallée de larmes

devant lesquels le président regrettait d'avoir commis quelques erreurs qui ne lui avaient pas permis de préserver l'unité de son pays. À la fin, il souhaitait bonne chance à son successeur et déclarait qu'il pensait passer quelques jours à la campagne dans l'agréable compagnie de son petit-fils.

Un peu plus tard, un journal télévisé français affirma que les frappes de l'année précédente avaient permis à la *Serbie* d'accéder pacifiquement à la démocratie.

3. Djungeln

« Les Áses élevèrent le Loup chez eux, et Týr était le seul qui fût assez hardi pour aller à lui et lui donner à manger. Mais quand les dieux virent à quel point il grandissait chaque jour, et que toutes les prophéties disaient qu'il était destiné à provoquer leur perte, ils prirent le parti de fabriquer une chaîne extrêmement forte, qu'ils appelèrent Leyðingr, ils allèrent au loup avec elle et lui demandèrent d'essayer sa force dessus ; le loup pensa qu'elle ne surpasserait pas ses forces, et il les laissa faire de lui ce qu'ils voulaient. À la première fois que le loup s'arc-bouta, la chaîne se rompit ; ainsi se délivra-t-il de Leyðingr. Ensuite, les Áses fabriquèrent une seconde chaîne deux fois plus forte qu'ils appelèrent Drómi, demandèrent au loup d'essayer cette chaîne et dirent qu'il serait très renommé pour sa force si un ouvrage d'une telle importance ne pouvait le retenir. Le loup pensa que cette chaîne était très forte, mais aussi que ses forces s'étaient accrues depuis qu'il avait mis Leyðingr en pièces. Il considéra qu'il lui était permis de tenter quelque chose d'illustre s'il voulait être célèbre, et il les laissa passer cette chaîne. Quand les Áses dirent qu'ils étaient prêts, le loup s'ébroua, passa la chaîne sur son dos, se raidit fortement et s'arc-bouta, et la chaîne se brisa si bien que les morceaux volèrent au loin. Ainsi se libéra-t-il de Drómi. C'est, depuis, devenu une expression que l'on se « délivre de Leyðingr » ou que l'on « sort de Drómi » quand on s'évertue puissamment à quelque chose. Après cela, les Áses craignirent de ne pouvoir enchaîner le loup. Alors Allfödr envoya un messenger qui s'appelle Skirnir, serviteur de Freyr, à Svartálfaheimr, chez certains nains, et leur fit fabriquer une chaîne qui s'appelle Gleipnir. Elle fut faite de six parties : le bruit de pas du chat, la barbe de femme, les racines de la montagne, les nerfs de l'ours, haleines du poisson et la salive de l'oiseau ; et quoique tu n'aies jamais appris ces choses jusqu'à présent, tu éprouveras bientôt en vérité qu'on ne t'a pas menti. Tu as sûrement remarqué que les femmes n'ont pas de barbe et on n'entend aucun bruit quand court le chat, il n'y a pas de racines aux montagnes, et je peux t'assurer que tout ce que je t'ai dit est vrai tout de même, quoiqu'il y ait bien des choses que tu ne puisses expérimenter. »

Alors Gangleri dit : « Je peux assurément comprendre que cela est vrai ; je peux imaginer ces choses que tu as nommées. Mais comment fut fabriquée cette chaîne ? »

Hár dit : « Je peux te le dire clairement. La chaîne était lisse et douce comme un ruban de soie, mais solide et forte, comme tu vas le voir. Quand elle eut été remise aux Áses, ils remercièrent beaucoup le messenger d'avoir rempli sa mission. Ensuite, ils s'en allèrent sur un lac qui s'appelle Ámsvartnir, jusqu'à un îlot qui s'appelle Lyngvi et prièrent le loup de les

accompagner, lui montrèrent le lacet de soie et lui demandèrent de le déchirer. Ils dirent qu'il était un petit peu plus solide qu'il le paraissait à son épaisseur, et ils se le tendirent de l'un à l'autre en essayant la force de leurs bras : il ne se rompit pas, mais ils dirent que tout de même, le loup pourrait certainement le déchirer. Alors le loup répondit : "Ce ruban-ci me paraît tel que je ne gagnerais jamais aucun renom à rompre une cordelette aussi fine, mais s'il est fait par ruse et artifice, puisqu'il a l'air si mince, je ne me laisserai pas mettre cette entrave aux pieds." Les Âses dirent qu'il pourrait sûrement rompre promptement un mince lacet de soie, lui qui venait de briser de massives chaînes de fer, "mais si tu ne peux mettre en pièces ce lacet, tu ne peux sûrement pas effrayer les dieux et nous te remettons en liberté." Le loup dit : "Si vous m'attachez et que je ne puisse pas me délivrer, vous êtes si inconstants que je pourrai bien attendre longtemps votre aide. Je ne suis pas enclin à me laisser passer ce cordonnet. Mais, de peur que vous ne disiez que je n'ai pas de courage, que l'un d'entre vous mette sa main dans ma gueule en gage de ce que tout se passera sans trahison."

Les Âses s'entre-regardèrent ; l'affaire prenait un tour embarrassant, et nul ne voulut avancer la main. Alors, Týr tendit la dextre et la plaça dans la gueule du loup. Quand celui-ci s'arc-bouta le lacet se tendit, et plus il se démenait, plus le lacet se raidissait. Alors, les Âses éclatèrent de rire, tous sauf Týr : il venait de perdre la main. »⁷

⁷ 'Úlfinn fœddu Æsir heima, ok hafði Týr einn djarfleik til at ganga at úlfnum ok gefa honum mat. En er guðin sá hversu mikit hann óx hvern dag, ok a lla spár sögðu at hann mundi vera lagðr til skaða þeim, þá Æsir þat ráð at þeir gerðu fjötur allsterkan er þeir kölluðu Leyðing ok báru hann til úlfsins ok báðu hann reyna afl sitt við fjöturinn. En úlfnum þótti sér þat ekki ofrefli ok lét þá fara með sem þeir vildu. It fyrsta sinn er úlfinn spyrndi við brotnaði sá fjöturr. Svá leystisk hann ór Leyðingi. Því næst gerðu Æsirnar annan fjötur hálfu sterkara er þeir kölluðu Dróma, ok báðu enn úlfinn reyna þann fjötur ok töldu hann verða mundu ágætan mjök at afli ef slík stórsmið i mætti eigi halda honum. En úlfinn hugsaði at þessi fjöturr var sterkr mjök, ok þat með at honum hafði afl vaxit síðan er hann braut Leyðing. Kom þat i hug at hann mundi verða at leggja á sik i hættu ef hann skyldi frægr verða, ok lét leggja á sik fjöturinn. Ok er Æsir töldusk búnir, þá hristi úlfinn sik ok laust fjötrinum á jörðina ok knúðisk fast at, spyrnir við, braut fjöturinn svá at fjarri flugu brotin. Svá drap hann sik ór Dróma. Þat er síðan haft fyrir orðtak at leysi ór Leyðingi eða drepri ór Dróma þá er einnhverr hlutr er ákafliga sótt. Eptir þat óttuðusk Æsirnar at þeir mundu eigi fá bundit úlfinn. Þá sendi Alföðr þann er Skirnir er nefndr, sendimaðr Freys, ofan i Svartálfaheim til dvergna nokkurra ok lét gera fjötur þann er Gleipnir heitir. Hann var gjör af sex hlutum: af dyn kattarins ok af skeggi konunnar ok af rótum bjargsins ok af sinum bjarnarins ok af anda fisksins ok af fogls hráka. Ok þóttu vitir eigi áðr þessi tíðindi, þá máttu nú finna skjótt hér sönn dæmi at eigi er logit at þér: sét munþu hafa at konan hefir ekki skegg ok engi dynr verðr af hlaupi kattarins ok eigi eru rötr undir bjarginu, ok þat veit trúa mín at jafnsatt er þat allt er ek hefi sagt þér þótt þeir sé sumir hlutir er þú mátt eigi reyna.'

Þá mælir Gangleri: 'Þetta má ek at vísu skilja at satt er. Þessa hluti má ek sjá er þú hefir nú til dæma tekit, en hvernig varð fjöturrinn smíðaðr?'

Eva Runeberg était voracement et pathologiquement fidèle. Pas même les flèches d'uranium 238 que le docteur Kouchner avait lancées droit dans son cœur n'avaient pu perturber cette façon d'être. Parfois elle aimait à se faire appeler *ma chamelle* par son mari. Elle pouvait rester des longues semaines dans les immenses étendues désertiques de son travail en se passant presque totalement de contact physique, et cela à un degré tel qu'elle se servait du caractère partiellement japonais de sa firme pour à imposer presque toujours le salut à l'orientale au lieu de la poignée de main réglementaire. En France, elle ne permettait jamais qu'on lui fasse ces bises doubles ou quadruples si naturelles dans ce coin du monde. Dans ces circonstances, la chamelle rentrait toujours à l'oasis effroyablement assoiffée de sperme.

Comme d'habitude, Enrique alla la chercher à l'aéroport, et sur le chemin, tandis qu'il conduisait d'une main et la satisfaisait de l'autre, il l'abreuvait de ce liquide dont elle avait tant besoin et qu'elle assimilait, dans son esprit de *matadore*, au sang de sa bête. C'est pour cette raison qu'ils avaient choisi une voiture aux vitres fortement teintées.

Pour les mêmes raisons, grâce à l'expérience qu'ils avaient acquise pendant les courtes mais denses années de vie commune, Enrique Valenzuela donnait toujours congé à leurs domestiques le jour où sa dromadaire rentrait, leur interdisant formellement de se montrer à la maison avant le lendemain à midi.

Généralement, ils commençaient dans la cuisine, essayant de nouveaux légumes oblongs, car la mode *bio* avait déjà commencé sa percée dans les milieux aisés chiliens. Ils finissaient presque toujours dans la piscine.

Hár segir: 'Þat kann ek þér vel segja. Fjöturrinn varð sléttur ok blautr sem silkiræma, en svá traustr ok sterkr sem nú skaltu heyra. Þá er fjöturrinn var færðr Ásunum, þökkuðu þeir vel sendimanni sitt eyrindi. Þá fóru Æsirnir út í vatn þat er Ámsvartnir heitir, í hólum þann er Lyngvi er kallaðr, ok kölluðu með ser úlfinn, sýndu honum silkibandit ok báðu han slíta ok kváðu vera nokkvoru traustara en líkindi þætti á fyrir digrleiks sakar, ok seldi hverr öðrrum ok treysti með handaafli, ok slitnaði eigi; en þó kváðu þeir úlfinn slíta mundu. Þá svarar úlfirinn: "Svá lízk mér á þenna dregil sem önga frægð munak af hljóta þótt ek slíta í sundr svá mjótt band, en ef þat er gört með list ok væl, þótt þat sýnisk lítit, þá kemr þat band eigi á mína fœtr." Þá sögðu Æsirnir at hann mundi skjótt sundr slíta mjótt silkiband, er han hafði fyrr brotit stóra járnfjötra, - "en ef þú fær eigi þetta band slitit þá muntu ekki hræða mega goðin, enda skulum vér þá leysa þik." Úlfirinn segir: "Ef þér bindið mik svá at ek fæk eigi leyst mik þá skolið þér svá at mér mun seint verða at taka af yðr hjálp. Ófúss em ek at láta þetta band á mik leggja. En heldr en þér fríði mér hugar þá leggi einhverr hönd sína í munn mér at veði at þetta sé falslaust gert." En hverr Ásanna sá til annars ok þótti nú vera tvau vandræði ok vildi engi sína hönd fram selja fyrr en Týr lét fram hönd sína hægri ok leggr í munn úlfinum. En er úlfirinn spyrnir, þá harðnaði bandit, ok því harðara er hann brauzk um, því skarpara var bandit. Þá hlógu allir nema Týr. Hann lét hönd sína. (*Snorri Sturluson, Gylfaginning, 33*)

Le lendemain à midi précis, sans se préoccuper de consulter les messages de son répondeur, Eva Runeberg appela Elisabeth pour lui annoncer son retour et lui donner rendez-vous, à elle et à Jennifer, dans son bureau après le déjeuner.

La moisson dans les archives du SIN avait été abondante. Pendant trois nuits consécutives, ses hommes avaient enregistré numériquement des milliers des documents du SIN existant essentiellement sous la forme de papiers, photos, microfilms et messages flash. Ceux-ci avaient révélé l'existence, inconnue jusqu'alors, d'un centre de détention souterrain caché aux confins du désert d'Atacama, non loin de la saline de Pedernales. Dans l'ordinateur du bureau, les assistantes d'Eva Runeberg lui montrèrent certaines photos de cet endroit copiées des archives du SIN : l'entrée camouflée et une partie des installations. Au dos de ces photos il y avait un tampon rond dont l'image représentait de profil les chevaux d'un quadriga romain en pleine course. Le cheval du premier plan se détachait des autres, non seulement de par sa position, mais aussi parce qu'il était le seul de couleur blanche. Autour du sceau il y avait une inscription : *Equus October*. Même si rien ne prouvait que ce fût le nom du centre de détention, les trois se mirent d'accord pour le nommer de la sorte.

Pour le moment, c'était tout. Carlos n'avait pas fini de compiler toutes les données qu'on lui avait fournies parce qu'il était tombé sur un écueil majeur : une bonne partie de ces documents étaient codés dans une cryptographie qui retardait considérablement son déchiffrement.

Chileminas n'était pourtant pas la seule affaire dont Eva Runeberg se chargeait, et à son retour d'Europe, elle dut travailler jour et nuit pour récupérer le temps perdu. Ce ne fut pas du tout facile de démêler le complexe enchevêtrement d'affaires qui avaient poussé comme une jungle pendant son absence, et elle devait tout liquider avant que ne survienne l'avalanche de Noël. Elle fut donc obligée, contrairement à ses habitudes, d'apporter du travail à la maison.

Pendant l'une de ces nuits de printemps, un vent glacé qui descendit de la cordillère lui fit allumer la cheminée de la bibliothèque où elle avait l'habitude de travailler. Elle passa plusieurs heures à étudier une affaire assez délicate dans laquelle une entreprise du génie civil, cliente de sa firme, avait décidé de poursuivre ses concurrentes en se servant des nouvelles lois sur l'environnement. Nixon et Johnson, ses deux chiens afghans, dormaient placidement au coin du feu. À onze heures moins dix, alors qu'elle était sur le point de s'endormir en lisant un rapport technique particulièrement ennuyeux à propos des facteurs contaminants de telle ou telle manipulation, le téléphone la rendit au monde. C'était Elisabeth. Sa voix trahissait une certaine inquiétude

et elle lui demandait de venir la voir au plus vite à l'*Apollo XIII*, une cafétéria rue Huérfanos. Connaissant le grand professionnalisme de ses assistantes, elle prit l'appel très au sérieux et se rendit immédiatement au rendez-vous.

L'*Apollo XIII* était célèbre pour ses *pollos asados*, des poulets rôtis disponibles à tout heure, mais Eva Runeberg ne voulut rien prendre. Sans préambules, Elisabeth lui expliqua que Carlos avait réussi à déchiffrer les documents et commençait à les classer, ce qui en soi constituait une bonne nouvelle, mais que le nom du général Runeberg y revenait avec une certaine fréquence. Lorsqu'elle et Jennifer s'en étaient aperçues, elles avaient demandé à Carlos de tout arrêter et l'avaient appelée de toute urgence. Jennifer, qui était elle aussi informaticienne, avait cru plus prudent de rester avec Carlos au cas où il aurait la tentation de se mettre à analyser les documents pour son propre compte.

Eva Runeberg n'avait jamais été dans l'atelier de Carlos. En réalité, cet atelier était aussi sa chambre à coucher. Tout tenait parfaitement dans la grande pièce qu'il avait louée dans l'une de ces vieilles grandes demeures que l'on peut encore trouver dans le centre de Santiago, sur l'avenue Brasil. Contrairement à ce que la riche avocate de La Dehesa s'était imaginée, cet appartement ne ressemblait pas du tout à celui de Neo dans *Matrix*. Tout y était au contraire très propre et rangé, et le couvre-lit n'avait même pas un pli. La seule chose désagréable de cet endroit était le froid qui y régnait. Carlos semblait néanmoins parfaitement adapté à ce climat.

Ses trois uniques *outils* occupaient un espace relativement petit dans un coin de la vaste pièce. Sur une grande table il y avait deux ordinateurs d'excellente qualité mais à la portée de n'importe quel amateur en informatique. En revanche, à côté de la table se dressait une sorte d'énorme et étrange armoire métallique noire qui serait arrivée jusqu'au plafond dans un appartement moderne. C'était un superordinateur, un Cray T3D. Carlos l'avait acquis à un prix imbattable dans une vente aux enchères organisée l'année précédente lors du renouvellement du matériel informatique de l'agence nationale de sécurité des États-Unis –la célèbre NSA. Grâce à cette machine (et à son talent), Carlos avait pu casser relativement vite tous les nombreux codes utilisés par le SIN.

Tous sauf un.

Ils se saluèrent à peine, entrant tout de suite dans le vif du sujet. Carlos savait très bien que les renseignements qu'il avait déchiffrés étaient absolument confidentiels, il comprenait et respectait tout à fait cela, c'est pourquoi il était si bien payé. Mais pour que ces informations deviennent vraiment utiles, il fallait non seulement les déchiffrer, mais les analyser et les classer, et il était fondamental que l'opérateur puisse avoir un accès complètement libre à toutes les données et à tous les textes pour pouvoir les

interpréter. Il pensait que c'était là la deuxième partie de son travail, mais si on ne lui faisait pas confiance, il valait mieux en rester là, parce qu'il ne pouvait pas leur être utile sans cela. Il proposa donc une solution : Jennifer, qui connaissait bien le programme de classification installé dans ses PC, pouvait aider Elisabeth et madame Runeberg à finir le travail. Tout le matériel déchiffré se trouvait déjà stocké dans un DVD, il pouvait donc l'effacer immédiatement du Cray. Elles pouvaient rester travailler là, toute la nuit et le lendemain si elles le voulaient, puisque apparemment elles étaient très pressées, de toute façon il partait dormir chez sa copine.

Comme on pouvait s'y attendre, la nuit ne suffit pas à classer et à analyser tous les documents, mais elle fut du moins suffisamment longue pour rasséréner Eva Runeberg. Le nom de son père apparaissait 321 fois dans les documents, mais la plupart du temps c'était pour signaler sa présence à des réunions de routine entre les diverses forces armées.

On y faisait aussi mention de la création, au mois d'octobre 1973, d'une section ultrasecrète du Service du Renseignement Militaire (SIM), qui portait l'indéniable marque de Runeberg puisqu'elle s'appelait Völuspá, nom on ne peut plus scandinave. Les premiers documents à ce sujet semblaient indiquer que le principal objectif de cette organisation était de se renseigner à propos d'une sorte de sérum de vérité découvert quelques années auparavant par la CIA dans la jungle brésilienne. Les références à Völuspá étaient très abondantes et il fallait les étudier plus en détail. Aussi, comme Elisabeth et Jennifer n'avaient pas, elles non plus, fini de classifier les preuves qu'elles trouvaient au fur et à mesure contre Murat, elles décidèrent d'emporter le DVD pour travailler plus tranquillement dans la bibliothèque d'Eva Runeberg.

Elle-même se chargea de téléphoner à Carlos pour lui demander de lui rendre toutes les copies des documents sur cette affaire et effacer tout ce qui était enregistré dans le Cray. Même s'il était déjà plus de dix heures du matin, il était évident qu'elle l'avait réveillé. Entrecoupé par des bâillements et des toussotements, Carlos lui expliqua qu'il n'avait pas besoin d'aller les voir ; tout se trouvait uniquement dans les PC et dans le DVD qu'il leur avait donné. L'enregistrement originel se trouvait dans un autre DVD qu'il avait laissé sur la table. Dans le Cray, il ne restait plus rien, il avait tout effacé devant elle tout à l'heure, il n'avait gardé que les données sur le déchiffrement au cas où ils devraient retravailler un document. Il avait écrasé tout le reste, Jennifer et Elisabeth, qui ne l'avaient pas quitté d'une seconde, pouvaient le confirmer (et si elles ne le pouvaient pas par manque de capacité technique, elles n'avaient plus qu'à lui faire confiance car s'il avait pu les embobiner avant, il pourrait continuer à le faire). Il ajouta que si elle n'avait plus besoin de lui, elle pourrait lui laisser son chèque sur l'un des claviers, ou lui faire un virement par internet, Elisabeth connaissait son numéro de compte.

On installa un ordinateur supplémentaire dans la bibliothèque de madame Runeberg. Elisabeth et Jennifer l'utilisèrent pour analyser toutes les données concernant Murat, tandis que leur patronne devait classifier sur son propre ordinateur tout ce qui se rapportait à Völuspá et aux activités de son père. Elle tira au clair les faits suivants :

Völuspá avait été créée le 2 octobre 1973, moins d'un mois après le soulèvement. Le résumé d'un rapport ultrasecret de la CIA rédigé presque une année auparavant, le 26 octobre 1972 semblait avoir été le catalyseur de cette création. Entre les mois d'août et d'octobre de cette année 1972, après avoir réalisé des expériences avec trois (ou quatre, le résumé n'était pas très clair à ce sujet) terroristes uruguayens, on avait constaté qu'une drogue totalement bénigne pour la santé pouvait changer complètement la personnalité et les convictions des sujets à qui on l'administrait. Étant donné que la base de cette substance provenait d'une plante découverte dans la jungle du Tapajos, on lui avait donné le nom de *tapajine*. *Dans le cas de la présente expérimentation, concluait le rapport de la CIA, nous annonçons que, depuis quinze jours, la tapajine a converti les trois « hermétiques irréductibles » uruguayens en collaborateurs de la police locale, en délateurs et tortionnaires de leurs propres compagnons.* La conclusion du rapport était encore plus enthousiaste : *Plus personne ne doute maintenant dans notre team que nous sommes en présence de la grande découverte psycho-pharmacologique du siècle.*

Le résumé de ce rapport et une brève histoire de la drogue miraculeuse furent enregistrés dans les notes personnelles de l'amiral Murat le 29 novembre 1973, un peu plus d'un mois après la création de Völuspá. Ce manque de concordance dans les dates n'était pas forcément contradictoire car l'organisation de Runeberg avait été créée au sein de l'armée, non pas de la marine.

Trois ans auparavant, un ancien cueilleur de caoutchouc, un *seringueiro*, devenu *garimpeiro*, c'est-à-dire, chercheur d'or dans les jungles du Brésil, avait hérité d'un médecin-sorcier de la Serra do Cachimbo du secret d'une plante assez particulière. Il l'utilisait essentiellement comme calmant. Mais c'était un calmant assez remarquable car il agissait au moyen de la suggestion. Le garimpeiro transmet son secret à un collaborateur de la FAO qui se servit de la décoction pour apaiser les tourments d'un malade du cancer en phase terminale dans la clinique *O Salvador* à São Paulo. Le 29 octobre 1970, la NSA apprit ce fait. Étant donné que la suppression de la douleur était obtenue au moyen des ordres donnés aux patients endormis par la drogue, on en déduisit d'abord que cette infusion pourrait devenir un excellent sérum de vérité. À partir de ce moment, il devint souhaitable de faire taire, par des

moyens financiers (ou par d'autres plus expéditifs), tous ceux qui connaîtraient l'existence de la plante.

L'affaire prit vraiment de l'importance quand, quelques mois plus tard, à la suite de certaines expériences, un docte fonctionnaire de la CIA se rendit compte que cette drogue représentait quelque chose d'encore plus extraordinaire qu'un simple sérum de vérité. Essayant de ne pas tomber dans les erreurs grossières du projet MKULTRA, ce docteur en sémiologie allait concevoir ainsi le plan USHER dont le propos ultime ne serait rien moins que de sauver le monde en provoquant l'effondrement spontané du Kremlin. On allait ainsi gagner la guerre froide, cette guerre que le président Nixon commençait déjà à appeler *troisième guerre mondiale*. À partir de ce moment toutes les expériences avec la drogue s'orientèrent vers cette fin, et un peu moins de deux ans plus tard, le rapport d'octobre 1972 à propos des terroristes tupamaros confirma les prévisions du fonctionnaire de la CIA : si ces « hermétiques irréductibles » à l'*intimidation traditionnelle* arrivaient à collaborer si efficacement avec la police, l'on pouvait alors déduire que ce ne serait pas impossible de fragiliser le cœur même de l'Union Soviétique.

Une découverte d'une telle ampleur devait être tenue dans le secret le plus absolu. Malheureusement, au début de cette même année 1972, un ethnologue brésilien financé par la *Rockefeller Foundation* avait fait la connaissance des membres de la tribu des *mãos de macaco* qui connaissaient parfaitement les caractéristiques originelles de la plante, c'est-à-dire, son pouvoir sédatif. Leurs voisins *oreilles de bois* les appelaient « les guerriers qui meurent en riant » car ils ne se plaignaient jamais et mouraient heureux, ce qui les faisait devenir des guerriers téméraires et pratiquement invincibles. Tout indiquait qu'ils luttèrent sous l'influence de la drogue et qu'ils se brûlaient les mains exprès pour qu'elles ressemblent à celles d'un singe dans une sorte de rite d'initiation indolore. Le rapport que l'ethnologue brésilien présenta à la Fondation Rockefeller était si riche, aussi bien du point de vue anthropologique que linguistique, qu'on lui proposa de le présenter au Congrès Mondial d'Ethnologie. Par bonheur, le rapport arriva en même temps au *Scientific Intelligence Department* de la CIA. Évidemment, l'Agence n'était pas du tout intéressée par le *langage compact* de ces hommes formé d'un mélange subtil de mots et de gestes. Son seul intérêt était de garder le secret de la tapajine. Le plus délicat ce fut de faire taire les Blancs. En revanche, le silence des Indiens pouvait être obtenu de façon chirurgicale, car l'Agence connaissait déjà deux autres endroits où poussaient les arbres de la drogue. Le 9 décembre 1972, donc, un commando spécial fut envoyé à la Serra do Cachimbo. Les mercenaires se chargèrent d'effacer toute la tribu des *mãos de macaco*. Ils brûlèrent ensuite tous les arbres qui avaient servi à obtenir les miraculeuses molécules de la tapajine. Ce fut une opération très professionnelle et propre.

Eva Runeberg fit une brève pause dans sa lecture lorsqu'elle fit le lien avec ce qui se produisit presque dix-neuf ans jour pour jour après ces faits : le 8 décembre 1991, les présidents Eltsine de Russie, Chouchkevitch de Biélorussie et Kravtchouk d'Ukraine réunis à Minsk, déclarèrent la dissolution de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes. Deux semaines plus tard, Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev, prix Nobel de la paix et président d'un pays qui n'existait plus, fit cadeau au monde de sa démission. Comme c'était un 25 décembre –le dernier que la jeune Eva allait passer à la maison avant de partir aux États-Unis– toute la famille interpréta ce geste comme un chaleureux cadeau de Noël, même si pour les Russes Noël ne viendrait que treize jours plus tard.

Non sans une certaine ironie, en parcourant les archives secrètes du SIN, où elle courait constamment le risque de trouver quelque chose qui pourrait entacher définitivement l'image de son propre père et de sa propre famille, Eva Runeberg était tombée sur la preuve qui lavait définitivement l'ex-président soviétique du péché de cupidité. Ces documents montraient que Mikhaïl Sergueïevitch ne s'était pas attelé à la tâche de démolir son pays dans l'intention d'encaisser quelques nobeldollars. La faute retombait en réalité sur son thé et sa vodka préférés, c'étaient eux qui, agrémentés d'un zeste de la drogue magique, s'étaient chargés de mettre un point final de velours à la guerre mondiale la plus longue et la moins sanglante de l'Histoire. Les quatre millions de couronnes suédoises de son pacifique prix n'auraient servi en fin de compte qu'à alléger tout possible –bien qu'assez improbable– remords qui aurait pu assaillir le dernier empereur après qu'il eut mis en pièces son propre empire.

Ces souvenirs du Noël 1991 ramenèrent Eva Runeberg à la réalité, l'obligeant à penser au minimum de préparatifs qu'il fallait faire pour la fête de Noël que ses parents organisaient et qui était déjà toute proche.

Il était encore moins question d'oublier la fête du Nouvel An –la fête de la fin de l'année 2001-1– l'oncle Diego se chargeant d'appeler régulièrement tous ses amis et parents intimes pour les contraindre à passer dans sa propriété des environs de Santiago, sous la menace de ne plus adresser la parole aux absents, le réveillon qui ouvrait les portes de l'ineffable année 2001.

Lorsque le jour tant attendu arriva, le dîner eut lieu dans le beau jardin qui se trouvait derrière la maison de l'astronaute Diego Dahlman, à l'orée d'un petit bosquet, sous les étoiles de l'accueillante nuit d'été. À minuit moins une toutes les lumières s'éteignirent et dans le silence qui s'en suivit s'égrèna l'enregistrement de la séquence de lancement à cap Kennedy d'*Apollo VIII*, la mission qui en 1968 emmena pour la première fois trois hommes faire le tour de la Lune. À minuit moins dix secondes, tous les invités, tel un chœur sous la

direction du docteur en physique nucléaire, accompagnèrent la lointaine voix de Houston qui finissait le compte à rebours : *ten, nine, eight, seven, six...* Lorsqu'ils arrivèrent à *one –ignition !*, au lieu de l'explosion du décollage, on entendit la note puissante et grave d'orgue et une énorme Lune à peine perceptible apparut dans le ciel. Le son des cuivres annonça l'apparition d'un éclatant croissant de Terre derrière la Lune, et lorsque les timbales tonnèrent, presque tous les invités avaient déjà reconnu la musique : l'introduction à *Ainsi Parlait Zarathoustra* de Richard Strauss. Presque personne, en revanche, ne se souvenait du film. Tous furent néanmoins transportés d'extase lorsque, dans le crescendo final, le Soleil apparut derrière la Terre et s'éleva, souverain, dans le ciel noir. Ces trois astres, Lune, Terre, Soleil, devinrent ainsi le fond du titre qui annonçait l'année la plus prometteuse de l'Histoire :

2 0 0 1 : A S P A C E O D Y S S E Y

Ce fut de nouveau l'obscurité, mais cette fois le silence n'était plus de mise : tous se mirent à applaudir et à crier de joie. Le vacarme fut cependant dominé peu à peu par la micropolyphonie vocale du *Requiem* de György Ligeti. Les lumières se rallumèrent peu à peu, mais les invités ne tardèrent pas à remarquer que dans leur champ visuel une zone restait inexistante, comme absorbée par une ténèbre étrangement rectangulaire. Ils se trouvaient devant un parallélépipède grand et svelte dont les proportions correspondaient exactement à 1 de profondeur, 4 de largeur et 9 de hauteur.

1 : 4 : 9 –les carrés des trois premiers nombres entiers.

Inconscients d'une telle proportion mathématique, et encore moins de sa signification (comme des primates subjugués par cette musique mystérieuse), tous convergèrent vers le Monolithe et le touchèrent.

Elle se sentait flotter dans l'espace comme lors d'une *activité extra-véhiculaire* (une EVA !) et crut entendre la phrase *Oh my God –it's full of stars!* (*Mon Dieu –c'est plein d'étoiles !*).

Dans cette ténèbre les étoiles du ciel dessinaient très nettement une Rose.

4. Misstaget.

Alors Gangleri dit : Qu'y a-t-il à dire du Ragnarøk ? Je n'en ai jamais entendu parler jusqu'ici. »

Hár dit : « Il y a beaucoup de choses, et grandes, à en dire. D'abord, qu'il arrivera un hiver qui s'appelle Horriblier. Alors des tourbillons de neige tomberont de toutes les aires du vent. Il y aura froid rude et vents mordants, et le soleil ne luira point. Il y aura trois hivers à la file, et pas d'été entre-temps. Mais d'abord viendront les trois autres hivers où il y aura grandes batailles dans le monde entier. Alors, les frères s'entre-tueront par appât de lucre, et nul n'épargnera son père ou son fils en fait de meurtre ou d'inceste. Ainsi dit La Prédiction de la Sibylle :

Les frères s'entre-battront
Et se mettront à mort,
Les parents souilleront
Leur propre couche ;
Temps rude dans le monde,
Adultère universel,
Temps des haches, temps des épées,
Les boucliers sont fendus,
Temps des tempêtes, heure du loup,
Avant que le monde ne s'effondre... –

»Puis arrivera quelque chose d'extrêmement remarquable : le loup avalera le soleil, et les hommes découvriront que cela leur est d'un grand préjudice. L'autre loup avalera la lune, et cela aussi sera d'un grand détriment. Les étoiles disparaîtront du ciel. Il faut aussi mentionner que le sol et toutes les montagnes trembleront tant, que les arbres seront déracinés, que les monts s'effondreront et que toutes les chaînes, tous les liens se briseront et seront arrachés. Le loup Fenrir se détachera. La mer déferlera sur la terre car le serpent de Miðgarðr se retournera dans sa fureur de géant et montera à terre... »⁸

⁸Þá mælir Gangleri: 'Hver tíðindi eru at segja frá um Ragnarøk? Þess hefi ek eigi fyrr heyrð getit.'

Hár segir: 'Mikil tíðindi eru þaðan at segja ok mörg. Þau in fyrstu at vetr sá kemr en kallaðr er fimbulvetr. Þá drífr snær ór öllum áttum. Frost eru þá mikil ok vindar hvassir. Ekki nýtr sólar. Þeir vetr fara þrír saman ok ekki sumar milli. En áðr ganga svá aðrir þrír vetr at þá er um alla veröld orrostur miklar. Þá drepask bræðr fyrir ágirni sakar ok engi þyrmir föður eða syni í manndrápum eða sífjasliti. Svá segir í Völuspá:

*Bræðr munu berjask
ok at bönum verðask,
munu systrungar*

Ce fut ainsi, de cette façon dramatique et précise, que l'Islandais Snorri Sturluson décrivit au milieu du treizième siècle l'hiver atomique, avec ses tremblements de terre, ses raz de marée et ses cendres radioactives dévoratrices de soleil, de lune et d'étoiles. L'affrontement entre l'Empire du Mal et le Monde Libre nous condamnait à ce destin fatidique. Cependant, à la Noël 1991, cet horrible avenir s'évanouit comme par enchantement. La facilité avec laquelle tout s'est passé pourrait provoquer aujourd'hui quelque surprise, mais à l'époque tout avait semblé si naturel que pratiquement personne n'avait pris la peine de s'interroger à propos de cette simplicité.

Les documents qu'Eva Runeberg se remit à analyser après la pause de Noël et du Nouvel An lui révélèrent alors que cette transition pacifique n'avait rien eu de simple ni de facile mais qu'elle avait été au contraire le fruit du travail patient et lucide de cet obscur fonctionnaire de l'Agence Centrale d'Intelligence qui avait conçu au début des années 70 la très secrète opération USHER, l'United States Handling Earth's Recovery. Comme Gandhi, cet homme était parvenu à vaincre pacifiquement un des empires les plus puissants au monde. Comme Gandhi, il n'avait pas reçu, lui non plus, le prix Nobel de la paix. Et plus stoïquement que Gandhi, il s'était arrangé pour que quasiment personne ne connût son nom. Les archives du SIN lui donnaient un nom qui, aussi élégant fût-il, n'en était pas moins faux : *Indra*.

Ces archives prouvaient de même que le général Nils Runeberg avait participé activement –et avec la même discrétion qu'*Indra*– à ce projet prodigieux. Eva Runeberg comprit alors le côté obscur et réservé de son père, elle comprit parfaitement –et sentit concrètement– le poids de l'énorme responsabilité que cet homme avait enduré pendant tant d'années : il avait collaboré à la très délicate mission de gagner pacifiquement une guerre qui, le cas échéant –au moindre faux pas–, aurait pu provoquer la mort de milliards de personnes et peut-être même la destruction du monde.

*síffum spilla.
Hart er með höldum,
hórdómr mikill,
skeggjöld, skálmöld,
skildir klofnir,
vindöld, vargöld,
áðr veröld steypisk.*

Þá veðr þat er mikil tíðindi þykkja, at úlfrinn gleypir sólna, ok þykkir mönnum þat mikít mein. Þá tekr annarr úlfrinn tunglit, ok gerir sá ok mikít ógagn. Stjörnurnar hverfa af himnimum. Þá er ok þat til tíðinda at svá skelfr jörð öll ok björg at viðir losna ór jörðu upp, en björgin hrynja, en fjötrar allir ok bönd brotna ok slitna. Þá verðr Fenrisúlfr lauss. Þá geysisk hafit á löndin fyrir því at þá snýsk Miðgarðsormr í jötunmód ok sækir upp á landit.' (*Snorri Sturluson, Gylfaginning*, 50).

Les documents du SIN ne mentionnaient pas explicitement que Völuspá avait été fondée par le général Runeberg, mais sa fille, experte elle aussi en culture scandinave, n'eut jamais aucun doute à ce sujet. Dans le poème de l'Edda Majeur appelé Völuspá, titre qui veut dire quelque chose comme *la vision de la sibylle (la völva)*, s'annonçait déjà –des siècles avant la naissance de Snorri Sturluson– le Ragnarök, *le destin fatal des dieux*, la destruction du monde.⁹ Mais l'on y prédisait aussi l'avènement d'un monde meilleur.¹⁰

Völuspá devint donc à ce moment-là un élément essentiel de l'opération USHER, jouant un rôle primordial dans l'écroulement de la maison URSS. Pendant la première moitié des années 70, un personnage local appelé *Monseigneur* restait en contact direct avec un autre appelé *Le Pape*, qui était sûrement un agent de la CIA responsable des expériences avec la tapajine en Amérique latine. Ensuite, vers la fin des années 70 et pendant les années 80, un autre personnage de Völuspá appelé *La Völva* (qui, d'après l'origine nordique de ce mot, était certainement Runeberg en personne) fut celui qui se chargea de coordonner l'infiltration de l'opération USHER en Union Soviétique à partir d'un innocent manoir de la côte orientale de l'île de Gotland. Une bonne partie de l'activité sous-marine que vers la fin des années 70 les garde-côtes suédois attribuaient à des appareils espions soviétiques, était en réalité provoquée par les sous-marins d'USHER qui se dédiaient à injecter de la tapajine et des agents au cœur de ce que le président Reagan appelait *l'Empire du Mal*.

⁹ À la strophe 52, par exemple, qui n'est qu'une parmi les nombreuses strophes de désolation du poème, on lit que :

*Surtr arrive du sud avec son feu dévorateur,
Le soleil émane de l'épée du dieu des morts ;
Les rocs s'entrechoquent, les monstres s'ébranlent,
Les hommes foulent le chemin de l'enfer et le ciel se crevasse.*
(Surtr ferr sunnan með sviga lævi,
skínn af sverði sól valtíva;
grjótbjörg gnata, en gífr rata,
troða halir helveg, en himinn klofnar.)

¹⁰ Comme à la strophe 64:

*Elle voit une salle se dresser plus belle que le soleil,
Couverte d'or, à Gimlé, l'Abri du Feu :
C'est là que les fidèles troupes vont habiter
Et pour l'éternité jouiront du bonheur.*
(Sal sér hon standa sólu fegra,
golli þakðan, á Gimléi;
þar skulu dyggvar dróttir byggva
ok of aldrdaga ynðis njóta.)

Les documents datés de cette fin des années 70 commencèrent alors à mentionner un membre obscur du politburo appelé *Gorbatchev*.

Voilà tout ce qui concernait Runeberg dans les archives du SIN. Si la troisième guerre mondiale avait été gagnée par les Russes, le général chilien aurait peut-être été déclaré espion et condamné à perpétuité ou à la peine de mort. La victoire de la Liberté ne lui apporta pas, néanmoins, les honneurs symétriques. Tout demeura secret et, pendant que Mikhaïl Sergueïevitch se disposait à récupérer son prix Nobel à Oslo, sur la côte opposée de la péninsule scandinave, sur la Baltique, Völuspá commençait à être démantelée avec la même discrétion qu'elle avait été créée.

Les résultats de l'investigation réalisée par Eva Runeberg étaient donc formels : son père non seulement restait exempt de toute faute mais il pouvait presque être considéré comme un héros d'après les critères établis à la fin du vingtième siècle. L'amiral Murat, en revanche, rentrait un peu plus difficilement dans le cadre de ces critères. L'intelligence aigüe d'Eva Runeberg ne tarda pas à démasquer son adversaire. S'il était vrai –comme elle l'avait reconnu dans la salle de jeux du fundo– qu'elle ne pouvait pas lire l'écriture *devanâgarî*, ce n'était pas parce qu'elle ne l'avait pas apprise, mais parce qu'elle l'avait tout simplement oubliée, faute de pratique. Le professeur David White, avec qui elle avait étudié la philologie indo-européenne à Chicago, était indianiste de formation, et exigeait l'étude des rudiments du sanscrit, parmi lesquels entrait la mémorisation du syllabaire *devanâgarî* qui en fin de compte s'était avéré ne pas être compliqué du tout. Mais les années ajoutées à sa fébrile activité de plaideuse évaporèrent (évaPORRèrent, comme aurait dit Einar Már Jónsson, son professeur d'islandais) le fluide déchiffrement de ces signes qu'Eva Runeberg avait un jour maîtrisé. Elle s'était donc montrée relativement sincère lorsque dans la salle de jeux de Lo Espejo elle avait avoué son ignorance de l'écriture indienne. Elle pouvait seulement déchiffrer rapidement des mots faciles comme le nom de l'Inde, भारत *Bhârata* (*Bhârat* en hindi), ou comprendre la transcription en *devanâgarî* de mots anglais comme एअर इंडिया *Air India* ou इंडियन एयरलाइन्स *Indian Airlines*. Le reste de son ignorance avait été un jeu qu'elle avait décidé de jouer avec son hôte, car elle savait bien sûr que *catur* voulait dire « quatre » et que le *c* de la transcription en caractères latins se prononçait *tch*. Elle n'ignorait pas non plus que *hasti* voulait dire éléphant vu que tout lecteur débutant en sanscrit avait forcément croisé à un moment donné l'un de ces pachydermes dans les amusantes fables de l'हितोपदेश *Hitopadeśa* ou du पञ्चतन्त्र *Pañcatantra*, lesquelles, comme celles d'Ésope, avaient amplement inspiré Samaniego, Iriarte et La Fontaine.

Une personne de la qualité d'Eva Runeberg ne pouvait donc pas tarder à comprendre que le personnage qui apparaissait plus de trois mille fois sous le nom d'*Aryamán* dans les documents du SIN classés par Jennifer et Elisabeth n'était autre que l'amiral Murat.

अर्यमन् *Aryamán* était une divinité secondaire du panthéon védique qui présidait essentiellement aux relations humaines, protégeait la libre circulation sur les chemins, et plus tard finit par devenir synonyme du Soleil. Le suffixe *-man* le définissait grammaticalement comme substantif d'action, et de ce fait *arya-man* devait signifier (uniquement du point de vue étymologique) quelque chose comme *protecteur* ou *ami des Aryens* —ou simplement *concernant les Aryens*. Bien entendu, la perspicace avocate ne commit pas la grossière erreur de penser que Murat faisait une allusion directe à la stupide interprétation raciale du concept d'*aryen* développée en Allemagne au milieu du dix-neuvième siècle et démesurément amplifiée par les nazis. Eva Runeberg savait que l'amiral n'était ni stupide ni ignorant et qu'il avait voulu plutôt se référer au concept primaire du mot अर्य *ârya*, qui désigne quelqu'un ou quelque chose de noble, vénérable et honoré. Un tel concept était présent dans le nom du pays appelé Iran, dans celui de certains Ossètes du Caucase appelés Iron, et peut-être même dans le peuple qui donna son nom à l'Irlande, les Erainn.

En parcourant des études sur la question, qui allaient de Thieme à Dumézil, en passant par Renou, Benveniste et Bailey, Eva Runeberg parvint à discerner toute la complexité contenue dans le nom *Aryamán*. S'il était hors de doute qu'un tel mot dérivait du nom du peuple des *ârya*, le mot अर्य *arya* dérivait quant à lui d'un mot très court mais extrêmement complexe, अरि *arí*, qui pouvait signifier « ami » et « pieux », mais dont l'acception la plus courante en sanscrit classique était en fait « cupide », ou tout simplement « ennemi ». Benveniste comparait une telle contradiction sémantique avec celle du mot indo-européen **ghosti*, qui d'un côté donna le latin *hostis*, hôte (*guest*, en anglais), et de l'autre le latin *hostis*, ennemi, origine du mot français « hostile ».

Paul Thieme, en 1938, avait trouvé une première solution à la question dans son étude intitulée *Der Fremdling im RigVeda, eine Studie über die Bedeutung der Worte arí, aryá, aryamán und ârya*. Selon cette interprétation, le mot *arí* avait primitivement signifié *étranger* (*Fremdling*), signification qui dans le ऋग्वेद *RgVeda* apparaissait tant dans son sens neutre que dans son acception subjective, celle-ci se subdivisant à la fois en subjectivité favorable et défavorable. L'acception favorable montrait l'étranger comme un ami, un hôte qu'il fallait accueillir, destinataire et donateur de cadeaux et bénédictions. L'acception défavorable présentait l'*arí* comme un rival (concurrent) face aux

richesses ou aux faveurs des dieux ; ou simplement comme un ennemi. Plus tard, Georges Dumézil (avec le profond désaccord de Thieme) avait nuancé une telle interprétation en supposant que le concept d'étranger (favorable ou défavorable) contenu dans le mot *arí* faisait référence à quelqu'un extérieur à ma personne et à ma famille, mais appartenant au même monde culturel, linguistique et religieux que le mien. L'étranger absolu, le barbare, l'infidèle, le « non *arí* », se situait sur un plan complètement différent étant donné qu'il ne partageait pas les mêmes valeurs et qu'il ne croyait pas aux mêmes dieux que moi. Un barbare, par exemple, n'était pas mon rival sur le plan religieux, puisqu'il n'allait jamais attirer à lui les faveurs de dieux auxquels il ne croyait pas et que de ce fait n'adorait pas. En revanche, un *arí* pouvait distraire le regard de ces mêmes dieux. Grâce à cette interprétation du mot *arí*, donc – un mot qui aurait désigné primitivement les membres d'une même et vaste communauté –, les dérivés *arya* et *ârya* qui faisaient référence au peuple indo-iranien furent expliqués de façon satisfaisante.

Eva Runeberg se souvenait du dîner avec sa mère et Murat dans le fundo. L'amiral avait fait allusion au livre d'un savant suédois qui l'avait considérablement impressionné : *Der arische Männerbund*. On y décrivait ces confréries guerrières – les मर्य *marya*, les « jeunes gens » – qui avaient dévasté le Proche-Orient avec leurs terrifiants chars de combat durant le deuxième millénaire avant notre ère, et dont l'analyse avait permis que les érudits fissent un pas de géant dans l'étude comparée des sociétés indo-européennes. Ce commentaire dénotait l'intérêt persistant de Murat pour les études indo-européennes, et surtout indo-iraniennes (aryennes). Voilà qui permit à Eva Runeberg de déduire que derrière le surnom *Aryamán*, si chargé de complexité et de contradictions, se cachait l'inquiétante et riche personnalité de l'amiral.

Mais ce ne fut pas tout : le détail qui avait posé le plus de problèmes au déchiffrement de Carlos fut finalement ce qui confirma de manière définitive l'identification de Murat à *Aryamán*. L'analyse des documents réalisée par Jennifer et Elisabeth montrait clairement qu'*Aryamán* était le fondateur et unique responsable d'une organisation dont elles avaient déjà vu le nom au dos des photos du centre de détention du désert d'Atacama : Equus October. Or, beaucoup de documents se référant à cette organisation présentaient, à la fin des chiffres de la cryptographie habituelle, une série de lettres que Carlos n'avait pu décrypter :

utásvásyârâtyârîrhîśá utányásyârâtyâvrkohlîśâḥ

Lorsqu'elle les vit, Eva Runeberg se rendit immédiatement compte qu'elles ne correspondaient à aucun code mais qu'elles représentaient un texte : un texte sanscrit transcrit en caractères latins. C'était probablement la fidèle transcription de quelque ancien poème des Védas ou des ब्राह्मण

Brâhmaṇas, vu que tous les accents étaient notés et qu'il n'y avait pas de séparation entre les mots.

Avant tout, elle sépara les mots qu'il était possible de séparer :

utá sváśyâ árátyâ arír hí śá

utányáśyâ árátyâ víko hí śáh

Ensuite, à l'aide de la grammaire de Whitney qu'elle avait achetée à Harvard, elle traduisit le texte, exercice qui ne s'avéra pas particulièrement difficile. Elle se rendit rapidement compte que dans la première partie de chaque vers il y avait deux mots s'accordant au génitif singulier qui signifiaient respectivement « [délivre-nous] de l'ennemi (अरति *arāti*-) qui vit parmi nous (स्व *svá*, “suus, propius” en latin) », et « [délivre-nous] de l'ennemi extérieur (अन्य *anyá*, “alius, alienus”) ». A cette symétrie entre les génitifs de *svá* et d'*anyá* correspondait celle des nominatifs qui se trouvaient dans la seconde partie des vers : la symétrie entre *arí* et *vrka*. Elle conclut de cette façon que l'on pouvait obtenir la traduction suivante :

Délivre-nous de l'ennemi que nous abritons en notre sein : il est le traître ;

Délivre-nous de l'ennemi qui vient de l'extérieur : il est le loup.

Le mot वृक *vrka*, « loup », ne lui posa pas le moindre problème. Mais l'autre mot était précisément le mot *arí*. Il était évident qu'elle ne pouvait pas traduire « *délivre-nous de l'ennemi que nous abritons en notre sein : il est l'ennemi* », cela aurait été non seulement tautologique mais cacophonique et même absurde. Stimulée donc par les érudites études qu'elle venait de lire à propos d'*Aryamán* (et encouragée par la cinquième acception du dictionnaire de Grassman qui traduit *arí* par *gottlos*, *der Gottlose*, « athée », « infidèle »), Eva Runeberg s'était permise de traduire *arí* par le mot « traître », qui représente *quelqu'un de l'intérieur qui s'est détourné du droit chemin au point de se conduire en ennemi*.

Cependant, peu après avoir trouvé, dans le neuvième chapitre du ṚgVeda, l'hymne au dieu-drogue सोम *Soma* auquel étaient dédiés ces vers¹¹, Eva

¹¹ ṚgVeda, 9, 79, 3:

उत सवस्या अरात्या अरिर्हि ष उतान्यस्या अरात्या वर्यो हि षः

धन्वन्न तर्ष्णा समरीत तानभि सोम जहिपवमान दुराध्यः

utá sváśyâ árátyâ arír hí śá utányáśyâ árátyâ víko hí śáh

dhánavan ná trṣṇâ sám aríta tán abhi sóma jahí pavamāna durādhyàḥ

Eva Runeberg traduisit :

Délivre-nous de l'ennemi que nous abritons en notre sein : il est le traître ;

Délivre-nous de l'ennemi qui vient de l'extérieur : il est le loup.

Runeberg pensa que, s'il n'avait pas été un mot tellement chargé d'équivoques, il aurait été plus convenable dans un tel contexte d'employer, au lieu du mot « traître » le mot « Judas », mot qui en espagnol traduisait les différents aspects de l'inquiétante personnalité de l'ancien disciple de Jésus. Judas avait été l'un des noms les plus nobles du peuple hébreu. Ce fut la tribu de Judas qui donna son nom au royaume qui réussit à se conserver pur après la mort de Salomon, le schisme d'Israël et la déportation. Des personnages excellents comme David ou Jésus avaient appartenu à la tribu de Judas. Au premier siècle avant l'ère chrétienne, ce fut Judas Macchabée qui, après avoir vaincu les généraux d'Antiochos, purifia le Temple et fit recouvrer aux Hébreux la liberté de vivre conformément à leurs coutumes. Finalement, l'un des frères de Jésus s'appelait Judas, et deux Judas (celui de Jacques et l'Ischariote) s'étaient trouvés parmi les douze élus par le Verbe. Ce nom, יהודה Yehûdâh –loué soit יהוה Yahweh–, qui en était arrivé à représenter par antonomase le peuple élu par Dieu, finit par évoquer l'homme de mauvaise volonté par excellence. Quel autre mot pouvait mieux traduire le concept d'*ari* ?

Eva Runeberg était perdue dans ces réflexions lorsqu'elle se souvint de la dernière phrase prononcée par Murat devant elle à Lo Espejo : *que la menace vienne des Judas ou des loups, je serai toujours là...*

Enivrée par son triomphe, elle pensa (nous savons qu'avec raison) qu'à présent plus rien ni personne ne pourrait lui résister.

A partir de cet instant, les recherches avancèrent avec beaucoup plus de fluidité. Les documents révélaient qu'Equus October, l'organisation fondée par Murat-Aryamán, était l'une des pires inventions des hommes, dépassée seulement –peut-être– par les centres d'expérimentations humaines menées en Allemagne pendant les années 30 et 40 du siècle précédent. Le nom d'Equus October faisait référence à un sacrifice dans lequel un cheval était littéralement dépecé en l'honneur de Mars et des anciens rois de Rome. Dans le centre de l'Atacama, néanmoins, on ne tuait ni dépeçait les chevaux mais ce que la plupart des gens appelaient *êtres humains* et qui en cet endroit étaient appelés *rouges, communistes, ou terroristes*.

Eva Runeberg reconnut de nouveau la marque *aryenne* de Murat dans l'appellation Equus October, puisque le sacrifice romain avait un équivalent presque jumeau en Inde appelé अश्वमेध *Áśvamedha*. Peut-être l'amiral avait-il choisi le nom latin afin que les participants au projet puissent le prononcer plus ou moins correctement, étant donné que le projet était franchement

*Que, comme dans le désert, la soif le terrasse
Soma au flux limpide, anéantit l'homme aux pensées fourbes !*

international. Ce fut là que se constituèrent les bases pour la lutte contre le terrorisme panaméricain dont l'une des ramifications serait plus tard l'opération *Condor*. Là aussi l'on fit les dernières expérimentations avec la tapajine pour la rendre infailible. Dans ce projet, *Aryamán* se coordonnait avec *Le Pape*, ainsi qu'avec cet autre mystérieux personnage de Völuspá appelé *Monseigneur*. Ensemble, ils constituaient une triade (une *trimûrti*, selon la terminologie indienne de Murat) qui recevait le curieux nom de *Les Luthériens*.

L'essentiel ne tarda pas à être clarifié : de nombreux documents compromettaient la responsabilité de Murat-Aryamán dans les enlèvements et *interrogatoires spéciaux* (euphémisme utilisé par l'armée au lieu du mot *torture*), et certains allaient jusqu'à révéler la présence de l'amiral pendant les susdits *interrogatoires*. Cependant, le travail d'Eva Runeberg et de son équipe ne faisait que commencer. Il ne fallait pas seulement terminer le classement des preuves au fur et à mesure qu'on les trouvait, mais il fallait absolument trouver des témoins qui ratifieraient et authentifieraient ce que les documents révélaient. Heureusement, la plupart du travail de classement pouvait déjà être effectué par Jennifer et Elisabeth, et l'on pouvait à nouveau employer Carlos, ce qui activerait notablement les choses.

Elle décida de se charger personnellement d'un seul cas, un cas qui l'avait profondément marquée lorsqu'elle était étudiante, le cas de Juan Ordóñez Stahl. Elle demanda qu'on lui réunît toute l'information existante sur ce sujet –dans les documents du SIN et dans toute autre source–, puis elle s'enferma de nouveau dans sa bibliothèque pour l'étudier.

Tout s'était passé avant la naissance d'Eva Runeberg, pendant les premiers mois de la révolution libératrice des forces armées. Mais l'affaire avait tellement terrorisé les membres de l'oligarchie de Santiago que l'on en parlait encore bien des années plus tard. Cela lui avait toujours paru trop effroyable pour être vrai.

Comme son nom l'indiquait sans aucune ambiguïté, Juan Ordóñez Stahl appartenait aux familles Ordóñez et Stahl, lesquelles faisaient partie du très imperméable cercle des cinquante familles les plus riches du Chili. En 1973, le jeune Juan étudiait à Arica, dans le nord du pays. Comme sa famille restait sans nouvelles de lui après le début du mouvement des forces armées, son père prit le premier avion disponible pour aller à sa recherche. Grâce à ses relations, monsieur Ordóñez parvint à obtenir une déclaration relativement concrète de la part des carabiniers : *On a appris qu'il a été arrêté, mais on ne sait pas exactement ce qui s'est passé. Il a disparu.* Lorsqu'il fut convaincu qu'il n'obtiendrait aucun autre renseignement, monsieur Ordóñez revint à Santiago pour rencontrer personnellement les membres de la junte militaire et

implorer (à genoux) leur médiation. Après un bref appel téléphonique effectué par l'amiral Merino Castro en personne, Ordóñez sut que son fils, d'abord détenu par les carabiniers, puis transféré aux autorités navales, avait péri au cours d'un malencontreux incident, et qu'il avait été enterré dans la fosse commune du cimetière militaire d'Antofagasta. Ordóñez partit alors en direction de cette ville, mais cette fois en compagnie de son épouse, qui avait pris l'irrévocable décision de savoir ce qui était réellement arrivé à son fils. On les mena au cimetière, on déterra un cercueil, et la mère du jeune homme dit : *Je veux voir mon fils. Enlevez le couvercle.* Après presque trente ans, ces événements faisaient encore jaser avec stupeur les hautes sphères de Santiago : *On lui avait coupé les oreilles, ses yeux avaient été complètement brûlés, et il ne lui restait plus un seul ongle. Ils ont renoncé à lui déboutonner le pantalon.*

En lisant les documents obtenus dans le SIN, madame Runeberg tomba de nouveau sur cette histoire, mais cette fois dans la version froide et précise des rapports des services du renseignement de la marine, et non plus sous forme de récit destiné à faire frissonner les aristocrates dans l'une de ces orgies douces auxquelles Enrique et elle participaient de temps en temps. Elle se souvint que lors de l'une de ces fêtes certains joyeux noceurs ayant ingurgité leur dose syndicale d'alcool avaient eu l'idée géniale d'attacher à l'aide de draps les extrémités d'une victime et s'étaient mis à lui couper les oreilles avec des couteaux imaginaires. L'un d'entre eux commença à se promener brandissant ses trophées invisibles tandis que les autres criaient *Ordóñez, torero !* en hommage au célèbre matador de Ronda. Soudain, un autre eut une trouvaille encore plus géniale : *Maintenant qu'il a les oreilles, qu'on lui donne la queue !*

Tout prenait un aspect si différent à présent qu'Eva Runeberg pouvait lire l'ordre de transfert de l'accusé Juan Ordóñez Stahl aux autorités navales, ordre signé par l'amiral Julio César Murat en personne (à cette époque il n'utilisait pas encore le cryptonyme *Aryamán*). Tout était si différent maintenant qu'elle savait que Murat avait assisté aux interrogatoires. Tout lui parut si crûment banal lorsqu'elle lut l'ordre de trouver, *à tout prix, sur ordre du commandant en chef de la marine*, les restes de Juan Ordóñez Stahl enterrés dans le camp de concentration de Pisagua, *les mettre dans un cercueil et les transférer au cimetière militaire d'Antofagasta.*

Ce fut lors de la lecture de ce dossier qu'Eva Runeberg apprit que le père du jeune Ordóñez vivait encore. De retour à la capitale, madame Stahl de Ordóñez s'était jetée par la fenêtre du bureau de son mari. Deux jours plus tard, monsieur Ordóñez avait été interné dans l'hôpital psychiatrique de l'élite, l'hôpital *San Juan de la Cruz*. C'est à ce même endroit que se trouvait encore l'unique membre de l'oligarchie de Santiago qui pouvait apporter un témoignage recevable sur l'implication de l'amiral Murat dans cette affaire. Elle devait aller le voir.

La lucidité de Santiago Ordóñez parvint à surprendre et même à émouvoir l'insensible Eva Runeberg. Au début, la subtile avocate n'aborda aucun sujet délicat, craignant de choquer et de déstabiliser le pauvre homme. Mais lorsqu'elle entra dans le vif du sujet, monsieur Ordóñez ne se mit pas à pleurer –sa voix ne se mit même pas à trembler– et à aucun moment il n'hésita sur un renseignement ou sur une date. Il décrit tout par le détail, avec grand calme et précision : son voyage dans le nord, sa rencontre avec les membres de la junte, la découverte macabre, le suicide de son épouse auquel il avait assisté plus que passivement. Il lui parla, surtout, du conflit prolongé qui l'avait opposé aux Murat, et qui constituait probablement le mobile principal de l'effroyable acharnement dont il avait été victime.

Finalement, lorsque maître Runeberg lui demanda s'il était prêt à témoigner au sujet de tous ces faits devant un tribunal, monsieur Ordóñez n'hésita pas un seul instant et lui répondit :

–Certainement. J'ai attendu ce moment pendant presque trente ans.

5. Beröringen

*Elle se rappelle la première Bataille au monde,
Quand ils percèrent Ivressor de leurs lances
Et dans la halle d'Óðinn la brûlèrent.
Trois fois ils brûlèrent la trois fois née
(Avec acharnement –pourtant elle vit encore).*

*Sorcière on l'appelait dans les maisons qu'elle visitait,
La sibylle, völvá clairvoyante sachant manier la baguette ;
Où qu'elle le pouvait, pratiquait la magie, ensorcelant les esprits séduits,
Toujours faisant la joie des femmes perverses.¹²*

À une certaine époque l'homme nommé *Indra* avait voulu trouver refuge dans la lecture incessante de ce passage de la *Völuspá* qu'un ami lointain lui avait envoyé. Il était sincèrement convaincu que les êtres qui avaient succombé au pouvoir de son verbe –êtres qui en fin de compte n'étaient pas si différents de lui– auraient contribué tôt ou tard à l'œuvre du mal, comme *Ivressor* dans ce poème, comme *Tarpeia* à Rome. Il n'avait aucun doute sur le fait qu'il avait œuvré pour le bien, et pourtant son âme n'obtenait pas le répit dont elle avait tellement besoin.

On dit que cet homme vit encore, reclus dans quelque couvent isolé, essayant d'extirper de son esprit encore lucide (lucidité qui contribue à exacerber son supplice), l'image d'une jeune Brésilienne qu'il avait fait supprimer physiquement. Il ne l'avait jamais vue en personne, et une fois, une seule, il avait vu deux photos d'elle dans le dossier de sa *QL*¹³. Elle n'était

¹²*Völuspá*, 21-22:

Þat man hon folkvíg fyrst í heimi,
es Gullveigu geirum studdu
ok í höll Hárs hána brendu,
þrysvar brendu þrysvar borna,
(opt ósjaldan, þó hon enn lifir).

Heiði hétu hvars til húsa kom,
völu velsþá: vitti hon ganda;
seið hvars kunni, seið hug leikinn;
æ vas hon angan illrar brúðar.

¹³*QL* est le sigle utilisé habituellement dans le quartier général de la CIA à Langley, Virginie, pour désigner les assassinats. Une passionnante étude réalisée par le professeur Daniel Chavarría est la seule source de cette chronique à propos d'*Indra*. D'après cette étude le fonctionnaire de la CIA reçut le dossier de la *QL* de la jeune femme le 17 mars 1974, le jour de la Saint-Patrick. Elle était la fille du professeur Farias de Carvalho, un botaniste brésilien, ami du docteur da

qu'une personne parmi les centaines qui avaient péri sous les ordres d'*Indra* afin de ne pas compromettre la rédemption du monde ; mais jamais il n'avait pu oublier son doux regard, pénétrant et tenace. Puis un jour, au crépuscule de sa vie, il l'avait vue entrer dans sa propre demeure, réincarnée dans la fiancée de l'un de ses petits-fils.

Au lieu de considérer cette jeune fille comme une simple invitée, *Indra* la perçut comme une apparition. Elle lui fit penser à la mauvaise *völva* du poème, *la trois fois née*, celle qu'on nommait *sorcière dans les maisons qu'elle visitait*. Gullveig était son vrai nom islandais, joliment traduit par son ami en Ivressor : « ivresse de l'or ». Il sentit que son âme défaillait et, au lieu de se réconforter à l'idée qu'il avait fait tuer un être maléfique, il se produisit en lui une confusion telle, mélange de remords et de frayeur, qu'il chercha un refuge dans la foi de ses ancêtres et partit s'enfermer dans un monastère.

De tels faits confirmèrent que Murat était un homme génial, puisque ce fut lui qui avait donné à *Indra* ce cryptonyme, et aucun autre nom ne pouvait mieux lui convenir.

La principale épithète du dieu guerrier इन्द्र *Indra* –qui le suit tout au long du *R̥gVeda*– est celle qui le définit comme वृत्रहन् *Vṛtrahán*, « le meurtrier (ou destructeur) de वृत्र *vṛtra* », besogne qui sauva l'univers de la destruction. Les textes védiques parlent en de termes vagues de ce *vṛtrá* ou *Vṛtrá* ; on y donne seulement à comprendre qu'il est quelque chose comme la Résistance personnifiée, parfois on le représente sous la forme d'un serpent (ou d'un

Silva, l'ethnologue qui avait vécu avec les *mãos de macaco*. Le professeur Carvalho avait été renversé par une voiture le 13 décembre 1972, mais onze jours plus tôt il avait envoyé une lettre à sa fille où il racontait la découverte du docteur da Silva à propos des vertus analgésiques de la plante. Il avait vu en 1958 près du haut Rio Negro quelques arbres (qu'il avait classifiés sous le nom de *Phyllanthus zibethinus*) qui correspondaient à la description de da Silva, et fin 1970 il en avait découvert d'autres dans cette même région grâce à un batelier de Manaus. La jeune femme s'était étonnée de la disparition des livres allant des années 58 à 60 lors de la vérification des archives de son père à l'Académie Pauliste de Botanique avant leur transfert à la Bibliothèque Nationale. Puis, elle avait appris le suicide du docteur da Silva, d'habitude optimiste et gai. Son beau-frère lui avait alors proposé d'organiser avec le batelier de Manaus une expédition à la recherche de ces arbres mystérieux. Cette curiosité prit fin lorsque le beau-frère, la jeune femme, sa sœur et le batelier reçurent leur QL. Ils reposent encore de nos jours dans la forêt. Tous quatre avaient un nom, mais à la CIA on les désignait au moyen de sigles. La jeune femme qui hantait *Indra* avait été appelée TPZ-2032, mais son vrai nom était Gabriela. La source de cette chronique décrit de la façon suivante les impressions d'*Indra* lorsqu'il vit les photos prises par les assassins : *Le visage de Gabriela était d'une sérénité impressionnante. Elle semblait vivante. Elle avait les yeux ouverts et les sourcils légèrement arqués, comme si elle lui demandait pourquoi, le regardant sans répit.*

dragon). La métaphore de Murat était claire : le serpent vr̥trá était le long, tentaculaire et tortueux empire soviétique que le projet USHER¹⁴ créé par Indra se chargerait d'annihiler.

Il y a en outre dans les Védas un demi-dieu (अर्धदेव *ardhadeva*) associé à Indra qui lui aussi porte l'épithète de *destructeur* de Vr̥trá, son nom est त्रसदस्यु *Trasádasyu*, « celui qui fait trembler les ennemis des dieux (ou les démons) ». Son lien avec Indra apparaît dans R̥gVeda VIII, 36, 7 : « *Indra, tu as, toi seul, aidé Trasádasyu dans la bataille des hommes.* » Ce personnage assisté d'Indra est décrit dans RV., IV, 38, 1 comme *kṣetrāsām... urvarāsām ghamām dāsyubhyo abhībhūtim ugrām* : « *conquérant des terres habitables, conquérant des terres cultivables, destruction pour les ennemis, supérieur, fort* ». Toutes ces caractéristiques ne pouvaient cesser d'évoquer à Murat le pays pour lequel Indra travaillait : les États-Unis d'Amérique.

Mais les faits menèrent les équivalences entre la mythologie indienne et la réalité mondiale bien au-delà de ce qu'avait prévu l'amiral chilien. L'invincible dieu Indra, l'être supérieur par excellence, le vainqueur des démons नमुचि *Namuci*, शम्बर *Śambara*, बल *Bala* et विश्वरूप *Viśvarūpa*, y réfléchit à deux fois quand arriva l'heure d'affronter un ennemi aussi puissant que lui-même. Le मार्कण्डेयपुराण *MārkaṇḍeyaPurāṇa* affirme que voyant que ce grand démon Vr̥trá était destiné à le tuer, Indra, souhaitant la paix, malade de peur (भयआतुर *bhayātura*), lui envoya les sept Sages, lesquels firent, entre lui et Vr̥trá, amitié et conventions –eux, les Sages à l'âme béate, dévoués au bien de tous les êtres. Quand, en violation de la convention, Vr̥trá eut été tué par शक्र *Śakra* (=Indra), alors, de celui-ci, accablé par le meurtre commis, la force physique se défit.

Après cette lâche trahison survint la fuite d'Indra, décrite d'une façon aussi brève que déchirante dans le R̥gVeda (I, 32, 14) : *Qui as-tu vu comme vengeur du Serpent, Indra, pour que la peur soit entrée dans ton cœur après l'avoir tué, et que, les quatre-vingt-dix-neuf cours d'eau, tu les aies traversés comme un faucon apeuré traverse les espaces ?...*

¹⁴Murat donna le nom de *Vajra* à l'arme principale du projet USHER, la tapajine. वज्र *Vajra*, représentée dans l'iconographie indienne par un éclair, un marteau ou un trident à trois ou quatre pointes, était un missile-foudre, l'arme préférée d'Indra pouvant elle aussi recevoir l'épithète de Vr̥trahān.

Le cinquième chant du महाभारत Mahābhārata ne dévoile pas qui Indra fuyait, mais il raconte du moins où il s'arrêta : son épouse demanda à une sorte de voyante divine (une völva !) appelée उपश्रुति Upaśruti¹⁵ qu'elle la guidât jusqu'à sa cachette. Les deux femmes traversèrent monts et forêts, elles allèrent au-delà de l'हिमालय Himālaya, ensuite Upaśruti alla à l'Océan, large de nombreux योजन yojanas, et parvint à une grande île couverte de toutes sortes d'arbres et de plantes rampantes. Elle y vit un beau lac céleste, couvert d'oiseaux, large de cent yojanas et long d'autant. Là, par milliers, se trouvaient des lotus célestes, de cinq couleurs, bourdonnants d'abeilles, épanouis. Or, au milieu de ce lac s'étendait un beau grand champ de lotus dominé par un haut lotus jaune à la tige dressée. Ayant fendu celle-ci, la femme du dieu vit Indra, inséré dans les fibres. Voyant son seigneur revêtu d'une forme toute menue, la déesse se donna, elle aussi, une forme menue, et Upaśruti fit comme elle...

Ce fut en 1992, peu après l'effondrement du Vṛtrā soviétique, que l'homme nommé Indra vit en sa demeure même l'apparition qui l'obligea à fuir et à se cacher parmi des Carmélites. Murat, qui lui avait choisi le nom d'Indra pour célébrer son grand pouvoir, n'aurait jamais imaginé que le créateur du projet USHER suivrait un destin aussi semblable à celui de son dieu éponyme. Runeberg non plus ne pouvait prévoir, lorsqu'il envoya le poème sur Ivressor à l'affreux et timide fonctionnaire de la CIA, que quelques années plus tard la *trois fois née sorcière* apparaîtrait chez lui.

De toute façon, les deux militaires chiliens, des vrais hommes, ne se posaient de telles questions métaphysico-existentielles que dans le but de passer le temps, comme ils l'auraient fait avec n'importe quel autre problème intellectuel. Alors qu'Indra était déjà bientôt cloîtré depuis neuf ans, les deux Chiliens, qui ne s'en doutaient absolument pas, prenaient un bain turc, complètement nus, dans le luxueux Country Club de Santiago.

Runeberg était arrivé le premier. D'autres membres du club étaient présents dans la grande salle au style vaguement mozarabe, mais ils s'étaient retirés peu à peu, le laissant seul. Alors qu'il allait se lever pour prendre une douche, quelqu'un, qu'il ne distingua pas clairement à cause de la vapeur, entra et se dirigea vers lui. Lorsque l'inconnu le salua, Runeberg –non sans contrariété– le reconnut immédiatement. C'était Murat, prononçant une phrase qui avait tout pour irriter Runeberg : *Comment allez-vous, Monseigneur ?*

¹⁵Proprement "Rumeur"; mais Hopkins traduit : «boon-granting-Rumor, an evil spirit in Sūtras»; Roy: «Divination»; et Renou: «sorte d'oracle prédisant l'avenir».

Runeberg, comme Murat, n'avait absolument aucun remords face à son passé. Il était tout à fait convaincu d'avoir pris les bonnes décisions au bon moment, et il savait qu'une grande partie de ses compatriotes le comprendrait de cette façon. Ce qui lui déplaisait c'était l'insidieuse trahison des États-Unis, qui récemment s'étaient mis à la mode en se faisant passer pour des blanches colombes, révélant de temps en temps des détails indiscrets sur leurs anciens alliés. C'est pourquoi il avait été gêné du fait qu'on l'appelle par l'un de ses anciens cryptonymes.

Comme il avait remarqué l'irritation de son ami, Murat entreprit de le calmer, lui garantissant qu'il n'y avait pas d'espions dissimulés dans le hammam et qu'en plus ce pédé de Clinton avait été mis à la porte de la Maison Blanche.

—Et tu crois donc —répondit Runeberg encore plus agacé— qu'avec l'autre pédé de Bush II les choses vont changer ?

—Bon, et puis, qu'est-ce que tu veux, mon salaud —lui rétorqua irréfutablement Murat—, tu préfères peut-être que je t'appelle *La Vulve* ?

L'éclat de rire de Murat devint insupportablement contagieux, et Runeberg dut finalement admettre qu'il s'était montré excessivement pédant, arrogant et con lorsqu'il s'était choisi *Völva* comme pseudonyme pour sa mission scandinave. Il se souvint ensuite avec une certaine nostalgie du pays de ses ancêtres, et il évoqua sa découverte en Finlande du vrai sauna, le *savusauna*, le « sauna de fumée », qui consistait à chauffer un grand tas de pierres dans une cabane fermée. Une fois les pierres chaudes, on éteignait le feu et on ouvrait de petites fenêtres pour évacuer la fumée. À ce moment on pouvait entrer pour jouir de la chaleur sans rien perdre de l'oxygène qui manquait tant dans les autres saunas.

—Il faut absolument que tu viennes voir ma nouvelle propriété de la cordillère —conclut Runeberg, animé par cet enthousiasme qui l'envahissait chaque fois qu'il se souvenait de sa chère Suède—. Il y a là le seul vrai sauna de tout le pays. On l'a fait construire près de notre lac et l'on y a planté des bouleaux partout. Nous avons de la neige en hiver pour nous rouler dedans et des branches de bouleau au printemps pour nous fouetter. La seule chose qui manque ce sont les nuits d'été qu'il y a en Suède. Tu te souviens comment l'horizon devient rouge et jaune à minuit ? C'est comme des lèvres qui sourient. Toi qui es allé jusqu'à Uppsala en 75, tu dois avoir vu encore mieux que moi les sourires de la nuit de ce formidable été.

—Moi j'aime mieux les sourires verticaux —commenta Murat, d'un air faussement sérieux—. En plus, je n'aime pas particulièrement être fouetté.

Ensuite, souriant malicieusement, il précisa que s'il invitait un joli dos ou une bonne poitrine qui accepterait d'être disciplinée, il pourrait compter sur sa présence, *moi je ne suis pas comme ce petit connard qui a raté la dernière fête*

pharaonique du millénaire sous prétexte qu'il avait pris froid. Tu te fais vraiment vieux, misérable de merde !

Runeberg ne se sentit pas atteint par cette dernière remarque. Depuis ses soixante ans, quand ses cheveux (qui avaient été dorés) étaient devenus tout à fait argentés, son apparence physique n'avait en rien changé. Il restait aussi droit et athlétique qu'il l'avait toujours été, et ses muscles n'avaient rien perdu de leur dureté. Dans le hammam, la fermeté d'un tel corps contrastait avec la peau flasque et la silhouette quelque peu courbée de Murat.

—Je t'assure que j'ai vraiment regretté de ne pas y avoir été —déclara sincèrement Runeberg—, surtout quand Altagracia m'a raconté comment tout avait été organisé. Mais c'est peut-être mieux comme ça : Altagracia m'a dit que ce séjour en tête à tête lui a permis de renouer ses relations intimes avec Evita.

—C'est bien, ça —conclut Murat.

Dans la foulée, profitant de ce que le thème d'Eva était abordé, Murat demanda sèchement à Runeberg s'il savait en quoi consistait le travail de sa fille en ce moment. La question était sans importance en soi, mais elle recelait une brutalité si intense qu'elle laissa Runeberg sans réponse.

Murat n'en attendait pas une. Il lui expliqua qu'il savait ce que la fille de Runeberg manigançait, il savait qu'on l'avait mise à la tête d'une sale manœuvre de la Barbera Mining qui consistait à trouver un moyen d'obliger Chileminas à leur vendre la plupart de ses actions. Il se durcit davantage lorsqu'il lui asséna que jamais il n'aurait imaginé qu'une famille aussi distinguée que la famille Sotomayor eût pu abriter en son sein des traîtres d'une telle espèce.

Tout fut dit en peu de mots, pas beaucoup plus que ceux que l'on vient de citer dans le paragraphe précédent de cette chronique. Murat n'avait même pas pris la peine de prononcer le nom de Runeberg, soulignant de façon on ne peut plus franche son inexistence et sa perpétuelle condition de parvenu.

Le visage du général vira brutalement au rouge, et il envoya sur-le-champ un violent coup de poing à la face de Murat. Celui-ci, prévoyant pareille réaction, esquiva le coup et saisit énergiquement le bras de son adversaire, tout en le regardant droit dans les yeux. Ce fut dans cette position qu'il conclut son raisonnement et son avertissement :

—Tu sais mieux que personne qu'Evita ne peut pas se permettre de porter des coups bas contre moi ou ma famille.

Cette unique phrase suffit pour que Runeberg comprît l'ampleur de sa défaite. Il cessa alors de lutter et baissa le regard.

Voyant qu'il avait atteint son objectif, Murat lui lâcha le bras et le laissa seul afin qu'il réfléchît à la solution d'un problème qui était à présent partagé par eux deux.

Runeberg n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour réfléchir. Il n'avait pas vraiment le choix. Le lendemain, il se leva plus tôt que d'habitude. Sans attendre son chauffeur, qui arrivait une heure plus tard, il partit en voiture jusqu'au centre équestre du Club de Polo. La famille y possédait trois chevaux, mais Eva était la seule à les monter régulièrement. Il demanda qu'on en sellât un, puis se mit à parcourir les pistes cavalières. Quelques minutes plus tard, il reconnut sa fille, qui montait Parrandero, leur meilleur cheval, qui avait été nommé ainsi en hommage au célèbre destrier de María Félix.

Eva revoyait son père pour la première fois depuis les fêtes, étant donné qu'elle s'était pratiquement cloîtrée pour se remettre à l'étude des archives du SIN. C'était encore un homme de belle allure, et son visage allongé avec son menton volontaire lui donnait un air de croisé revenant à cheval de Saint-Jean d'Acre. Il ressemblait indubitablement à Max Von Sydow, même s'il tenait moins du chevalier Antonius Block du *Septième Sceau* (*Det sjunde inseglet*), que de l'ingénieur Andrée du *Vol de l'Aigle* (*Ingenjör Andrées luftfärd*). C'est à ce moment seulement que sa fille se rendit tout à fait compte qu'elle se trouvait face à l'un des vainqueurs de la guerre froide, et elle crut enfin comprendre ce qu'avait voulu dire le général de Gaulle lorsqu'il se mettait à prononcer le mot *grandeur* dans tous ces discours qu'il avait enregistrés pour la postérité. L'image qu'elle se faisait de son père, qui pendant la fête d'anniversaire avait déjà atteint des sommets, arriva à cet instant précis à son apogée avant l'irréversible effondrement. Elle l'imagina dans sa demeure du Gotland, coordonnant les agents étrangers entraînés par la CIA, la NSA et le MI6, constituant, grâce à sa pénétrante intelligence, une pièce irremplaçable d'USHER. Ce fut l'une des rares fois où le visage d'Eva s'illumina d'un sourire sincère, franc, et presque ému.

Cependant, le général n'était pas d'humeur à percevoir le moindre de ces sentiments et pensées. Il commença par dire à sa fille qu'il avait beaucoup entendu parler de ses remarquables progrès avec Parrandero et qu'il désirait la voir en action. La phrase fut prononcée avec un enthousiasme sobre, et n'importe qui l'aurait trouvée sincère. Cependant elle sonna légèrement faux aux oreilles d'Eva, et l'estime qu'elle lui portait diminua imperceptiblement. Plus jamais cette vénération n'atteignit le niveau auquel elle était arrivée pendant la seconde précédente.

Ensuite tout alla très vite.

Après avoir parcouru quelques dizaines de mètres, Runeberg aborda la véritable raison de sa présence : sans faire de détours, il dit clairement qu'il avait appris qu'elle dirigeait une opération juridique destinée à déstabiliser Chileminas. *Ça ne m'intéresse pas de savoir quels moyens tu emploies pour y parvenir*, lui dit-il en substance, *mais ce que tu dois savoir, c'est qu'à une*

période de ma vie certaines affaires m'ont intimement lié à cette compagnie, et ce serait fâcheux qu'elle échappe maintenant au contrôle direct de la famille Murat.

Techniquement parlant, Runeberg ne mentait pas. L'exaltation qui avait imprégné l'air qu'ils respiraient quelques semaines avant et plusieurs mois après la révolution du 11 septembre avait créé une union presque mystique entre les militaires qui l'avaient déclenchée. Sublimée par cet esprit confraternel, la bonne volonté cessa d'être un précepte pour se transformer en une réaction spontanée. Runeberg en arriva même à penser que la ferveur qu'ils ressentaient devait ressembler à celle des premiers temps du christianisme. Murat, conscient du caractère irrésistible de sa guerre sainte, la compara à celle des premiers temps de l'islam. Ce fut ainsi que Runeberg devint sociétaire de la prospère Chileminas, et qu'il parvint enfin à se libérer de l'insupportable et humiliante pression qu'exerçait sur lui la famille Sotomayor.

Tout cela, néanmoins, appartenait à un passé lointain, et Eva se rendait parfaitement compte que ce n'était pas cela qui avait amené son père à venir la voir avec une telle urgence. Elle savait que cela faisait des années que Runeberg avait cessé sa participation à Chileminas et qu'il n'était pas ce genre de personnes pleines de gratitude qui essaient de défendre à tout prix leurs anciens bienfaiteurs. Quelque chose se cachait derrière cette solidarité.

Mais, ce qui agaçait Eva plus que tout, c'était cet intérêt soudain que manifestait son père pour son travail, lui qui depuis des années ne la voyait qu'aux Noël et anniversaires. Elle se souvint alors de la haine intense qu'elle avait éprouvée à son égard à l'adolescence, lorsqu'elle avait appris les injustices perpétrées pendant le coup d'État et constaté les liens de vassalité qui s'étaient tissés depuis lors entre son pays et les États-Unis. Elle sentit de nouveau la rage suscitée par cette manie qu'avait son père de l'appeler au téléphone chaque 11 septembre, habitude prise depuis qu'elle était partie faire ses études à Chicago.

La maturité avait adouci et même effacé toutes ces mauvaises impressions. À la lecture des nouveaux philosophes français surtout (qui étaient en bonne partie d'anciens gauchistes repentis), elle avait compris l'horreur insidieuse du communisme. Elle s'était rendu compte que cette idéologie renfermait quelque chose de beaucoup plus subtil et dangereux que les crimes spectaculaires de Mao ou Staline. Elle était parvenue à se convaincre en partie que ne pas réagir face à une pareille menace aurait été équivalent à l'attitude des puissances occidentales face à Hitler pendant la conférence de Munich.

Mais ce fut le souvenir de l'eau, du vent et de la lumière scandinaves qui l'avait sans aucun doute rapprochée de son père ; le souvenir de cette claire nuit d'été où ils avaient dansé au beau milieu d'un bois une mélancolique

scottish suédoise jouée par des violoneux invisibles. La force de ces souvenirs l'avait poussée à organiser l'anniversaire –et à concevoir la magnifique idée de la ballerine et du petit soldat de plomb.

Quelque chose empêchait néanmoins leur relation d'aller au-delà des invariables Noël-et-fêtes-d'anniversaire. Et jamais son père ne s'intéressa un tant soit peu à son travail, qu'il considérait comme un pur produit de l'influence des Sotomayor –lui, il aurait de loin préféré que sa fille continuât ses études de philologie à Chicago au lieu d'aller faire du droit à Harvard. Ce soudain intérêt porté à ses activités professionnelles eut donc pour effet d'irriter profondément Eva. Sans y penser presque, elle lui lança une petite question mordante dont les conséquences s'avérèrent inespérées : *Comment tu peux savoir tout ça, toi qui ne sais même pas où je travaille ?*

La phrase se voulait blessante, et en temps normal elle aurait été très efficace. Runeberg réagit comme on pouvait s'y attendre : il fronça les sourcils, serra les lèvres et fixa son regard dans les yeux de sa fille. Il respecta toutes les règles de l'attitude d'un père indigné. Pourtant, on sait tous à présent qu'il faisait semblant, qu'il jouait un rôle, car il n'était pas en condition de réagir normalement. La menace que Murat faisait planer sur lui neutralisait toutes ses émotions et seul son instinct militaire le guidait. Cet instinct l'induisit cependant en erreur. Il crut qu'il devait se montrer ferme et autoritaire à ce moment-là, comme il l'aurait fait habituellement. Il ne sut prévoir une chose plus qu'évidente : cette attitude ne ferait qu'exacerber l'esprit provocateur de sa fille. Il lui donna donc l'ordre de lui éviter la honte d'être vu comme le père de celle qui collaborait à la vente du pays aux yankees.

Froidement, elle lui rétorqua qu'elle ne faisait rien d'autre que terminer le travail que lui et ses collègues avaient commencé en 1973.

Le général ne s'attendait pas à une réponse aussi spontanée que tranchante. Il perdit alors tout sang-froid, (ce qui n'aggrava pas forcément la situation) et déclara qu'il n'était pas venu lui demander quelque chose mais lui exiger une totale obéissance. Eva le défia du regard. C'est à cet instant qu'elle crut lire dans ces yeux quelque chose que jamais auparavant elle n'aurait soupçonné. Cette expérience déconcertante la força à prononcer une dernière phrase avant de faire partir Parrandero au galop : *Ne m'oblige pas à croire que tu es de la même espèce que Murat.*

6. Domaren

Le 10 mars 1938, les chars blindés entrèrent en Autriche. Le 12, Vienne fut occupée. Le 14, le chancelier Hitler arriva dans son pays natal et le 15 fut proclamé l'*Anschluss*, l'union entre l'Allemagne et l'Autriche. Le 10 avril 1938, 99,73% des Autrichiens approuvèrent de façon démocratique la fusion dans le Troisième Empire.

À la fin de cette même année, inquiétée par l'oppression dont souffraient ses frères de sang sous le joug du perfide régime de Prague, la Grande Allemagne (Allemagne + Autriche) organisa une conférence à Munich pour résoudre le problème des droits de l'homme en Tchécoslovaquie. La France et l'Angleterre, avec la bénédiction de Joseph Kennedy, ambassadeur nord-américain à Londres, permirent à Hitler de rompre les chaînes qui asservissaient les Allemands de Bohême. L'année suivante, pour résoudre le problème des droits de l'homme en Pologne, les troupes allemandes traversèrent la frontière, libérant ainsi les membres du peuple élu enchaîné par le perfide régime de Varsovie. Pour réaliser cette tâche si humanitaire, l'Allemagne s'était mise secrètement d'accord avec l'URSS ; mais cette fois-ci, elle n'avait pas demandé la permission aux autres maîtres de l'univers.

トラ, トラ, トラ – *Tora, tora, tora ! (Tigre, tigre, tigre !)*. Ce fut avec ces trois mots, qui inspirèrent peut-être à Mao sa fameuse blague des *tigres de papier*, que l'on annonça l'imminente libération des peuples d'Asie. Déjà depuis 1931, avec la création d'une espèce de Texas japonais en Mandchourie, avait commencé un patient processus libérateur dirigé par les puissants parrains nippons. Un tel processus arriva à maturité lors de l'attaque de la baie *Eau à Perle*, port militaire de cette espèce de ce Texas ultramarin que sont les îles Hawaï. On proclamait ainsi la fin de la domination euro-nord-américaine en Asie et dans le Pacifique. Le même dimanche 7 décembre 1941 (ou lundi 8 selon la position par rapport à la ligne internationale de changement de date) Guam, Wake, Hong Kong, les Philippines et la Malaisie, territoires soumis par les Blancs, se transformèrent en théâtre de la lutte pour la liberté des peuples asiatiques. Les avions japonais envoyaient des messages qui présageaient richesse et prospérité pour tous. La nuit de Noël, Hong Kong, symbole de la domination anglaise, fut finalement libérée. Le 15 février 1942, ce fut au tour de Singapour. Le 6 mars, les Néerlandais de Batavia, capitale de la future Indonésie, capitulèrent. Un peu plus tard, les troupes japonaises libérèrent la Birmanie des Anglais, entrèrent dans Rangoon en compagnie du héros de l'indépendance Aung San (père du futur prix Nobel de la paix Aung San Suu Kyi), et ils s'emparèrent des raffineries et des réserves de pétrole. L'Asie allait enfin appartenir aux Asiatiques.

Cette croisade avait commencée timidement une dizaine d'années auparavant, et pour la justifier le Mikado avait des arguments bien plus

consistants que ceux utilisés par les États-Unis lors des massacres démocratiques d'autochtones et de Créoles pour édifier la patrie de la Liberté en Amérique. Les Japonais ne se sentaient pas uniquement motivés par cette soif de Liberté qui motivait leurs rivaux anglo-saxons, mais ils étaient aussi à la recherche de la dignité des Asiatiques : cela faisait plusieurs siècles que ces peuples avaient été harcelés par les Européens –et pendant plus de cent ans ils avaient été exploités méthodiquement par les Euro-États-Uniens. Alors, puisque (pour des raisons mystérieusement techniques) on ne pouvait concéder aux peuples d'Asie *le droit de disposer d'eux-mêmes*, on considéra qu'avait sonné l'heure que ce fût au moins un autre peuple asiatique qui se chargeât de les harceler et de les exploiter.

Le 18 mars 1938, moins d'un an après la libération de Pékin, Shanghai et Nankin par le Japon, et trois jours après la proclamation de l'Anschluß austro-allemand, le président mexicain Lazaro Cardenas nationalisa l'industrie pétrolière de son pays, pensant que cette fois il ne recevrait pas la visite de corps expéditionnaires en provenance du Nord. Il ne se trompait pas. L'intense effervescence que produisait en Asie un peuple aliéné par sa dignité, et en Europe un peuple ignorant des dernières avancées de la philologie et de l'histoire, attirait chaque fois davantage l'attention des États-Unis et des autres puissances pétrolières. Pendant plusieurs années, donc, comme la terre du désert bénie par quelques gouttes de pluie, l'Amérique se sentit revivre. Le Mexique exploitait placidement le pétrole qui lui appartenait, et au passage entreprit la réalisation d'une série d'œuvres d'art cinématographiques comme l'on n'en avait jamais vu –et comme l'on n'en a plus jamais vu dans toute l'histoire des Américains de troisième classe.

¡ Ay qué tiempos señor don Simón !, Distinto amanecer, Flor Silvestre, María Candelaria, Las abandonadas, Bugambilia, La perla, Enamorada, furent produites alors que le monde civilisé réglait ses comptes de façon très moderne et industrielle. *Río escondido, Maclovía, Pueblerina, Salón México, Una familia de tantas, Víctimas del pecado, Dos tipos de cuidado* et *El rebozo de soledad*, naquirent lorsque les parrains du monde étaient encore quelque peu étonnés. Les restes –les *ruines*, les *reliques*– de ces œuvres étaient exposées sur les murs du restaurant *Les Mémoires de l'Avenir* : Dolores del Río, María Félix, Andrea Palma, Joaquín Pardavé, Pedro Infante, Jorge Negrete, Pedro Armendáriz, les frères Soler, Arturo de Córdoba, David Silva, Marga López, Columba Domínguez, Roberto Cañedo, Ninón Sevilla, l'Indien Fernández... C'était là que maître Eva Runeberg avait donné rendez-vous au juge Arturo Nasar.

Arturo Nasar était l'un de ces magistrats récemment chargés d'enquêter sur les possibles crimes perpétrés pendant et après le coup d'État. La notion de *crime contre l'humanité*, façonnée en Europe, et la conséquente

imprescriptibilité qu'elle contenait, avait ressuscité de nombreuses plaintes enterrées depuis bien longtemps. La récente ouverture de certaines archives de l'Agence Centrale d'Intelligence des États-Unis avait encore plus compliqué les choses, créant une forte tension au sein de toute une génération de militaires chiliens. Cela avait submergé de travail certains juges parmi lesquels se trouvait Nasar. C'est pour cela qu'Eva Runeberg avait voulu le voir aux *Mémoires de l'avenir*, pensant qu'un rendez-vous dans un cadre professionnel aurait perturbé et surtout retardé la rencontre. Elle lui avait seulement dit qu'elle désirait resserrer les liens avec ses collègues de la magistrature dont elle s'était beaucoup éloignée dernièrement. Intrigué par une telle proposition, –et surtout flatté d'avoir attiré l'attention de *la poupée du barreau*–, il n'avait pas été très difficile pour Arturo Nasar de trouver un trou dans son emploi du temps pour placer un tel déjeuner.

Ils mangèrent formidablement bien, et Eva Runeberg fut charmante et vraiment drôle, racontant des blagues sur les juges les plus haïs de la cour. Nasar ne put s'empêcher de penser à ce film de Greta Garbo, *Ninotchka*, que l'on avait annoncé à sa sortie comme étant le premier film où Garbo riait. Au slogan *Garbo laughs !* pourrait correspondre un autre qui annoncerait que la Runeberg riait, car le rire de la *tombeuse du barreau* ressemblait beaucoup au rire grave et un peu déphasé de Greta Lovisa Gustafsson.

Peu à peu, ses plaisanteries s'éloignèrent du domaine purement juridique et chilien. Elles culminèrent avec celle que lui avait racontée Stanko Cerović, un ami yougoslave, pendant son dernier séjour à Paris : dans l'OTAN, au début de 1999, les États-Unis ne parvenaient pas à convaincre leurs 18 associés de la pertinence d'une attaque en Yougoslavie. Finalement, Madeleine Albright, la vénérable Secrétaire de l'État le plus puissant du monde, fut illuminée par une idée brillantissime. Elle prit le micro et s'adressa à l'assemblée de cette façon : *Voyons, jeunes gens, que préférez-vous, faire l'amour ou la guerre ?* Pris de panique, s'imaginant couchés à la merci de ce Titi le Canari hypertrophié, tous se mirent à hurler *la guerre, la guerre !*

Ils attendaient leur dernier tequila lorsque Eva Runeberg ouvrit son sac, en sortit un DVD et le posa sur la table, près de Nasar. Celui-ci se souvint tout à coup qu'il se trouvait face au plus jeune et plus sagace représentant de la banque Sotomayor et des Industries Michelsson, devant le plus impitoyable sicaire à la solde de *Pancrazi, Morisui y Asociados* ; et surtout face à la progéniture de l'architecte de la plus secrète organisation du SIM. Toute chimère de copulation s'évanouit comme par magie face à un être qui à cet instant lui parut plus répugnant et monstrueux que madame Albright elle-même.

Même sans prévoir une réaction si prévisible, Eva Runeberg aurait immédiatement remarqué la transfiguration du visage de Nasar. Sans prétendre le rassurer, elle lui dit :

—Je voudrais vous offrir cette modeste contribution. Cela vous fera économiser des mois, peut-être même des années de travail.

Eva Runeberg exagéra le ton ironiquement humble de sa voix, essayant de montrer à Nasar qu'elle aussi pouvait se moquer d'elle-même. Elle savait qu'il connaissait parfaitement ses origines, sa position sociale, le passé de son père, la firme pour laquelle elle travaillait et les affaires qu'elle dirigeait à ce moment-là. Elle savait également qu'il pensait que si vraiment le DVD contenait quelque chose d'intéressant, le prix qu'elle demanderait serait peut-être beaucoup trop élevé. Mais elle savait aussi que quand Nasar était en train de venir au monde, un soldat avait logé une balle dans le cou de sa mère, lui ouvrant ensuite le ventre avec un couteau à dépecer. Une femme qui avait voulu sortir la créature du ventre de la mère avait été égorgée par une femme-soldat. Sa sœur âgée de sept ans avait réussi à se cacher sous un cadavre et avait pu le sauver de l'asphyxie quand la troupe passa à la maison contiguë poursuivre sa joyeuse besogne de mort. Ces faits, qui s'étaient déroulés cinquante-trois ans auparavant, garantissaient à Eva Runeberg la collaboration la plus engagée du *Turc* Nasar.

—Qu'est-ce que c'est ? —dit-le juge regardant le disque sans le toucher.

—Ce sont les archives de la plus secrète ramification du SIN, appelée *Equus October*. Je ne sais pas si vous en avez déjà entendu parler. Beaucoup de membres de la marine y sont impliqués, mais surtout Don Julio César Murat. Je vous conseille par contre de ne pas le regarder avant d'avoir bien digéré votre déjeuner.

Le regard triste empli de désarroi que lui adressa le magistrat fut plus qu'éloquent. Alors, lui offrant son sourire le plus charmeur, maître Runeberg répondit par une autre question à celle inscrite dans les yeux maures de Nasar :

—Je ne peux pas, moi aussi, apporter mon petit grain de sel à la construction des droits de l'homme ?

7. Judas

Lorsque don Pedro de Valdivia fonda en 1544 la ville du Val de Paradis, jamais il n'aurait pu s'imaginer que ce petit port allait jouer un rôle fondamental dans cette triste histoire de larmes et d'enfer.

Il y avait dans cette ville une série d'entrepôts de la marine qui contenaient toutes sortes d'articles : des instruments de mort hors d'usage, des uniformes n'ayant jamais été portés, des appareils ne fonctionnant pas, des bandes magnétiques, de vieux films, des photos délavées et surtout des papiers. Dans l'une de ces réserves se trouvait, réparti en dizaines de milliers de fragments grands et petits, le compte-rendu de la révolution qui partit de Valparaíso pour libérer le pays –et l'Amérique continentale entière– du cancer communiste. Certains de ces éléments étaient très précieux du fait de leur rareté, car à l'époque où se situe cette chronique, de nombreux détails de cette épopée avaient été relégués aux oubliettes.

Là se trouvaient les premiers rapports qui annonçaient avec une froide inquiétude la victoire possible de Salvador Allende aux élections de 1970. Là était consigné laconiquement le faible avantage de 1,3% du candidat de l'Unité Populaire sur le candidat conservateur. Là se trouvaient aussi les comptes-rendus des premiers contacts entre l'attaché naval des États-Unis et de hautes personnalités de la marine chilienne pour étudier, avec l'assistance des autres forces armées, une solution visant à éviter que le Congrès ne ratifie Salvador Allende comme président.

Il y avait des détails précis à propos des contacts établis entre la CIA et certains membres de l'armée pour enlever le commandant en chef Schneider et créer un désordre qui empêcherait le Congrès de se prononcer en faveur d'Allende. Il y avait également des commentaires à propos de l'échec de l'enlèvement, qui se solda par la mort de Schneider, ce qui créa un consensus au sein du Congrès en faveur de l'élection d'Allende.

Il y avait des informations sur l'inquiétude d'une bonne partie des forces armées face au rapprochement entre le gouvernement et Cuba, face à la réforme agraire, face aux nationalisations. Il y était consigné que l'on pouvait compter non seulement sur l'appui de la CIA, mais aussi sur celui des grandes compagnies multinationales comme ITT, Kennecott et Anaconda, ainsi que sur celui de certaines associations nord-américaines de travailleurs qui pouvaient subventionner des grèves qui déstabiliseraient le gouvernement. L'on montrait de cette façon comment avait commencé à se manifester la solidarité entre les forces armées, les industriels, les commerçants et les propriétaires des transports.

On y voyait aussi avec clarté comment la CIA avait manipulé le groupe d'extrême gauche *Avant-garde Organisée du Peuple* afin qu'il assassinât en

juin 1971 un membre de la Démocratie Chrétienne. Celle-ci se verrait dès lors forcée de s'opposer radicalement au gouvernement.

A partir des élections législatives de mars 1973, dans lesquelles l'opposition avait obtenu la majorité, abondaient les communiqués qui dénonçaient les traîtres et les tyrans tels que le général Prats ou l'amiral Montero et le gouvernement illégitime et autoritaire d'Allende.

A partir du *tancazo* raté du 29 juin, organisé par le colonel Souper, commencèrent à abonder les rapports qui soulignaient la nécessité d'une participation plus active de la marine. À partir du 7 août, le SIN commença à détenir et à torturer des centaines de marins et de sous-officiers qui s'étaient montrés favorables au gouvernement pendant le mouvement de juin.

Pendant le 11 septembre, la mobilisation était partie du port de Valparaíso, avec l'aide de la flotte des États-Unis, présente dans la baie.

Tout cela était plus que clair dans les documents qui sommeillaient dans un entrepôt de la marine de cette ville que les matelots nommaient Pancho. Toutes ces informations furent connues un jour, mais un voile de silence et d'oubli semblait les avoir occultées.

D'autres détails en revanche, d'autres renseignements, d'autres noms, comme USHER, Equus October, Völuspá, Indra, Le Pape, Aryamán, Monseigneur et La Völva, seraient peut-être restés pour toujours dans les ténèbres s'ils n'avaient pas été retrouvés et copiés, pendant le printemps précédent (tels l'empreinte virtuelle de quelque trésor enfoui), par les hommes d'Eva Runeberg.

Dans cet entrepôt de la marine se trouvaient les originaux d'une épopée beaucoup plus importante (et infiniment plus secrète) que l'aventure du 11 septembre : l'histoire des expérimentations qui parvinrent à transformer la tapajine en *Vajra*, l'arme terrible du dieu Indra.

Pendant toute la guerre froide, et même après la fin du régime du général Pinochet, cet entrepôt de la base navale de Valparaíso était resté sous haute surveillance, grâce à la coopération des conseillers de la marine nord-américaine –payés, bien entendu, par le contribuable chilien. Cependant, durant les années 90 l'existence de telles archives tomba peu à peu (ainsi que les informations qu'elles contenaient) dans l'oubli. En 1999, afin de réaliser certaines économies liées aux élections qui se rapprochaient, on accorda à cet entrepôt une surveillance ordinaire.

Au début de cet hiver 2001, quelques mois après la visite photographique du commando envoyé par Eva Runeberg, un court-circuit nocturne provoqua un éphémère mais torride jour d'été qui en finit avec tout.

Le matin suivant (le jour où on allait le tuer), Arturo Nasar circulait en voiture sur l'autoroute de la cordillère qui allait de chez lui à Santiago. Il avait

neigé la nuit précédente, mais la neige ne joua aucun rôle dans ce qui advint juste après. L'une des nombreuses courbes sembla droite au chauffeur. La voiture continua tranquillement d'avancer jusqu'à se précipiter dans le vide. Ainsi s'acheva la carrière de ce juge chilien qui avait été extirpé du ventre de sa mère le vendredi 9 avril 1948 à دير ياسين Deir Yassine, un petit village de Judée qui n'existe plus.

Exactement au même instant, dans un pays où commençait l'été et où le soleil entamait déjà sa descente, un hélicoptère décollait d'un stade de football. Quelques minutes plus tard, l'appareil atterrit sur l'aéroport de Tuzla, dans le secteur états-unien de la fédération croato-musulmane de la république de Bosnie-Herzégovine. A bord se trouvait l'ex-président yougoslave Slobodan Milošević, qui venait d'être vendu au Tribunal Pénal International de La Haye pour la somme d'un milliard de dollars. À l'autre bout du monde, Eva Runeberg se disposait à prendre le petit-déjeuner dans son bureau avec messieurs Randall et Page de la Barbera dans le but de les mettre au fait des progrès de leur affaire.

Soudain, un coursier ouvrit la porte avant d'être rapidement rattrapé par Elisabeth, car elle avait reçu des ordres stricts d'éviter que la réunion fût dérangée. Avant que les choses ne tournent au drame, maître Runeberg demanda calmement de quoi il s'agissait et le coursier sans mot dire lui remit un petit paquet avant de partir. Elle le posa sur son bureau et commença son rapport comme si rien ne s'était passé.

Pendant les années 70, son pays était passé par une période de violence inouïe durant laquelle s'étaient compromises certaines personnalités qui jouissaient jusqu'à présent d'un grand prestige. Malheureusement, Julio César Murat était l'une d'elles. Eva Runeberg était en mesure de prouver l'implication de l'amiral dans des actes indignes de son rang et même de sa qualité d'être humain. Elle avait aussi sous la main des documents et témoignages qui prouvaient le caractère illégitime de certaines de ses acquisitions. Son dossier clé était le cas Ordóñez qui montrait clairement (et par chance Santiago Ordóñez était encore en vie pour en témoigner) comment s'était tramé un complot cruel pour détruire moralement et presque physiquement un homme qui, bien qu'il eût commis l'erreur de profiter des lois de 1971 sur la nationalisation du cuivre pour fragiliser gravement le Consortium Chileminas, avait subi des représailles dont la dureté était démesurée. Bien entendu, tous ces faits dataient de plus de vingt-cinq ans, mais la nouvelle jurisprudence internationale pourrait abolir certaines prescriptions et les aider à délivrer le pays des militaires et des entrepreneurs qui avaient fait tant de mal. Elle était certaine qu'avant la fin de l'année le Consortium Chileminas pourrait compter sur un conseil d'administration plus

moral, et qu'il pourrait surtout se flatter d'être une filiale de la Barbera Mining Company.

Aucun des participants à cette réunion si décisive ne savait qu'exactement 612 années auparavant, un 28 juin (15 juin selon le calendrier julien), eut lieu dans une vaste plaine nommée le Champ du Merle (*Kosovo Polje*, dans la langue de la contrée) la légendaire bataille où Lazar –prince de la Moravie–, Vuk Branković –seigneur de Priština– Tvrtko I Kotromanić –roi de Serbie et de Bosnie– et Gjon Kastrioti –seigneur de moyenne Albanie et père du futur Skanderbeg– s'allièrent contre la puissante armée d'invasion du sultan ottoman Murat I. Murat mourut ce jour. Lazar fut capturé et décapité *sur le cadavre du sultan*, selon la légende. Tvrtko I donna l'ordre d'annoncer aux cours européennes que les armées chrétiennes avaient vaincu les infidèles. Mais les enfants de Gjon Kastrioti durent partir à la cour ottomane en qualité d'otages, et les héritiers du prince Lazar négocièrent la paix, devenant vassaux du nouveau sultan Bayazid I, fils de Murat, et véritable vainqueur de la célèbre bataille du Kosovo.

Lorsque la réunion prit fin, Eva Runeberg ouvrit le petit paquet qu'elle avait reçu avec tant d'urgence. C'était un DVD. Elle l'introduisit dans son ordinateur.

Tout d'abord elle ressentit une vertigineuse sensation de déjà vu. Elle se voyait parcourir de nouveau les dossiers du SIN. Elle se retrouvait face à un ensemble d'informations aussi vaste, détaillé et complexe que celui qui venait de lui faire passer tant de mois de mauvaise humeur, d'insomnies, d'égarement et de fascination.

Elle ne tarda pas, néanmoins, à en remarquer les différences. Elle observa avant tout que même si le corpus des documents traitait de choses semblables, certains noms et même certains passages étaient censurés au moyen d'épaisses lignes noires. Elle vit ensuite que ces documents ne provenaient pas du SIN mais de son frère jumeau, le SIM, le service du renseignement de l'armée de terre. Mais c'est en parcourant les transcriptions des interrogatoires qu'elle trouva la différence fondamentale entre les deux dossiers : elle vit que le nom des officiers qui n'étaient pas censurés étaient de vrais noms, et non des pseudonymes comme dans les dossiers du SIN. Seul *Le Pape*, ce mystérieux personnage qui dans les documents du SIN apparaissait comme un agent de liaison de la CIA, cachait sa véritable identité.

Une force irrésistible obligea alors Eva Runeberg à chercher une section que d'instinct elle ne voulait pas trouver : *Völuspá*. En la parcourant rapidement, elle tomba sur la transcription d'un interrogatoire. La confession était minutieusement annotée, ainsi que la méthode employée pour l'obtenir.

Le nom des opérateurs (euphémisme utilisé pour nommer les bourreaux) était censuré, de même que celui de la plupart des officiers présents. Le premier nom de ceux-là apparaissait cependant très clairement : Général Nils Runeberg Ugarte.

Eva Runeberg parvint à dominer la première réaction de panique qui commençait à l'envahir. Elle sortit vite le DVD de l'ordinateur. Elle s'apprêtait à le ranger dans sa boîte lorsqu'elle vit que l'on ouvrait la porte de son bureau, ce qui la fit légèrement sursauter.

C'étaient Jennifer et Elisabeth, affichant une expression si sombre qui fit croire pendant quelques secondes à Eva Runeberg qu'elles aussi avaient vu le DVD. En réalité, elles venaient l'avertir qu'il y avait eu un incendie dans les archives du SIN la nuit précédente, et que l'on procédait à ce moment même à une opération de recherche du juge Nasar, qui était sorti très tôt de chez lui et dont on n'en avait plus de nouvelles.

Si Eva Runeberg s'était trouvée dans son état d'esprit habituel, ou si elle avait réussi à se dominer, sa réaction se serait située dans la tessiture de la surprise ou de l'indignation. Mais ce n'était pas le cas. Sa réaction fut par conséquent, complètement inappropriée. Elle ne se montra pas scandalisée, et sa surprise fut extrêmement mitigée. Elle dit laconiquement à ses assistantes qu'elle devait rentrer d'urgence à la maison. Elle leur demanda uniquement de dire à Carlos d'arrêter pour le moment la classification du dossier. Elle les appellerait plus tard. Très tard, peut-être, ou le lendemain matin assez tôt.

À cause de la circulation relativement dense qui se formait dans les rues de Santiago pendant l'heure du déjeuner, l'arrivée d'Eva Runeberg à sa résidence de *Los Patos* coïncida avec la tombée du jour à l'aéroport de La Haye, juste au moment de l'atterrissage d'un avion en provenance de Tuzla qui transportait son précieux chargement d'un milliard de dollars.

Lorsque les portes du Centre de Détention des Nations Unies de Scheveningen s'ouvraient pour accueillir pour sa première nuit le plus célèbre prisonnier des droits de l'homme, de l'autre côté du monde Eva Runeberg s'apprêtait à examiner son nouveau DVD.

Au terme de plus de douze heures de travail intense, malgré les nombreuses lacunes et franges noires qui effaçaient certains passages du dossier, elle put se faire une idée assez cohérente (bien qu'encore incomplète) des activités secrètes de son père.

D'après ces documents, Völuspá avait effectivement été fondée par le général Runeberg le 2 octobre 1973. À l'origine, elle avait rassemblé les meilleurs éléments du service de renseignement de l'armée de terre pour surveiller de près tout possible mouvement clandestin qui pourrait mettre en péril le fragile équilibre qui venait de se mettre en place dans le pays. Mais fin

1973, *Le Pape* arriva au Chili faire une reconnaissance du terrain car le nouveau régime du général Pinochet semblait très prometteur. Un rapport adressé au quartier général de Langley et daté du 20 novembre 1973 vantait les qualités intellectuelles et l'audace du général Nils Runeberg (le nom de l'expéditeur était censuré, car c'était sans doute le vrai nom du *Pape*). Deux jours plus tard, *Le Pape*, Runeberg et xxxxx partaient pour xxxxx. À leur retour, la mission de Völuspá fut complètement modifiée et l'on créa une organisation parallèle du nom d'Equus October, financée par les services secrets de la marine. Désormais, les deux organisations allaient conjuguer les talents de leurs chefs et de leur personnel pour travailler dans la mise au point de l'arme principale du projet xxxxxxxx.

Ce dernier mot censuré correspondait, Eva Runeberg le savait très bien, au projet USHER. La tapajine était seulement mentionnée sous le sigle TT, qu'elle interpréta sans grand effort comme *Tapajos Tree* ou *Tapajos Tea*.

Les expériences avec la drogue miraculeuse commencèrent tout de suite après ce voyage. Une usine de salpêtre dans le désert d'Atacama servit de laboratoire provisoire tandis qu'on approuvait la construction, dans un endroit plus reculé du désert, d'un ambitieux centre expérimental qui reçut le nom grandiloquent de *Centre de Recherche Equus October*. Eva Runeberg savait déjà que le centre avait été conçu par Murat, et que sa construction avait débuté le 26 février 1974 avec l'appui financier de la CIA et de la marine des États-Unis, et l'assistance technique de l'US Air Force.

Mettant les deux dossiers en parallèle, il devenait évident que les archives du SIN contenaient essentiellement les rapports envoyés à Langley, ce qui les allégeait de certaines descriptions un peu crues. En revanche, dans les archives du SIM se trouvaient les comptes-rendus internes qui décrivaient en détail les tests qui avaient été réalisés aussi bien dans le laboratoire provisoire que dans le centre de recherche. Tout montrait que les expériences étaient placées sous la responsabilité directe de Völuspá, c'est-à-dire du général Runeberg, dont l'esprit puissant avait voulu explorer toutes les potentialités de la tapajine.

Pour commencer, on reproduisit la méthode thérapeutique primitive utilisée par les indigènes amazoniens qui consistait à administrer deux fois la drogue pour supprimer la douleur au moyen de la suggestion. Mais comme il a été dit plus haut, l'on tenait cette fois à explorer toutes les capacités de la drogue. La méthode scientifique fut portée à ses limites les plus extrêmes : on provoqua toutes sortes de blessures et de fractures pour analyser les réactions des sujets avec et sans l'influence de la drogue ; on réussit à faire marcher certains sujets après leur avoir coupé les tendons d'Achille ou fracturé les tibias ; on constata la résistance au feu ou à l'ablation d'un membre après avoir suggéré l'insensibilité pendant le sommeil induit par la drogue, etc., etc. C'est

ainsi que se poursuivait en toute rationalité un dossier qui comprenait plus de deux cents pages.¹⁶

Puis on explora les effets psychologiques de la drogue. De la possibilité de faire changer quelqu'un de goût, d'opinion ou de préférence, jusqu'à l'amener à trahir, tuer ou torturer ses propres camarades et même sa famille. On testa aussi diverses combinaisons de torture avec la drogue pour optimiser les aveux.

Une bonne partie de ces expériences avait déjà été réalisée en Uruguay au début des années 70. Eva Runeberg n'avait pas oublié le volumineux *Protocole Montevideo* qui avait été intégralement reproduit dans les archives du SIN. À cette époque la répression contre les Tupamaros fournissait suffisamment les chercheurs en cobayes humains. Mais la recherche de ce qui le 26 octobre 1972 avait été considéré comme étant *la grande découverte psycho-pharmacologique du siècle* devait se poursuivre à une échelle supérieure.

Fin 1973, le Chili commença à être considéré comme un endroit très propice pour ce genre d'activités, ce qui expliquait l'arrivée du *Pape* dans le pays.

Puis tout s'accélérait. Les documents laissaient penser que quelque chose d'important avait dû se produire aux États-Unis le 25 février 1974. Le signe le plus visible en fut le commencement des travaux du centre de l'Atacama dès le lendemain, le 26 février. Grâce à l'efficace collaboration entre les deux pays défenseurs de la liberté, le Centre de Recherche Equus October put commencer ses premières activités deux mois plus tard. Pourtant les premières études du centre n'apparaissaient pas dans le dossier qu'Eva Runeberg venait de recevoir. Il semblait avoir une lacune qui allait de début mars jusqu'en octobre de la même année, car à partir de ce mois les dates des rapports reprenaient leur continuité. On faisait en outre quelques références à des expériences antérieures au mois d'octobre 1974 qui ne figuraient pas dans le dossier. Néanmoins, cette lacune –qui joue un rôle très important dans cette chronique– fut considérée insignifiante par Eva Runeberg car elle commençait à être saturée jusqu'à la nausée par tous ces détails désagréables.

Cléments, les geôliers du Centre de Détention des Nations Unies ne réveillèrent pas le nouveau détenu à l'heure réglementaire. Ils savaient que le premier jour l'on dormait très mal. Lorsque l'ex-président yougoslave ouvrit

¹⁶Eva Runeberg ne put ne pas penser au compte-rendu qu'elle avait lu le mois précédent dans le journal français *Le Monde* à propos d'un livre qu'un général nommé Aussaresses venait de publier où il décrivait avec une certaine satisfaction les services rendus par la torture à la république française pendant la guerre d'Algérie.

enfin les yeux sur ce magnifique jour d'été, les yeux d'Eva Runeberg contemplaient, des hauteurs de sa résidence, le lac de lumière de la ville de Santiago. Elle avait éteint les lumières de la maison, elle avait éteint les ordinateurs et s'était approchée de la grande fenêtre d'où l'on voyait le jardin et, au loin, la ville entière. L'impitoyable hiver avait arraché les dernières feuilles de tous les arbres, et leur silhouettes semblaient des mains, semblaient des griffes, semblaient des lances, des aiguilles, des épines. Elle voulut s'imaginer ce que l'on sentirait à être transpercé par l'une d'elles. Elle se reput dans la pensée de se voir intimement pénétrée par l'une d'elles. Puis, se tournant vers la cheminée, elle se vit plongée dans les braises qui restaient. Enivrée de douleur, toute frémissante d'indignation à cause d'une humiliation qu'elle n'avait jamais ressentie, elle se mit à marmonner quelque chose où le mot *runeberg runeberg* revenait sans cesse. *Runeberg : montagne des runes... Runeberg... Ruine-berg. Montagne de ruines, tas de merde, va te faire foutre général Runeberg, sale nazi. Tu as foutu tout mon travail en l'air, fils de pute.*

Contrairement à l'ex-président Milošević, Eva ne dormit pas pendant sa première nuit. Elle dédia une bonne partie de ce temps à considérer la possibilité d'une duperie savamment élaborée à propos de tous ces documents. Mais elle conclut que de toute façon elle s'était laissée guider par ses *maudites impulsions de féministe à la con* et elle dut reconnaître sa stupidité d'avoir pu imaginer qu'un général avec les responsabilités de son père pendant le coup d'État eût pu être préservé de toute faute.

Sans aucune gêne, elle réveilla ses assistantes avant l'aube pour leur demander de se rendre immédiatement chez elle. À leur arrivée, elle donna l'ordre à Elisabeth d'effacer de leurs ordinateurs toutes les données concernant le SIN et partit avec Jennifer chez Carlos.

Il n'était pas encore sept heures et ce ne fut pas une tâche facile de se faire ouvrir par quelqu'un qui considérerait neuf heures comme une heure du petit matin. Carlos avait les yeux aussi rouges que ceux de Murat la dernière fois, et ce détail mit Eva si mal à l'aise qu'elle devint encore plus hautaine et méprisante que d'habitude. Elle lui donna sèchement l'ordre de copier tout son travail sur un DVD et d'effacer ensuite tout ce qu'il y avait dans les disques durs des ordinateurs, y compris les données du décryptage.

L'impassible Carlos montra pour la première fois certains signes d'agacement. Il comprenait très bien qu'un dossier aussi délicat pût affecter les nerfs les plus solides et cela ne le gênait pas du tout d'avoir été tiré du lit si tôt pour entendre pour la deuxième fois qu'on le mettait à la porte, mais sa patronne lui avait transmis son propre malaise et il commençait à perdre le contrôle de soi. Eva mit un point final à cette affaire de la manière la plus

cassante et efficace : elle sortit son carnet de chèques et en signa un pour un montant capable de dissoudre l'amertume la plus tenace.

Avant huit heures et demi –sans avoir dormi, sans s'être lavée ni maquillée et à peine coiffée– Eva traversa la grande porte d'entrée de l'hôtel particulier que l'amiral Murat utilisait comme pied-à-terre à Santiago.

Il l'attendait en lisant tranquillement son journal dans un fauteuil. La table était mise pour le petit déjeuner et il lui proposa très courtoisement de prendre quelque chose avec lui. Mais Eva n'avait pas du tout envie de jouer la comédie et lui tendit sans aucun préambule les trois DVD qu'elle portait.

–Vous avez gagné cette fois –lui dit-elle simplement.

–Tu te trompes, ma chère Evita –lui répondit Murat sans le moindre ton d'ironie dans sa voix–, c'est le Chili qui gagne. Notre patrimoine, c'est ce que nous avons de plus précieux.

–Je n'ai pas du tout envie de discuter de ça avec vous. Vous avez quelque chose d'autre à me dire ?

Murat regarda les étiquettes des DVD. Il en jeta deux dans la cheminée et tendit le troisième à Eva.

–Garde-le, ne serait-ce qu'en tant qu'aide-mémoire. J'imagine que tu as tout effacé de tes ordinateurs.

Eva regarda le DVD avec dégoût. Murat insista :

–Vraiment, garde-le. De toute façon on a effacé certains passages de 1974.

Eva le prit et le jeta dans la cheminée. Puis elle fit demi-tour et partit.

Elle partit loin, c'était une fuite. Elle ne supportait pas le mauvais goût de cet échec, elle ne supportait pas les visages qu'elle voyait, la langue qu'elle entendait, cet accent de petit peuple qui lui semblait plus que vulgaire. Elle ne supportait pas non plus le fade hiver de Santiago. Elle expédia donc ses affaires les plus urgentes en un peu moins d'un mois, et partit vers l'été, vers son chaleureux oasis parisien.

Cependant, le mécanisme qu'elle avait mis en route était devenu autonome, comme les automates de Murat, comme HAL 9000. Tandis que l'avion qui l'éloignait de son insupportable pays survolait l'Atlantique infini, un employé franchissait la porte du Palais de Justice de Santiago portant un carton à bout de bras. Il gravit les marches monumentales du hall, parcourut les vastes couloirs, entra dans d'innombrables bureaux identiques (qui semblaient être le même bureau multiplié par des miroirs parallèles), jusqu'à trouver l'ancien bureau du juge Nasar. Il demanda où il pouvait laisser les affaires trouvées dans la voiture du juge dont la police n'avait plus besoin. Une secrétaire lui dit de laisser tout sur le bureau vide.

Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que l'amiral Julio César Murat ne considérât lui aussi la nécessité d'échapper à la foule politico-économiquement déchaînée de son pays. Un autre juge (dont la famille avait vécu quelque chose d'assimilable à ce qui s'était passé avec celle de Nasar) s'était mis à récupérer les notes et le disque dur de l'ordinateur trouvés sur le lieu de l'accident. C'étaient les seuls éléments qui n'avaient pas été atteints par le virus mortel qui corrompit les données de tous les ordinateurs ayant été à la portée de feu le *Turc*.

Lorsque Murat apprit que le satanique Jodorow arrivait peu à peu à reconstituer le dossier piraté par la Runeberg dans les archives du SIN, il décida d'agir avec la même prudence qui l'avait sauvé de nombreuses fois, et partit passer quelque temps dans l'une des propriétés anonymes qu'il avait acquises au moyen de prête-noms dans un pays tranquille et discret. Mais avant de disparaître, faisant un bref transit par l'Union Européenne pour effacer sa trace dans cette zone où il n'y avait plus de contrôle aux frontières internes, il rendit une dernière visite à Eva.

Les raisons qui poussèrent Murat à se rendre chez sa plus récente ennemie furent nombreuses et complexes. Parmi elles l'on pourrait citer la légendaire perversité de l'amiral, son très probable et même légitime désir de vengeance, son indéniable talent à mettre en scène des situations dramatiques, son sens de l'équilibre esthétique. Le fait qu'il se trouvât à Paris ce bel 11 septembre n'en fut pas une moindre raison. Avec une forte dose de cynisme il acheta une bouteille de champagne bien frappé pour aller fêter à sa manière le 28^{ème} anniversaire du soulèvement des forces armées en compagnie de *sa chère Evita*. De surcroît c'était un mardi, comme ce jour de 1973, il s'en souvenait très bien, car beaucoup de ses compagnons d'armes avaient considéré comme un très bon présage le fait de lancer le mouvement de libération du pays le jour du dieu de la guerre.

Vingt-huit ans plus tard Murat se trouvait donc sur le point de commencer une nouvelle lutte pendant un autre mardi 11 septembre et il pensa que cela pourrait être aussi un très bon présage. Puis il pensa, amusé, que dans les langues germaniques chères au suédois Runeberg, mardi (*Tuesday, Dienstag, tisdag, týsdag*) était dédié à Týr, ce vaillant dieu qui sauva l'Univers, laissant sa main en gage dans la gueule du loup Fenrir.

Une raison moins tortueuse pourrait néanmoins suffire à expliquer la visite de Murat : il était convaincu qu'en dévoilant toute la vérité à *Evita*, il réussirait à l'assujettir de manière efficace et durable.

Pendant le trajet à travers Paris, Murat évoqua les moments intenses vécus avec Runeberg lorsqu'ils participèrent ensemble à l'aventure qui débarrassa définitivement le monde du communisme. Il se rappela ce jour de novembre où le docteur Sydney Gottlieb arriva à Santiago en provenance de Montevideo

en mission de reconnaissance. Après avoir détruit en 1972 la plupart des dossiers de son projet MKULTRA (projet qui était devenu une collection d'activités sadiques sans la moindre rigueur scientifique), Gottlieb, prétextant qu'il prenait sa retraite pour partir en Inde s'occuper d'une léproserie, s'était en réalité rendu en Uruguay s'initier aux merveilles de la tapajine. Le mouvement de libération ayant réussi au Chili, il ne tarda pas à s'y rendre. Le lendemain de son arrivée, l'ancien directeur de la section chimie du *Technical Services Staff* de la CIA se trouvait déjà à Lo Espejo et le jour suivant ils convoquèrent Nils. Quelques jours plus tard, ils s'envolèrent pour Washington d'où un hélicoptère les emmena au quartier général de Langley pour rencontrer monsieur Patrick Flaherty.

Flaherty tint à parler en espagnol. Il le parlait parfaitement, avec un léger accent cubain car, même s'il était fils d'Irlandais, il était né à La Havane. Il s'était tout de suite rendu compte que ses deux invités appartenaient à son monde, ils partageaient les mêmes goûts artistiques et littéraires, et ils s'accordaient à approuver Poe en reconnaissant que *Le bonheur ne se trouve pas dans le savoir, mais dans l'acquisition du savoir*. La seule chose qui incommodait légèrement Flaherty était la désinvolture si latine de ses deux hôtes qu'il n'avait jamais pu développer, même s'il avait été élevé à Cuba. Il les invita passer la nuit dans sa résidence sur les rives du Potomac. Le lendemain, il leur parla d'USHER.

Bien entendu, Flaherty s'était bien renseigné à propos de tous les détails de la vie des deux Chiliens. Il s'était chargé de vérifier s'ils avaient suivi un chemin aussi droit que le sien, sans jamais s'écarter de la loyauté envers leur patrie et les valeurs qui avaient permis l'épanouissement de la civilisation occidentale. De surcroît, ils étaient brillants et érudits, et pourvus d'une ambition qui allait bien au-delà du simple pouvoir politicien. Les goûts sexuels de Murat lui provoquaient une certaine répulsion, mais ils étaient amplement compensés par l'immense influence économique et sociale dont celui-ci jouissait dans son pays. De plus, ces perversions pourraient éventuellement être utilisées comme moyen de pression au cas où il y aurait un problème quelconque. Runeberg, en revanche, semblait être parfait. Tel un diamant, il était régulier, prévisible, transparent, lumineux, dur et froid.

Il était bien sûr possible de trouver des personnes aussi brillantes aux États-Unis, mais cette mission –qui comportait certains points qui ne concordaient pas précisément avec certains principes de la civilisation occidentale– avait justement besoin de recruter cette sorte de janissaires pour maintenir le pays de la Liberté éloigné de tous ces miasmes.

Flaherty leur proposa d'organiser les choses de la façon suivante : Runeberg remodelerait Völuspá, son équipe suivrait un stage au Panama et il recruterait de nouveaux membres. Certains retourneraient au Chili se charger

de perfectionner l'arme absolue d'USHER, d'autres partiraient vers la côte suédoise de la Baltique pour y créer une base secrète. Murat, de son côté, organiserait l'infrastructure du centre d'expérimentation et se chargerait de coordonner les opérations entre la Suède, le Chili et les États-Unis.

C'est moi qui ai donné au Gringo son goût pour l'Inde, se souvint Murat. Il adorait le nom d'Indra que je lui ai trouvé. Le petit con s'entêtait à dire que la sémiotique et toutes ces conneries servaient à quelque chose, mais je lui ai appris ce que c'est que la vraie philologie et la linguistique, et peu après qu'on l'eut viré de la CIA, il m'appelait de temps en temps pour me demander des conseils à propos des livres d'initiation au sanscrit... Ça fait à peu près dix ans que je ne sais plus rien de lui... De toute façon, depuis qu'on les a débarrassés des Russes, ces ordures nous traitent comme si on faisait partie de la même vermine et ils croient qu'ils nous tiennent par les couilles, mais ces sales pédés de merde ne savent pas que sans nous ils n'auraient rien pu faire !

Il se trouvait dans de si intimes réflexions lorsqu'il fut interrompu par le chauffeur du taxi lui annonçant qu'ils étaient arrivés à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la place Vendôme.

Bien entendu, cette visite n'était absolument pas attendue et encore moins souhaitée par Eva, mais elle se sentit obligée de le recevoir.

Murat commença par lui offrir la bouteille de champagne et, d'un ton franchement sarcastique, lui pria de la boire à sa santé et à celle *de Boucle d'Or, en ce jour de souvenir national qui nous a permis d'être ce que nous sommes*. Puis, il fit des commentaires sincèrement admiratifs à propos de l'élégance de l'appartement et la magnifique vue qu'il avait sur la place Vendôme —il ajouta ensuite qu'elle se trompait si elle pensait qu'on pouvait encore se trouver en sécurité en France. *Ni en France, ni en Angleterre, ni en Espagne*, conclut-il. *Ces grands gueules d'Européens se sont maintenant mis en tête de se sentir plus immaculés que l'Agneau Pascal et ils se croient avec le droit de juger Dieu le Père lui-même. Mais je les connais bien, j'ai été l'interprète de la délégation espagnole qui a assisté les Allemands dans la préparation du bombardement de Guernica, j'étais à Paris au moment de la rafle du Vel d'Hiv. On m'a amené voir les usines que des esclaves faisaient tourner à Buchenwald et à Dora. Et ils avaient raison, putain, en fin de compte ils traitaient tous ces miséreux, tous ces Juifs et ces communistes comme ils le méritaient. Mais le soir même de notre visite aux camps, l'Obersturmbannführer qui nous servait de guide nous a emmenés à Weimar écouter la Neuvième de Beethoven. J'ai vu ce pédé pleurer comme une Madeleine en entendant l'Hymne à la Joie !*

Ces souvenirs constituèrent la transition parfaite. Murat aborda le sujet qui était à l'origine de sa visite. Il expliqua à Eva que son *stupide complot*

juridique avait été réactivé par *l'inferral juge Jodorow* et il n'était plus possible de l'arrêter. *Tu les as cumulées, ma pauvre Evita, et maintenant ça va faire chier tout le monde.*

Cette phrase fut la dernière que Murat prononça en tant qu'ancien ami du père d'Eva. À partir de ce moment-là, il devint ce qu'il avait toujours été : un étranger. Non pas parce qu'il se trouvait hors de son milieu, mais parce qu'Eva n'avait jamais appartenu au monde de Murat ; ni à celui de sa mère – pas même à celui de son père, même si celui-ci, d'après Murat, n'était autre chose *qu'un parvenu, un roturier qui a réussi à séduire une Sotomayor grâce à son nom suédois et sa tignasse dorée. Mais ce n'est pas un vrai homme. Il ne l'a jamais été. Il n'a même pas de couilles pour honorer sa femelle. Toi, tu n'es que la bâtarde de deux traîtres terroristes qui voulaient livrer le Chili aux Cubains et aux Russes.*

Avant qu'Eva ne pût réagir, Murat pointa du doigt son visage et ajouta :

–Tu n'avais qu'à te regarder dans la glace, fille de vermine. Tu n'avais qu'à voir ton visage et ta peau pour comprendre. Tu t'en doutais déjà, non ? Tu peux être beaucoup de choses, mais tu n'es certainement pas une conne. Je suis sûr que plus d'une fois il t'est venu à l'esprit que tu n'étais pas une Sotomayor. Que tu n'étais même pas une Runeberg.

Hors d'elle, Eva saisit le revers de la veste de Murat, le sommant de partir immédiatement. Le vieil amiral enserra alors le bras d'Eva dans sa puissante main droite, et de la gauche il la prit par les cheveux pour l'obliger à se regarder devant l'un de ces abominables miroirs qui, comme la copulation, multiplient le nombre des hommes. *Regarde-toi, donc !*, lui dit-il. *Regarde-toi, chienne immonde, déjection d'Indien ! Une communiste t'a déféquée et Runeberg t'a ramassée pour faire plaisir à l'abrutie d'Altagracia ! Tu vois ce que tu es, engeance de Judas ? Pends-toi comme lui ! Jamais on n'aurait dû te laisser naître !*

Lorsque Murat la relâcha, Eva crut comprendre pour la première fois le sens du mot *désolation*. Mais elle ne pleura pas ; *son heure n'était pas encore venue.*

Avant de partir, Murat posa un DVD sur une table et conclut : *voilà ce qui manquait à l'année 1974. J'espère qu'avec ça tu comprendras enfin d'où tu viens. J'espère surtout que ça t'apprendra à fermer ta grande gueule, du moins jusqu'au moment, qui ne saurait tarder, où tu viendras me tailler une pipe.*

Murat venait à peine de fermer la porte lorsque le téléphone se mit à sonner. Il sonna avec une insistance inhabituelle, son bruit se prolongea jusqu'à devenir insupportable –une plainte, ou même une sorte d'appel au secours.

La vallée de l'arnes

Mais Eva ne répondit pas. Elle savait que c'était son père qui venait lui rappeler le 11 septembre.

C'était un mardi, comme en ce lointain jour de 1973.

Jour de guerre. Jour de feu.

Essor de lances. Loup des temples.

8. L'heure du loup

I

Sé que pendí del árbol, que movía el viento, durante nueve noches: herido de lanza, sacrificado a Odín, yo mismo a mí mismo: sobre el árbol de raíces desconocidas.

No me dieron un cuerno para beber, no me dieron pan. Miré hacia abajo, recogí las runas; gimiendo las recogí, caí al suelo.

Nueve canciones mágicas aprendí del famoso hijo de Bolthorn, padre de Bezla, y bebí la hidromiel.

En mí crecieron la sabiduría y el conocimiento; medré y me sentí bien; una palabra y la siguiente me dieron la tercera; un acto y el siguiente, el tercero.¹⁷

Quelques jours plus tard, lorsqu'on l'appela pour lui dire que sa fille avait dû être hospitalisée d'urgence à Saint-Domingue, le général Runeberg se rappela inévitablement ces vers étranges prononcés par Óðinn dans son autobiographie poétique, *Les Dits du Très Haut*, le *Hávamál*. Au début des années cinquante, Runeberg avait trouvé ce texte traduit en espagnol et commenté par l'écrivain le plus grand du XX^e siècle. À cette époque, il était déjà un jeune homme de plus de trente ans, mais son indéniable maturité ne réussit pas à neutraliser la métamorphose qui allait se produire dans sa vie. Jusqu'à ce moment, Runeberg avait été un militaire remarqué par sa grande culture mais son profil restait relativement bas comparé à d'autres personnalités de l'élite martiale. Il avait préparé, en même temps que ses études à l'Académie de Guerre, un doctorat en Histoire à l'Université pontificale catholique du Chili. Contrairement à Murat, même si celui-ci n'avait que cinq ans de plus, Runeberg avait appartenu à la première génération d'officiers chiliens qui, à cause de la guerre mondiale, avait dû interrompre la tradition consistant à partir faire une spécialisation dans une académie militaire allemande. Il avait obtenu son diplôme en stratégie et géopolitique à West Point, où l'illustre poète Edgar Allan Poe avait fait un fulgurant et furtif

¹⁷ Je sais que je pendis à l'arbre battu par les vents neuf nuits durant : navré d'une lance, sacrifié à Odin, moi-même à moi-même donné : sur l'arbre aux racines inconnues.

Point de corne pour boire, point de pain. Je scrutai en dessous, je ramassai les runes ; hurlant les ramassai, de là retombai.

Neuf chants magiques j'appris du fils renommé de *Bolthorn*, père de Bezla, et je bus l'hydromel.

En moi grandirent la sagesse et le savoir ; je germai et me sentis bien ; une parole et la suivante me menèrent à la troisième ; un acte et le suivant, au troisième.

passage plus de cent ans auparavant. À son retour, il participa activement au mouvement PUMA (*Por un Mañana Auspicioso* – Pour Un Demain Favorable) afin de soutenir –par tous les moyens possibles– la candidature du général Carlos Ibáñez del Campo.

Les choses se déroulèrent de telle manière que les PUMAs n’eurent pas besoin de recourir cette fois à la force pour que le général qui avait sauvé la patrie vers la fin des années vingt revienne au pouvoir en 1952. En franc contraste avec ses habitudes, Ibáñez del Campo avait orienté cette fois sa campagne sur un chemin plus modéré, adoptant le modeste emblème très ménager du *Balai* et ne refusant aucun soutien, pas même celui offert par le Parti Socialiste Populaire, cette dissidence du Parti Socialiste conduite par Raúl Ampuero et un certain Salvador Allende.

Runeberg avait approuvé ces choix. Son pragmatisme tout germanique le rendait sensible aux accords et aux compromis, ce qui le rapprochait de la voie démocratique sur laquelle justement Ibáñez del Campo avait aiguillé son pays à partir de l’éphémère dictamolle qu’il avait exercée entre 1927 et 1931. À partir de cette date, la politique chilienne avait cessé de ressembler au désordre qui rendait si peu présentables les autres pays de la région. Face au résultat de l’élection de 1952, Runeberg pensa sérieusement que le Chili répondait enfin à l’appel de sa *destinée manifeste* qui allait *faire résonner les cieux de sa pompe et de sa gloire et éclairer l’humanité de son phare puissant*.

Ce fut donc peu après cette dernière victoire d’Ibáñez del Campo que Runeberg découvrit les vers du *Hávamál* cités au début de ce chapitre. Le traducteur de ces lignes suggérait un parallèle entre Óðinn et Jésus en raison de la lance et de l’immolation sur un arbre. Cependant Runeberg se rendit tout de suite compte que le poème recelait une signification encore plus profonde. Il aperçut quelque chose que l’exégète argentin de ces vers avait déjà pressenti quelques années auparavant dans un récit que Runeberg ne pourrait jamais lire :

a) Il était clair que le sacrifice d’un dieu à soi-même –*moi-même à moi-même* (*sjálfur sjálfum mér*), disait textuellement le poème– identifiait inévitablement Óðinn à Jésus, qui est Dieu sacrifié à Dieu.

b) La vision de Runeberg ne s’arrêta cependant pas là. Il savait qu’Óðinn, le dieu borgne, était fréquemment nommé *le dieu des pendus*. Or, les pendus pendent, en général, d’une corde par le cou, et sans aucun doute Óðinn pendait de cette façon dans le poème. Runeberg pensa (il ne put ne pas penser) à Judas l’Iscariote rendant aux prêtres les trente pièces de la trahison et leur disant, pour apaiser ses remords (Mt 27: 4-5): *λέγων, Ἡμαρτον παραδούς αἷμα ἀθῶον. οἱ δὲ εἶπαν, Τί πρὸς ἡμᾶς; σὺ ὄψη. καὶ ρίψας τὰ ἀργύρια εἰς τὸν ναὸν ἀνεχώρησεν, καὶ ἀπελθὼν ἀπὴρξατο.* – « *J’ai péché, dit-il, en livrant un sang*

innocent. » Mais ils dirent : « Que nous importe ? À toi de voir. » Jetant alors les pièces dans le sanctuaire, il se retira et s'en alla se pendre.

Un étrange frisson parcourut alors le corps du jeune Runeberg. Tout son être repoussait l'idée qui l'envahissait insidieusement lorsqu'il lisait ce vieux poème eddique traduit en espagnol. Toute la ferveur catholique que sa mère lui avait transmise, toute la rigueur protestante que son père lui avait laissée en héritage vomissaient une telle idée, et pourtant elle était là, limpide, prête à servir : Jésus se reflétait dans le supplice d'Óðinn, et sur cet abominable reflet on distinguait l'impénétrable face de Judas. Il fut saisi d'une telle panique que, dérogeant à une règle qu'il s'était imposé depuis une dizaine d'années, il décida d'aller discuter de tout cela avec son père, reclus dans une petite maison qu'il lui avait fait construire près de la mer – *le champ du viking* d'après les scaldes.

Il a été dit précédemment que Mats Runeberg, le père de notre général, s'était converti au catholicisme en Argentine pour pouvoir se marier avec sa fiancée chilienne. Cette conversion n'effaça pourtant pas la rude éducation qu'il avait reçu de son père, le pasteur Hjalmar Runeberg, mort prématurément, mais pas avant d'avoir transmis à ses deux fils un profond respect pour le côté âpre (*kärv*) du travail, de l'étude et même de l'amour. Le jeune Mats importa ce concept au Chili, l'inculqua à son fils Nils, et au début tout se passa très bien, car la culture du petit se développa plus rapidement que celle de ses camarades. Il apprit le suédois et grandit dans la vénération de grand-père (*farfar*) Hjalmar et de l'oncle (*farbror*) Nils. Personne ne fut surpris lorsqu'il montra les premiers signes de sa vocation militaire.

Cependant, lorsqu'il avait à peu près vingt ans, à la mort de sa mère, le jeune Nils décida de rompre avec ce passé étouffant qui l'avait éloigné d'elle et qui, d'après ses nouvelles convictions, n'allait le mener nulle part. Il lui arriva même de penser qu'il ne pouvait pas rester fidèle à deux patries à la fois et encore moins avoir deux cultures. Il relégua donc son père dans un endroit boisé près de la mer qui pourrait lui rappeler son Blekinge natal, et ne le vit plus désormais que pour Noël et Pâques. Il se lança alors, de manière assez maladroite, à la recherche de l'exubérance de son continent. Il s'essaya aussi – inutilement – à décrypter l'ivresse du sexe. Dans l'un de ses cahiers de notes, il traduisit un passage du livre de Lawrence d'Arabie, *Les Sept Piliers de la sagesse : J'aimais les choses inférieures ; c'est vers le bas que je cherchais mes plaisirs ou mes aventures. Il y avait apparemment dans la dégradation une certitude, une sécurité finale. L'homme peut s'élever à n'importe quelle hauteur, mais il ne peut tomber au-dessous d'un certain niveau animal. Je trouvais un repos dans cette satisfaction. La force des choses, l'âge, une dignité artificielle me l'avait refusée de plus en plus. Mais je gardais encore l'arrière-goût de liberté laissé par deux semaines de ma jeunesse dans les bas-*

*fonds de Port Saïd, à charger, le jour, le charbon des steamers avec d'autres parias des trois continents, et dormir, la nuit, recroquevillé sur la jetée même au pied de De Lesseps, frôlé par le passage des houles.*¹⁸

De nos jours, l'on peut affirmer qu'à cette époque-là le jeune Nils Runeberg navigua pendant quelques années dans une zone incertaine de l'existence, et qu'il faillit même devenir ce que certains définiraient comme un militaire démocrate et social, solidaire des *autres parias des trois continents*. Cependant, pendant l'année 1952 il crut se trouver devant cette certitude que T. E. Lawrence avait aperçu dans la dégradation. Il fut tellement choqué par le poème d'Óðinn, qu'il n'attendit pas une quelconque fête religieuse pour aller voir son père.

Le voyant arriver, Mats Runeberg lui demanda avec ironie si Noël était arrivé de nouveau, faisant référence à la chanson de Noël suédoise *Nu är det Jul igen*. Le fils essaya d'ignorer le reproche et lui parla tout de suite du morceau du *Hávamál* qu'il venait de lire.

Le vieux Mats (ils avaient quarante ans de différence) non seulement connaissait ce poème eddique, mais il avait appris par cœur une bonne partie de l'Edda Majeur car, avant que son frère ne partît à la faculté de théologie de Lund, ils avaient l'habitude d'organiser des tournois de déclamation assez ardues arbitrés par leur père, qui n'aurait d'ailleurs jamais admis que l'on se servît des textes bibliques pour des telles joutes. Sans grande difficulté Mats Runeberg trouva dans sa mémoire le fragment sur l'auto-immolation d'Óðinn et le récita en suédois puisqu'il ne savait pas l'islandais.¹⁹ Il n'y voyait

¹⁸Runeberg avait souligné une phrase qui avait attiré son attention. Voici le texte original : *I liked the things underneath me and took my pleasures and adventures downward. There seemed a certainty in degradation, a final safety. Man could rise to any height, but there was an animal level beneath which he could not fall. It was a satisfaction on which to rest. The force of things, years and an artificial dignity, denied it more and more; but there endured the after-taste of liberty from one youthful submerged fortnight in Port Said, coaling steamers by day with other outcasts of three continents and curling up by night to sleep on the breakwater by De Lesseps, where the sea surged past.*

¹⁹Voici ce que le vieux Mats récita :

*Jag vet att jag hängde i vindomsusat träd
i nio nätters tid,
sårad med uddstav, åt Odin given,
själv åt mig själv.*

*Jag fick ej njuta horndryck, ej heller bröd -
jag spanade noga nedåt;
runor tog jag upp, ropade och tog,
nu föll jag ned ur trädet.*

Jag fick maktkväden nio av den märklige sonen

cependant aucune signification cachée. Il l'avait appris non pas pour comprendre ce poème païen, mais pour vaincre son frère.

Son fils lui dévoila alors la terrible signification qu'il avait aperçue derrière ce texte, le sanguinaire dieu païen identifié au Christ, la figure de Judas résumant les deux divinités.

Contrairement à ce que l'on aurait attendu, la réaction de Mats Runeberg ne fut pas le scandale, pas même une excessive surprise, mais plutôt la satisfaction. Devant son fils, il avait toujours fait l'éloge de l'image de son frère le pasteur, il le dépeignait comme un prophète, mais il ne lui avait jamais parlé de son ineffable secret tout simplement parce qu'il n'avait jamais réussi à le comprendre ; il ne lui avait même pas mentionné le titre du seul livre qu'il connaissait du pasteur. Il savait très bien que son esprit n'était pas du tout comparable à celui de son frère, et que si les raisonnements de celui-ci arrivaient parfois à l'effrayer, c'était forcément à cause de sa propre ignorance. Or, en déduisant tout seul que *Judas reflète Jésus en quelque sorte*, son fils Nils avait trouvé –sans autre aide que celle de sa pénétrante intelligence– le

*till Böltorn, Bestlas fader,
och en dryck fick jag av det dyra mjödet
som ur Odröre östes upp.*

*Då började jag frodas och fatta allt,
växa och trivas väl;
jag letade ut ord utav ord,
en gåming gjorde den andra.*

Voici le texte original du *Hávamál* (138-141):

Veitk at ek hekk vingameiði á
nætr allar níu,
geiri undaðr ok gefinn Óðni,
sja lfr sjalfum mér.
(á þeim meiði, es manngi veit, hvers af rótum rinnr).

Við hleifi mik sældu né við hornigi;
nýstak niðr,
namk upp rúnar, cepandi nam,
fællk aptr þaðan.

Fimbulljóð níu namk af enum frægja syni
Bólþorns, Bestlu föður,
ok ej drykk of gat ens dýra mjaðar
ausinn Óðreri.

Þá namk frævask ok fróðr vesa
ok vaxa ok vel hafask;
orð mér af orði orðs leitaði
verk mér af verki verks leitaði.

chemin de son frère Nils dont le livre s'appelait justement *Kristus och Judas* (*Le Christ et Judas*).

Fier d'avoir contribué à forger cette brillante lucidité, Mats Runeberg complimenta son fils. Puis, il fronça ses épais sourcils blancs jusqu'à couvrir presque complètement ses yeux. Ce regard profondément bleu fixait avec véhémence un point de l'infini comme s'il voulait trouver dans cette immensité un souvenir très lointain. Après avoir prononcé quelques onomatopées semblables à des lamentations très tenues, il dit enfin, d'une voix rauque et profonde : *Djungelns vatten känner lycka, onda kan vi vara och göra ont*. Soudain, il se leva et partit chercher dans ses papiers le seul souvenir qu'il avait conservé de son frère le pasteur, ces vers qui parlent de la découverte fortuite d'un étang prodigieux si paisible que la méchanceté humaine devient insignifiante, ce poème qui proclame que *l'eau de la forêt est heureuse ; que nous pouvons être pervers et douloureux*. Il l'offrit à son fils, le capitaine Runeberg, pensant qu'un jour il pourrait peut-être arriver à comprendre son sens véritable.

Mats Runeberg n'avait jamais imaginé que ce poème, cette phrase, faisait en réalité partie des premiers délires d'un homme qui s'acheminait lentement mais très sûrement vers ce que la plupart des mortels appellent folie. Folie géniale, vision de la réalité telle qu'elle est –sublime, c'est-à-dire, inhumaine. Le père du futur général chilien ne sut jamais que peu après son propre départ de Malmö en 1908, le comportement de son frère était devenu de plus en plus étrange. Pourtant –même si les mots *vansinnig*, *icke klok* et même *galen* furent prononcés par ceux qui durent avoir à supporter ses derniers délires–, jamais le pasteur Nils Runeberg ne fut officiellement considéré comme fou.

De la même manière, jamais on ne considéra comme folie la condition du Nils Runeberg chilien. La superposition entre les vers de son oncle homonyme et ceux de l'ancien dieu Óðinn lui ouvrirent néanmoins certaines portes du savoir très peu fréquentées. Il crut comprendre que l'attrance qu'il avait senti à un moment de sa vie pour ce qui était inférieur n'était pas le produit d'une élémentaire bienveillance chrétienne mais le résultat d'une pensée complètement ouverte, curieuse tant du bien que du mal.

L'année suivante il partit de nouveau aux États-Unis parfaire son instruction, mais cette fois sur un champ d'études –comme lorsqu'il fit de l'Histoire à *La Católica*– qui apparemment n'avait rien à voir avec le domaine militaire. Il argua devant ses supérieurs que les connaissances qu'il allait recueillir seraient d'une grande utilité non seulement pour l'armée, mais pour le pays tout entier. Personne ne réussit à comprendre pourquoi, mais personne non plus n'osa lui refuser la moindre de ses requêtes. Il fréquenta principalement la célèbre *Divinity School* de l'Université de Chicago pour aborder une étude comparative et rationnelle de l'histoire de toutes les

religions du monde. Pour cela, il dut approfondir ses connaissances en latin et en grec et s'initier au sanscrit et à l'hébreu ; il assista à quelques cours de hittite cunéiforme (qui comprenaient des rudiments de sumérien et d'accadien), et pendant quatre ans il se mit à apprendre (non sans peine) le japonais parlé et écrit. Inévitablement, il étudia aussi l'islandais ancien et se mit à dépoussiérer sa connaissance des autres langues scandinaves. Avec l'arrivée à Chicago de Mircea Eliade, il trouva enfin un directeur de thèse digne de lui et entreprit la plus extraordinaire étude comparative jamais réalisée sur le dieu Týr.

Mais il ne finit jamais sa thèse. Un jour d'été, alors qu'il se promenait sur le beau campus de l'université, il passa devant le *Stagg Field*, un stade de football américain qui tenait plus du château médiéval d'opérette que du terrain de sports. Ce n'était pas un jour de match et l'endroit était complètement désert. Un petit groupe d'élèves se tenait néanmoins près d'une entrée, écoutant sagement les explications de celui qui semblait être leur professeur. Dans le silence parfait qui y régnait, Runeberg entendit très distinctement le professeur expliquer qu'ils allaient entrer voir l'endroit où l'on avait fait construire CP-1, obtenant ainsi pour la première fois, le 2 décembre 1942, un k supérieur à 1, c'est-à-dire, 1,0006.

Comme les États-Unis sortaient à peine de la période maccarthyste et que l'Union Soviétique essayait à ce moment même ses premières armes thermonucléaires, ce ne fut pas facile pour Runeberg (même si rien de ce qui allait être dit n'était plus un secret) de se joindre au groupe pour savoir ce que c'était que CP-1 et k , et pourquoi il avait été si historiquement important que ce k soit si ridiculement supérieur à 1.

Ils descendirent donc au sous-sol du stade et entrèrent dans un court de squash tout à fait ordinaire. Il était vide. C'était là que CP-1 avait vu le jour.

CP-1 était tout simplement l'abréviation de *Chicago Pile 1*, la pile atomique où l'équipe d'Enrico Fermi avait pour la première fois produit une fission nucléaire grandeur nature. Elle aurait dû être érigée dans la forêt d'Argonne du comté de Cook, à quelque trente kilomètres au sud-est de la ville, mais à cause d'une grève survenue dans la compagnie qui allait construire le bâtiment devant l'accueillir, Fermi proposa le *racquet court* où il avait déjà réalisé quelques essais. Tous les membres de l'équipe étaient conscients de la dangerosité d'une telle pile, mais le temps pressait et ils coururent le risque de la construire à l'intérieur d'une grande ville comme Chicago.

Le danger –mais aussi la clé du succès de l'expérience– était justement k , le facteur de reproduction k . Lorsqu'un neutron percute un noyau d'uranium, il produit k neutrons capables –selon leur puissance et le genre d'obstacles rencontrés– de percuter d'autres noyaux pour produire davantage de neutrons. De cette façon, un neutron de la génération zéro produira k neutrons à la

première génération, k^2 à la deuxième, k^3 à la troisième et ainsi de suite. Si k est inférieur à 1, la réaction en chaîne tendra vers zéro. Inversement, si k est supérieur à 1, la réaction se poursuivra et la production de neutrons tendra vers l'infini. Par le truchement de mathématiques aussi élémentaires, plusieurs dizaines de milliers de Japonais furent désintégrés dans une fraction de seconde le 6 août 1945, et autant d'autres trois jours plus tard.

Ce fut pendant cette courte visite sur le site de la CP-1 que le commandant Runeberg sut que son séjour à Chicago avait pris fin. Dans ce modeste court de squash il évoqua le commentaire qu'un marin rencontré pendant le mouvement PUMA, le frégaton Julio César Murat, lui avait fait à propos d'un ami allemand assassiné par le tribunal de Nuremberg. Il rentra à Santiago et alla immédiatement voir Murat pour lui demander –avec fébrilité– de lui montrer la lettre-testament que son ami Otto Dietrich zur Linde lui avait envoyé la veille de sa pendaison. Lorsqu'il la lut, Runeberg comprit que la réponse à sa principale interrogation l'avait toujours attendu dans la ville où il était né. Dans un passage de la lettre, zur Linde raisonnait de la façon suivante : *Hitler glaubte, nur für ein Land zu kämpfen, doch kämpfte er für alle, auch für jene, die er angriff und verabscheute – Hitler crut lutter pour un pays, mais lutta pour tous, même pour ceux qui avaient été victimes de ses agressions et de sa haine.*

La conclusion de la lettre fut pour Runeberg plus que lumineuse, resplendissante : *Was zählt es denn, daß England der Hammer ist und wir der Amboß ? – Qu'importe que l'Angleterre soit le marteau et nous l'enclume ? L'important c'est que gouverne la violence, non les serviles timidités chrétiennes. Si la violence et l'injustice et le bonheur ne sont pas pour l'Allemagne, qu'ils soient pour d'autres nations. Que le Ciel existe, même si notre place est en enfer.*

II

Si l'honneur, la sagesse et la joie ne sont pas pour moi, qu'ils soient pour d'autres. Que le ciel existe, même si ma place est l'enfer.

Avant d'ouvrir son ordinateur dans le vol qui la menait de retour de Paris vers Santiago, Eva évoqua cette étrange prière formulée dans un endroit intemporel par un bibliothécaire énigmatique et recueillie par le libraire Babel.

Elle avait demandé à être seule dans sa rangée, sachant que la ligne aérienne ne pouvait pas lui refuser ce privilège. Ce n'était pas en raison d'un quelconque inconfort des places de première classe, la raison de sa demande tenait plutôt au fait qu'elle supportait de moins en moins la proximité d'un autre être humain. Elle arriva même à sentir un certain dégoût en pensant à ses

rapports avec Enrique, et elle fut bien aise d'apprendre que son mari venait d'être nommé médiateur des négociations syndicales à Chuquicamata, ce qui l'empêcherait d'aller la chercher à l'aéroport. Dans ces circonstances, isolée du monde dans la furtive capsule qui traversait le ciel, confondant l'escalier en colimaçon du 747 avec celui de *La Bibliothèque*, elle se sentit comme l'érémite biblothécaire de Babel et se mit à évoquer de nouveau ses impensables réflexions. Elle se souvint : *Que je sois outragé et anéanti, pourvu qu'en un être, en un instant, Ton énorme bibliothèque se justifie.*

Enhardie par cette prière impie, Eva introduisit le disque de Murat dans son ordinateur et commença à examiner son contenu.

L'écran ne tarda pas à devenir l'abominable miroir devant lequel elle avait été placée, quelques jours auparavant, par le détestable amiral. Elle se vit dedans. Elle vit sa douloureuse image multipliée, photographiée sur tous les angles ; elle se vit mesurée, comparée, dénudée, outragée, brisée. Elle ressentit une fugace fascination, puis du dégoût, ensuite de la rage, et puis plus rien. D'un geste d'écœurement, elle poussa l'ordinateur hors de la petite table de son siège et resta immobile, les yeux fermés. Presque immédiatement, une hôtesse de l'air s'empressa de ramasser l'ordinateur du sol pour le placer sur le siège contigu. Lorsqu'elle se pencha sur Eva pour lui demander si tout allait bien, celle-ci lui démolit le visage à l'aide de son solide ordinateur en titane.

Il fallut deux stewards et une hôtesse pour tenir Eva pendant que le copilote lui administrait un sédatif. Lorsque l'homme s'approcha avec la seringue, elle se mit à hurler de façon atroce, éveillant chez tous les passagers le souvenir de ces cris d'effroi qu'ils avaient tous poussés à leur naissance.

L'hôpital *San Vicente de Paúl* de Saint-Domingue n'était pas une clinique de luxe, mais il offrait un service plus qu'acceptable. Grâce à son ami de toujours, le général de division aérienne Juan Felipe de Beauregard, Runeberg avait pu aller chercher sa fille dans l'*Águila*, le même Boeing 707 médicalisé qui était allé chercher Pinochet à Londres. La crise survenue pendant le vol Paris-Santiago avait été si grave qu'on avait dû faire une escale d'urgence en République Dominicaine pour soigner Eva et l'hôtesse de l'air qu'elle avait agressée.

La première image qu'elle vit ce fut celle d'un visage de femme âgée. Eva savait comment cette femme s'appelait, mais elle ne savait pas qui elle était. Elle s'appelait Altagracia Sotomayor de Runeberg et lui tenait des propos qui se voulaient rassurants. Elles allaient bientôt rentrer à la maison, elle ne devait pas s'inquiéter. Cependant, les mots employés, le ton même avec lequel ils étaient prononcés, n'arrivaient pas à apaiser Eva.

La chambre d'hôpital se transforma en cellule, en prison, en cachot. Les infirmières devinrent des soldats; les médecins masqués, des bourreaux.

Altagracia, assise dans un coin de cette pièce obscure, prit l'allure de grand inquisiteur.

Un moment, pendant une fraction de seconde, Eva crut apercevoir le général Nils Runeberg, le père d'une riche avocate chilienne qui s'apprêtait à trahir son pays.

Eva se réveilla dans la chambre où elle avait passé toute son enfance et son adolescence. Elle était seule et voulait s'en aller.

En réalité, elle voulait fuir. Elle se leva précipitamment, fit quelques pas maladroits, mais ses jambes la lâchèrent et elle tomba à quelques mètres du lit. Dans cette posture, au moment de reconnaître l'odeur du tapis qui n'avait pas changé depuis qu'elle était toute petite, les premiers vers du *Salve Regina* lui vinrent à l'esprit. Elle les prononça presque à haute voix : *Dios te salve, reina y madre, madre de misericordia, vida y dulzura, esperanza nuestra... – Salut ô Reine, Mère de miséricorde, vie et douceur, tu es notre espoir...*

Lorsque Altagracia arriva pour l'aider à se relever et l'installer de nouveau dans son lit, elles eurent leur premier affrontement.

Dans un premier temps, Eva repoussa l'aide, avec dédain mais sans violence, car elle n'en avait pas la force. Puis, elle changea radicalement d'attitude et elle devint tendre, flagorneuse même. Elle se mit à vanter les mérites des parents qui, lorsqu'ils ne peuvent pas avoir d'enfants, en adoptent, les délivrant ainsi d'un sort sans aucun doute pitoyable.

Rien n'avait introduit le sujet, mais Altagracia profita de cette ouverture pour approuver sa façon de penser, puisque telle était l'attitude que tout chrétien devait avoir. Eva lui demanda alors pourquoi, s'ils avaient encore plus de mérite que les autres, certains parents adoptifs ne livraient pas toute la vérité à leurs enfants.

Profondément émue –mais pas encore tout à fait rassurée–, Altagracia lui rappela qu'elle était son miracle : Dieu lui avait envoyé, sans l'avoir mérité, le don le plus précieux.

–Peu importe comment tu es arrivée ici –ajouta-t-elle–. L'important c'est que tu es le membre le plus cher de notre famille. Le lien de la chair n'est pas le plus important. Tu te rappelles de ce qui disait le petit prince ? : *On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.*

Toutes ces platitudes changèrent radicalement l'attitude d'Eva. Elle commença par hausser le ton de sa voix disant à Altagracia qu'il était trop tard pour lui donner une nouvelle version de ses origines. Elle finit par la chasser à grands cris de la chambre lui disant essentiellement qu'elle était une hypocrite.

Plus tard (ce même jour ou quelques jours plus tard), Enrique Valenzuela se présenta rendre visite à sa femme. Étant donné que l'incident de l'avion

était survenu lorsqu'il était sur le point d'obtenir un très délicat accord préliminaire entre les syndicats miniers de Chuquicamata et la légendaire CODELCO, ses beaux-parents avaient insisté pour aller eux-mêmes chercher leur fille à Saint-Domingue. De retour à Santiago, ils avaient décidé de la loger chez eux afin de pouvoir mieux la soigner. La visite d'Enrique fut brève. Il avait loué un avion privé et devait rentrer le soir même. Il monta à l'étage avec le docteur voir Eva, qui dormait profondément. Le docteur Ávalos, qui soignait la famille depuis toujours, lui conseilla ce remède que les médecins de famille conseillaient depuis toujours : du repos absolu et beaucoup d'amour. *Pour cela, affirma le docteur, Evita se trouve dans le meilleur endroit et entre les meilleures mains. Retournez tranquille à Chuquicamata. Profitez de la chance que le président Lagos, tout socialiste qu'il est, ait eu l'intelligence de vous nommer médiateur dans ces négociations si importantes.*

Un autre soir (ou le même), Eva pénétra dans la grande bibliothèque de Runeberg et se dirigea vers un secrétaire qu'il gardait toujours fermé à clé. Elle marchait péniblement à cause des tranquillisants et des antidépresseurs qu'on lui administrait. Elle tenait à la main une barre de fer avec laquelle elle essaya d'ouvrir le secrétaire. Ayant échoué, elle commença à frapper le meuble avec la barre. Les coups étaient profondément chargés de rage, mais faibles et inefficaces.

Lorsque Runeberg apparut finalement, il lui dit que ce qu'elle cherchait ne se trouvait pas dans le secrétaire. Il sortit alors un porte-clés d'une poche de sa robe de chambre et ouvrit une petite armoire. À l'intérieur il y avait plusieurs armes. Il prit un pistolet et le chargea. Puis il s'approcha d'Eva et posa le pistolet sur une table près d'elle. La regardant droit dans les yeux, il lui demanda (elle crut déceler un certain ton de supplication dans sa voix) de tirer si elle était sûre qu'il était un criminel.

III

En ce moment, le temps de la présente chronique se brouille, tel *un jeu de miroirs en mouvement (a game with shifting mirrors)*, comme dirait Bahadur). La séquence des faits pourrait faire croire qu'il s'écoula peu de temps entre le fait qui vient d'être relaté et ceux que l'on rapportera à partir de ce moment, mais les sources ne le confirment pas. Toujours est-il qu'un soir, pendant que le général Runeberg regardait le journal télévisé en compagnie de sa femme, une information lui fit comprendre que tout venait à peine de commencer : de sa cachette, l'amiral Murat avait envoyé au juge Jodorow quelques documents qui associaient le général Runeberg et d'autres militaires aux pires actes de

barbarie jamais commis dans le pays. Une fuite provenant du ministère de la Justice avait permis au journal *Última Hora* de publier certains de ces détails. Perdant tout contrôle de soi, le général se mit à jurer contre Murat aussi bien que contre la presse et les juges *vendus aux étrangers qui veulent souiller l'honneur du pays*. Puis il blasphéma contre le Général lui-même. Finalement contre Dieu.

Jusqu'alors Altagracia était restée silencieuse, comme pétrifiée par la colère de son mari, mais lorsqu'elle l'entendit profaner le nom de Dieu, elle sentit qu'elle devait intervenir d'une façon ou d'une autre. Elle se rapprocha de lui, lui fit l'un de ces massages qu'il aimait tant et essaya de le calmer en lui disant qu'il était plus qu'évident que tous ces horreurs étaient des mensonges tissés par la sale mentalité de libertin de Murat, qui en plus avait toujours été jaloux de lui. L'affaire ne tarderait pas à être éclaircie et puis oubliée. Elle savait très bien qu'il avait toujours agi avec rectitude, et le peuple chilien s'en rendrait rapidement compte.

À ce moment-là, le téléphone sonna. C'était Enrique qui, complètement choqué par ce qu'il venait de voir à la télévision, appelait de Chuquicamata pour se solidariser avec son beau-père –mais aussi pour éclaircir certains détails.

Le général lui confirma que ces révélations n'étaient qu'une manipulation de Murat, sur lequel pesait déjà un mandat d'arrêt international expédié par le même juge Jodorow suite à la reconstitution de ce que tous appelaient désormais *le dossier Nasar*. La tactique de Murat consistait à diluer dans l'ensemble de tout le corps militaire de la génération Pinochet la responsabilité des atrocités perpétrées exclusivement par lui –comme l'établissait l'acte d'accusation issue par Jodorow.

Bien entendu, aucun genre d'explication au monde n'aurait suffi pour rassurer Valenzuela. En raccrochant, il demanda qu'on lui réserve un avion.

Il arriva à Santiago le lendemain très tôt et alla directement à la résidence des Runeberg-Sotomayor. Mais il ne réussit pas à entrer. Le chef de la surveillance alla le voir à sa voiture et lui dit que la maison était fermée car toute la famille était partie en voyage.

Il eut beau insister et faire le numéro de ses beaux-parents. Ce fut tout aussi inutile de se rendre au poste de surveillance pour insulter et même menacer les gardes. Ceux-ci, au lieu de lui répondre avec la même violence, eurent plutôt tendance à le regarder avec tristesse, et même avec une certaine commisération.

Il pensa alors à appeler un ami qui travaillait au ministère de l'Intérieur. Il le supplia de le recevoir le jour même.

En moins d'une heure il se retrouvait dans le bureau d'Eduardo López pour lui exposer son problème. Même s'ils ne s'étaient pas vus depuis huit ans, les révélations du journal de la veille avaient suffi pour que López pût trouver à Valenzuela une ample place dans son emploi du temps surchargé, lui promettant de mettre en œuvre tout son pouvoir pour faire ouvrir la maison. Il le prévint cependant que tout pourrait s'avérer impossible — *en tout cas très difficile et surtout très long : nous voulons prendre une forteresse protégée par les Sotomayor et les Michelsson.*

Ils étaient pourtant sûrs, par simple logique déductive, que la maison était bel et bien habitée, et qu'Eva y était détenue un peu à la façon d'Ingrid Bergman dans l'un des mauvais films d'Hitchcock.

Ils étaient néanmoins loin de s'imaginer les détails précis de la véritable tragédie dont les répétitions avaient lieu à l'intérieur de cette maison.

IV

Grâce à son nom et à ses origines germaniques, grâce à sa chevelure dorée, à sa peau lumineuse et à ses yeux bleus, le lieutenant-colonel Runeberg avait réussi à faire tomber les murs que les familles Sotomayor et Michelsson avaient dressés pour protéger Altagracia des incursions sagement orchestrées par les roturiers lorsqu'ils se rendirent compte que la vieille fille n'intéressait pas l'aristocratie.

Une fois le mariage conclu, le parcours professionnel du lieutenant-colonel acquit un aspect et un rythme complètement différents. Il est devenu général presque sans s'en rendre compte. Quelques années plus tard, l'épopée de Pinochet le mena vers le grade de général d'armée. Cet épisode de l'histoire du Chili (comme il a déjà été mentionné dans la première partie de cette chronique) permit d'effacer le mépris que certains membres de l'oligarchie chilienne continuaient à lui manifester.

Mais ce qui installa définitivement le général Runeberg au sein des clans Sotomayor et Michelsson, ce fut en même temps l'événement le plus heureux de la vie de son épouse : l'arrivée d'une fille qu'elle nomma immédiatement comme sa propre mère, Eva.

Elle arriva pendant les premiers mois de l'ordre nouveau, dans ces temps où l'exaltation de la victoire ne s'était pas encore éteinte. Un soir, Altagracia fut plongée dans une surprise abyssale quand elle entendit un commentaire fait par son mari presque pour lui-même dans la salle de bain, lors des minutieuses ablutions qu'il effectuait avant de se mettre au lit : *Aujourd'hui une petite fille est née en prison. Sa mère est l'une de ces lâches terroristes qu'il faut*

malheureusement enfermer. Il faudra la donner à sa grand-mère, qui vit dans un taudis immonde. Quel gâchis !

Pendant les trois jours qui s'en suivirent, madame Sotomayor de Runeberg ne fit pas le moindre commentaire, mais à partir du quatrième matin elle ne laissa pas passer la moindre occasion pour essayer de convaincre son mari qu'il fallait sauver cette âme innocente de ce monde de communistes qui la vouerait irrémédiablement à la damnation. De cette façon, quinze jours après la première confidence de son mari, madame Runeberg, qui avait déjà plus de quarante-cinq ans, était devenue –suite à une grossesse fantasmagorique– mère d'une petite fille née officiellement ce 15 mai 1974. Ses yeux devinrent bruns, comme ceux d'Altagracia, ses cheveux étaient profondément noirs et sa peau présentait une certaine lueur de bronze comme jamais on n'avait vu chez les Runeberg ou les Sotomayor. Toutefois, le bonheur était entré dans la maison, c'était la seule chose qui comptait. Mis à part le fait qu'une âme venait d'être sauvée de l'enfer.

Bien des années plus tard, recluse dans la maison de ses parents, la dénommée Eva Runeberg Sotomayor devait se rappeler cette misérable naissance, ce lignage de communiste inscrit sur sa peau. Le poids de ces pensées devint si étouffant qu'elle dut se précipiter dans la chambre de sa mère lui supplier de lui dire qu'elle avait tout imaginé, que c'était faux, que rien ne s'était passé –elle voulait rester vivre là pour toujours, comme quand elle était petite.

Cependant, Altagracia n'eut pas le temps de la consoler. L'omniprésent général Runeberg apparut soudain dans la chambre et sépara brutalement les deux femmes. Altagracia, obéissant un obscur instinct maternel, réagit énergiquement, et l'on pourrait même dire qu'avec une certaine violence –une violence qu'elle dirigea exclusivement contre elle-même. Tout avait été de sa faute, assurait-elle, elle avait toujours voulu fermer les yeux, même si dès le début elle savait ce que son mari et tous les autres avaient fait. Elle s'accusa d'avoir été encore plus coupable que lui, plus monstrueuse. Lui, il n'était en fin de compte qu'un fou qui croyait être investi d'une mission par Dieu, qui pensait sauver le Chili et même le monde par la mort et la torture. Peut-être ces mêmes délires le conduisirent un jour à vouloir sauver l'âme d'une petite fille la ramenant à la maison. Il prétendait la sauver des bolcheviks et lui apprendre la foi du vrai Dieu (*quel Dieu ?*, se demandait Altagracia en criant, *quelle vérité ?*), et elle avait tout accepté parce qu'elle se languissait d'avoir un bébé, la seule idée de serrer un nourrisson dans ses bras –même si sa peau n'était pas tout à fait blanche– suffisait à faire frémir tout son corps.

On peut dire, sans craindre de tomber dans l'exagération, que ces révélations ne contribuèrent pas vraiment à rétablir le précaire équilibre mental d'Eva. À partir de ce moment-là, elle perdit toute initiative, passant la journée couchée dans son lit, assise sur un banc du jardin ou dans la cuisine, où le général Runeberg en personne lui donnait à manger. Curieusement, elle acceptait cette compagnie. En revanche, elle ne tolérait plus la présence de sa fausse mère. Pour montrer (peut-être) que sa surprenante intelligence imaginative était encore active, elle trouva la manière la plus efficace d'éloigner Altagracia définitivement : un jour elle lui enduisit le visage de ses propres excréments.

V

Enrique Valenzuela reçut un autre jour une étrange visite. Un vieil ami de son père (presque aussi vieux que celui-ci) se rendit chez lui pour lui parler d'une affaire qu'il annonça comme *très délicate*. Cet homme était un ancien collaborateur d'*El Mercurio*, un journal qui n'avait jamais caché sa sympathie envers Pinochet et sa politique. Il apportait un message personnel du directeur du journal *Última Hora* qui se trouvait à l'autre extrême du spectre politique. Le vieil homme expliqua cette situation quelque peu paradoxale de façon rapide et concise : *Je suis surtout venu te voir*, lui dit-il sans préambules, *parce que le directeur du journal Última Hora, qui, comme tu sais, s'est procuré et a publié quelques unes des révélations de Murat, m'a appelé pour me faire part d'un détail qu'il ne rendra jamais public. Il sait que je suis un ami intime de ta famille, et donc qu'il peut compter sur ma plus totale discrétion. Cela concerne Eva. C'est une affaire très délicate. Il tenait absolument à ce que ce soit moi qui t'en parle.*

Il m'a dit qu'après le scandale provoqué dans le Palais de Justice par les révélations de son journal, le juge Jodorow lui avait discrètement fait savoir qu'il voulait le voir. Au lieu de l'accueillir avec la philippique à laquelle il s'attendait, Jodorow lui demanda simplement si dans les documents qu'il avait réussi à se procurer il y avait quelque chose à propos d'un bébé enlevé en 1974. Comme ce n'était pas le cas, Jodorow lui a expliqué que certains des documents qu'il avait reçus laissaient entendre que Runeberg avait enlevé en 1974 la fille d'une prisonnière...

Il m'a donc chargé de te transmettre ce disque que Jodorow lui a donné. Moi... moi, je n'ai rien vu. Je ne sais même pas faire marcher ces appareils et c'est tant mieux. Tout ce que je sais c'est qu'Evita est complètement innocente. Je ne suis qu'un simple messenger... Il m'a aussi demandé de te

dire (ni lui ni Jodorow n'avaient le courage de te le dire personnellement) que le contenu du disque est très dur...

Pendant d'interminables minutes après le départ du vieux messenger, Valenzuela ne sut que faire. Il voulait oublier le disque que cet homme de malheur lui avait apporté, mais il n'arrivait même pas à le poser quelque part. Il se le passait d'une main à l'autre regardant ses brillances et ses irisations –il contemplait (avec un certain mépris) sa propre image captive à l'intérieur de ce miroir circulaire. Il pensa :

*Je soufflais du venin
Quand gisais sur l'héritage
Immense de mon père.*

Une seule fois il avait entendu Eva citer ce vers du serpent Fáfnir, le terrible gardien du trésor de brillantes monnaies d'or, le gigantesque reptile qui fut transpercé par Gramr, l'épée magique de Sigurðr. Eva avait prononcé ces mots pendant une soirée entre amis, se moquant avec joyeuse fierté de sa situation sociale. Néanmoins, la soudaine évocation de ce souvenir oublié (et surtout sa minutieuse précision, car ce qu'il avait en réalité évoqué c'était le vers vieux-norrois *Eitri fnæstak, es á arfi lák miklum míns föður*) saisit Valenzuela de panique. Il crut que le vieux abominable lui avait donné un ظاهر Zahir, l'un de ces objets (ou êtres) qui d'après une croyance musulmane « ont la terrible vertu de ne pouvoir être oubliés et dont l'image finit par rendre les gens fous ». Les tortueux arcs-en-ciel du disque l'obligèrent à penser à la forme répétitive et carcérale de la peau d'un tigre et il sut soudain qu'*avoir vu le Tigre* veut dire « folie » ou « sainteté » dans certains faubourgs immémoriaux de l'Hindoustan. Il voulut se consoler avec une pensée de Tennyson : *si nous pouvions comprendre une seule fleur nous saurions qui nous sommes et ce qu'est le monde*. Finalement, il fut certain que dans l'un de ses مثنوی masnavi –pour être précis, dans l'اسرارنامه Asrar Namah (*Livre des choses qui s'ignorent*)– le poète persan فریدالدین ابو حامد محمد عطار نیشابوری Farîd ad-Dîn Abû Hamid Muhammad 'Attâr Nishabûrî écrit que *le Zahir est l'ombre de la Rose et la déchirure du Voile*.

Le mot *Rose* le sauva effectivement de ces souvenirs *alieni*, étrangers. Il pensa au bouton de rose (*rosebud*) qui ornait le centre de gravité de sa femme, il pensa à sa troublante odeur, à sa forêt grisante. L'absence de sa femelle le blessa ; il pensa inévitablement à la chevelure d'ébène de Jennifer et à la cascade dorée d'Elisabeth. Il avait pratiquement vécu avec elles pendant des mois lorsqu'elles travaillaient sur l'enquête d'Eva. L'érotisme vorace de celle-ci avait complètement éclipsé toute attirance qu'il aurait pu éprouver envers ses deux fidèles amazones. Mais cette fois un nouvel appétit se manifesta sans

interférences et tira Valenzuela du sortilège où il s'enfonçait. Il prit immédiatement le téléphone pour demander leur secours.

Jennifer et Elisabeth appelèrent ensuite Carlos, et les quatre se mirent à travailler de conserve. Il fallait obtenir un maximum de détails à propos de cette prisonnière dont la fille avait été enlevée en 1974.

Les documents que Jodorow avait transmis à Valenzuela par l'intermédiaire du vieux journaliste mentionnaient le nom d'une détenue : María Inmaculada Sánchez. Elle se trouvait enceinte lors de son arrivée au Centre de Recherche Equus October. Pendant sa détention, elle avait accouché, le premier mai 1974, d'une petite fille qu'elle nomma Rosa. L'enfant était mort-né. *Rien d'étonnant*, commentait laconiquement le rapporteur, *compte tenu des traitements subis par la mère pendant les mois précédents*.

Pourtant, un autre document indiquait que le 15 mai le caporal Martínez avait remis un nourrisson à un personnage nommé *Monseigneur*.

Le 15 mai c'était l'anniversaire d'Eva.

Peu à peu, Valenzuela et ses deux troublantes alliées reconstituèrent quelques détails de la vie de cette prisonnière. Sa naissance (*dans un milieu socialo-communiste*, assuraient les procès-verbaux), ses parents (*collaborateurs de l'usurpateur Allende*), ses études (*imprégnés d'idéologie marxiste-léniniste*), sa rencontre avec le militant (*terroriste*) du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire (MIR) Rodrigo Gutiérrez, arrêté le 14 septembre 1973 en compagnie du cinéaste nord-américain Charles Horman ; sa propre arrestation (*après s'être lâchement cachée*) le 3 mars 1974 ; les procès-verbaux détaillés de ses interrogatoires et de ses aveux ; sa mort, le 16 septembre 1974 ; l'endroit où son corps fut enseveli.

9. L'eau de la forêt

I

-sui était définitivement « eau » et non pas « ivresse » comme Morisui avait dit.

Lorsque, après avoir mis le monde à l'envers, Enrique Valenzuela réussit enfin à délivrer Eva de la maison de ses faux parents, le général Runeberg s'enferma pendant plusieurs jours dans sa bibliothèque, cherchant la paix de ses livres bien aimés –ou peut-être essayant de trouver quelque hypothétique moyen pour faire revenir celle qu'il considérait encore comme sa fille.

Les textes de Mathieu qui l'avaient tellement stimulé pendant les années les plus difficiles de sa vie professionnelle, ne réussirent pas à le reconforter cette fois. Il ne se sentit pas vraiment revigoré lorsqu'il se rappela que *le Royaume des Cieux souffre violence, et ce sont les violents qui s'en emparent*. Ce fut inutile de se réciter à voix basse *n'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère : on aura pour ennemis les gens de sa famille*. En vain il se répéta comme un mantra que *Yahweh Sabaot* est le Dieu des armées, et même les derniers délires du nazi zur Linde ne lui apportèrent pas la consolation qu'il recherchait : « *L'important c'est que gouverne la violence, non les serviles timidités chrétiennes.* »

Une sensation encore plus complexe vint néanmoins distraire le trouble de Runeberg. En rangeant la correspondance qu'Eva avait reçue pendant son séjour à la maison, il tomba sur une lettre anodine de Morisui félicitant *Madame Eva Runeberg de Valenzuela d'être rentrée en bonne santé au Chili*. La lettre était signée en japonais. On y voyait très clairement les trois petits arbres en triangle de l'idéogramme 森 *mori*, « la forêt », mais en revanche l'autre idéogramme n'était pas la petite bouteille suivie d'un neuf sur un dix, le signe de l'« ivresse », comme Morisui lui avait dit pendant la soirée de son anniversaire. L'idéogramme qui suivait « la forêt » était le trait vertical entouré par les coups de pinceau qui ensemble représentaient « l'eau » : 水.

En japonais on dit *mizu* pour « eau », mais la lecture chinoise (音読み *on-yomi*) du même idéogramme dans les mots composés est *sui*. Prenons l'exemple du mercure, donné par Morisui pendant la fête d'anniversaire : en japonais il s'écrit exactement comme en chinois 水銀 et se prononce « à la chinoise », *suigin*. Le premier idéogramme c'est « eau », le deuxième « argent », exactement comme dans le grec ὑδράργυρος ou le gréco-latin hydrargyus. Pour dire mercredi on dit 水曜日 *suigyōbi*, « jour hebdomadaire

d'eau », car ce jour correspond, comme en occident, à la planète Mercure, qui en japonais est 水星 *Suisei*, « astre d'eau », se référant au caractère liquide du mercure (mardi, d'ailleurs, qui en Occident correspond à la planète consacrée au brûlant dieu de la guerre, est 火曜日 *kayôbi*, « jour hebdomadaire de feu », car il correspond lui aussi à la planète Mars, 火星 *Kasei*, « astre de feu »).

Le *-sui* du nom de famille de Morisui était donc bel et bien « eau ». Sans conteste. La simple prononciation du nom n'aurait jamais permis de le savoir car dans le catalogue des idéogrammes d'usage courant en japonais (les 常用漢字 *jôyô kanji*), qui comporte officiellement 1945 signes²⁰, *sui* possède quatorze homonymes, parmi lesquels se trouvent l'eau et l'ivresse. Mais quand Runeberg vit l'idéogramme de l'eau, tous les doutes disparurent : *morisui* voulait en réalité dire « eau de la forêt ». Forcément dans cet ordre, « eau » étant le mot principal, puisque le japonais est une langue à construction ascendante où le déterminant précède toujours le déterminé.

Cette constatation ne fit qu'exciter davantage la curiosité de Runeberg. Il se rappela que, même s'il n'était pas interdit de mélanger dans les noms de famille la prononciation chinoise (*on-yomi*) avec la japonaise (訓読み *kun-yomi*) –le nom 本田 Honda en était le meilleur exemple–, l'usage courant donnait largement préférence aux noms formés avec des mots prononcés à la japonaise comme 溝口 Mizoguchi, 黒澤 Kurosawa, 小笠原 Ogasawara, 栗酢 Kurisu ou 岩崎 Iwasaki. D'après cette règle générale, *morisui* devait en réalité se prononcer à la japonaise : *morimizu*, simple agglutination du syntagme *mori no mizu*, « l'eau de la forêt ».

La référence au poème du pasteur Nils Runeberg devenait donc incontournable, même si le vers originel en suédois soulevait une légère difficulté technique. En effet, dans *djungelns vatten känner lycka*, le mot qui correspond à la forêt est *jungle*, « forêt tropicale », et *mori* veut dire plutôt « forêt » ou « bois ». Cependant, le mot japonais pour « jungle » –*janguru*–, provient, comme le mot suédois, de l'anglo-indien *jungle* (hindi जंगल *jangal* [jaŋgal], sanscrit जाङ्गल *jāṅgala*), et ne possède pas d'idéogramme mais doit s'écrire avec le syllabaire phonétique katakana utilisé pour les mots n'appartenant pas à l'aire sino-japonaise : ジェングル. D'un autre côté, le mot pour « forêt tropicale » 熱帯林 *nettairin*, est bien trop lourd et formé par des idéogrammes prononcés à la chinoise. *Mori* constituait donc une traduction bien plus poétique et finalement beaucoup plus proche du sens le plus profond

²⁰Runeberg s'est toujours demandé pourquoi diable les grammairiens japonais ont choisi ce chiffre qui représente une année si atomiquement triste pour le Japon. Ils auraient pu choisir un kanji de moins (1944) ou un de plus (1946) dans l'inépuisable catalogue d'idéogrammes chinois. Mais ils choisirent 1945.

du vers : le joli idéogramme aux trois arbres en triangle 森 –une sorte d’arbre d’arbres– représentait bien mieux cette immensité sylvestre.

C’était cela la clé du jeu de Morisui, et lorsque le général la trouva, il se maudit de l’avoir fait si tard. Tout était aussi évident que l’affaire de la lettre cachée dans *La Lettre Volée* de Poe. Dans l’histoire de Poe, le méchant ministre avait retourné la lettre *comme un gant* pour l’exposer à la vue de tous les limiers du préfet de police, qui ne réussirent jamais à la voir. Faisant usage d’un raffinement semblable, mais encore plus pervers, Morisui avait exposé aux quatre vents le secret de Runeberg. Chaque fois que quelqu’un prononçait son nom, l’on parlait de l’eau de la forêt. Runeberg avait failli le découvrir dans la soirée d’anniversaire quand Morisui avait traduit à sa femme le vers du pasteur suédois : *l’eau de la forêt est heureuse* –*mori no mizu wa ureshii*. Tous les éléments de l’énigme y étaient présents. La forêt, l’eau, le bonheur de Morisui : 森の水は嬉しい.

Dès le début ce sale Niaqué s’est moqué de moi devant ma propre face, se dit Runeberg bouillant de rage tandis qu’il prenait le téléphone pour demander que l’on fasse une enquête à propos du passé du Japonais. Au moment de raccrocher, la rage était déjà devenue une sorte de vertige. Il pensa que le sale Niaqué ne se moquait peut-être pas seulement de son passé intime chaque fois qu’il lui jetait son nom à la figure. Peut-être faisait-il référence à autre chose. Peut-être cette eau de la forêt n’était-elle autre chose que la décoction magique du Tapajos qui avait sauvé le monde.

Pendant l’été 1975 Runeberg et Murat s’envolèrent pour Mexico où la CIA leur procura des faux passeports mexicains afin de pouvoir voyager en Suède sans avoir à éveiller le moindre soupçon. Ils portaient en tant que représentants de la firme mexicaine d’aciers suédois Palme. Runeberg choisit le nom de Jorge Borg. Comme Murat ne tenait pas à afficher une ascendance suédoise, il conçut l’idée de brouiller les pistes d’une manière assez particulière en adoptant le nom de celui qui en ce moment aidait activement les réfugiés chiliens, le président mexicain en exercice, Luis Echeverría –bien entendu, son deuxième nom de famille serait différent. De cette façon, personne ne pourrait s’imaginer que derrière ce nom se cachait l’un des piliers du nouvel ordre chilien.

Murat n’était pourtant pas indispensable à la mission suédoise, qui se trouvait totalement sous la responsabilité de Völuspá. En réalité, il avait suivi Runeberg dans ce premier voyage surtout pour rencontrer Stig Wikander, le brillant auteur de *Der arische Männerbund*, le livre qui avait provoqué une révolution dans les études indo-européennes à la fin des années 30. Question climat, ils eurent une chance inouïe car cet été 1975 fut l’un des plus magnifiques du XX^e siècle en Suède. Pas un seul jour de juillet et août ne

connut la pluie, le soleil brilla tous les jours, tous les crépuscules purent manifester leur plus sublime splendeur et la chaleur aurait été considérée comme accablante si elle n'avait pas été considérée comme une réelle bénédiction dans les champs et les forêts. Après avoir parcouru le sud de la Suède sous le guide de Runeberg, après l'avoir aidé à décider –grâce à son expérience de marin– que l'endroit idéal pour installer la base de Völuspá était sûrement le manoir (*herregård*) qu'ils trouvèrent sur la côte orientale de Gotland, Murat partit vers le nord, puisque Wikander n'habitait plus Lund, mais Uppsala, où il avait une chaire à l'*Institutionen för jämförande språkforskning*.

Lorsqu'il fut seul, Runeberg alla immédiatement voir le vieux libraire de Lund.

Son entrée dans la petite boutique fut comme *la déchirure du Voile*. Il y eut d'abord un mouvement d'effroi lorsque Borg retrouva le visage de Runeberg : il était si incroyablement enflé qu'on eût dit un masque de carnaval. Pas de sourcils, la paupière inférieure de l'œil droit pendait sur la joue sénile, une lourde grappe de protubérances mangeait les lèvres, le nez était aplati et inhumain, comme un mufler de lion.

La nouvelle du *péché abominable* des militaires chiliens s'était répandue jusque dans ces lointaines contrées. Borg le lui dit, et Runeberg comprit alors pourquoi les Wirén n'avaient pas répondu à ses deux dernières félicitations de Noël. Après un *facilis descensus Averni*, il était devenu pour eux le *monstrum horrendum* du conte de Poe : un homme de génie sans principes.

Il pensa alors à Harald Edelstam, l'ambassadeur suédois à Santiago qui avait fait tant de bruit pendant la révolution et se dit : *Sans aucun doute il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Suède. Ce n'est pas possible que tous réagissent de la sorte. Ce n'est pas possible que quarante-trois ans de socialisme aient pu aveugler les Suédois comme jadis les hérésies de la Rose cachée ont confondu les hommes. Ce n'est pas possible qu'ils ne puissent pas voir que nous avons délivré le Chili du mal.*

Borg était cependant une personne incommensurablement magnanime et ouverte à toute forme de la pensée, ce qui lui permit de contrôler sa première réaction de rejet. Il convia de nouveau Runeberg à prendre du café avec des *pepparkakor*, et après une conversation banale à propos du bon vieux temps où ils s'étaient rencontrés, il s'excusa de la réaction qu'il avait eue lorsqu'il le vit entrer. Il s'inventa un prétexte : *il y a à peu près cinquante ans*, dit-il sans mentir, *j'ai rêvé d'un homme d'un certain âge qui me donnait un billet d'un dollar dont la date était mille neuf cents soixante-quatorze –ou soixante-quatre, je ne me souviens pas très bien... de toute façon, ces billets ne sont pas datés.* Puis il mentit à moitié : *j'ai pensé que cet homme était revenu ; j'ai perdu presque complètement la vue.*

Après avoir formulé ces explications irréfutables vu leur caractère à la fois onirique et apparemment tragique, Borg sentit qu'il pouvait poser des questions un peu plus concrètes : les derniers changements survenus au Chili l'intéressaient très sincèrement. Comme il existait en Suède un large consensus défavorable vis-à-vis ces événements, il demanda à Runeberg de lui donner son point de vue personnel. Lorsque son invité finit d'expliquer tout ce qu'ils avaient accompli grâce au renversement du tyran, Borg lui demanda seulement s'il ne pensait pas que cette œuvre *était un scandale, car la confusion et l'émerveillement, opérations réservées à Dieu, ne conviennent point aux hommes*. Puis, sans le laisser répondre, et peut-être pour soulager son hôte qui aurait pu sentir une certaine agression dans une phrase aussi lapidaire, il ajouta qu'effectivement, *La Russie est en train de s'emparer de la planète ; l'Amérique, entravée par la superstition de la démocratie, ne se décide pas à être un empire*.

Ils ne se sont plus jamais vus.

La mission de Runeberg fut couronnée de succès, nous le savons bien. De surcroît, le général profita de ces voyages en Suède pour mieux connaître et faire connaître à sa fille les merveilles et la poésie de la patrie de ses ancêtres. Le seul incident relativement sérieux de la mission eut lieu pendant l'année 1986, lorsqu'ils se trouvaient dans la phase la plus délicate du traitement du récent Secrétaire Général du PCUS, Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev.

Le Premier Ministre suédois Olof Palme, qui était d'ailleurs le frère du fondateur de la compagnie mexicaine d'acier suédois, perdit les élections qui eurent lieu une année après l'arrivée en Suède de Völuspá, mettant ainsi fin à un règne de 44 ans consécutifs (*une véritable dictature*, disaient certains) de social-démocratie. Cependant, après le passage entre 1976 et 1980 de l'ouragan Carter par la Maison Blanche, qui mit sens dessus dessous les services secrets nord-américains, on oublia qui était Olof Palme et il reprit le pouvoir en 1982. Un jour de 1986, alors qu'il parcourait un rapport de routine de la Säpo, le service de contre-espionnage suédois, le Premier ministre lut qu'un sous-marin soviétique de type Akula (ou Илья-Б, pour utiliser la terminologie soviétique) avait été *repéré face à la propriété de monsieur Göran Borg, cadre d'Acero Sueco Palme, S. A. de C. V., entreprise mexicaine appartenant à des émigrés suédois*. Ce qui avait attiré l'attention du Statsminister Palme dans le rapport de la Säpo n'avait pas été l'incident sous-marin, somme toute assez banal à cette époque. Ce qui l'arrêta pendant quelques secondes fut la mention du Mexique. Il se souvint très brièvement de son voyage dans ce pays et de son séjour dans l'impensable hôtel Camino Real, seulement comparable (et peut-être supérieur) aux plus grandes œuvres de Saarinen ou d'Alvar Aalto. Il évoqua inévitablement l'accueil qui lui fut accordé par la section mexicaine du clan Palme, des êtres qui (d'après lui)

avaient atteint la perfection puisqu'ils avaient réussi à fusionner l'hospitalité scandinave avec la mexicaine. Il ne résista pas à la tentation de demander à sa secrétaire d'appeler son neveu *Oskar*.

Son véritable prénom était Óscar, et la secrétaire l'eut immédiatement au téléphone puisqu'au Mexique c'était le début de la journée. La conversation entre les deux hommes fut brève et cordiale, ils évoquèrent essentiellement les bons moments passés ensemble pendant ces courts moments de liberté que le protocole accordait à Olof et à Lisbet. Pendant cette conversation, le Premier ministre commenta au passage qu'il avait eu l'idée de l'appeler après être tombé sur le nom de l'un des employés de sa firme, un certain Jorge Borg. Óscar, qui se chargeait justement du service du personnel, sembla quelque peu étonné et se fit répéter et même épeler le nom²¹. Puis, ils se promirent de s'appeler plus souvent, et Óscar jura solennellement de prendre contact avec Olof la prochaine fois qu'il irait voir *tata (faster)* Elisabet dans le Småland.

Quelques heures plus tard, lorsqu'il sortait du cinéma en compagnie de Lisbet (le film s'appelait *Brödarna Mozart*), le *Statsminister* reçut dans le corps une balle expédiée de façon si professionnelle et chirurgicale qu'elle lui assura une mort presque instantanée et sans douleur.

Pendant un certain temps, une rumeur fit croire qu'il avait été assassiné sur ordre du vice-président Bush par un agent chileno-états-unien nommé Michael Townley en représailles pour avoir coupé *la route de Bofors*, une astuce inventée par la CIA pour vendre secrètement de l'armement à l'Iran à travers le Nigeria, l'Allemagne de l'Est ou la Yougoslavie au moyen de la compagnie suédoise Bofors manipulée par l'agent Karl-Erik Schmitz dont le bureau se trouvait à Malmö...

Runeberg se trouvait plongé dans ces souvenirs exotiques lorsque son fax se mit à marcher. Les renseignements à propos de Morisui commençaient à arriver.

C'était une feuille assez décevante, puisqu'elle n'arrivait même pas à confirmer les changements de nom du Japonais subodorés par le général. Ce fut donc assez simple d'en trouver le texte intégral pour l'inclure dans cette chronique :

Dans la firme Pancrazi, Morisui y Asociados, monsieur Morisui est une sorte d'éminence grise. Il assiste très rarement aux réunions et il préfère régler toutes les affaires du cabinet se faisant inviter dîner deux ou trois fois par semaine chez monsieur Eduardo Pancrazi. Les mauvaises langues expliquent de deux façons ce détail, assez excentrique même chez un Japonais.

²¹ « Jorge, som på spanska, J-O-R-G-E, och Borg som på svenska, B-O-R-G ».

Certains prétendent (à tort) que sa connaissance de l'espagnol est assez déficiente, ce qui l'empêche de se concentrer pendant les longues réunions de travail. D'autres assurent (et c'est possible qu'ils aient raison) que monsieur Morisui prendrait n'importe quel prétexte pour pouvoir profiter le plus souvent possible de la délicate cuisine de l'épouse mexicaine de monsieur Pancrazi. De toute façon, ses fonctions au Chili sont assez limitées, c'est pourquoi personne ne peut prétendre bien le connaître dans le bureau de Santiago, à l'exception, bien entendu, de monsieur Pancrazi. Ses activités se concentrent surtout au Japon et en Asie du sud-est, principalement au Vietnam où il dirige une autre filiale de la maison mère, la firme Marley & Marley de Londres et New York. Ce dernier bureau n'existe plus puisqu'il se trouvait dans la tour nord du World Trade Center et jusqu'à cette date il n'en a pas été ouvert d'autre.

Pour le moment, rien ne nous permet de mettre en doute l'authenticité du nom de Morisui. Ce nom figure dans le registre de l'Université de Harvard, dans les registres migratoires chiliens, nord-américains et vietnamiens, aussi bien que dans le registre d'état civil japonais. Ce dernier confirme effectivement que le deuxième idéogramme de son nom est bien « eau », mais aucune transcription phonétique ne nous permet d'affirmer s'il doit être lu comme « Morisui » ou comme « Morimizu ».

Monsieur Morisui est né à Kobe, le 11 septembre 1943. Sa mère est morte en couches et il a été élevé par son père, capitaine de navire de la marine impériale. Ses brillantes études lui ont permis d'obtenir une bourse pour l'Université de Harvard, Massachusetts. Il y a fait du Droit International et des Relations Internationales. En janvier 1969 il a obtenu summa cum laude son doctorat. Sa thèse a été lue summo cum gaudio par le jury et son directeur de thèse, le professeur Samuel Huntington. Francis Fukuyama, l'un de ses condisciples, a fait le commentaire suivant : « La thèse de Morisui est un chef-d'œuvre de clairvoyance et d'ambiguïté. Elle mérite parfaitement les honneurs reçus à Harvard, mais elle aurait pu aussi bien avoir reçu les mêmes éloges dans les universités de Moscou ou de Pékin. Il suffit de lire son titre pour s'en rendre compte : Les Voies de États-Unis sont Impénétrables : la subtile solidité des fondements juridiques de la libération de l'Asie orientale et du Pacifique par les États-Unis d'Amérique de 1898 jusqu'à la Guerre du Viêt Nam ».

Vers le milieu des années soixante, il a été recruté par la firme Marley & Marley de Londres, avant l'expansion de celle-ci à New York.

L'ouverture néolibérale suscitée par le gouvernement du général Pinochet a attiré Marley & Marley au Chili. C'est Morisui qui a créé la filiale chilienne. C'est lui qui a choisi monsieur Eduardo Pancrazi en tant

qu'associé, et non pas l'inverse, comme le pensent la plupart des autres membres de la firme.

Lorsqu'il eut fini de lire, Runeberg se souvint d'une phrase qu'il avait entendue de la bouche de Borg, ou qu'il avait lue dans le *Quichotte*, ou dans l'un de ces textes farfelus composés par un obscur écrivain symboliste nîmois : *...la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir.*

II

Lorsqu'elle fut libérée, Eva dut être admise à l'hôpital *San Juan de la Cruz*.

Malgré son grand délabrement physique et mental, on ne put (ou ne voulut pas) vérifier si elle avait été soumise à un empoisonnement progressif comme dans le film d'Hitchcock. On donna plutôt priorité à un test d'ADN qui prouva définitivement la filiation entre María Inmaculada Sánchez et Eva. De cette façon, tout lien entre elle et le général Runeberg devenait, non seulement illégitime mais même illégal.

Pourtant, ce qui comptait vraiment à ce moment c'était la santé d'Eva, et tous constatèrent avec soulagement sa rapide amélioration. Un jour ses médecins décidèrent qu'elle pouvait commencer à vivre normalement. On lui apporta ses vêtements préférés et l'on suggéra qu'elle pouvait prendre son déjeuner et son dîner dans le réfectoire de l'hôpital pendant les quelques jours où elle devait continuer sous surveillance médicale.

Dans des telles circonstances, il n'était plus nécessaire d'attendre un temps infini avant que son chemin ne croisât celui de monsieur Santiago Ordóñez, hôte éternel du *San Juan de la Cruz*.

Tout arriva pendant une douce nuit d'été. Alors qu'elle dînait tranquillement sur la terrasse du réfectoire en compagnie de son mari et du docteur Helena Bermejo –une psychiatre de l'hôpital qui avait été émue au-delà du professionnalisme par le cas de sa patiente–, Eva déclara de très bonne humeur que finalement don Pedro de Valdivia ne s'était pas trompé quand il avait donné à sa ville le nom de Santiago du Nouvel-Extrême, car elle ne pouvait pas concevoir quelque chose de plus extrémiste que son pays. Puis, elle rappela à ses visiteurs que le prénom Santiago était l'abréviation de Saint Jacob, et que יַעֲקֹב Jacob ne voulait pas dire –contrairement à ce qui est écrit dans la Bible– « agrippé au talon (עֲקֵב 'aqeb) de son jumeau » (Gn. 25 : 26), ni « celui qui supplante (יַעֲקֹב-יְי - 'âqab-) son frère » (Gn. 27 : 36).

—Gutierre Tibón, peut-être pour coller le plus près possible aux étymologies populaires de la Genèse —ajouta Eva de façon très docte— disait très astucieusement « sub-planteur », mélangeant très subtilement le fait de « supplanter » avec la « saisie du talon », puisque ce *talon* peut très bien être considéré comme une partie de la *plante* du pied. En plus « supplanter » a quelque chose à voir avec les pieds et aussi avec la malice attribuée à Jacob puisqu'en latin *supplantare* n'est autre chose que « faire un croc-en-jambe », qui est plus ou moins ce que Jacob a fait plusieurs fois à Ésaü. Mais malheureusement l'indéniable subtilité de don Gutierre ne l'a pas aidé cette fois, personne n'est parfait : le plus probable c'est que Jacob soit une abréviation de יַעֲקֹב Ya'aqob-El, c'est-à-dire, « Dieu suit », d'après Aslanov, ou tout simplement « que Dieu protège ».

Eva regarda alors vers le ciel, peut-être pour chercher cette protection. Une protection divine ou, plus modestement, une protection venant de la part du saint patron de la ville, l'apôtre compostellan, *Santiago Matamoros* (*Saint-Jacques Tue-Maures*), dont les qualités guerrières prêtèrent main-forte à la reconquête de l'Espagne contre les infidèles et à la conquête de l'Amérique contre les sauvages. Elle évoqua ensuite le serpent Fáfnir, couché sur son lit de monnaies d'or, brillantes comme les astres qu'elle contemplait. Elle ne put ne pas penser au reptile gigantesque qui entoure le monde habité, notre 中國 Pays du Milieu, notre Mið-garðr. Alors, un nébuleux vertige l'envahit.

—*L'hydre-univers tordant son corps écaillé d'astres* —dit-elle, se souvenant à haute voix de ce lointain poème d'Hugo.

Quelque chose de magique se produisit à ce moment précis. La Lune commença à sortir juste au-dessus du Rio Mapocho, se reflétant sur le fleuve de manière souveraine. Inspirée, d'une voix rauque et mystérieuse, Eva prononça les mots suivants : *hlör u fang axaxaxas mlö*. Ceux qui lui tenaient compagnie la regardèrent l'air inquiet, surtout Enrique, qui venait de recevoir ce matin même la facture provisoire de l'hôpital. *Dans une langue de l'hémisphère austral de Tlön*, expliqua-t-elle sans rien expliquer du tout, *ça veut dire « vers le haut derrière flux-persistant il luna », c'est-à-dire, « la lune surgit sur le fleuve »*.

—*La noche, las estrellas y la luna* —chanta-t-elle à voix basse, regardant Enrique d'un air complice—, *son testigos de nuestra gran pasión...*

Quelques petites tapes sur une vitre voisine les sortirent tous de leurs angoisses et de leur rêveries respectives : un homme souriant faisait des grands signes à Eva de l'autre côté de la vitre. C'était Santiago Ordóñez. Enrique ne savait pas qui il était, et le docteur Bermejo ignorait qu'Eva était allée le voir quelques mois auparavant dans le cadre de son enquête sur l'amiral Murat, c'est pourquoi, même s'ils savaient que la santé d'Eva était encore délicate, ils ne voyaient pas d'inconvénient à l'accueillir à leur table.

Ordóñez avait déjà mangé, aussi ne s'attarda-t-il pas à des préambules. Il pensait tout naturellement que *madame Runeberg* était passée le voir pour continuer son enquête et lui fixer une date pour aller témoigner contre les militaires. C'étaient des assassins, il fallait les punir, les poursuivre sans les ménager, sans leur octroyer le moindre répit. Cependant, même si Eva avait récupéré son agilité mentale à propos des langues de Tlön, des étymologies hébraïques et de l'histoire du vice-royaume du Pérou, les médicaments qu'elle prenait ne lui permirent pas de comprendre précisément ce que cet homme voulait.

Les choses ne s'arrangèrent pas vraiment lorsque le docteur Bermejo essaya d'expliquer à Ordóñez que *madame* (elle évita de prononcer encore une fois le nom de *Runeberg*) se trouvait là en qualité de patiente après avoir subi une forte dépression. Au lieu de comprendre, Ordóñez devint de plus en plus nerveux, commença à parler d'un complot conçu par l'hôpital pour lui faire croire qu'il était fou et l'enfermer jusqu'à la fin de ses jours. D'un mouvement qui les prit tous de vitesse, il se leva, s'approcha d'elle, et lui demanda, la fixant droit dans les yeux, si elle aussi était complice des militaires.

La question était dure, mais le regard doux, voire suppliant. Il posa ensuite la main sur le bras d'Eva. De la même façon que le regard, le geste de la main (dans la réalité où cette chronique se développe) fut doux et tendre. Mais elle se mit à hurler : elle sentit qu'elle venait de commettre l'irréparable erreur de se laisser encore prendre par le bras immonde du bourreau, qui cette fois ne la lâcherait plus et la déshabillerait, l'attacherait, la bâillonnerait, la Voilerait et la traînerait de nouveau, cette fois pour toujours, vers son supplice.

Ici, cette chronique d'images et d'êtres qui se confondent perd tout son sens. Ou peut-être prend-elle le sens que nous avons tant redouté tout le long de ces centaines de milliers de signes. Ou le sens que nous avons tant attendu, saisis d'un désir invouable

Eva (qui est Rosa) se perd dans María, et c'est dans María que nous nous perdons, nous, chroniqueurs, nous, lecteurs. Nous vivons sa chair plus intensément que dans un film ; nous sommes sa chair, nous sommes sa beauté, nous devenons désirables comme elle ; nous sommes sa jeunesse, sa luxure cachée, son invraisemblable et intolérable souffrance. Une souffrance que nous imaginons. Que nous rêvons au-delà du rêve. Un régal pour les admirateurs du marquis de Sade.²²

i) Notre regard enregistre plusieurs hommes encagoulés, débraillés et portant des vêtements plus ou moins militaires. Nous les voyons déchirer nos

²²Il a été inévitable, ici, de ne pas omettre une seule ligne. (*Note de l'éditeur.*)

vêtements avec violence et luxure, nous entendons leurs commentaires, leurs rires. Ils montent sur nous, nous leur crachons au visage, ils nous frappent. Nous crions *non !, pitié, pitié, je suis enceinte !* Ils nous font taire et nous étouffent avec leurs sexes fétides, avec leur semence nauséabonde.

ii) Nous subissons plusieurs interrogatoires, plus ou moins cruels. Les principales questions tournent autour d'un réseau clandestin qui aurait été constitué par des anciens membres du MIR et du GAP. Les tenailles et le feu nous font donner rapidement plusieurs noms.

iii) Dans une cellule sombre et presque nue apparaît un personnage différent des autres, bien habillé et dépourvu de toute vulgarité. Cette première visite est brève et surtout indolore. Quand le personnage quitte la pièce, nous croyons entendre que l'on s'adresse à lui en l'appelant *Monseigneur*.

iv) À plusieurs reprises *Monseigneur* nous rend visite. Il ne nous maltraite pas et nous pose très peu de questions à propos de noms ou de faits précis. Il essaye plutôt de savoir pourquoi nous avons choisi la voie du communisme. Dans ses lèvres, ce mot a quelque chose de religieux, c'est forcément la voie du mal. De notre voix de femme nous lui répondons *je ne suis pas communiste, monsieur, je pensais seulement que le changement était bon pour le Chili*. L'homme, légèrement contrarié par notre réponse nous dit que le premier pas vers la rédemption est la reconnaissance de ses fautes. Nous lui répondons *je reconnais que je me suis trompée, monsieur, s'il vous plaît, ayez pitié de mon enfant, je l'élèverai dans le bon chemin*. Il nous répond qu'il n'est pas tout à fait sûr que nous ayons compris ce qu'est le bon chemin.

v) Nous nous trouvons maintenant dans une pièce totalement différente de toutes celles où nous nous sommes trouvés auparavant. Deux hommes s'affairent autour de quelques fils électriques posés sur une table. Une porte s'ouvre et nous voyons un homme sans cagoule qui marche péniblement. La paupière inférieure de l'œil droit pend sur la joue décharnée ; ses lèvres sont autant des loques qui n'arrivent plus à se refermer ; le nez inhumain et aplati est comme celui d'un lion. Il est conduit par deux militaires sans visage. Nous ne savons pas qui il est, mais nous sommes certains que nous allons devenir comme lui, et nous hurlons et nous nous urinons dessus. Quand il nous voit, ce visage monstrueux est envahi par une horreur encore plus horrible que lui-même et il prononce notre nom, *María*, il crie notre nom d'une voix presque incompréhensible, *María*, il se débat pour s'approcher de nous, il hurle comme un animal une question presque banale : *qu'est-ce que vous lui avez fait ?* Les quatre autres hommes présents dans la pièce l'empêchent de nous approcher, le plaquent contre le sol, le frappent, l'attachent à une chaise. Ensuite deux hommes s'approchent de nous, nous redressent, attachent nos poignets et nos chevilles à une planche verticale. Les deux autres bourreaux approchent de nous, les fils électriques à la main. Ces fils sont pourvus de pinces aux

extrémités. Elles mordent les bouts de nos seins. Ils installent une autre pince sous notre ventre rond. Nous la sentons dans notre intimité, douloureuse. Nous entendons un long cri fatigué. C'est notre voix. Nous regardons l'homme attaché à la chaise. Nous fixons cet homme. Nous comprenons enfin qui il est, et nous l'implorons : *Rodrigo, Rodrigo, sauve-moi Rodrigo, fais-les cesser Rodrigo, je n'en peux plus, sauve notre enfant, dis-leur ce qu'ils veulent !* Un homme actionne un levier et nous sentons les mâchoires acérées du serpent nous dévorer les entrailles et les crocs des loups nous arracher cruellement les seins. Nous arrivons à entendre nos propres hurlements, même lorsque la force brutale qui secoue notre corps oblitère tout ce qui nous entoure.

vi) Nous regardons de près le visage de l'homme. Nous le regardons avec tendresse car nous savons maintenant qu'il est Rodrigo, Rodrigo notre amant, Rodrigo sans paupière, Rodrigo sans nez, Rodrigo monstre, Rodrigo amour. Il parle. Il récite des noms et des phrases, comme un enfant pourrait répondre à une interrogation orale. Des noms, des sigles, des endroits, des dates.

vii) Quand nous voyons Rodrigo de nouveau, nous sentons un léger espoir. Il a des paupières, ses lèvres sont à nouveau des lèvres et son nez est presque entier. Pourtant, il ne dit mot, il ne répond pas à notre voix. On l'assied devant nous, et ils l'attachent encore une fois, et nous sommes terrorisés car nous savons qu'ils ne vont pas s'attaquer à lui mais à nous, l'idée de la torture nous fait trembler de panique, nous tentons de fuir, nos mains et nos pieds se débattent contre des muscles durs comme la pierre, nous supplions nos bourreaux de nous tuer, ils nous emprisonnent les poignets et le cou dans une cangue, ils nous pendent par les seins. Nous hurlons, suspendus devant cet homme attaché sur la chaise que nous ne voulons plus regarder. Peu à peu, on nous descend sur un pal émoissé enduit de graisse. Il nous pénètre par l'anus. Nos mains emprisonnées font des efforts aussi désespérés qu'inutiles pour saisir quelque chose. Nos pieds essaient de prendre appui sur le pal, ils glissent avec la graisse. Quelqu'un doit trouver amusant ce mouvement continu de nos pieds car nous entendons des rires. Est-ce l'homme assis sur la chaise ? Nous maudissons de toutes nos forces le jour où nous avons connu ce lâche porc, et tout se brouille de nouveau, enivrés que nous sommes par la douleur de notre anus déchiré.

viii) On nous coupe le bout du sein droit et on nous le donne à manger sous la menace de nous couper un autre morceau. Après nous avoir mangé nous-mêmes, on nous tranche sans pitié un autre morceau du même sein et on le sert à cet homme qui éveille maintenant notre haine la plus profonde. Il leur dit qu'il deviendra leur esclave, qu'il livrera personnellement ses camarades, qu'il les attirera là où ils voudront. Ils lui disent que ce qu'ils veulent maintenant c'est le voir manger notre chair s'il ne veut pas qu'on nous coupe

le reste du sein ou qu'on nous brûle un œil. Lorsque nous le voyons mâcher notre chair, nous demandons à nos bourreaux la grâce de nous approcher le visage de ce chien pour lui cracher dessus. Ils nous l'accordent.

ix) Nous sommes de nouveau dans une cellule. Pour la première fois nous sommes sur un lit, et pour la première fois aussi, nous voyons une autre femme. Elle s'affaire près de notre ventre, elle nous dit de pousser, elle soulève un bébé, elle le pose sur notre ventre. Nous murmurons doucement : *Rosa, Rosita...* Et nous chantons une berceuse.

x) Un homme entre dans la cellule. Il prend notre bébé. Nous rattrapons l'homme et lançons un coup de pied vers son bas ventre. Il fait un geste de douleur, nous récupérons notre bébé. Mais l'homme prend un bâton, décharge plusieurs coups avec toute sa force sur nos jambes. Il reprend le bébé et quitte la pièce.

xi) Nous voyons enfin le visage de l'homme qui répondait au nom de *Monseigneur*. Nous voyons le visage du général Nils Runeberg. Nous ne le connaissons pas, pourtant il ne nous est pas totalement étranger, nous savons même comment il s'appelle. Il nous parle doucement, presque avec tendresse. Il nous dit que même si notre âme est corrompue il se chargera de sauver cet être que nous venons de mettre au monde. Il dit que nous pouvons maintenant dormir en paix, les traîtres ont conçu un être pur. *L'eau de la forêt est heureuse, conclut-il, nous pouvons être pervers et douloureux.*

xii) Nous fermons les yeux. Nous ne percevons plus aucune lumière, aucun son dans cette obscurité. Nous n'entendons ni pleurs ni cris. Les aboiements des nos bourreaux ne nous atteignent plus. Nous n'entendons même pas ces mots anglais qui jadis traversaient les murs de notre cellule. Nous arrivons seulement à entendre nos propres chuchotements qui égrènent toujours la même prière : *Dios te salve, reina y madre, madre de misericordia, vida y dulzura, esperanza nuestra. A ti llamamos, los desterrados, hijos de Eva. A ti suspiramos, gimiendo y llorando en este valle de lágrimas. – Salut ô Reine, Mère de miséricorde, vie et douceur, tu es notre espoir. Vers toi nous crions, nous les bannis, les enfants d'Ève. Vers toi nous soupignons, gémissant et pleurant, dans cette vallée de larmes.*

La porte s'est ouverte. La lumière m'a aveuglée.

*fiat mihi secundum
qu'il me soit fait selon*

La vallée de larmes

III. Notre avocate

Eva Rosa Valenzuela

1. D'entre les morts

On pense trop à la torture physique, en quelque sorte. Mais ça n'a pas pu être si terrible. Oui, excusez-moi, ça peut sembler un peu présomptueux, naturellement, mais physiquement et en toute modestie, je peux dire que j'ai souffert autant que le Christ. Et puis, son agonie a été relativement courte. Quatre heures, je crois ? J'ai cru voir, derrière cette souffrance physique, une souffrance bien plus grande encore... Je me trompe peut-être... Mais pensez à Gethsémani, monsieur le pasteur. Tous les disciples s'étaient endormis. Ils n'avaient rien compris, ni la Cène ni rien. Et à l'arrivée des soldats, ils s'enfuirent. Et puis Pierre qui l'a renié. Pendant trois ans, le Christ avait parlé à ces disciples. Ils avaient vécu ensemble pendant ces trois ans. Mais ils n'avaient tout simplement pas compris ce qu'il voulait dire. Ils l'ont abandonné. Tous. Et il resta seul. Monsieur le pasteur, comme il a dû souffrir ! Comprendre que personne ne vous comprend. Être abandonné au moment même où l'on a besoin de quelqu'un sur qui l'on puisse compter. Quelle affreuse douleur... Oui... Mais ce n'était pas encore le pire... Quand le Christ a été cloué sur la croix et qu'il restait accroché là, au milieu de ses douleurs, il a crié : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il a crié de toutes ses forces. Il croyait que son Père dans les cieux l'avait vraiment abandonné. Il croyait que tout ce qu'il avait prêché n'était que mensonge. Le Christ a été pris d'un grand doute pendant les minutes qui ont précédé sa mort. Monsieur le pasteur, ça a dû être la plus effroyable de ses souffrances. Je veux dire, le silence de Dieu...

Comme dans le film *La comtesse aux pieds nus*, les Évangiles présentent la même histoire vue de plusieurs angles. Nous voyons donc un autre angle de la Passion lorsque nous traversons en voiture la très noble et très fidèle ville de Santiago du Nouvel-Extrême, éclairée par un splendide soleil de midi.

Notre esprit mélange un film en noir et blanc d'Ingmar Bergman avec les couleurs vives des rues, avec les maisons élégantes, avec la cordillère, avec les visages d'Enrique et d'Helena Bermejo. Nous voyons en même temps les visages d'Allan Edwall et de Gunnar Björnstrand et nous entendons leurs voix.²³

²³Nous entendons le texte originel du film *Les communiantes* (*Nattvardsgästerna*) que nous vîmes dans un ciné-club de Chicago :

Man tänker för mycket på själva tortyren så att säga. Men den kan ju inte ha varit så svår. Ja, ursäktat, det låter naturligtvis förmätet men rent kroppsligt har jag nog i all anspråkslöshet så att säga lidit lika mycket som Kristus. Hans plåga var tämligen kort dessutom. Ungefär fyra timmar eller så? Jag tyckte jag såg ett mycket större lidande bakom det där kroppsliga. Nja, jag kanske har fått fel för mig. Men tänk på Getsemane, pastorn. Alla lärjungarna somnade. De hade inte begripit någonting, inte nattvarden, inte någonting. Och sen när rättsjännarna kom, så

Ces visages plutôt tristes et dépourvus de couleur contrastent avec le monde harmonieux que nous parcourons, un monde bleu, vert vif, rouge, magnifique. Nous arrivons enfin au sommet de La Dehesa, à *Los Patos*, à la résidence des Valenzuela-Runeberg. Nos yeux enregistrent cet espace comme s'ils le voyaient pour la première fois, comme si nous ne faisons pas partie de cet univers.

Nous arrivons dans une chambre à coucher. Nous nous allongeons.

Nous nous plongeons de nouveau dans l'obscurité.

Au réveil, tout était très clair dans son esprit. Elle connaissait son nom et ne pouvait pas le supporter. Presque instinctivement, elle fit un numéro de téléphone. Elle appelait le bureau. Après avoir dû supporter patiemment les félicitations et les encouragements de ses collègues qui s'arrachaient le téléphone pour la saluer, elle réussit à prendre rendez-vous avec Jacques « Jack » Greenham, le spécialiste en droit civil de la firme.

Lorsque sa secrétaire annonça l'arrivée de sa collègue, Greenham se sentit rongé par le doute existentiel le plus profond. Bien entendu, il était lui aussi secrètement amoureux d'*Eva Runeberg*. Comme tout le monde. De même qu'il était, comme tout le monde, furieusement jaloux de son mari. Pourtant, maintenant qu'elle arrivait dans son propre bureau lui demander de se charger de son divorce, il ne savait pas quelle stratégie adopter. Il se sentait comme un général contemplant la déchéance imprévue de l'ennemi, et il se posait exactement les mêmes questions tactiques : *serait-ce un piège ?, ferais-je le ridicule ?, serait-ce-t-il honnête de profiter de la situation ?, cela vaudrait-il vraiment la peine ?*

Les choses devinrent encore plus compliquées lorsqu'il apprit qu'Eva, un nom qui depuis toujours lui avait arraché les soupirs les plus profonds, ne voulait plus s'appeler Eva, mais Rosa, un nom beaucoup moins évocateur de notre soif de péché. Celle-ci était la deuxième –et la plus importante– affaire dont elle allait charger son collègue : il devait faire toutes les démarches –et le plus rapidement possible– pour se faire accorder le changement de nom.

sprang de. Och så Petrus, som förnekade. I tre år hade Kristus talat med dessa lärjungar... De hade levat dagligen tillsammans. De hade helt enkelt inte fattat vad han menade. De övergav honom allihop. Och han blev lämnad ensam. Pastorn, de måste ha varit ett lidande! Att förstå att ingen förstår. Att bli övergiven när man verkligen behöver någon att lita på. Ett förfärligt lidande... Jo.... Men det var ändå inte det värsta! När Kristus blev uppspikad på korset och hängde där i sina plågor, så skrek han: "Gud min Gud, varför har du övergivit mig." Han skrek allt vad han orkade. Han trodde att hans fader i himlen hade överget honom. Han trodde att allt vad han hade predikat var lögn. Kristus drabbades av ett stort tvivel minuterna innan han dog. Pastorn, det måste ha varit hans allra mest fasansfulla lidande. Jag menar, Guds tystnad...

C'était son droit le plus légitime puisqu'elle portait le nom de ceux qui l'avaient enlevée. Du bureau même de Greenham, ils appelèrent Elisabeth pour se faire envoyer le test ADN et tout le dossier de María Inmaculada Sánchez.

Elisabeth en profita pour les informer qu'elle et Jennifer avaient pu recueillir quelques renseignements à propos du fiancé de madame Sánchez, Rodrigo Gutiérrez. Elle inclurait ce dossier dans les pièces jointes.

Le nom complet de sa véritable mère était María Inmaculada Sánchez Dahlmann. Elle était, en effet, cousine lointaine de Diego Dahlmann, ce qui préservait au physicien le droit de se faire encore appeler oncle de l'avocate : leur ancêtre commun était Johannes Dahlmann, ce pasteur de l'église évangélique qui en 1871 débarqua à Buenos Aires. Les personnes qui avaient connu María Inmaculada assuraient qu'elle avait été douce et innocente, mais que dans ses veines avait aussi coulé l'impulsif et romantique sang allemand.

Elle avait appartenu aux classes moyennes aisées. Sa famille avait choisi de s'engager aux côtés d'Allende à un point tel que son père, don Joaquín Sánchez devint l'un des principaux conseillers du président et mourut avec lui le jour de l'attaque du Palais de la Moneda. Sa mère, doña Ana Dahlmann finit par mourir d'une rupture d'anévrisme quelques jours plus tard.

En 1968, lors d'un voyage de vacances en France, la révolte de mai coïncida María Inmaculada et ses parents pendant deux semaines à Paris. Cette expérience lui fit croire que la révolution était quelque chose de plaisant et romanesque, une sorte de *dîner de gala*. En 1973, à l'époque où elle était à l'université, elle connut, au cours justement de l'un de ces dîners de gala révolutionnaires au Palais de la Moneda, l'incarnation même de ce romanesque et de cette révolution. Il avait 27 ans et s'appelait Rodrigo Gutiérrez. Il appartenait au Groupe d'Amis Personnels du président. Dans ces temps d'euphorie et d'effervescence, elle ne pouvait que tomber amoureuse de lui. Pourtant ses parents lui déconseillèrent fermement toute idée de mariage.

Le 11 septembre, don Gabriel, le médecin de la famille, l'appela de toute urgence, non pas pour lui annoncer le soulèvement des forces armées, qui n'était plus un secret pour personne, mais pour lui communiquer les résultats des analyses qu'elle s'était discrètement fait faire. Il lui confirma qu'elle était enceinte. Elle partagea la nouvelle avec Isabel, une amie voisine. Elle lui dit qu'elle n'avait plus peur. Au contraire : elle était sûre qu'elle allait donner naissance à l'être qui réussirait à mettre un point final à l'injustice de ce monde. Si c'était une fille, elle l'appellerait Rosa, comme Rosa Luxemburg. Si c'était un garçon, elle l'appellerait Karl, comme Karl Liebknecht —et peut-être aussi comme cet autre grand Allemand, Karl Marx.

Elle fut arrêtée le 3 mars 1974, chez la mère de Rodrigo Gutiérrez.

Elle mourut le 16 septembre.

À propos de Rodrigo Gutiérrez Estrada, on avait très peu de renseignements, notamment sur les premières années de sa vie. Sa biographie commençait à partir de son entrée dans le MIR. Pendant la période de l'Unité Populaire, il fit partie du Groupe des Amis Personnels du président, le GAP, en tant que responsable de la sécurité d'Allende et sa famille. Lorsque certains différends idéologiques glacèrent les relations entre le MIR et le GAP, il choisit de soutenir ce dernier.

Au cours d'une soirée au Palais de la Moneda, il connut la fille de l'un des proches conseillers du président, María Inmaculada Sánchez. Les barrières sociales ne l'arrêtèrent pas un seul instant, car Allende était justement venu les abolir. Il la séduisit donc, fort de son charisme d'ange gardien du *Salvador* de nos idéaux les plus purs.

Quand María Inmaculada apprit qu'elle était enceinte, il se trouvait dans la résidence présidentielle de la rue Tomás Moro, assurant la protection de doña Hortensia Bussi, la femme d'Allende. Après l'avoir menée à un endroit sûr, il partit chez María Inmaculada pour la conduire chez sa propre mère, seul endroit qu'il considérait suffisamment sûr. Isabel, son ancienne voisine, resta en contact téléphonique avec elle pendant un certain temps et confirma que María Inmaculada avait préféré cacher sa grossesse à Rodrigo pour ne pas lui créer un souci supplémentaire.

Il n'a sûrement appris son état que lors de leur confrontation dans le Centre de Recherche Equus October.

Le 14 septembre 1973, Rodrigo Gutiérrez rendit visite au cinéaste nord-américain Charles Horman, qui avait filmé quelques faits prouvant la participation des États-Unis dans le coup d'État. Ils furent tous deux enlevés par la CIA.

Le cadavre de Horman fut trouvé fin octobre dans le Rio Mapocho. Le réalisateur franco-grec Costa-Gavras tourna dans les années 80 un film avec Jack Lemmon inspiré du cas de ce jeune homme.

En revanche, les rumeurs qui coururent à cette époque à propos de Rodrigo Gutiérrez ne pouvaient inspirer personne. L'on disait qu'on l'avait vu en 1974. Qu'il s'était réintégré dans la résistance. Qu'il avait livré des dizaines de ses camarades. Qu'il avait collaboré étroitement avec la DINA. La trentaine d'années qui s'étaient écoulées depuis avait néanmoins réussi à adoucir relativement le souvenir de ces faits si lamentables.

La fin de son existence reste encore un mystère.

Les deux avocats mettaient au point les derniers détails de leur stratégie de divorce quand monsieur Pancrazi entra sans s'annoncer dans le bureau de Jack Greenham pour saluer *sa très chère Evita*. Après l'avoir fortement serrée entre ses bras, il la gronda comme à un enfant pour avoir refusé les visites pendant

son séjour à l'hôpital et la menaça des pires disgrâces si elle n'acceptait pas d'aller dîner ce soir même chez lui avec Enrique. Morisui serait là comme d'habitude, et Amparito leur avait préparé son plat favori : des piments à la sauce aux noix, *chiles en nogada*.

Pancrazi savait très bien qu'il venait de lui faire une offre qu'elle ne pouvait pas refuser. La réponse ne se fit donc pas attendre :

—Merci beaucoup, monsieur Pancrazi, j'irai avec plaisir, vous savez très bien que je ne pourrai jamais refuser un vrai repas mexicain. De toute façon je n'avais rien de prévu pour ce soir.

Elle ajouta ensuite, d'un ton encore plus sec : *Mais j'irai seule. Et je m'appelle Rosa, Rosa Gutiérrez Sánchez. N'oubliez pas de le signaler aux gardes de votre résidence.*

2. Du passé faisons table rase

ויאמר אליו, מה שמך ; ויאמר, יעקב.
ויאמר, לא יעקב יאמר עוד שמך - כי, אם -
ישראל: כי-שרית עם-אלהים ועם-אנשים, ותוכל.

εἶπε δὲ αὐτῷ τί τὸ ὄνομά σου ἐστίν, ὃ δὲ εἶπεν Ἰακώβ.

καὶ εἶπεν αὐτῷ οὐ κληθήσεται ἔτι τὸ ὄνομά σου Ἰακώβ, ἀλλ' Ἰσραὴλ ἔσται τὸ ὄνομά σου, ὅτι ἐνίσχυσας μετὰ Θεοῦ, καὶ μετ' ἀνθρώπων δυνατὸς ἔση.

Il lui demanda. « Quel est ton nom ? – « Jacob », répondit-il. Il reprit : « On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes et tu l'as emporté. »

Gn 32: 28-29

Rosa mangea comme une louve. Elle avait vécu dans sa propre chair les manifestations les plus viles de l'être humain, mais cette fois elle crut que le supplice le plus cruel fut celui d'avoir été privée pendant toutes ces années de piments à la sauce aux noix –et des papadzules qui les précédèrent. Doña Amparo remercia la Vierge de Guadalupe de lui avoir conseillé de préparer tout comme si Enrique Valenzuela allait venir. De cette façon son insatiable convive put se faire servir deux et même trois fois (doña Amparo en prévoyait toujours un peu plus) jusqu'à atteindre sa pleine satisfaction.

Rosa put à peine se déplacer jusqu'au petit salon pour le cognac et le café. La pression qu'elle sentait dans le ventre la mit néanmoins de très bonne humeur et elle écouta avec un réel plaisir l'inévitable histoire de Morisui.

Cette fois, je n'ai pas tellement envie de raconter des histoires, commença Morisui, je voudrais vous raconter quelque chose qui m'est vraiment arrivé. C'est la première fois que je le raconte parce que ça s'est passé il n'y a pas très longtemps, pendant le dernier sommet des pays arabes à Beyrouth, où on m'avait invité pour donner un coup de main en tant que conseiller juridique. Comme Eva se trouvait à ce moment à l'hôpital, j'ai décidé de ne rien raconter à personne pour lui en réserver l'exclusivité.

Dans la conférence j'ai croisé mon vieil ami le cheikh أحمد زكي يمانى Ahmed Zaki Yamani, vous savez, l'ancien ministre du pétrole de l'Arabie Saoudite à l'époque des premières grandes crises des années 70. Comme ça nous a fait vraiment plaisir de nous retrouver, il réussit à me faire annuler mes rendez-vous pour aller dîner dans la résidence qu'on lui avait louée près de Byblos, face à la Méditerranée.

Nous avons mangé seuls, ce qui m'a un peu surpris car c'était la première fois que je dînais dans des telles conditions avec lui ou avec n'importe lequel de mes amis arabes, qui ont plutôt tendance à aimer la foule. Il semblait un peu inquiet, mais ça, ça ne m'a pas vraiment surpris puisque une guerre de chars et d'avions contre fusils et frondes avait lieu à ce moment même dans le pays qui se trouvait à quelques kilomètres au sud. J'ai vite compris qu'il était

en train de me demander (officieusement –et gratis !) une expertise à propos de cette question si délicate. Je lui ai dit que malheureusement toute ma longue expérience n'allait pas lui servir à grande chose : ce n'était pas moi qui allais convaincre le général Colin Powell d'aller frapper chirurgicalement Tel Aviv, Haïfa ou Jérusalem ouest comme il l'avait fait en Irak quelques dix ans auparavant quand il était chef d'État-major général. À mon humble avis, c'était la seule solution dans ce genre d'affaires. La récente campagne de frappes sur l'Afghanistan –qui avait nettoyé le pays, nettoyant ses mauvais gouvernants au passage– avait montré sans ambiguïté que la justice et la liberté fonctionnent assez bien quand elles s'appuient sur une force aérienne efficace.

–Je suis désolé –lui ai-je dit, essayant de réprimer le sourire qui me venait quand je me suis rappelé que dans certaines chancelleries occidentales on était arrivé à l'appeler le « milk-cheikh ». J'ai ensuite réussi à terminer ma phrase : – Ce dont vous avez besoin ici c'est d'un bon miracle. La proposition du prince Abdallah ne servira à rien, vous le savez mieux que moi : rappelez-vous ce qu'on a fait en 73 de la proposition de Fahd. Priez. Au moins ça vous fera passer le temps. Aucun empire n'est éternel. Aucune oppression infinie.

–Oui –a-t-il répondu–, mais le bonheur est encore plus éphémère.

Je ne l'ai pas contredit. Franchement, seul les Arabes ont le talent de lancer de telles phrases sans craindre le ridicule.

Puis, il se mit à regarder la mer, qui à cette heure de la nuit était une immensité noire sans étoiles. Sans se tourner vers moi, il m'a raconté l'histoire suivante :

« Il y a très très longtemps, à cette époque si lointaine où j'étais encore au Ministère, il m'est arrivé une chose que je n'ai raconté presque à personne.

»Vers deux heures de l'après-midi du samedi 6 octobre 1973, les troupes et l'aviation égyptiennes, suivant un plan élaboré avec la Syrie, ont traversé le Canal de Suez pour essayer de récupérer les territoires perdus six ans auparavant. Sur le côté opposé, au Golan, l'offensive syrienne a été si massive sur l'une de ses vallées, que l'ennemi l'a appelée עמק הבכא Emek HaBakha, La vallée des larmes. Un peu plus tard, le président Anouar as-Sadate allait déclarer que les Arabes avaient peut-être été vaincus pendant la Guerre des Six Jours, mais qu'ils avaient triomphé dans celle des Six Heures.

»Je venais d'arriver à Vienne, pour participer à l'une de ces négociations qui à l'époque avaient encore lieu entre l'OPEP et les compagnies pétrolières. Le lendemain, même si c'était un dimanche, les délégués arabes on a demandé qu'on nous ouvre le siège de l'OPEP pour pouvoir discuter de façon informelle. Nous savions que nous pouvions utiliser le pétrole comme une arme pour aider nos frères en guerre, mais nous ne savions pas très bien comment. Et le temps pressait...

»Lundi, on s'est réuni avec George Piercy de l'Exxon et André Bénard de la Shell, et on a discuté de la façon la plus civilisée au monde ; on n'a pas parlé d'embargo, on n'a même pas parlé de réduction de la production. On a seulement évoqué une hausse : de 3, l'on passerait à 5 dollars le baril.

»Il faut dire qu'ils l'ont assez mal pris. Ils ont considéré cette hausse de 70% presque comme un acte de guerre. Mais il faut bien se rappeler les choses : les compagnies pétrolières n'étaient pas forcément hostiles à une hausse des prix, bien au contraire, une hausse leur permettrait d'accroître considérablement leurs marges (l'année suivante, en effet, l'Exxon allait remplacer la General Motors à la première place mondiale en chiffre d'affaire). Le problème c'était qu'ils avaient peur de détraquer le système économique international qui s'était construit sur un prix de pétrole bon marché, un système qui avait marché à merveille dans les pays occidentaux pendant plus de dix ans.

»Pendant toute la semaine, tandis que dans le Sinaï et le Golan les troupes alliées commençaient à se rendre compte qu'elles n'atteindraient la victoire ni en six heures ni en six jours ni en six semaines, les négociations à Vienne piétinaient elles aussi, et le vendredi 12 on n'avait pu trouver aucun accord.

»Ce soir, les radars de l'OTAN à Chypre ont compté jusqu'à soixante avions soviétiques qui se dirigeaient vers la Syrie ou l'Égypte. L'on pensait qu'ils étaient chargés d'armements, surtout de missiles antiaériens SAM 6.

»Ce même soir du 12, vers minuit, Piercy et Bénard sont venus me voir à ma suite de l'hôtel Intercontinental. Piercy s'est mis à m'expliquer que leurs gouvernements n'accepteraient jamais une hausse unilatérale des prix du pétrole qui pourrait mettre en danger la façon de vivre du monde libre (il faisait référence au célèbre dieu Way Of Life qui est, comme vous savez, copieusement adoré en Occident).

»Quand il a fini son exposé, je ne savais pas vraiment quoi répondre à ce brave George Piercy. Il savait que nous voulions utiliser notre pétrole comme arme et je savais qu'il le savait. En plus, nous savions tous que mon pays était assez modéré, ce qui n'était pas le cas d'autres, comme la Libye ou l'Irak. Je comprenais donc très bien qu'ils viennent me voir moi d'abord pour tâter le terrain, mais je trouvais qu'ils tiraient un peu trop sur la ficelle. "Ça va pas du tout leur plaire, ça", c'est la seule chose que j'ai pu leur dire. Ensuite, j'ai pris le téléphone pour essayer de trouver dans l'hôtel un membre d'une délégation arabe. Un peu plus tard, un délégué koweïtien est apparu en pyjama, et pendant qu'il discutait avec George, je me suis mis à regarder les horaires des avions pour Riyad.

»Cette réunion si farfelue a été la dernière réunion de l'histoire entre l'OPEP et les compagnies pétrolières pour discuter prix.

»L'après-midi suivant, je me trouvais déjà sur le chemin de l'aéroport quand j'ai reçu un appel sur le téléphone de ma voiture. C'était encore George Piercy. En peu de mots, il me demandait si j'avais du nouveau et si je savais ce qui allait se passer. Moi, sur le ton le plus aimable que j'ai pu trouver, je lui ai répondu qu'il l'apprendrait par la presse.

»Il ne s'était pas écoulé, je crois, plus de trois minutes après que j'eusse raccroché que trois grands véhicules noirs ont coïncé ma voiture et nous ont obligés à nous arrêter. À cette époque très lointaine, les attentats spectaculaires n'étaient pas encore franchement à la mode, nous ne savions donc pas vraiment comment réagir face à ce genre d'actions. Le seul garde de corps présent dans la voiture ne portait qu'un simple Beretta, comme James Bond.

»Nos assaillants parlaient anglais et ils se sont tout de suite excusés de la manœuvre maladroite qu'ils avaient faite, l'attribuant à leur mauvaise connaissance du trafic viennois et à leur empressement pour me transmettre un message de la part de son excellence, monsieur Robert Dahlbeck, ambassadeur des États-Unis d'Amérique. Il avait besoin de me voir immédiatement, m'ont-ils dit. Il m'attendait devant la grande roue de la fortune du Prater, le célèbre parc d'attractions de la ville. Ils m'ont dit aussi que je ne pouvais pas me perdre, puisqu'ils se chargeraient de m'escorter jusque là-bas.

»Bien entendu, pendant le trajet, j'ai essayé d'appeler la police, mais le téléphone était brouillé. Pour passer le temps et me calmer un peu les nerfs, j'ai vérifié l'horaire de mon avion, et j'ai vu que j'avais encore un peu de temps, mais peut-être pas assez pour faire un tour dans un parc d'attractions.

»En arrivant au Prater, quatre gorilles m'ont escorté jusqu'à la roue de la fortune, mais ils ont disparu comme par magie dès que j'ai aperçu l'ambassadeur.

»Je l'appelais Bob, et il m'appelait Zak. On s'est connu à la fac de droit de New York, et mes fréquents voyages à Vienne quand il y était déjà ambassadeur nous avaient permis de nous revoir de temps en temps. Mais je dois avouer que cette fois j'ai eu du mal à le reconnaître. Il ne portait pas son costume habituel, mais il était accoutré avec l'habit le plus stéréotypé du touriste nord-américain. Mais ce qui le rendait surtout impossible à reconnaître, c'était qu'il était en train de faire patiemment la queue comme une personne ordinaire —ce qu'on n'était pas ni lui ni moi.

»Il ne m'a même pas vu arriver. Il était là, vivant simplement le moment présent, dans l'éternité de l'instant, comme un magique animal. J'ai dû lui toucher légèrement l'épaule pour attirer son attention. Quand il m'a vu, il m'a serré dans l'une de ces chaleureuses accolades apprises au sein de la famille hispanique de sa mère. Je lui ai demandé pourquoi il m'avait fait venir

d'une façon si précipitée, et il m'a répondu qu'il avait appris que j'allais quitter Vienne et qu'il avait senti une envie irrésistible de me dire au revoir.

»Quand notre tour de monter sur la roue est enfin venu, le crépuscule commençait à s'installer.

À ce moment le cheikh a fait une petite parenthèse dans son récit, comme s'il voulait absolument que je visualise bien le décor :

»Je ne sais pas si vous connaissez le Prater, monsieur Morimizu, sa roue de la fortune n'est pas comme les autres. Elle est très grande (pas aussi grande que celle qu'on vient de construire à Londres, mais celle de Vienne a plus de cent ans). On y entre dans des sortes de grandes cabines au lieu de s'installer dans les espèces de paniers des roues ordinaires. On dirait d'ailleurs que ces cabines ressemblent à des cabines de funiculaire, ce qui en fin de compte est logique quand on pense que le funiculaire est un véhicule assez ordinaire dans ce pays de montagnes.

»Nous sommes montés seuls, même si la cabine était très grande.

»Pendant notre lente ascension, Bob s'est mis à m'indiquer toutes les merveilles de la ville. La cathédrale Saint-Étienne, l'Université, l'église des Frères Mineurs ou celle des Augustins, le château de Schönbrunn, le Parlement, le Burgtheater, la Konzerthaus, le Kunsthistorisches Museum, le numéro 10 du Doktor Karl Lueger Ring, siège de notre OPEP. L'horizon était devenu tout rouge, mais le bleu du ciel éclairait encore tous ces monuments et la ville entière.

»Belle ville –m'a-t-il dit.

»La plus belle –lui ai-je répondu–, avec Paris et Rome.

»Plus que Bagdad ? –m'a-t-il répondu à son tour– Plus que Damas ? –et il a bien soulagé :- Plus encore que Cordoue... ?

»Comme je n'ai pas pu répondre à ces questions si étranges et agressives, Bob s'est mis à me raconter comment en 1529 le sultan ottoman Süleyman I Le Magnifique (ou le Kanuni, le Législateur, comme l'appellent les Turcs) était arrivé jusqu'aux murs de Vienne. Plus d'un siècle plus tard, en 1683, les Turcs l'ont encerclée de nouveau et ont incendié ses faubourgs jusqu'à ce que les forces alliées de Charles de Lorraine et Jan III Sobieski, roi de Pologne, la libèrent. Finalement, après avoir reconquis une partie de leurs territoires, les empereurs autrichiens ont installé des réfugiés serbes dans les marches (les célèbres krajinas d'où les Croates ont expulsé 300,000 Serbes en 1995) pour les surveiller. La solidarité internationale, dit Bob pour conclure, n'est pas une invention récente...

»Ensuite, comme s'il s'était souvenu de quelque chose, il m'a sorti la phrase suivante : "Les rues de Cordoue avaient trois kilomètres d'éclairage public alors que Londres n'était qu'un village..."

»Une phrase si obscure, ne pouvait pas tomber plus à propos à ce moment : en arrivant au sommet de la roue, nous voyions comment la splendide ville de Vienne plongeait irrémissiblement dans les ténèbres puisque aucune lumière de l'éclairage public ne s'était allumée. Tout, même les lumières de la foire, restait éteint.

»Tout à coup, Bob s'est avancé d'un pas, il a ouvert les bras d'un geste ample et enlevé, et tout s'est illuminé en même temps. Je ne dirais pas la vérité si je disais que ça ne m'a pas impressionné.

»Zak –m'a-t-il dit, d'un air un peu solennel–, ça, c'est un miracle. Un miracle qui nous est familier au point que nous pensons qu'il est banal. Il doit se répéter tous les jours. Tous les jours sans exception. Les États-Unis d'Amérique ne pourraient pas tolérer qu'il en soit autrement.

»Je ne sais pas encore comment j'ai pu me remettre si vite de la confusion où la mise en scène de Bob m'avait plongé. Dieu m'a sûrement aidé et Il a mis dans ma bouche les mots justes. J'ai pris le ton le plus nonchalant que j'ai trouvé et je lui ai dit : Bob, you're nuts – Tu es dingue, Bob : ce bijou de lumière est au moins aussi précieux pour nous que pour toi. Bagdad, Damas, Cordoue, ont perdu depuis longtemps la splendeur qu'elles ont eue à une autre époque ; elles n'ont plus le charme que nous devons aller chercher à Paris ou à Londres. À quoi serviraient nos richesses si ces villes n'existaient pas ?

»Ne l'oubliez jamais –m'a-t-il répondu sans apparemment rien avoir trouvé de drôle à ce que j'avais dit–. Ne vous exposez pas au risque de devoir avaler un jour votre propre pétrole... et le pétrole, à ce qu'on m'a dit, est très amer.

»J'ai réussi à attraper mon avion, même si je suis arrivé avec plus d'une heure de retard à l'aéroport.

»Le lendemain, j'ai appris que les Syriens commençaient à perdre du terrain et que, comme les Égyptiens faisaient encore des progrès raisonnables dans le Sinaï, les États-Unis avaient commencé à envoyer directement de l'aide à l'ennemi. Malgré tout, sa majesté le roi Fayçal a voulu leur donner encore une chance, et on a décidé de réduire la production de seulement 5% par mois pendant toute la durée du conflit. On aurait recours à un embargo total uniquement au cas où la situation deviendrait absolument désespérée.

»Pourtant pour moi la situation était déjà assez désespérée. Je ne savais pas si je devais rapporter au roi l'épisode du Prater ; j'étais sûr que l'arrogance de Bob, surtout sa petite phrase à propos d'avalier notre pétrole, aurait mis le roi hors de lui –et je ne lui aurais pas donné tort. Rongé par le doute, je suis parti mardi 16 pour Koweït, où on avait convoqué une nouvelle réunion de l'OPEP à l'hôtel Sheraton.

»En réalité ça n'a servi à rien du tout. La représentation de l'OLP à Koweït a appris à la dernière minute la tenue de cette réunion et y a dépêché

en taxi quelques délégués qui ont réussi à obtenir qu'on inscrive à la marge de la déclaration finale "les droits légitimes du peuple palestinien" –des droits légitimes qui, comme vous le savez très bien, continuent à être aussi tordus et illégitimes que toujours. Vers la fin de ce même mardi 16 octobre, dix jours après le début de la guerre, nous avons appris que l'armée ennemie s'était établie sur la rive occidentale du Canal de Suez et que sur l'autre front elle arrivait près des faubourgs de Damas. Je n'ai pas pu supporter davantage et j'ai sauté aussi vite que j'ai pu dans mon avion privé.

»J'ai demandé au pilote de ne pas s'arrêter à Riyad, mais de poursuivre jusqu'à Layla, aux confins du désert du Rub' al-Khali. Là m'attendait une bonne Mitsubishi pour pénétrer dans cette immensité vide où, vers l'année 1891, la famille du futur roi 'Abd al-'Azîz, père de mon roi Fayçal (et de Khaled et de Fahd et d'Abdallah), s'était réfugiée, ayant été chassée de Riyad par les Beni Rashîd. La raison de mon exil était très différente cette fois : je ne cherchais pas l'aide des hommes, mais de Dieu.

»J'ai conduit toute la nuit. À l'aube, je me suis arrêté pour dire mes prières.

»Au moment de lever la tête après m'être prosterné devant L'Éternel, la naissante lumière du jour m'a permis de voir un campement au loin.

»Je suis né à la Mecque, et j'ai toujours été un homme de la ville, un حضر hadhar, comme nous appellent les Bédouins avec un certain mépris, car notre ignorance de la vie du désert les agace particulièrement. Et en ce moment j'ai compris jusqu'à quel point les Bédouins avaient raison : mon ignorance et ma fragilité étaient bien réelles et j'ai senti le besoin pressant d'aller vers le campement.

»Me voyant approcher, le cheikh de la tribu est sorti de sa tente pour m'accueillir. Quand je l'ai reconnu, j'ai pensé qu'en vérité Dieu m'avait guidé : c'était le vieux bédouin Dhaïfallah, un homme dont la sagesse était connue aux quatre coins de l'Arabie.

»Après avoir échangé nos souhaits de paix, il m'a invité dans sa tente, et je l'ai remercié de son hospitalité. "Le désert est à tous", m'a-t-il répondu, et nous avons rendu grâce à la munificence de Dieu, qui nous donne tout.

»Quand nous sommes entrés, il a ordonné qu'on prépare le café.

»Un garçon d'une quinzaine d'années grand mais frêle s'en est chargé (j'ai appris plus tard qu'il était membre du riche clan hadramaouti des Beni Laden et qu'il se trouvait là pour connaître la rude vie du désert). Il a ajouté un peu de bois dans le feu et puis il s'est approché du rideau qui nous séparait de la section des femmes pour demander de l'eau et des grains de café. Une main les lui a donnés.

»Pendant que l'eau chauffait, le garçon torréfiait les grains dans une poêle. Quand on a commencé à sentir l'arôme, et que les grains verdâtres

sont devenus brun clair, le garçon les a versés dans un mortier en laiton pour les moudre en produisant un son de cloche.

»Ensuite il a demandé des graines de cardamome, la main de l'autre côté du rideau les lui a passées, et il s'est mis à les moudre dans le même mortier. Quand le café a été prêt, il nous a servi.

»Nos tasses traditionnelles sont très petites, presque comme un dé à coudre, j'ai donc demandé plusieurs fois au garçon de me resservir simplement en tendant le bras. Mais ni le vieux sage ni moi ne nous sommes décidés à parler. Ce jour-là, je l'ai passé essentiellement à dormir et à me promener dans le campement au coucher du soleil. Le soir, ils ont sacrifié un mouton exprès pour moi, comme ils l'auraient fait en l'honneur de n'importe quel autre pèlerin.

»Le lendemain matin on a répété le même rituel taciturne du café. Ensuite, le cheikh a organisé pour moi une petite expédition en chameau vers les dunes infinies. Cette expérience a été nouvelle pour moi, et parfois atroce, mais elle se trouvait déjà dans mon sang, car de même que les hommes d'autres nations vénèrent et pressentent la mer, de même nous (y compris l'homme qui vous raconte cette histoire) nous aspirons à vivre dans l'immensité infinie du désert silencieux. J'ai alors compris pourquoi nous, hommes de Riyad et de La Mecque et Djedda, hommes de Londres et New York, hommes de l'avion et des pétrodollars, nous nous accrochons encore à des images d'éleveurs et à un vocabulaire bédouin, et pourquoi les poètes qui ont vu le Tigre et le Guadalquivir célèbrent encore l'eau d'un puits.

»Le lendemain matin suivant, après la cérémonie du café, le vieux Dhaïfallah m'a demandé très courtoisement où j'allais et en quoi il pouvait m'aider pour que je puisse arriver sans encombre à ma destination. Je savais que c'était la façon qu'ont les Bédouins, après avoir accompli leur obligation d'accueillir les voyageurs pendant trois jours, de faire comprendre à leurs hôtes qu'ils doivent commencer à penser à se retirer.

»Ô Dhaïfallah –lui ai-je dit alors–, ta générosité est connue tout au long de l'Arabie, aussi bien que ta sagesse. Puisque tu m'as permis d'abuser de ton hospitalité, permets-moi maintenant de te demander un conseil.

»Tu sais très bien, ô noble Ahmed –m'a-t-il répondu–, que je suis le plus indigne serviteur de Dieu.

»Dieu –ai-je commencé à expliquer–, dont la sagesse et la générosité sont infinies, nous a comblés de mille richesses. Il nous a donné du pouvoir. Il nous a donné Sa lumière. Aujourd'hui pourtant, les infidèles les plus puissants convoitent nos trésors...

»Au fur et à mesure que je parlais, le Bédouin semblait de plus en plus impatient. À un moment, il a foncé le front, cachant ses yeux noirs derrière les épais sourcils blancs, et il m'a coupé la parole.

»—Quels trésors ? —m'a-t-il demandé, franchement agacé.

»Il a ensuite fait un geste de ses bras pour désigner sa tente. Et il m'a dit :

»—Voilà mon trésor.

»Après il a enlevé son turban et il me l'a montré. Avec le temps et la transpiration il avait pris la couleur et la consistance du plomb.

»—La voilà, ma richesse. C'était à mon arrière-grand-père. Il l'a acheté à l'époque où Ibrâhîm Pacha est venu avec ses Turcs en Arabie.

»—Mais l'Arabie... —ai-je à peine eu le temps de dire avant qu'il ne m'interrompe en se donnant des coups sur la poitrine :

»—Moi ! C'est moi l'Arabie !

»Il a alors pris sa tasse de café et il l'a approchée de mon nez en me disant :

»C'est bon, hein ?

»Ensuite il a appelé le garçon et lui a demandé de lui apporter les parfums. Des mains de femme lui ont passé à travers le rideau un plateau avec plusieurs petits sacs en toile et quelques flacons. Il m'a dit :

»—Sens : jasmin... violette... rose... myrrhe... encens... Excellents.

»Il m'a mis quelques gouttes de parfum sur les mains, comme c'est la coutume. Il s'est ensuite levé et il m'a demandé de le suivre.

»Nous sommes sortis de la tente et nous avons fait quelques pas. L'aube commençait à peine, et quelques étoiles brillaient encore sur un bleu incertain. Nous nous sommes arrêtés là, au milieu de rien, et nous avons respiré le souffle du الربيع الخالي ar-Rub'al-Khali, Le Quartier Vide.

»—Sens —m'a-t-il enfin dit, souriant et satisfait—. Il n'y a rien de mieux au monde : ça n'a aucun goût... Qui pourrait nous le ravir ?

»Pendant mon chemin de retour, un câble du président Nixon est arrivé à Riyad : les États-Unis s'apprêtaient à renforcer massivement l'ennemi.

»Ce même soir, le roi Fayçal m'a convoqué au palais de Riyassa. Il m'a dit : "Ecrivez ceci : le royaume de l'Arabie Saoudite déclare le جهاد djihad, la Guerre Sainte. Tous les livraisons de pétrole aux États-Unis d'Amérique seront suspendues sur le champ".

»Six jours plus tard, le président Nixon a mis toutes les forces armées des États-Unis en alerte nucléaire DEFCON III. »

—C'est un conte magnifique, monsieur Morisui —dit Rosa, après le long silence qui s'en suivit.

—Ce n'est pas un conte, je vous ai dit que...

—Il est de qui ? —interrompit Rosa— De vous ou de Yamani ?

Morisui ne put réprimer un petit sourire malicieux, mais ne dit rien.

Si ma mémoire ne me trahit pas, commença Rosa à expliquer à la manière de Sherlock Holmes lors du dénouement d'une affaire, les faits historiques sont assez précis, mais les choses ne se sont pas finies là : les Arabes ont perdu la guerre encore une fois, et le « terrible » embargo du roi Fayçal n'a servi à rien, à part faire de lui, suivi du chah d'Iran, les deux plus grands écologistes du XX^e siècle puisque ce sont les deux premiers à avoir obtenu la première vraie réduction de la consommation pétrolière mondiale. Mais bon, soit. Mais la scène du Prater, avec la conversation sur la roue de la fortune semble directement tirée du Troisième homme, et son seul détail original, l'allumage de Vienne, est assez invraisemblable, vous ne trouvez pas ?, conclut-elle, s'adressant à ses hôtes. Mais admettons que ce soit possible : Les voies des États-Unis sont impénétrables, vous devez le savoir mieux que moi, n'est-ce pas ? Ce qui n'a définitivement pas pu se passer parce que c'est presque un plagiat –ou un « hommage », si vous préférez– c'est la partie la plus belle et poétique de votre récit, celle des arômes et du goût à rien. Décidément, notre conteur n'a pas de chance : Runeberg (tous remarquèrent le dégoût de Rosa en prononçant ce nom) était un grand admirateur de T. E. Lawrence et il me faisait apprendre par cœur certains passages –très beaux, d'ailleurs– des Sept Piliers de la Sagesse pour améliorer mon anglais. Son passage favori était justement celui-ci :

"...we had ridden far out over the rolling plains of North Syria to a ruin of the Roman period which the Arabs believed was made by a prince of the border as a desert-palace for his queen. The clay of its building was said to have been kneaded for greater richness, not with water, but with the precious essential oils of flowers. My guides, sniffing the air like dogs, led me from crumbling room to room, saying, 'This is jessamine, this violet, this rose'.

"But at last Dahoum drew me: 'Come and smell the very sweetest scent of all', and we went into the main lodging, to the gaping window sockets of its eastern face, and there drank with open mouths of the effortless, empty, eddyless wind of the desert, throbbing past. That slow breath had been born somewhere beyond the distant Euphrates and had dragged its way across many days and nights of dead grass, to its first obstacle, the man-made walls of our broken palace. About them it seemed to fret and linger, murmuring in baby-speech. 'This,' they told me, 'is the best: it has no taste.'²⁴

²⁴«...nous avons chevauché très loin par les plaines mouvantes du Nord de la Syrie jusqu'à une ruine de la période romaine. C'étaient, dirent mes compagnons, les restes d'un palais bâti dans le désert pour une reine par son époux, seigneur de la région limitrophe. Ils ajoutèrent que l'argile de cette construction avait été, pour plus de richesse, pétrie non pas avec de l'eau, mais avec de précieuses essences de fleurs. Reniflant l'air comme des chiens, mes guides me

La musique du parfait anglais britannique de Rosa (très supérieur à celui du docteur Kouchner) laissa doña Amparo parfaitement endormie, et ses anciens chefs sincèrement impressionnés.

Dans ces circonstances, ils ne se rendirent pas compte que Rosa était elle aussi assez émue, bien que pour des raisons complètement différentes. Elle avait apprécié le récit de Morisui par sa poésie, par sa tristesse, mais surtout parce qu'il lui avait fait comprendre que ce ne serait pas complètement insensé de dévoiler le plan d'attaque qu'elle avait patiemment élaboré dans son complexe cerveau après avoir recouvré la raison.

Elle déclara d'abord qu'elle avait l'intention de se remettre vite au travail, ce qui fut accueilli avec enthousiasme. Elle dit ensuite qu'ils allaient découvrir une collaboratrice complètement différente, et leur prédit que la firme *Pancrazi, Morisui y Asociados* allait passer à l'Histoire pour avoir osé mener les militaires assassins devant les tribunaux. Sans attendre aucune réaction de la part de ses employeurs, elle leur expliqua sommairement comment elle pensait constituer les dossiers et comment elle trouverait –essentiellement en Europe, aux États-Unis et au Canada– les abondants fonds nécessaires à une telle tâche.

Pancrazi blêmit légèrement. Il regardait sa femme avec angoisse, comme s'il voulait trouver dans ce visage livré à l'oubli la solution à l'ennuyeux problème qu'il voyait naître dans sa propre maison. Morisui souriait encore de son air malicieux et priait *Eva* –comme il continuait de l'appeler– de ne pas être méchante : le pauvre Pancrazi avait eu quelques ennuis cardiaques pendant son absence et ce genre de plaisanteries lui étaient déconseillées.

Finalement, Pancrazi réussit à reprendre un certain aplomb pour suggérer ce que l'on suggère généralement dans ce genre de situations : Ev... Rosa devait partir prendre les bonnes vacances qu'elle avait depuis si longtemps méritées.

Rosa, qui, malgré tout ce qu'elle avait vécu, n'était pas folle et conservait pleinement toute son intelligence, leur demanda pardon. Elle déclara –libérant enfin le bouton qui l'avait tourmentée depuis qu'ils étaient sortis de table– que l'art culinaire de doña Amparo l'avait transportée dans un autre monde, un

conduisaient de salle croulante en salle croulante disant : « Voici le jasmin, voici la violette, voici la rose ».

À la fin Dahoum m'entraîna : « Venez sentir le parfum le plus doux » ; nous entrâmes dans le corps du logis, et là, dans l'embrassade des fenêtres béantes sur sa façade orientale, nous pûmes aspirer à pleine bouche le souffle sans effort ni tourbillon qui palpitait en frôlant les murailles. Il était né, ce souffle vide du désert, quelque part au delà du lointain Euphrate ; et pendant des jours et des nuits il s'était traîné sur une herbe morte : rencontrant son premier obstacle en ce palais ruiné élevé par la main des hommes, il paraissait s'attarder alentour avec de puérils murmures. « Voilà bien le meilleur parfum, dirent mes guides : il n'a pas de goût ».

monde où Eduardo Pancrazi n'était pas l'homme de paille de Kenichi Morisui et où Morisui n'avait pas profité de l'ultralibéralisme organisé par les hommes de Pinochet (parmi lesquels se trouvait un certain Enrique Valenzuela) pour installer au Chili une succursale de *Marley & Marley*. Elle savait très bien que dans le monde réel ces hommes n'allaient pas se battre contre ceux qui leur donnaient à manger. *Comme disait Khrouchtchev*, précisa-t-elle, « *on ne chie pas là où on mange* ».

Vous avez raison, messieurs, continua-t-elle en défaisant un deuxième bouton de sa robe, *mes aptitudes ne correspondent plus à vos besoins. Tout le récit que nous venons d'entendre dévoile parfaitement la subtilité de mon aîné à Harvard, l'illustre Morisui, l'élève de Huntington, le camarade de Fukuyama, le prix d'honneur de la promotion 1969, l'auteur de la thèse Les Voies des États-Unis sont Impénétrables, soutenue le jour même de l'offensive du Têt au Vietnam. Ma maladie m'a ouvert partiellement les yeux, messieurs, vous venez de m'aider à les ouvrir complètement, merci beaucoup.*

Après une telle tirade, Rosa ne pouvait que se lever d'un air offensé et partir, et c'est justement ce qu'elle fit, mais au prix d'un certain effort et d'un ou deux boutons supplémentaires. Le régime spartiate imposé par l'hôpital avait déshabitué son appareil digestif à la pression interne qu'il subissait à ce moment, et son corps, ayant souffert un sérieux déplacement de son centre de gravité, ne répondait pas convenablement à sa volonté. Elle se leva donc lentement, presque douloureusement. Une partie de son côté droit était découverte puisque sa robe avait été déboutonnée. Quand monsieur Morisui se précipita pour l'aider, elle le repoussa, sans violence, mais avec une évidente exaspération. Un sixième sens annonça à madame Pancrazi le départ d'un de ses hôtes et elle se réveilla pour accompagner Rosa à la porte en toute innocence devant le regard contrit de Pancrazi. Une fois dehors, avant qu'elle ne ferme la portière de sa voiture, Morisui dit à Rosa que les portes du bureau lui seraient toujours ouvertes.

Elle ne tarda pas à aller voir le juge Jodorow pour lui offrir sa collaboration.

Mais don Jacobo ne pouvait pas l'accepter. Il connaissait parfaitement sa brillante carrière, et il voulait bien croire qu'elle était prête à se débarrasser de sa légendaire ambition pour se consacrer à la recherche de la vraie vérité et d'une justice vraiment juste. Il lui était pourtant techniquement impossible d'incorporer dans son équipe une personne si intimement liée aux dossiers qu'il se chargeait d'instruire.

Le soir même, Rosa prit un bain dans le petit appartement où elle venait de s'installer et s'ouvrit les veines.

3. Le genre humain

–*Les Juifs d'Europe ont terriblement souffert aux mains de Hitler : bannissement, tortures, massacres. Je me suis engagé à trouver une solution à leurs problèmes. Votre Majesté, aurait-elle une suggestion à ce sujet ?*

–*Donnez-leur, à eux et à leurs descendants, les meilleures terres et les demeures des Allemands qui les ont fait souffrir.*

–*Mais, Votre Majesté, les Juifs qui ont survécu à l'Holocauste ont une peur bien compréhensible de demeurer en Allemagne où ils pourraient souffrir de nouveau ; de plus ils sont sentimentalement attachés à la Palestine.*

–*J'ose penser, Votre Excellence que l'Angleterre et l'Amérique ont l'intention d'en finir complètement avec le pouvoir nazi. Je ne vois pas vraiment qu'est-ce qui pourrait effrayer les Juifs si les Alliés sont en train de faire une guerre sérieuse. Je ne vois pas comment on pourrait concevoir l'idée de laisser à l'ennemi la possibilité de continuer à nuire.*

–*Votre Majesté, je pensais compter avec la légendaire hospitalité arabe pour m'aider à résoudre le problème du sionisme...*

–*Que l'ennemi et l'opresseur paie, c'est comme cela que nous les Arabes entendons la guerre. Que le criminel soit puni, non pas l'innocent. Quel mal les Arabes ont-ils fait aux Juifs ? Ce sont les Allemands chrétiens qui leur ont volé leurs biens et leurs vies, c'est à eux de payer, et le Bédouin ignare que je suis n'arrive pas à bien comprendre pourquoi, Votre Excellence, vous semblez si enclin à pardonner à l'Allemagne les conséquences de ses crimes. Le Bédouin réserve ses faveurs à ses amis, non pas à ses ennemis. Nous avons en effet coutume d'accueillir les victimes d'une guerre parmi les tribus victorieuses, d'après leurs ressources en eau et en vivres, or, dans le camp des Alliés on trouve cinquante pays, parmi lesquels la Palestine est petite et pauvre et a accueilli bien plus que son quota de réfugiés européens...*

–Franklin D. Roosevelt,
président des États-Unis d'Amérique.
عبدالعزیز آل سعود – Abd al-‘Azīz Ās-Sa‘ūd,
roi d'العربية السعودية Arabie Saoudite.
14 février 1945,
البديرة المرأة الكبرى Grand Lac Amer,
قناة السويس Canal de Suez.

Eva Runeberg (tout le monde continuait à l'appeler de la sorte) ne resta pas longtemps à l'hôpital où les premiers secours l'avaient emmenée. En relativement peu d'années, les dynamiques réformes structurelles, instaurées par la Junte de Gouvernement et ses fringants *consultants* frais émoulus de Chicago, avaient rongé très efficacement le système de sécurité sociale chilien patiemment échafaudé à partir des années 30. Il en résulta que vers la fin du

XX^e siècle toute personne ne se trouvant pas dans un état de difficulté économique avancée avait une peur panique de tout ce qui avait un rapport (même lointain) avec la médecine d'État (ceux qui se trouvaient dans un état de difficulté économique avancée éprouvaient la même peur, mais devaient s'y résigner). Un médecin ami du clan Sotomayor, fervent catholique et chirurgien de renommée mondiale, raconta un jour dans une soirée familiale qu'il avait régulièrement fait don de son talent à un hôpital d'État jusqu'au jour où, vers le milieu des années 90, la lampe d'opérations était tombée sur le billard, ce qui poussa vivement le médecin à partir et le patient pauvre (qui du coup devint un pauvre patient) à rester sur le dit billard.

Eva fut donc transférée à une clinique non loin de La Dehesa, son ancien quartier. Peu à peu, le docteur Bermejo, la psychiatre, devint l'un des appuis les plus solides de sa patiente et amie, la soutenant fermement dans toutes les décisions qu'elle prenait, surtout celle de ne plus jamais retourner au *San Juan de la Cruz*. Elle fut en désaccord avec *Eva* uniquement sur un seul détail : le nom de Rosa Gutiérrez Sánchez pouvait devenir pour elle un poids trop lourd. Elle lui suggéra d'adopter un nom de compromis, le nom de famille de la personne qu'elle avait au moins aimé une fois : Valenzuela. Ceci avait en plus l'avantage d'être l'un de ses noms légaux. Elle lui proposa en outre d'accepter le prénom d'Eva, puisque tout le monde l'appelait ainsi. Son nouveau nom pouvait donc être *Eva Rosa Valenzuela*.

Le docteur Bermejo se trouvait encore dans la chambre de la clinique lorsque Jennifer et Elisabeth entrèrent portant un spectaculaire bouquet de fleurs. En les voyant, *Eva Rosa* bondit du lit pour les serrer dans ses bras d'une façon si effusive qu'elles faillirent répandre les fleurs sur toute la pièce. Remarquant la surprise de ses amies, qui n'étaient pas habituées à la voir réagir de cette manière, *Eva Rosa* leur avoua qu'elle était la première à en être étonnée, —c'était peut-être le signe indiquant que les choses avaient vraiment changé. Ou du moins, qu'elle avait changé.

Peut-être pour rendre concrète cette dernière affirmation, elle demanda à ses anciennes collaboratrices où se trouvaient les restes de sa véritable mère.

Le docteur Bermejo ne fit aucun commentaire à ce sujet.

Les avocats qui croisèrent quelques jours plus tard leur collègue dans les couloirs de l'*Instituto Médico Legal* se demandèrent quel rapport la médecine légiste pouvait bien avoir avec les affaires dont *Eva Runeberg* s'occupait d'habitude. Aucun d'entre eux ne pouvait même pas s'imaginer la véritable raison de sa présence à cet endroit.

Les docteurs Francisca Soto et Laura Infante étaient les seules personnes à le savoir car le juge Jodorow les avait prévenues.

Lorsqu'Eva Rosa entra dans leur laboratoire, elles finissaient un puzzle macabre. C'était un squelette humain en position horizontale. Eva Rosa savait à qui il appartenait et elle demanda aux médecins de lui raconter son histoire. Elles lui dirent qu'elles ne comprenaient pas très bien ce qu'elle voulait savoir. Eva Rosa leur répliqua qu'elle avait besoin qu'on lui dise tout ce que l'on pourrait savoir à propos de ce corps. Elles lui répondirent qu'elles ne savaient rien qui pourrait lui être utile, les seuls éléments dont elles disposaient n'étaient que des données techniques destinées aux juges instructeurs du dossier. Eva Rosa les supplia alors de lui dire quelque chose, quelque chose de concret à propos de ces os brisés, quelque chose qui pourrait lui parler de la chair et de la peau qui les recouvrit un jour, quelque chose à propos de cet être dont elle-même avait vécu le supplice. Pendant des mois entiers elle avait partagé l'existence de ce fantôme torturé, elle avait été réellement ce corps, et maintenant elle se trouvait devant la possibilité de donner une forme à ces tourments, de se convaincre qu'il s'agissait d'une autre personne, de comprendre qu'elle n'avait pas vécu cette expérience atroce. Elles devaient l'aider. C'était leur devoir.

Au début, Eva Rosa avait réussi à contenir le ton de sa voix, mais sa dernière phrase se brisa au point de ressembler presque à un sanglot. Elle passa ensuite aux menaces, évoquant le nom de quelque puissant préfet.

L'on ne saura jamais si ce fut la compassion ou la peur ce qui décida les légistes à lui confier les conclusions de leurs analyses.

Elles commencèrent par une description technique et professionnelle, dépourvue de la moindre charge émotionnelle. Eva Rosa l'écouta avec détachement, comme si elle se trouvait dans un cours d'anatomie.

Mais l'horreur n'a pas besoin d'auxiliaires pour accomplir ses œuvres.

Le crâne présentait sept fractures, aucune d'entre elles n'était pourtant suffisamment profonde pour justifier le décès. L'orbite de l'œil droit et l'os de la pommette correspondant présentaient des fractures assez importantes. Au moins sept dents avaient été partiellement triturées par un instrument métallique, des tenailles sans doute.

La reconstitution de la cage thoracique fut difficile puisque les côtes avaient été fracturées dans sa plus grande partie et quelques-unes manquaient, comme si elles avaient été arrachées avant l'ensevelissement du corps. Le sternum présentait trois perforations, l'une d'entre elles le traversant de part en part présentant des traces de brûlures sur les bords.

La clavicule droite avait été fracturée une seule fois.

Les os extérieurs des deux poignets présentaient des profondes traces d'abrasion, aussi bien que ceux des chevilles. C'étaient sûrement les traces d'un enchaînement combiné avec l'effet de tractions violentes, mettant les entraves en contact direct avec la matière osseuse. Cette abrasion aurait pu

être provoquée par une lutte contre les entraves ou par une suspension prolongée par les poignets et/ou les chevilles.

Ces mêmes extrémités présentaient néanmoins d'autres marques qu'aucune des deux expertes n'avait jamais vu : dans le poignet, les os extérieurs du carpe et le bout du radius présentaient une abrasion régulière, presque circulaire, mais légèrement plus prononcée vers le scaphoïde, c'est-à-dire en direction du pouce. C'était comme si un objet métallique avait été introduit dans le creux formé par ces os. De manière symétrique, les os métatarsiens premiers et deuxième des deux pieds présentaient des abrasions qui formaient un demi-cercle en direction du tarse, comme si un autre objet métallique avait été introduit entre ces deux métatarsiens et qu'une pression considérable aurait été exercée verticalement. Tous ces indices donnaient à penser que le sujet avait probablement été crucifié à la romaine, une pratique qui n'avait jamais été attestée tout le long des enquêtes en cours. L'exécution d'un tel acte dans un pays catholique comme le Chili semblait très improbable aux médecins, surtout dans un milieu militaire où cela aurait été immédiatement interprété comme un rite blasphématoire. Pourtant, les fractures des os inférieurs des jambes, les tibias et les péronés, venaient renforcer cette hypothèse. En effet, expliqua le docteur Soto, les Romains avaient l'habitude de fracturer les jambes des suppliciés les frappant avec la hampe de leurs lances. De cette façon, en supprimant l'appui inférieur, ils écourtaient l'agonie des condamnés car la tension exercée par les bras sur la poitrine les asphyxiait peu à peu. Cette opération était effectuée lorsque les soldats prenaient les suppliciés en pitié ou tout simplement lorsqu'ils commençaient à s'ennuyer et avaient envie de rentrer à la maison.

C'est ainsi que se conclut l'examen du sujet E. O. 132, sexe féminin, 20 ans d'âge environ, 1 mètre 66. Causes probables du décès : asphyxie, perte de sang, épuisement ou toute sorte de blessure n'affectant pas la structure osseuse.

Avant de partir, Eva Rosa pensa qu'elle devait se rapprocher de ce corps, et en effet, elle s'avança vers lui. Elle ne savait pourtant pas ce qu'elle devait faire.

Son éducation et ses convictions profondes la contraignaient à éprouver de l'amour envers sa mère, et les analyses génétiques l'obligeaient à croire de tout son être que cet assemblage d'os était effectivement sa mère. Pourtant, elle ne pouvait pas (peut-être elle ne voulait pas) la voir dans ce squelette brisé. Ni les photos du dossier *Equus October*, ni même l'interprétation surréaliste créée par l'irrésistible *imagination* d'Eva Rosa ne l'avaient jamais montrée de cette façon. Dans toute cette imagerie, c'était une belle femme. Violée, humiliée, torturée, mais belle dans son supplice.

Ce corps, en revanche, était horrible.

C'est ma mère, se força-t-elle à penser. Elle voulut s'obliger à croire qu'elle l'avait aimée. *Dieu est amour*, pensa-t-elle un peu plus tard, et elle conclut que cette phrase n'avait aucun sens. Puis elle se souvint : « *Allt slags kärlek, Minus – Toutes les sortes d'amour, Minus. Le plus élevé et le plus bas, le plus ridicule et le plus beau. Toutes les sortes d'amour.* »

Elle se força alors à exécuter un geste qui difficilement pourrait entrer dans le précédent catalogue de sortes d'amour : elle approcha ses doigts du crâne –personne ne sut jamais (même pas elle-même) si elle arriva à le toucher. Ce qu'elle éprouvait c'était essentiellement de la répulsion. Du dégoût ordinaire.

–J'ai vu Dieu –dit-elle finalement à haute voix, sans conviction.

Elle réussit à se rappeler ce verset de l'Exode cité par Jean, « *Vous ne briserez aucun os* », avant de se précipiter vers un lavabo rendre tout ce qu'elle avait mangé ce jour, et une partie de sa bile et de son jus gastrique.

Avant de s'endormir, elle se souvint que le cheikh Yamani avait dit *Morimizu* pour nommer Morisui.

Au début tout est sombre. Nous entendons seulement les trompettes du paso-doble et une foule qui crie joyeusement *Ordóñez, torero !* Nous voyons ensuite des capes de torero, des capes militaires, l'éclat de l'épée du matador et des sabres, des dents blanches dans des sourires infinis, le Pacifique et la pelouse de Zapallar, au nord de Valparaíso. *Le gloria in excelsis Deo* nous emporte et nous assistons à un baptême du XVIII^e siècle où un prêtre s'acharne à réaliser avec peu de succès des exorcismes ténébreux. Tous les yeux des participants nous regardent, mais ce sont uniquement des yeux, rien d'autre : nous les voyons à travers de masques de carnivores, essentiellement des loups et des serpents, des serpents gigantesques, mais aussi des chiens, des aigles et même des hiboux.

Nous traversons le ciel pour arriver dans une jungle dense et sombre –et humide. Des Hommes blancs (et parfois noirs aussi –*des Hommes Blancs noirs*) se fraient un chemin dans la jungle épaisse ou à travers un fleuve immense, ils souffrent, ils peinent, ils perdent parfois la tête et nous les entendons délirer, ils perdent parfois la tête et nous la voyons rouler sur l'herbe. Nous les prenons en commisération car ils sont humains, proches de nous, pas comme ces Vietnamiens chassés tel des lapins, ou comme ces Cambodgiens enfermés dans des cages et réduits à l'état de quartiers de viande.

Il pleut sans cesse. Nous arrivons jusqu'à la tanière d'un grand Homme Blanc, massif et chauve qui s'acharne à vouloir nous convaincre que s'il est fou c'est par la faute de ces sales Niacs qui lui ont dévoilé la véritable face de l'horreur. Nous voyons avec lui des petits Vietnamiens qui font sagement la

queue pour recevoir les vaccins bénéfiques de l'homme blanc ; nous voyons plus tard les mêmes petits enfants s'aligner sagement sur une autre queue pour que leurs sauvages parents leur coupent les petits bras infectés par le poison de l'homme blanc. Il est sur le point de pleurer, le grand homme blanc massif et chauve, le pervers grand homme blanc massif et chauve, le bon grand homme blanc massif et chauve. Il est sur le point de pleurer lorsqu'il nous montre la pyramide de petits bras jaunes. Son émotion le fait pleurer, sa haine. Sa rage. Imbéciles de Niacs, Niacs cruels, Niacs stupides et cruels et sauvages. Il est cruel, lui aussi, c'est pourquoi un autre homme blanc juste vient lui appliquer le poids de sa justice. Il vient couper la tête d'un homme qui l'avait perdue depuis longtemps –décapitation : rédemption. Pour le Niac, le salut est *plus laborieux*. L'homme jaune, maudite soit sa race, est stupide et il est pervers au point de s'acharner sur son propre peuple. *Je sais choisir mes proies, madame Runeberg*, nous dit le pervers grand homme blanc massif et chauve d'un ton quelque peu commercial qui n'arrive pas à nous convaincre. *Oui, madame, Rudyard Kipling était très clair : c'est le fardeau de l'homme blanc, nous devons sauver les sauvages d'eux-mêmes. C'est une tâche dure qui demande de l'abnégation. Un vrai fardeau. Certains pourront en devenir fous comme moi, mais c'est un prix collatéral qu'il faut assumer, madame.*

Les avions font alors leur apparition. Ce sont essentiellement des *forteresses volantes*, ces magnifiques et toujours fidèles B-52 –parfois nous croyons voir aussi, furtivement, un invisible B-2. Les trappes des avions s'ouvrent, elles lâchent leur chargement de salut et justice. Nous sentons le doux parfum du napalm. Nous voyons son feu, sa lumière. Odeur de liberté. Feu d'égalité. Lumière de fraternité. Nous voyons nos yeux regarder le feu et cette lumière. Nous voyons le feu et la lumière se reflétant sur nos yeux. Nos magnifiques yeux noirs qui contemplent le napalm de la forêt –et les torches vivantes qui dansent à l'intérieur.

Lorsque nous étions petits, on nous décrivait l'enfer de cette façon. On ne nous avait jamais dit que c'était si beau.

4. Les damnés de la terre

כה אמר, יהוה צבאות, פקדתי, את אשר-עשה עמלק לישראל-אשר-שם לו בדרך, בעלתו ממצרים.
עתה כך והכיתה את-עמלק, והחרמתם את-כל-אשר-לו, ולא תחמל, עליו ; והמתה מאיש עד-
אשה, מעלל ועד-יונק, משור ועד-שה, מגמל ועד-חמור.

τάδε εἶπε Κύριος Σαβαώθ· νῦν ἐκδικήσω ἃ ἐποίησεν Ἀμαλὴκ τῷ Ἰσραήλ, ὡς ἀπῆντησεν αὐτῷ ἐν τῇ ὁδῷ ἀναβαίνοντος αὐτοῦ ἐξ Αἰγύπτου· καὶ νῦν πορεύου καὶ πατάξεις τὸν Ἀμαλὴκ καὶ Ἱερὶμ καὶ πάντα τὰ αὐτοῦ καὶ οὐ περιποιήσῃ ἐξ αὐτοῦ καὶ ἐξολοθρεύσεις αὐτὸν καὶ ἀναθεματιεῖς αὐτὸν καὶ πάντα τὰ αὐτοῦ καὶ οὐ φείσῃ ἀπ' αὐτοῦ καὶ ἀποκτενεῖς ἀπὸ ἀνδρὸς καὶ ἕως γυναικὸς καὶ ἀπὸ νηπίου ἕως θηλάζοντος καὶ ἀπὸ μόσχου ἕως προβάτου καὶ ἀπὸ καμήλου ἕως ὄνου.

Ainsi parle Yahweh Sabaot : J'ai résolu de punir ce qu'Amaleq a fait à Israël, en lui coupant la route quand il montait d'Égypte. Maintenant, va, frappe Amaleq, voue-le à l'anathème avec tout ce qu'il possède, sois sans pitié pour lui, tue hommes et femmes, enfants et nourrissons, bœufs et brebis, chameaux et ânes.

IS 15 : 2-3

L'arrivée d'Eva Rosa aux bureaux de l'Association de Disparus et d'Assistance Nationale produisit une sorte de stupeur silencieuse dans cet endroit où d'habitude régnait une espèce d'anarchie bruyante et plutôt joyeuse. La raison de cette surprise résidait dans le fait que la plupart de ceux qui se trouvaient dans ce bureau étaient des avocats, et Eva Runeberg portait avec elle une lourde réputation professionnelle. Plusieurs de ses collègues s'étaient cassé le nez après avoir osé se mesurer avec elle devant le parquet. Ils savaient tous, en outre, qu'elle se trouvait dans l'épicentre de la tempête déclenchée par l'amiral Murat, certains étaient au courant de son hospitalisation au *San Juan de la Cruz*, mais personne d'entre eux ne connaissait la véritable cause de son internement. D'aucuns étaient même persuadés que *son séjour chez le fous* était la juste conséquence de ce que son père avait semé.

Lorsqu'elle dit qu'elle voulait voir le directeur, un homme relativement petit et moustachu –mais surtout pourvu de lunettes si épaisses qu'elles lui agrandissaient les yeux monstrueusement– s'avança vers elle en lui disant *C'est moi, soyez la bienvenue, madame Run...*

–Valenzuela –interrompit brusquement Eva Rosa.

La première visite à l'ADAN fut relativement courte. Elle allait leur offrir, comme elle l'avait fait précédemment avec le juge Jodorow, son expérience et son talent de juriste. Mais elle voulait aussi savoir s'ils étaient prêts à se constituer partie civile pour présenter une action en justice contre les personnalités civiles et militaires du plus haut rang responsables du coup d'État et de la dictature. Elle n'omit pas de leur préciser que son principal objectif était le général Nils Runeberg Ugarte.

Ce bref discours provoqua chez ses interlocuteurs des réactions qui allèrent de l'étonnement à la méfiance la plus aiguë car personne n'était capable d'imaginer qu'elle n'avait pas d'arrière-pensées. Ils pouvaient peut-être subodorer qu'elle réagissait de cette façon aux dures révélations publiées à propos de son père, voulant se blanchir de ces souillures, comme dans *Music box*, mais ils n'arrivaient pas du tout à comprendre comment elle pouvait être si sûre de la véracité de ces accusations.

Elle dut sentir un certain plaisir en voyant la confusion qu'elle avait provoquée car pendant un certain temps elle ne fit rien pour éclaircir les choses. Finalement, lorsqu'elle commença à en avoir assez des malentendus, elle déclara, dans un ton plus caractéristique d'Eva Runeberg que d'elle-même :

—Je ne suis pas la fille de cet homme, il m'a enlevée à la naissance. Je suis la fille de Rodrigo Gutiérrez, que certains d'entre vous ont peut-être connu.

À partir de ce jour ils se rencontrèrent régulièrement dans l'un de ces cafés à l'ancienne que l'on peut encore trouver dans le centre de Santiago. Entourés de vieux bois et de l'odeur du temps jadis, ils essayaient de trouver la stratégie la plus efficace pour poursuivre les responsables du coup d'État et de la brutale répression qu'il avait déchaîné. Leur principal ennemi était le temps : mort et maladie de nombreux témoins, perte de dossiers et, dans bien plus de cas qu'on n'aurait pensé, l'oubli pur et simple de certains détails qui auraient pu paraître fondamentaux et inoubliables. Ces réunions se finissaient presque toujours sur le même constat : ils ne réussissaient à constituer des dossiers solides qu'avec des sujets de relativement moindre importance.

Devant une si frustrante perspective, bien des militants de la respectable ADAN durent modifier sérieusement leurs schémas de motivations pour assister à ces réunions. Pratiquement tous les membres de la gent masculine n'y assistèrent plus pour changer le Chili ou le monde, mais pour essayer d'attirer l'attention de cette proie de choix qui avait osé aller se mettre dans la gueule du loup : Eva Runeberg Sotomayor. Pour tous, elle était née sous le signe de la beauté et du pouvoir, et cela était tout ce que l'homme (de façon secrète ou ouvertement) convoitait le plus. Il ne manqua pas un malin pour déclarer qu'il assistait à ces réunions pour pratiquer la pêche au gros lot.

Parmi tous ces fauconniers, le plus à même d'attraper l'oiseau de luxe s'appelait Jaime Lulio Sánchez-Mármol.

Il n'assistait pas régulièrement aux réunions de l'association, mais lorsqu'il apprit la résurrection d'Eva Runeberg, il conçut instantanément, avant même de l'avoir rencontrée, son plan d'attaque. Néanmoins, quand il se trouva pour la première fois face à elle (il l'avait uniquement croisée une ou

deux fois dans les couloirs du Palais de Justice), il fut si impressionné qu'il dut ajourner de plusieurs jours son offensive.

Un jour, après l'une des réunions de café, il se décida enfin à la coincer sur sa banquette lorsque les autres s'étaient levés.

—J'ai connu Rodrigo Gutiérrez Estrada —dit-il tout simplement.

Elle accepta de faire quelques pas avec lui. Cependant, l'appât déployé ne suffisait pas pour modifier en profondeur l'attitude froide et presque méprisante que la proie adoptait systématiquement pour repousser les offensives du prédateur. Il le savait très bien. Bien d'autres membres de l'ADAN avaient connu Rodrigo Gutiérrez, c'était là l'une des raisons qui avaient poussée Eva Rosa à aller les voir. Néanmoins, ce que Jaime (ou Jaime Lulio, comme il aimait à se faire appeler car il ne savait pas que son deuxième prénom se rapportait à Raymond Lulle), ce que Jaime Lulio lui dévoila pendant leur courte promenade brisa définitivement toute la glace qui aurait pu les séparer : il avait connu Rodrigo Gutiérrez avant qu'il ne développe son intérêt pour la politique et qu'il n'intègre une organisation militante. Il l'avait connu au lycée, et ils étaient devenus des amis intimes.

Le simple fait d'apprendre un détail aussi banal, transforma Eva Rosa en une personne normale et même agréable, et elle lui proposa elle-même d'entrer dans un autre café pour connaître tout le reste de l'histoire. Jaime Lulio renonça à son tour à son rôle de braconnier pour lui raconter comment Rodrigo Gutiérrez et lui étaient arrivés à devenir inséparables.

Ils avaient été inscrits dans l'un des plus prestigieux internats de Santiago, le célèbre Internat National Barros Arana. La famille de Jaime Lulio appartenait, comme celle de María Inmaculada, à l'intelligentsia des classes moyennes aisées. Ses parents, aux idées ouvertement de gauche, étaient assez mal vus par les autres parents d'élèves, tous conservateurs. Cependant, la famille de Jaime Lulio faisait figure de bourgeoise à côté de celle de Rodrigo, qui ne pouvait être classée que dans la case *communiste*. Personne n'avait jamais vu son père, mais les rumeurs disaient qu'il était une sorte de guérillero itinérant, à la solde d'une obscure puissance étrangère. Cela expliquait pourquoi sa mère de condition modeste (« modeste » était l'euphémisme que l'on utilisait pour dire « pauvre ») pouvait payer les lourdes mensualités de l'école. Et comme ce père était itinérant, tout le monde pensait qu'il avait laissé un nombre incalculable d'enfants éparpillés dans le vaste monde. Rodrigo faisait donc figure de pièce rapportée dans un internat de cette catégorie. Il fallait néanmoins être charitable avec lui : cet innocent n'avait été que la victime du péché. Tout se passait donc plus ou moins bien, et Jaime Lulio, Rodrigo, et un autre garçon qui était aussi classé dans le rang des *communistes*, avaient réussi à développer une sorte de *modus vivendi* avec

leurs camarades. Ils avaient une personnalité suffisamment forte pour ne pas se laisser assaillir la nuit par certains de leurs camarades qui s'amusaient à introduire des objets dans l'anus des autres garçons. De même, ils refusaient toujours de participer aux crucifixions de chauves-souris organisées au cours de rituels clandestins où l'on se délectait à les clouer par les ailes à des poutres, à leur brûler les yeux avec des cigarettes et à les faire fumer jusqu'à l'asphyxie. L'aspect humain acquis par ces bêtes lorsqu'elles portaient une cigarette à la bouche, avait marqué Jaime Lulio à jamais.

C'est à cette époque que j'ai pris ces bestioles en affection, conclut-il, j'aime les voir voler, tu dois t'imaginer pourquoi. Enfin... Comme tu vois, nous vivions dans le meilleur des mondes.

Tout a changé en terminale ; pour être précis, le 22 novembre 1963 à 12 heures 30 et quelques secondes, heure de Dallas, Texas. Ici, il était trois heures et demi, et nous regardions tranquillement un film sur la guerre de Corée, Men in War d'Anthony Mann –je précise au cas où tu serais cinéphile. Pendant que nous regardions ces braves Gringos mettre la pâtée aux Chinetoques, ce saint homme de Kennedy se prenait le marron du siècle. Tu as vu le film où on voit sa cervelle dégouliner, non ? Beurk !

Bon, le fait est que, quand nous sommes sortis de la projection, il y avait une drôle d'ambiance dans la cour. Certains des élèves sont venus nous annoncer que le président Kennedy avait été assassiné, et la plupart de mes camarades s'en sont émus d'une façon que je jugeais un peu exagérée. Mais si l'on y pense bien, cette attitude n'avait rien de particulièrement étrange : les bourgeois de notre Sub-Amérique se sont toujours sentis comme des Gringos de deuxième zone, mais là, je t'apprends rien, non ? Le plus marrant vient maintenant : peu à peu, comme par vagues, j'ai commencé à entendre le mot communiste. Communiste par ci, communiste par là, les communistes, etc., etc. La rumeur se faisait de plus en plus claire : des « communistes » ils sont passés à « ce sont les communistes », pour finir par déclarer, complètement sûrs de leur coup, que les communistes l'avaient tué. Les problèmes ont commencé quand ces malheureux élèves se sont rendus compte qu'ils n'avaient –pour notre malheur à nous trois– qu'ils n'avaient que trois communistes à se mettre sous la dent pour se défouler : moi, Rodrigo et l'autre garçon dont je t'ai déjà parlé, José Luis Espinosa, je ne sais pas si tu as déjà entendu parler de lui. Voilà, nous avons très vite compris que nous allions devoir payer pour la mort de ce saint homme qui avait lancé l'Alliance pour le Progrès et qui avait essayé par deux fois de sauver Cuba de l'enfer. Ce que nous ne savions pas c'était comment nous allions payer. Moi personnellement, j'ai eu vraiment très peur quand ces tarés de fachos ont commencé à nous entourer. Rodrigo, qui n'a jamais reculé devant la baston, a réussi à nous ouvrir une brèche dans le cercle et nous avons réussi à nous échapper par un couloir. Mais nous

sommes tombés sur une porte fermée et ces chiens, comme la meute de chiens couleur de lune de Borges, nous sont tombés dessus à coups de latte et des torgnoles de la façon la plus impartiale, démocratique et collatérale du monde pour notre plus grand bien et celui de notre cher Chili.

Voilà. Au moins ça aura servi à ça, cette baston : elle nous a rendus indécollables tous les trois et on n'a plus eu de secrets entre nous. Mais, pour notre malheur, elle nous a rendus plus cocos que nous ne l'étions. Quand on a créé le MIR, nous y sommes rentrés tous les trois. Nous nous sommes portés volontaires pour suivre un entraînement spécial à Cuba, et voilà que nous y sommes partis. Et puis le Rodri a voulu faire le garde de corps d'Allende, ce qui ne nous a pas vraiment plu ni à José Luis ni à moi parce que nous pensions à l'époque que notre petit coq de président n'avait pas la pêche qu'il fallait pour faire le vrai changement. Après, nous avons réfléchi et nous nous sommes dits que le Petit Coq avait peut-être besoin d'être entouré par les meilleurs. C'était peut-être bien que le Rodri l'aide. Nous ne sommes jamais arrivés à détester complètement le Chicho Allende, il s'arrangeait toujours pour qu'on puisse lui trouver quelque chose de bien... Bon... tu vois, les années sont passées et me voilà en train de faire le gaúcho sans le sou, habillé comme un dégueulasse. Par contre, regarde comment tu es sapée, toi, même quand tu traînes avec la racaille. Au moins tu auras appris ça à l'école de la haute. Enfin, je te disais que nous sommes devenus si proches au point de tout partager, même nos maisons. C'est comme ça que j'ai appris que Rodrigo était d'origine très modeste, pauvre même, et que sa mère vivait dans le quartier de la Gare Centrale. Le jour de la naissance de Rodrigo un notaire était venu la voir pour lui présenter un acte dans lequel l'enfant était reconnu par son père, Daniel Gutiérrez. Ce même notaire lui avait remis un compte épargne qui serait alimenté tous les mois avec une somme qui devait être consacrée à l'éducation de l'enfant. C'est comme ça que Rodrigo a pu être inscrit dans les écoles les plus huppées de Santiago, et ça a été comme ça jusqu'à la fin de ses études universitaires. Ce père (ne rigole pas) appartenait en réalité à une organisation secrète dont le but était de contrecarrer les opérations meurtrières des organisations assassines style CIA ou MI6. En tout cas, c'est ce que Rodri m'a dit, un peu avant le coup d'État. Ça m'étonnerait pas que ce soit une organisation de ce genre qui soit la cible réelle de la chasse aux sorcières terroristes de l'Axe du Mal organisée par Bush II.

Enfin, tu sais très bien comment tout ça s'est fini. De notre 11 septembre il n'y a pratiquement plus que nous pour s'en souvenir. José Luis a été tué dans un affrontement avec les militaires à Valparaíso, et Rodrigo... Rodrigo... Je sais que ce que je vais te dire peut sembler prétentieux et que trente ans après les faits on peut très facilement se vanter d'avoir été fidèle, mais je dois te dire que je n'ai jamais douté de lui. C'est justement cette

confiance qui m'a sauvé la vie, à moi et à beaucoup des camarades du MIR qui étaient en train de s'organiser pour se défendre. Quand il est venu me voir après être sorti de taule pour me dire qu'il voulait se joindre à nous, j'ai tout de suite compris qu'il n'était plus lui-même. Écoute bien ce que je dis : j'ai toujours été sûr qu'il n'était pas en train de nous trahir. Tout simplement parce que je me suis rendu compte que ce n'était plus lui. L'intimité qui nous avait liés me permettait seulement à moi de comprendre ça. Et la différence que je sentais en lui ne se trouvait pas dans le morceau de nez qui lui manquait. La différence se trouvait dans lui, à l'intérieur de lui, quoi... C'est grâce à cette espèce d'intuition que j'ai réussi à sauver notre groupe. Nous ne nous sommes plus jamais revus. Je n'en pouvais plus et je suis parti m'exiler en France. C'était vers le mois de septembre 74.

Je me suis toujours demandé comment ils avaient pu nous changer le Rodri. Je suis même arrivé à penser qu'après tout, il y avait peut-être derrière tout ça quelque chose de bien plus précieux que nos vies ou que notre putain de mouvement de merde.

5. Les forçats de la faim

Spielberg ou son scénariste Lawrence Kasdan, n'ont pas inventé tous les personnages du film qu'ils ont mitonné ensemble. Je sais maintenant que ce docteur ès archéologie qui parcourait le monde profanant et volant (sauvant) les reliques les plus sacrées de l'humanité a réellement existé. Aujourd'hui, on peut tous voir son visage et entendre sa voix dans l'obscurité. Moi aussi, j'ai vu le film, plusieurs fois (je l'aime beaucoup), et cela m'a permis de le reconnaître immédiatement lorsque je l'ai Vu (sa présence globale et redoutable m'incite à écrire ici une majuscule) dans l'Aleph.

Je me souviens très bien que même le soleil souverain du printemps abdiquait devant les ruines qui désolaient un pâté de maisons rue Garay, à Buenos Aires, cette année 1942. On démolissait le bâtiment contigu au café de Zunino et Zungri et il savait très bien les conséquences que cela impliquait. La maison la plus extraordinaire du monde, pensait-il, était condamnée à disparaître et avec elle son ineffable trésor. Mais c'était un dimanche, et les travaux de destruction respectaient généreusement cette trêve.

Bien entendu, notre héros a été le premier à arriver. Il portait tous ses accessoires : son chapeau, ses bottes, son blouson, sa besace, il semblait ignorer qu'il se trouvait dans un pays plus civilisé que le sien puisqu'il portait même son pistolet à la ceinture (la police de Buenos Aires ne devait pas du tout grouiller en cette belle matinée dominicale). Je sais que déjà à cette époque les agents de l'Abwehr commençaient à renseigner l'OSS à propos de certaines recherches sur l'ésotérisme menées par le Troisième Reich. Même si cela n'a jamais été annoncé clairement, je sais que l'amiral Canaris a voulu d'abord fragiliser ces activités car à son avis c'était une extravagance de plus de son Führer détesté. Les dévoiler à l'ennemi n'aurait jamais pu représenter une menace pour sa chère Allemagne. C'est par cette source que le docteur avait appris que les nazis cherchaient l'Aleph.

C'était un faux Aleph, je sais, ce pour cela que j'en parle ici sans crainte, mais à l'époque presque personne n'était au courant. Et il avait beau être faux, il était néanmoins optique, tu peux donc d'ores et déjà t'imaginer les avantages stratégiques de ce phénomène. Même les dirigeants de l'OSS étaient capables de comprendre que l'Allemagne ne devait pas posséder un tel instrument. Ces dirigeants ont donc transmis les renseignements de l'Abwehr au docteur, et il s'est ensuite chargé de découvrir où il fallait chercher l'objet : dans la rue Garay à Buenos Aires, Argentine (il a précisé le pays pour éviter que les fonctionnaires des services secrets ne pensent qu'il s'agissait de Buenos Aires, Texas).

Il n'était pas seul, on l'avait suivi. Je me demande parfois (je ne pourrai plus le vérifier, malheureusement) si les nazis ne laissaient pas échapper quelques renseignements confidentiels non pas pour collaborer avec l'ennemi

mais pour que le brillant docteur les aide à résoudre les énigmes qui leur donnaient leurs plus terribles maux de tête (rappelle-toi par exemple, le cas de l'Arche d'Alliance). Il marchait parmi des débris sidérés ornés de plusieurs escaliers qui conduisaient au vide et délimités une ou deux fois par des hauts murs auxquels les restes de papier peint qui s'entêtaient à égayer inutilement des pièces inexistantes donnaient un air d'échiquiers verticaux. Une porte imposante se dressait presque immaculée parmi tout ce désordre, le désordonnant davantage, comme un monolithe primordial (tu te rappelles ?) installé au beau milieu d'une habitation bourgeoise. Il s'est mis à évoquer les ruines (je pense que c'étaient des ruines) de cette Ville si horrible dont la seule existence et permanence, même au cœur d'un désert inconnu, contamine le passé et l'avenir, et de quelque façon compromet les astres. Il sentait une sorte de vertige effaré, et je ne peux pas lui en vouloir : il ne pouvait pas savoir que l'Aleph était faux, qu'il n'était donc pas un instrument mais une simple conjonction de phénomènes hyperspatiaux qui perdent leurs propriétés au moment de se déphaser. Il était en fin de compte moins transportable que le Graal.

Mais le docteur était persuadé que son université allait enfin s'enrichir de l'un des plus grands trésors de l'Histoire. Et qu'au moins cette fois il arriverait enfin à sauver une Merveille de l'implacable oubli.

Il ne tarda pas à repérer l'escalier raide qui descendait au sous-sol de la salle à manger. La fureur de la démolition l'avait relativement épargné et il n'était pas trop difficile de se frayer un passage parmi les décombres pour l'atteindre. Il a descendu toutes les marches et ensuite il les a remontées, les comptant à partir de la dernière. Il s'est arrêté sur la dix-neuvième. Il l'a époussetée et il a cherché une fente pour pouvoir introduire la petite pioche qu'il avait sortie de sa besace. Avant de poursuivre, il s'est rappelé qu'il devait mesurer la distance qui séparait l'Aleph du sol. Il est donc descendu de nouveau pour prendre les mesures (hauteur de la marche, dimension de celles-ci, angle de l'escalier) qu'il a notées sur un petit calepin. Il a ensuite écarté les décombres pour se coucher par terre et mesurer à quelle distance se trouvait sa tête de l'escalier.

Se trouvant dans cette position, il a voulu le voir. Une frêle ferveur s'est saisie de lui. C'était une émotion limpide, puisqu'il savait qu'il avait toujours agi du côté du Bien ; il voulait tout simplement vérifier s'il avait été bien renseigné –mais il mourait aussi d'envie de le voir avant tout le monde.

Il n'a pourtant rien vu, et il n'en a pas été particulièrement étonné : le sous-sol avait été exposé à l'air libre et donc à la lumière, ce qui oblitérait les propriétés de l'Aleph d'après Daneri. Le temps pressait et il ne pouvait pas attendre la nuit ou construire une installation pour voiler la lumière. Il a donc décidé de se mettre au travail avec sa pioche. Au bout de quelques minutes de

minutieux travail d'archéologue habitué à respecter la cohérence de quelque chose qu'il ne comprend pas, il a séparé les neuf minces briques (entières ou coupées à la moitié) qui constituaient la marche. Avant de les mettre dans sa besace, il les a numérotées avec une encre spéciale. Une fois bien rangées, il a souri de ce sourire si caractéristique qui lui égayait uniquement la partie droite du visage. C'est alors qu'il a entendu une voix derrière lui :

–Danke schön, meine liebste Doktor, a dit la voix (je crois, je n'ai jamais été particulièrement fort en allemand).

J'avais déjà repéré le style des agents qui suivaient le docteur depuis plusieurs semaines, mais celui-ci était nouveau. Sans doute, il n'appartenait pas à l'Abwehr, mais à la Gestapo. J'en suis pratiquement sûr, même si je ne l'ai vu que comme silhouette. Ce dont je suis complètement sûr c'est qu'il portait lui aussi un pistolet. Et il le pointait vers le docteur. À partir de ce moment tout s'est passé très vite. L'Allemand a brièvement vérifié le contenu de la besace, ce qui a donné au docteur le temps de lui jeter une poignée de sable aux yeux pour le pousser et récupérer son précieux trésor. Au moment de commencer sa fuite, le docteur a oublié que la marche numéro dix-neuf n'existait plus et il est tombé sur l'escalier. Il a alors entendu de nouveau la voix désagréable (elle disait : auf Wiedersehen Herr Doktor) ; ensuite un bruit sourd et une détonation de pistolet. Pendant les trois secondes qui s'en sont suivis, il a pensé au Graal, au vacarme de l'Arche d'Alliance, au visage barbu de son père, il a cru se souvenir des traits de sa mère –il les a vus tous les deux, crûment, sur leur lit d'amour, et il n'a pas pu éprouver la moindre tendresse.

Une voix qui reproduisait de façon étrange l'anglais insulaire le tira de son abîme : « ces neuf briques sont moins précieuses que votre peau, mon cher docteur » (je me rappelle que son « my dear doctor » a eu une sonorité presque cent pour cent britannique, je me rappelle aussi que pour « peau » il a utilisé le mot hide). Un homme qui se tenait debout en haut des marches avait prononcé ces mots. Le nazi gisait au fond, inconscient ou mort, inoffensif en tout cas. « Hors d'ici, l'effet Aleph s'évanouit, a dit l'homme, ceci n'est qu'un Aleph optique, il est faux. » Lorsqu'il a vu l'expression interrogative du docteur, l'homme a sincèrement voulu éclaircir ses doutes (il l'aimait bien, malgré tout) mais un bruit de pas l'a fait taire et il a indiqué au docteur par des gestes qu'il devait sortir rapidement du sous-sol. Ils se sont ensuite tapis derrière la porte monolithique et ils ont vu approcher trois policiers qui demandaient avec un accent nettement argentin qui était là. L'homme a alors pris le pistolet du docteur et, tout en lui demandant au passage s'il n'était pas au courant que ce genre d'accessoires étaient interdits dans le pays où ils se trouvaient, il l'a jeté le plus loin qu'il a pu. Le bruit a attiré les policiers (dans les années quarante cette astuce n'avait pas encore été trop banalisée par les films) et la voie a été dégagée. Les voyant s'en aller, le docteur n'a pas pu

résister à la tentation de demander à l'homme comment il avait pu le sauver s'il n'était pas armé. « Ne perdons plus de temps, docteur, lui a dit l'homme sans baisser la garde, allons-nous en d'ici avant que d'autres sicaires ne s'amènent comme une meute de chiens couleur de lune ».

Je sais maintenant qu'une phrase si biscornue, prononcée à cette heure matinale et sans lune, se justifiait uniquement par la profonde admiration que cet homme vouait à un roman découvert à Londres quelques années auparavant : The approach to Al.Mu'tasim. Dès qu'il pouvait, il essayait de sortir un mot heureux de l'auteur du roman, maître Mir Bahadur Ali, et il jugea adéquat de dire a lean and evil mob of mooncoloured hounds pour mieux imager les hordes envoyées par Hitler le païen.

Dans la rue, sur les escaliers de Constitución, dans le métro, ils se sont dit au revoir. Contre l'avis de l'homme, le docteur a insisté pour emporter les briques, ses briques, comme il disait. Avant de partir, le docteur a voulu connaître le nom de son sauveur. « Gutiérrez, a-t-il répondu, Daniel Gutiérrez. »

Jaime Lulio Sánchez-Mármol,
Les Rédempteurs secrets
(De hemliga Frälsarna).

Il y a très longtemps les maisons construites autour de la Gare Centrale de Santiago du Chili hébergèrent des personnes relativement aisées. Néanmoins, au fur et à mesure que le XX^e siècle avançait, le temps les déchirait, les difficultés économiques les divisaient, puis les subdivisaient, la bonne société les méprisait, jusqu'à ce qu'elles deviennent le refuge ultime de ceux qui avaient été punis sans merci par la main invisible du marché libre de la fin de l'Histoire.

Cependant un jour du XXI^e siècle, les rues de ce triste quartier furent égayées par les aristocratiques pieds d'Eva Rosa Valenzuela.

En compagnie de Jaime Lulio, elle alla voir sa grand-mère de chair et d'os. En arrivant dans une cour intérieure assez mal tenue, ils virent une petite vieille aux cheveux blancs qui lavait du linge et Eva Rosa sut tout de suite que c'était elle. La petite vieille, en revanche, même si elle savait qu'on allait lui rendre visite, semblait assez surprise. Elle sécha ses mains rapidement sur son tablier et s'arrangea les cheveux comme elle put. Elle s'appelait Teresa Estrada.

Jaime Lulio se chargea de faire les présentations, sans arriver cependant à effacer le trouble qui raidissait les deux femmes.

—Misiá Teresita —dit-il, en tendant un bras vers Eva rosa—, je vous présente Rosa. Nous, on l'appelle Eva Rosa.

Les deux femmes se donnèrent une accolade presque obligatoire, mais le mur qui les séparait était encore trop épais. Eva Rosa l'avait construit. Elle l'avait édifié tout le long du chemin qui l'avait conduite vers cette demeure. Dans les rues elle avait senti que ses nu-pieds ne la protégeaient pas de la boue et des ordures. Elle avait éprouvé le poids des regards qui la poursuivaient, la dévorant de jalousie, de méfiance ou de vulgaire désir. En arrivant, elle avait parcouru du regard l'univers de la petite vieille et elle s'est sentie éloignée à jamais de cet être qui s'accrochait à elle avec une avidité presque animale.

Et elle ne pouvait pas non plus s'empêcher de penser que dans cette maison misérable, sa mère avait été arrêtée.

Une fois à l'intérieur de l'habitation, la petite vieille parla brièvement de *ce fou* de son fils. Elle leur montra des photos. Dans l'une d'entre elles on le voyait avec María Inmaculada. Doña Teresa s'assit alors sur un tabouret pour parler du passé.

...un jour Rodri est arrivé avec María. Il m'a dit que presque personne, à part ses deux grands copains, Jaimito et un autre garçon qui s'appelait José Luis, personne ne savait où j'habitais, et que ce serait le meilleur endroit pour la cacher. C'était quelques jours après le truc des militaires... la mort d'Allende. Après tout, l'idée de la cacher ici n'était peut-être pas si mauvaise : pendant plusieurs mois on nous a laissées tranquilles.

C'était une fille de la haute, ça c'est sûr, elle devait être bien choyée... Au début, elle m'enquiquinait un peu avec ses manies. Il paraît même que son père travaillait avec Allende, à ce que l'on disait. Tu penses bien qu'ils n'allaient pas venir la chercher dans ce trou à rats...

Mais après, ils sont venus. C'était le mois de mars 1974, je crois, pendant la nuit. Des tondus sont arrivés, et aussi des salauds en civil, avec des mitraillettes. Ils ne se sont pas donné la peine de frapper, ils ont tout de suite cassé la porte, les fumiers. Ils m'ont enfermée dans ma chambre et je n'ai pu qu'entendre qu'ils posaient des tas de questions à la pauvre María Inmaculada. J'ai ensuite entendu qu'ils lui disaient des gros mots et la faisaient monter dans un camion. À ce moment je me suis débrouillée pour sortir et j'ai demandé à un civil qui avait l'air d'être le chef où ils l'emmenaient. Ne vous inquiétez pas, il m'a dit, on l'emmène chez les carabiniers pour un interrogatoire de routine. Elle sera de retour demain.

C'est comme ça que mon calvaire a commencé. C'est que je m'étais déjà habituée à la Mari. Je ne voyais pas mon Rodri depuis plusieurs mois et elle était devenue comme une fille pour moi... Et son petit ventre était déjà bien rond. Elle me disait que si c'était un garçon, elle allait l'appeler Carlitos, et si c'était une fille, Rosita. C'était toi, ma fille...

Je l'ai attendue toute une journée, après je suis allée voir chez les carabiniers, mais là personne ne m'a rien dit. Après je suis allée voir au Stade National, à la prison de femmes, et rien, personne ne savait rien.

Après une semaine environ, en rentrant du travail (il fallait bien continuer à manger) j'ai vu un camion militaire garé devant chez moi. Un soldat est sorti avec la Mari et m'a dit de m'approcher. J'ai couru vers elle, mais le même soldat ne m'a pas laissée l'approcher. Qu'est-ce qui se passe, Mari, je lui ai dit, où ils t'ont emmenée ? Nous étions à peu près à deux mètres de distance, mais j'ai bien vu qu'elle avait deux blessures au cou, bien grosses, comme si elles avaient été faites avec un couteau. Ses joues étaient enflées et lacérées et elle avait les cheveux tout collés. Elle était très sale et avait l'air très mal en point. Je crois qu'elle était pieds nus.

Un homme en civil (le même du jour où on l'a arrêtée) sans descendre du camion lui a dit :

—Alors, parle, qu'on en finisse.

Je n'avais jamais vu la Mari avec une si petite mine, toute humble et docile. Ça m'a fait tellement de peine que je me suis mise à pleurer. Surtout que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me dire. Elle m'a demandé :

—Vous savez que j'appartiens au MIR, n'est-ce pas, madame ?

—Je n'en sais rien —j'ai répondu—, vous me dites jamais rien. Tu sais où est Rodrigo?

C'était la vérité, Jaimito, je n'avais jamais rien compris à vos histoires de politique, de changement, de monde meilleur et tout ça. Frei, Allende, Pinochet, et maintenant cette nouvelle Bachelet, je n'ai jamais vu de différence. C'est toujours la même misère, la même merde, sauf votre respect. On n'a jamais rien à se mettre sous la dent. Et encore moi j'ai eu la chance d'avoir trouvé mon Daniel au bal. Et ça a servi à quoi ? Après on m'a enlevé mon Rodri et ensuite même la Mari. Ils l'ont embarquée à nouveau dans le camion avec la même brutalité. Quand elle a senti les mains des soldats sur elle, elle s'est mise à pleurer d'une façon si triste que j'ai senti comme un nœud dans mes tripes. Ma parole, on aurait dit une petite fille abandonnée, mon Dieu, et j'ai seulement entendu qu'elle m'a dit avec une toute petite voix, je l'oublierai jamais : misia Teresita, misia Teresita, aidez-moi, s'il vous plaît, ils vont me tuer.

Je ne l'ai plus jamais revue. Et mon Rodri non plus.

Si Eva Runeberg, et même Eva Rosa Valenzuela détonaient dans le bureau de l'ADAN, doña Altagracia Sotomayor de Runeberg semblait dans cet espace une sorte d'extra-terrestre venu d'une autre galaxie. En la voyant, Eva Rosa pensa inévitablement à ce passage du projet de roman de Jaime Lulio où il évoque le monolithe de 2001 dans cette chambre *belle époque*. Elle fut

amusée par l'idée qu'elle-même avait dû produire un effet semblable le jour où elle avait débarqué là pour la première fois. Elle n'a pas du tout été amusée, en revanche, à l'idée de devoir recevoir sa fausse mère.

Elles s'isolèrent dans un bureau encore plus chaotique que les autres et qui avait plutôt une allure de débarras. Eva Rosa le choisit exprès : même si la poussière de l'endroit la fit éternuer tout le long de leur conversation, elle remarqua avec un plaisir pervers comment les yeux de cette nouvelle inconnue se posaient sur tout ce désordre. On pouvait presque entendre les pensées de doña Altagracia : *comment est-ce possible qu'Evita soit tombée dans cet antre de communistes.*

Pourtant doña Altagracia était prête à subir n'importe quelle humiliation si cela pouvait lui donner une chance de sauver l'honneur de la famille. Il lui était tout simplement insupportable de penser que la personne qu'elle avait aimée et élevée comme sa propre fille se dédiait à salir de la façon la plus effrontée le nom et la réputation de son mari. Elle prétendait convaincre Eva d'abandonner toute poursuite contre lui. Elle pleura, elle sanglota, elle cria comme jamais, puis elle finit par évoquer les tendres moments qu'elles avaient vécu ensemble jadis. Le jour du tonnerre et des craintes enfantines. La récitation du *Salve Regina* avec sa petite. Ce jour si lointain où Evita avait déclaré qu'elle avait décidé de faire du droit grâce au vers *Ea pues señora, abogada nuestra, vuelve a nosotros esos tus ojos misericordiosos...* – Ô toi, notre avocate, tourne donc vers nous ces yeux miséricordieux...

Doña Altagracia ne se rendait pas compte que l'évocation de ces souvenirs et de ces mots ne faisait qu'agrandir l'abîme qui les séparait. Elle ne pouvait même pas imaginer la passion d'Eva, le supplice de Maria, l'enfer où ces mots si cléments avaient été proférés, des mots qui tonnaient de façon atroce dans ce lieu sans espoir.

Pourtant, cet obstacle n'était pas le plus insurmontable. Cette expérience infernale avait été si abominable pour Eva Rosa, que son seul corollaire ne pouvait être que l'oubli ou la folie totale (qui d'une certaine façon est aussi oubli). Elle avait vécu la même sainte horreur subie par certains illuminés devant le visage de Dieu. Jacob, pour n'en citer qu'un seul, après avoir rêvé du ciel, s'exclama, saisi par l'épouvante : *Que ce lieu est redoutable !* Cependant Eva commençait maintenant à guérir, c'est-à-dire, à oublier. Et l'oubli l'efface tout. Même la haine, même la rancune.

En réalité, le principal obstacle qui s'interposait entre Altagracia et Eva Rosa résidait dans le fait que celle-ci était encore, partiellement, Eva. Eva l'implacable, Eva l'inflexible, l'opiniâtre. Eva Runeberg. Plus redoutable et tenace que Carla del Ponte et Madeleine Albright mises ensemble. Elle ne s'était pas encore débarrassée de la manie de s'accrocher à une idée une fois que celle-ci s'était installée dans sa tête. Elle avait été élevée de cette manière,

et à cette époque elle et la plupart de ses collègues étaient encore persuadés que cela constituait l'un de ses atouts les plus précieux car elle continuait à être la machine à gagner de toujours, à la différence près qu'elle avait été reprogrammée non pas pour gagner de l'argent mais *le bien*.

Jaime Lulio adorait évoquer à propos d'Eva Rosa *Les Nibelungen* de Fritz Lang. Le magnifique regard noir de Kriemhild lui semblait identique à celui qui brillait au fond des yeux de son Eva Rosa idolâtrée. Kriemhild avait préféré s'allier aux hordes barbares d'Attila pour obtenir *sa justice* : se venger de son propre peuple qui avait trahi Siegfried et l'avait assassiné. Dans les dernières images de *La vengeance de Kriemhild*, lorsque le château des Nibelungen est sur le point de s'écrouler dans les flammes, la froideur saisissante des yeux de Kriemhild parle avec intime éloquence de l'amertume de sa victoire. C'est ainsi que Jaime Lulio voyait les yeux d'Eva Rosa.

Doña Teresa et Eva Rosa eurent beaucoup de mal à se tutoyer, mais elles y arrivèrent finalement. Grâce à cette victoire anodine, leur relation fit des progrès considérables, et un beau jour elles se retrouvaient dans un taxi qui les menait au siège du *Servicio de Investigaciones*, une vieille bâtisse à l'espagnole du centre-ville où trônait monsieur Carnefice, son éternel directeur.

Après une attente de près de deux heures, elles furent conduites à travers de couloirs interminables, sombres et extrêmement mal entretenus. Doña Teresa n'était pas du tout rassurée, elle commençait à penser sérieusement que peut-être on n'allait plus les laisser sortir, comme on avait fait avec Rodri et Mari. Eva Rosa, sentant que son sang-froid ne suffisait pas pour rasséréner doña Teresa, dut lui expliquer qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait, que les temps avaient changé.

Elles arrivèrent finalement devant une grande porte en bois. Lorsqu'elle s'ouvrit, les deux femmes découvrirent une sorte d'univers parallèle : tout à l'intérieur était grand, lumineux, limpide, resplendissant. Le mobilier était plutôt classique, mais il avait l'air neuf, la décoration, sobre et de bon goût, les murs, peints de cet ocre romain qui figure dans plusieurs tableaux de Balthus. Trois œuvres de ce peintre ornaient d'ailleurs le bureau, avec deux tableaux de Sorolla et quelques autres du XIX^e siècle. Plusieurs sculptures en bronze et une en marbre, des reproductions d'œuvres classiques, complétaient la décoration.

Carnefice était assis devant son bureau, mais il se leva dès qu'il les vit entrer et les salua avec une courtoisie qu'elles jugèrent par trop appuyée, leur proposant *un petit apéritif*. Eva Rosa préféra ne rien prendre, mais doña Teresa dit aussitôt qu'elle ne se refuserait pas *un petit verre*.

Carnefice ouvrit la conversation. Il dit que la décision qu'elles avaient prise de venir le voir était très judicieuse, il était toujours prêt à éclaircir les points sombres des temps difficiles des années 70. De Rodrigo Gutiérrez, il dit tout ignorer, mais il reconnut sans grande difficulté avoir supervisé la détention de María Inmaculada Sánchez. Il possédait même un petit dossier sur sa réclusion qu'il avait fait chercher dans les archives après avoir reçu leur appel téléphonique. Tout y était : transcription des interrogatoires, lieu de détention, date de mise en liberté. Il répéta plusieurs fois qu'il avait toujours veillé à ce que les prisonniers fussent traités avec dignité, spécialement les femmes.

Doña Teresa, éccœurée, dit qu'elle avait vu María blessée, ce à quoi Carnefice répondit l'air très surpris que cela était impossible, à moins que cela ne se soit produit lors d'un malheureux et très rare accident. Il se lança alors dans une longue tirade à propos des efforts qu'il avait toujours déployés pour éviter tout débordement afin de protéger un maximum de personnes. Il n'ignorait pas que certains militaires s'étaient adonnés à des comportements irréguliers, et même à des atrocités, c'était pour cela qu'il avait essayé de garder mademoiselle Sánchez, ainsi que d'autres détenues, le plus longtemps que possible sous la protection de ses services. Mais un jour il avait reçu l'ordre de la libérer.

—De la libérer ou de la transférer ? —demanda Eva Rosa avec fermeté.

Carnefice lui montra le dossier, pour lui prouver qu'elle avait été libérée.

Eva Rosa souligna le fait qu'on ne voyait nulle part d'où provenait l'ordre, et lui demanda s'il le savait.

Après une longue pause où monsieur Carnefice eut l'air de chercher la réponse scrutant intensément plusieurs coins de la pièce, il dit :

—Vous n'allez pas me croire, madame. Je sais que vous allez penser que je cache quelque chose ou que je veux protéger quelqu'un. Quelques journaux nationaux, et surtout la presse étrangère, qui nous considère à peu de choses près comme des êtres de troisième zone, s'entêtent à croire que nous n'avons pas la moindre bonne volonté. Mais la vérité c'est que je n'arrive pas à me souvenir du détail que vous me demandez. Je vous l'assure. Je vous le jure devant Dieu. Ça s'est passé il y a plus de trente ans.

—Nous allons voir, monsieur Carnefice —conclut sereinement Eva Rosa—, si vous arrivez à jurer la même chose non pas devant Dieu mais devant un tribunal.

6. La lutte finale

Finally, the war has ended ; the nazis and their allies have been defeated. However, contrary to what one might have thought, even if the Serbian people had not collaborated collectively with the occupiers, the end of the war has not been the end of the problems of the Serbs. After the liberation of Yugoslavia (the real one, it must be specified, because one gets lost with all these liberators), the Serbs who had been expelled in 1941 from Kosovo by the italo-nazis had not been authorized to return. Considered in principle as a temporary measure, the 1945 decree on the interdiction of return has acquired in fact a definitive character, since the vast majority of the 60.000 Serbs had never been able to return to Kosovo. On the other hand, the 70 to 75.000 Albanians who had been installed in these territories of Great Albania by the government of Mussolini had been granted the Yugoslav nationality. It would seem that after the war, Tito's objective was to find an equilibrium for his young republic. One of its main goals would have been the dismantling of the great-Serbian hegemony, because this nationality had (what arithmetically was not) a considerable weight inside the State. It then created in 1946 the six federal republics, separating Macedonia, Montenegro and Bosnia-Herzegovina from what had been Serbia before the redistribution of the kingdom in 1931. In the same surgical spirit, Tito delimited two provinces or autonomous regions inside the new republic of Serbia : the autonomous province of Vojvodina (in the north) and the autonomous region of Kosovo-Metochia (in the south), which became Kosmet by the mode of the communist abbreviations, and then simply Kosovo.

I consider this repartition as a detail of the most important. If we start from the principle (which will be contested by many, but we do not want to polemize here on this subject) that Tito was a man of good will, we would judge this sharing as a measure of a certain wisdom. In fact, the découpage of Serbia into four republics (Serbia, Montenegro, Bosnia-Herzegovina and Macedonia) and two autonomous regions (Vojvodina and Kosovo-Metochia), gave to Serbia a size much less crushing by rapport to the two other founding kingdoms of Yugoslavia (Croatia and Slovenia), which contributed to the reequilibration of the new federation. But one abandoned thus the equilibrium sought by the découpage purely administrative of 1931, to return to the découpage by nationalities, which had been reintroduced by the occupiers germano-italians, and which had the great inconvenience of exacerbating the ethnic particularisms, religious or simply cultural.

Il faut néanmoins se placer dans le contexte de l'époque avant de condamner aveuglement le maréchal Tito. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, au début de l'Empire de l'Égalité, l'idéal suprême était le modèle soviétique, un système qui avait réussi le miracle de garder intactes les populations les plus diverses en les soudant en même temps au sein de l'URSS grâce au ferme bras protecteur du camarade Staline, le Petit Père des Peuples. La République Socialiste Fédérative de Russie, une fédération dans l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes, constituait l'exemple le plus parfait d'une fédération dans une fédération de fédérations, selon le modèle des poupées russes. C'était, pour utiliser un langage cher à nos politiciens d'aujourd'hui, l'unité dans la pluralité, e pluribus unum. On était en plein âge d'or du communisme, une époque où les grands visionnaires voyaient le monde à venir comme un conglomerat de grands blocs fédéraux ou confédéraux réunissant tous les pays frères sans supprimer leurs particularités. Cet élan fraternel a atteint son point culminant avec la création, fin 47, du Bureau d'Information des partis communistes et ouvriers (Kominform), dont le siège a été fixé ni plus ni moins qu'à Belgrade. On était bien loin d'imaginer que tout cela finirait par l'atomisation de la région pendant les années 90 – l'inexorable et tragique balkanisation des Balkans qui n'est sûrement pas finie. De cette façon, se plaçant dans ce contexte si particulier des années 40, on pourrait donc conclure que la création de la région autonome de Kosovo-Métochie n'a pas en soi été un acte malveillant, comme dans le cas, par exemple, de la création artificielle en 1921 par l'Angleterre de la province nord-irlandaise de l'Ulster, dont l'un des principaux objectifs était d'empoisonner l'indépendance de l'Irlande.

Néanmoins, cette délimitation des frontières internes à la Yougoslavie m'évoque fatalement ces autres lignes tracées exactement à la même époque : entre 1945 et 1947 l'on a marqué sur la carte de certains pays du monde des traits qui ont provoqué des souffrances interminables (interminables au sens étymologique du terme) et des millions de morts. La ligne tracée avec insouciance sur la Corée, à la conférence de Yalta, dans l'élan du partage du monde entre l'équipe de la Liberté et celle de l'Égalité. La ligne vietnamienne esquissée à Postdam, puis marchandée si durement entre Vietnamiens, Français et États-Uniens pour sauver un maximum d'âmes respectivement de l'enfer capitaliste ou de l'enfer communiste. La ligne du Pakistan (پاکستان « le pays des purs »), souhaitée par les musulmans indiens et dessinée par les Anglais avec une diligence et une joie bien malignes car ils connaissaient les vicissitudes provoquées en Irlande par la ligne qu'ils y avaient tracée 26 ans auparavant. La ligne, enfin, imposée par l'ONU à la Palestine sous domination anglaise, ligne qui, comme bien des choses imposées par l'ONU, n'allait pas

être respectée, mais qui allait plonger la région dans les angoisses, les frustrations et les malheurs les plus intenses

Jaime Lulio Sánchez-Mármol,
L'Empire de la Liberté.

Une commission d'enquête ad hoc fut désignée en vue d'évaluer la recevabilité des charges imputées au général Runeberg. On prévoyait plusieurs séances pour analyser ce cas, car il n'avait rien de simple –mais une seule suffit.

Les intéressés se réunirent dans une grande salle du Palais des Tribunaux de Justice interdite à toute autre personne (spécialement aux journalistes). Le président de la commission, ses adjoints, le juge Jodorow –juge instructeur de cette affaire– et maître Eva Rosa Valenzuela prirent place à une table située devant une assistance composée essentiellement de juristes, députés et sénateurs. Le général Runeberg et ses avocats se placèrent à la première et deuxième rangée de la salle. La séance se déroula en trois temps :

a) Le juge Jodorow lut certains actes qui résumaient son enquête : la reconstitution du dossier Nasar où se trouvaient les renseignements sur les archives secrètes du SIN disparues pendant un incendie, les renseignements fournis par l'amiral Murat et le recoupement de ces renseignements au moyen dudit dossier et de la médecine légiste.

Le rapport était essentiellement technique, mais il n'avait pas besoin d'être particulièrement explicite pour créer une forte impression dans la salle. Un militaire sénateur protesta auprès du président, déclarant que ces faits ne pouvaient pas être présentés devant un tribunal avant d'être dûment vérifiés par des expertises contradictoires. Jodorow n'insista pas et mit fin à sa lecture.

b) L'intervention d'Eva Rosa Valenzuela fut complètement différente car elle faisait des cauchemars presque tous les jours.

La veille elle avait rêvé de Prométhée. Elle se trouvait enchaînée sur une montagne, sa chair offerte aux rapaces. Un grand aigle à la tête et la queue blanches s'approcha d'elle. Il portait un grand écu décoré avec des barres. Dans une griffe il tenait un rameau de laurier, dans l'autre, un faisceau de flèches à la romaine, un *fascio*. De son bec pendait un bandeau avec une brève inscription latine affirmant que de la pluralité naîtrait l'unité. L'aigle lâcha le bandeau et commença à lui dévorer avidement le foie.

Au moment du réveil, elle pensa que ce jour-là elle n'allait pas jouer le rôle de plaidante mais de femme.

Avant tout, elle rappela aux membres de la commission qu'elle avait été Eva Runeberg Sotomayor, personnage connu de tous les présents. Elle

demanda à être traitée comme une personne à part entière et non pas comme ce personnage fictif qui n'avait jamais eu d'existence légale et qui moralement avait cessé d'exister. C'était du moins ce qu'elle espérait.

Elle résuma ensuite en quelques mots la découverte de sa véritable identité, le choc qu'elle avait subi, la façon dont les faits l'avaient obligée à se placer devant l'insupportable vérité. *J'ai failli mourir au moment où j'ai dû accepter cette vérité, dit-elle, c'est maintenant au Chili tout entier de se placer devant elle, et c'est notre devoir de l'assumer tout en continuant à vivre.*

Elle parla ensuite de Rodrigo Gutiérrez, militant du Mouvement de la Gauche Révolutionnaire, puis devenu membre du Groupe des Amis Personnels du président Salvador Allende. *Il s'est rendu le 14 septembre 1973 chez le cinéaste nord-américain Charles Horman qui, d'après ce qu'on a pu savoir, détenait un film prouvant la participation de son pays dans le coup d'État. Ils ont été enlevés. Le cadavre de Horman a été retrouvé fin octobre sur les rives du fleuve Mapocho. Son cas a tellement attiré l'attention qu'on en a même fait un film avec Jack Lemmon dans le rôle du père du jeune homme assassiné. En revanche, Rodrigo Gutiérrez Estrada a subi le sort le plus épouvantable que l'on puisse imaginer. C'est presque impossible à raconter. En tout cas, personne n'oserait en faire un film.*

Finalement, elle évoqua María Inmaculada Sánchez Dahlmann. Elle parla de ses origines, de sa naïveté. De sa personnalité gaie et rêveuse. Elle avait appartenu aux classes moyennes aisées, celles qui avaient réussi à donner une éducation d'excellence à leurs enfants sans se sentir obligées de défendre à tout prix leurs privilèges. Ses parents appartenaient à la gauche qui soutenait Allende, son père était même devenu conseiller du président et il périt avec lui pendant l'attaque du Palais de la Moneda. Quelques jours plus tard, sa mère mourut aussi, la laissant seule et sans défense. Elle ne put même pas assister à l'enterrement pour ne pas risquer d'être arrêtée.

Bien des années auparavant (on aurait dit qu'Eva Rosa évoquait quelque chose qui se serait déroulé dans un passé extrêmement lointain), en 1968, lorsque María Inmaculada était en vacances en Europe avec ses parents, elle était restée coincée avec eux pendant deux semaines à Paris, au moment de la révolte de mai. Cette expérience lui fit croire que la révolution était une sorte de fête plaisante et passionnante. Elle adorait sortir partager le sort des étudiants dans les barricades, chanter L'Internationale, écouter les harangues de Daniel Cohn-Bendit, *Dany le Rouge*. En 1973, à l'Université Technique d'État, elle connut un militant du MIR de 27 ans, Rodrigo Gutiérrez. L'air de ces années était imprégné d'une exaltation encore plus magique et enivrante que celle de 68 à Paris —elle se vit donc contrainte de tomber follement amoureuse de ce jeune révolutionnaire. Elle est tombée enceinte. Sa fille

naquit le premier mai 1974 et elle l'appela Rosa en hommage à Rosa Luxemburg.

Mais cette fille naquit en prison, après deux mois d'un épouvantable calvaire enduré par María Inmaculada : la disparition de l'homme qu'elle aimait le 14 septembre 1973, sa propre arrestation le 3 mars 1974 suivie de viols et tortures, puis l'infamante confrontation avec son amant devant lequel elle fut brutalement torturée pour l'obliger à trahir ses camarades. Il les trahit, en effet, et de la façon la plus abjecte car il accepta de collaborer avec les militaires pour les piéger. *Cet homme, honorables membres de la commission, était mon père ; cette femme, ma mère, et je suis leur fille, Rosa Gutiérrez Sánchez, née en prison, puis arrachée définitivement à eux. J'ai été enlevée par les ordres exprès du général Runeberg, ici présent, dans le seul but de sauver mon âme de l'enfer communiste. Ma mère est morte le 16 septembre 1974 après avoir connu l'enfer le plus atroce, un enfer où le général Runeberg l'a plongée. Mon père est sûrement mort lui aussi en enfer. Un enfer où Runeberg l'a plongé, ainsi que des centaines d'autres personnes. Un enfer où je me trouve encore, un enfer qui hante mes jours et mes nuits. Et d'où je fais appel à votre aide.*

À ce moment, quelque chose de plus extraordinaire que le rire de Greta Garbo se produisit : Eva Rosa Valenzuela (cette femme qui avait été condamnée pendant de si longues années à s'appeler Eva Runeberg) se mit à pleurer.

c) L'avocat principal du général Runeberg, après avoir accueilli avec condescendance le témoignage *touchant et strictement personnel* de maître Valenzuela, entreprit la mise en pièces de toutes les preuves présentées par le juge Jodorow : 1) le dossier du juge Nasar était trop abîmé pour constituer un ensemble cohérent ; 2) la "découverte" –si découverte il y avait eu, car tout tendait à prouver que tout cela n'était qu'une contrefaçon maladroite– des archives "secrètes" (tellement secrètes qu'elles n'avaient jamais existé) du SIN avait été réalisée (d'après la version soutenue par le ministère public lui-même) au moyen d'une *effraction*, méthode qui laissait la porte ouverte à des nouvelles falsifications et contrefaçons ; 3) *nous ne voulons même pas commenter les données fournies par un ex-amiral qui a entaché l'honneur de notre marine, fuyant le pays de la façon la plus lâche après avoir effectué un transfert illégal de fonds dont le montant s'élève à 60 millions de dollars ; 4) finalement –nous ne voudrions pas nous étendre sur ce sujet en signe de respect envers maître Valenzuela–, nous ajouterons qu'on ne peut pas écarter l'hypothèse que le dossier "si accablant", "si généreusement" fourni par l'ex-amiral Murat ait été fabriqué de toutes pièces d'après les restes du sujet qui repose dans l'annexe spéciale de l'Institut Médico-légal. Le test ADN confirme*

en effet la filiation entre maître Valenzuela et ce sujet, et nous reconnaissons qu'elle a pu être l'objet de violences pendant cette période ingrate que notre pays a dû traverser, et nous regrettons de tout notre cœur la souffrance qu'elle a pu encourir. Cependant, ces restes sont restés muets sur l'identité du véritable agent de cette violence. La thèse de l'existence d'un mystérieux Centre de Recherche Equus October dans les souterrains trouvés récemment dans le désert d'Atacama est au moins aussi fantaisiste que celle qui prétend que ces souterrains ont été construits par des forces spéciales soviéto-cubaines pendant le mandat d'Allende. En somme, toutes ces prétendues preuves ne reposent que sur des actes d'effraction, vol, falsification et haute trahison. Si jamais un procès a lieu (ce qui nous semble complètement injustifié), nous pourrions démontrer, grâce aux relations du général Runeberg à Washington, que les prétendues "preuves" fournies de manière si théâtrale et médiatique par l'ex-amiral Murat ont été fabriquées et réunies rien moins que par les maîtres suprêmes de l'art de la duplicité, l'Agence Centrale du Renseignement des États-Unis d'Amérique. Plus d'une fois ces magiciens ont entrepris de tromper le monde pour le sauver, ce qui nous semble tout à fait justifié, nous ne jetterons jamais la première pierre contre ceux qui nous ont sauvé du chaos et du communisme, et qui entreprennent en ce moment une lutte difficile et juste contre le terrorisme. Mais le débat qui nous occupe en ce moment met sur la balance la vie et la réputation d'un homme complètement innocent dont le seul péché a été de servir honnêtement son pays en accomplissant son devoir. Il me semble qu'une bonne partie des personnes présentes dans cette salle est au courant des méthodes utilisées par la CIA pour déstabiliser les gouvernements et désorienter l'opinion publique. Nous savons que leurs archives contiennent des centaines des fictions dont le seul but est de ruiner la réputation des personnages éminents des pays amis au cas où ils sortiraient de leur sphère d'influence.

Pour cette même raison, honorables membres de la commission, je voudrais faire une ultime réflexion :

Les mensonges du déserteur Murat sont obscènes et éhontés. Ils représentent une insulte à la loi. On pourrait même les considérer comme criminels car ils ont provoqué chez maître Valenzuela un déséquilibre si profond qu'il a failli la tuer. Mais supposons que ces mensonges aient un rapport quelconque avec la réalité. Vous savez maintenant où Murat est allé les chercher. Si vous voulez continuer sur ce chemin, vous devrez alors assumer la responsabilité d'avoir soulevé le couvercle de la boîte de Pandore. Personne ne pourra jamais prévoir les conséquences d'un tel geste.

7. 日休 – Le Repos du Soleil

En effet, les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes ; sinon tu travaillerais sans effort pendant une seule journée pour récolter de quoi vivre toute une année sans rien faire ; tu te la coulerais douce et même tes bœufs et tes patientes mules pourraient partir en vacances. Mais Zeus t'a tout gâché le jour où, saisi par un courroux olympien, il s'est rendu compte que le malin Prométhée s'était moqué de lui. À partir de ce jour il s'est fait un point d'honneur de pourrir la vie des hommes. Il leur a caché le feu. Mais, le sympathique fils de Japet a remis ça : il a volé le feu le dissimulant dans le creux d'une fêrle pour tromper l'œil du dieu qui lance la foudre et le redonner aux hommes. Fou de rage, le dieu qui assemble les nuées lui a dit : « Fils de Japet, monsieur je-sais-tout, tu ris d'avoir volé le feu divin et de m'avoir fait passer pour un imbécile, ça va être ta fête et celle des hommes à venir. Pour me venger, je m'en vais leur faire un cadeau dont ils seront charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau. »

Éclatant de rire, le père des dieux et des hommes dit à Héphaïstos de rapidement tremper d'eau un peu de terre, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge douée d'une beauté ravissante et semblable aux déesses immortelles ; Athénée lui apprendrait ses travaux, le métier qui tisse mille couleurs ; Aphrodite planterait sur son front l'or de la grâce enchanteresse, lui inspirant le douloureux désir et les soucis qui brisent les membres ; Hermès, messager des dieux et meurtrier d'Argos, remplirait son esprit d'impudence et de perfidie.

Voilà les ordres de Zeus, et tous ont obéi à ce roi, fils de Cronos. Aussitôt l'illustre Boiteux, soumis à ses volontés, façonne avec de la terre une image semblable à une chaste vierge ; la déesse aux yeux pers, Athénée, l'orne d'une ceinture et de riches vêtements ; les divines Grâces et l'auguste Persuasion lui attachent des colliers d'or, et les Heures aux beaux cheveux la couronnent des fleurs du printemps. Pallas Athénée ajuste sur son corps toute sa parure. Enfin le meurtrier d'Argos, docile au maître du tonnerre, insuffle dans son sein l'art du mensonge, les discours séduisants et un cœur artificieux. Ce héraut des dieux lui donne enfin la parole, et un nom : il l'appelle Pandore (Παν-δόρην), parce que chacun des habitants de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux hommes mangeurs de pain.

Après avoir achevé cette envoûtante et incontournable merveille, le Père des dieux dépêche l'illustre tueur d'Argos avec son petit cadeau pour qu'il le livre à Épiprométhée. Celui-ci n'a pas voulu tenir compte de ce que Prométhée lui avait mille fois répété : il ne fallait jamais accepter de cadeau de Zeus Olympien, il fallait le renvoyer illico presto à l'expéditeur s'il voulait épargner un mauvais quart d'heure aux mortels. Mais voilà qu'il accepte, et quand ça commence à aller mal, il se rend compte de ce qu'il a fait.

Avant, l'espèce humaine vivait tranquille sur terre, exempte des tristes souffrances, du pénible travail et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse, car les hommes qui souffrent vieillissent promptement. Mais la femme, soulevant de ses mains le large couvercle de la jarre, s'est chargée de les répandre au loin, préparant aux hommes de bien tristes soucis. L'Espérance seule restait. Arrêtée sur les bords de la jarre, elle ne s'était point envolée, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Zeus qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités entourent les hommes de toutes parts : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie. Les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Zeus les a privées de la voix. Les desseins de Zeus sont inéluctables.

Hésiode, *Les Travaux et les Jours*.
trad. J. L. S.-M.

Pajero est le nom que la firme Mitsubishi Motors a donné à ses véhicules 4x4. Personne n'a jamais su au juste comment ce mot apparut dans l'esprit du *créatif* qui le conçut. « Pajero » se prononce *padjero* en japonais et ne ressemble à aucun autre mot de cette langue. Il ne pourrait que ressembler de très loin au nom du lézard atomique « Gozilla », qui se prononce *godjira*. La seule chose qui est vraiment sûre c'est que ledit *créatif* était très loin de s'imaginer les différentes acceptions du mot espagnol *paja*, « paille », d'où il provient, et qui voulait, peut-être, évoquer un contexte paysan et rustique, probable cible du produit.

Cependant, lorsque les agents commerciaux de Mitsubishi Motors commencèrent à essayer de vendre leurs voitures dans les pays hispanophones, ils se rendirent très vite compte qu'un petit problème sexuel risquait d'entraver leur besogne, la paille évoquant plutôt une certaine manipulation manuelle à laquelle certains hommes (ou femmes –la parité étant ici de mise) en manque d'affection ont parfois recours. C'est pour cette raison que dans ces contrées sous-développées, la même voiture porte le nom de « Montero », comme une sorte d'hommage ésotérique à cet amiral chilien qui refusa de poignarder dans le dos son président Salvador.

C'était justement une Montero qui s'approchait du seul petit avion en état de marche dans l'aéroport privé de Barrancas, à l'ouest de Santiago. Lorsqu'elle arriva près de l'appareil, l'homme qui attendait à côté fut enveloppé par un nuage de poussière. Il supporta stoïquement cette humiliation ordinaire car il savait qu'il serait largement récompensé : du nuage sortit –comme si elle sortait du néant (ou mieux encore, du ciel)– Eva Rosa Valenzuela.

L'homme répondait au nom shakespearien de Yago Montesco, et il représentait les syndicats des mines nationales qui se battaient depuis une époque qui semblait immémoriale pour éviter que les oukases de l'Organisation Mondiale du Commerce et les diktats du Fonds Monétaire International ne finissent par dégrader ce qui restait encore à dégrader des conditions d'emploi. Eva Rosa savait qui il était, et –même si elle ne le connaissait pas personnellement–, elle admirait sincèrement son travail. Yago, en revanche –qui savait lui aussi qui elle était– éprouvait envers elle non seulement de l'admiration, mais une profonde fascination.

Pourtant, ces préjugés réciproques ne les empêchèrent pas de sourire avec franchise, et même avec un certain bonheur, lorsqu'ils se trouvèrent face à face.

L'avion décolla en direction de Chuquicamata.

Pendant le vol, Eva Rosa expliqua à Yago (à grands cris, car le coucou faisait presque autant de bruit qu'un hélicoptère) que les avocats du syndicat avaient réussi à la joindre à travers l'ADAN. *Ils pensent, avec raison je crois, dit-elle sans fausse modestie, que les négociations présentent certains problèmes techniques que je pourrai peut-être tordre légèrement pour les orienter à votre avantage. J'ai passé toute ma vie à faire ça. En réalité c'est pas si difficile.*

À ce moment, Yago se sentit suffisamment à l'aise avec elle pour lui poser une question qui le tourmentait depuis qu'il avait appris qu'il allait rencontrer Eva Rosa Valenzuela. Il lui demanda si c'était bien elle qui avait organisé l'instruction contre le *réseau Runeberg*.

–Oui, c'est moi... Tu vois, même moi, je ne suis pas parfaite. Ça a été le fiasco le plus total. Il n'y a même pas eu besoin de prononcer un non-lieu ; l'instruction s'est tout simplement arrêtée, pft !, comme un pétard mouillé. Ensuite, les journaux et la télé se sont lassés et ils nous ont laissé tomber comme une *merde molle*, comme disent si finement les Français. J'ai refilé le bébé aux gars de l'ADAN, histoire de voir s'ils peuvent faire quelque chose, mais ça m'étonnerait. Mais on sait jamais, peut-être qu'ils sont plus malins que moi. Peut-être que le juge Jodorow avait raison la première fois que je suis allé le voir pour lui proposer mon aide, il m'a dit que j'étais trop concernée par l'affaire et que je ne pouvais pas lui être vraiment utile. De toute façon, le droit pénal n'a jamais été mon fort. C'est justement pour ça que je suis venue vous voir : je n'ai jamais trouvé de rival digne de moi en droit des affaires.

Lorsqu'ils arrivèrent à Chuquicamata, il faisait presque nuit. *Chuqui* était devenue une espèce de ville fantôme, tous ses habitants étaient en train d'être évacués vers Calama pour des raisons sanitaires. La mine avait fini par

dévoré tout sur son passage jusqu'à devenir un endroit nuisible à l'espèce humaine. Eva Rosa fut parcourue d'un léger frisson en contemplant toute cette désolation, mais elle se ressaisit rapidement. Yago remarqua néanmoins son trouble et lui proposa d'aller dîner directement avant de l'installer dans ses habitations. Ils entrèrent dans une sorte d'entrepôt assez macabre qui tenait beaucoup des baraquements de *Metropolis* et un peu du château du comte Dracula. Dans cet endroit hors du monde, les travailleurs et leurs femmes et enfants lui avaient préparé un dîner de bienvenue. Toute la salle était ornée de papiers et de rubans bleu, blanc, rouge, et les tables étaient égayées par des modestes bouquets de fleurs. La fleur prédominante était, bien entendu, la rose.

Elle partagea avec eux une *cazuela de pava* qui lui produisit un plaisir inattendu. Ni pendant les repas les plus sophistiqués de doña Amparo, ni cette fois où, se trouvant au Mexique, *Takimoto-Cortina-Farell* l'avaient invitée au restaurant *San Ángel Inn*, pas plus que chez *Ledoyen* ou *Lucas Carton* à Paris, ou dans le banquet de Zapallar ou de Lo Espejo, jamais son ventre n'avait éprouvé une jouissance aussi intense.

Après dîner, elle dansa la cueca avec les mineurs. Finalement, on joua du tango. Yago se trouva être un excellent danseur.

Elle finit si épuisée et alcoolisée que, lorsqu'elle éteignit la lumière de la modeste chambre qu'on lui avait préparé, elle s'endormit immédiatement.

Elle souriait.

Elle ne rêva pas.

Le lendemain matin, l'arrivée tonitruante d'un *Gulfstream III* la réveilla. L'avion ne respectait pas les nouvelles normes antibruit car il n'était pas vraiment neuf –au temps de la première guerre du Golfe il servait déjà à déplacer l'enveloppe charnelle du général Norman Schwarzkopf. Ce jour-là, il avait pour mission de transporter le médiateur d'un gouvernement socialiste qui recueillait les louanges les plus exaltées des élites néolibérales du continent mais qui semblait avoir oublié que ses véritables clients (ses véritables patrons) étaient les habitants du pays qui l'avaient élu.

D'un simple ordre envoyé vers un point de son cerveau, Eva Rosa effaça immédiatement la gueule de bois que la mauvaise gnôle dont elle avait été abreuvée lui avait produit. Une fois prête, elle aiguisa soigneusement toutes ses armes et vérifia minutieusement ses pièges. Elle n'avait jamais cessé d'être un sicaire professionnel –le tueur à gages le plus respecté du milieu. Elle ne conçut jamais le moindre doute à propos du succès de sa mission. Techniquement, l'affaire lui semblait assez facile, bien des fois elle avait dénoué et renoué des affaires beaucoup plus complexes, comme le litige entre la coopérative agricole *Santa María de Iquique* et Menéndez.

La vallée de larmes

Il y avait seulement un détail légèrement délicat, mais en fin de compte, insignifiant. Le nom du médiateur était Enrique Valenzuela O’Leary.

8. 日本 – L'Origine du Soleil

Afin de pouvoir évaluer avec précision les effets de la bombe, les cibles ne doivent pas avoir été endommagées par les raids aériens. Il est de même souhaitable que la première cible soit d'une taille telle que les dégâts puissent rester confinés dans son périmètre afin que nous puissions déterminer plus précisément le pouvoir de la bombe. [...] Hiroshima est la plus grande cible encore épargnée qui ne se trouve pas dans la liste prioritaire du 21^{ème} Bomber Command. Prendre en considération cette ville.

Rapport du Comité de Ciblage de la bombe atomique.

Même si le catholicisme apostolique romain est une religion qui présente certaines tendances au paganisme, Eva Rosa ne s'était jamais laissée séduire par cet aspect. Même lorsqu'elle était Eva Runeberg. Elle se servait généralement de l'autre aspect du catholicisme, celui qui prétend que les liens entre les mondes spirituel et matériel sont pratiquement inexistantes et que le libre arbitre octroyé par Dieu aux mortels anéantit toute forme de magie et de superstition. Faisant référence à Mathieu 22 : 37 et 39, elle pensait que c'était une religion très simple, voire simpliste, qui pouvait se passer de rites, rituels et préceptes, car son véritable fondement était –comme dans une chanson des Beatles ou dans les feuilletons mexicains et colombiens– l'amour. Eva Rosa avait donc la ferme conviction que sa mère, María Inmaculada, participait depuis toujours à cette ineffable gloire à laquelle elle ne voulait pas cesser de croire. C'est pour cette raison qu'elle ne se souciait pas vraiment de la destination réservée aux restes qui reposaient à l'Institut Médico-Légal. On aurait pu les incinérer, on aurait pu les laisser là-bas comme preuve de l'inimaginable cruauté de l'ancien régime –elle aurait presque accepté qu'on les jette à la poubelle. Elle ne pouvait pas croire que le destin métaphysique des êtres humains pourrait dépendre du sort réservé à leurs corps physico-chimiques.

Néanmoins, elle ne trouva pas vraiment mauvaise l'idée de certains membres de l'ADAN de recueillir des fonds pour acheter une tombe à María Inmaculada et Rodrigo. Même si leurs corps ne pourraient jamais se trouver réunis matériellement ici-bas (on n'avait jamais pu trouver le moindre milligramme des restes de Rodrigo Gutiérrez), cette petite parcelle de terre représenterait le foyer qu'Eva Rosa n'avait en réalité jamais pu avoir. Sur la pierre tombale on allait même graver l'image d'une petite maison. L'un de leurs camarades, marxiste-léniniste impénitent, argua cependant, lorsqu'on alla lui demander sa cotisation, que la propriété était un vol. Trois camarades furent nécessaires pour l'aider à effectuer son autocritique : pendant que deux lui tenaient les bras, le troisième lui sortait le portefeuille de la poche pour exproprier les précieux biftons.

Ce fut ainsi qu'Eva Rosa se décida à enterrer les restes de sa mère. Sur la pierre, elle fit ajouter, outre la petite maison, une croix, même si ni son père ni sa mère n'avaient jamais été croyants. Elle pensait qu'à ce stade de choses, il fallait tout faire comme Dieu le voulait –le prénom d'Allende n'était-il pas après tout Salvador, nom qui, comme tout le monde sait, faisait référence à יהושע Yēhōšua, « Dieu sauve » ? Pour parachever les détails pittoresques, à côté de la croix, Eva Rosa fit graver aussi cette croix archaïque où une faucille s'entrelace avec un marteau. Au-dessous de ces symboles on plaça les photos de ses parents. Sa mère était exactement pareille à elle. Presque exactement : le sourire de María Inmaculada semblait (mais allez savoir si c'était parce qu'avant on faisait les photos avec beaucoup plus de talent) beaucoup plus gai.

Pendant la cérémonie dans le cimetière, pendant que le prêtre récitait *l'Éternel a donné, l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni* (la même prière récitée dans l'enterrement du fils de Barry Lyndon, une idée de Jaime Lulio), et aussi pendant que ses camarades chantaient le paléontologique *debout les damnés de la terre debout les forçats de la faim*, Eva Rosa parcourut la scène du regard et elle crut se trouver devant le négatif du *Te Deum* de Pinochet. Elle vit ses anciennes assistantes et Carlos, mais pas son mari. Elle vit le docteur Bermejo et les docteurs Soto et Infante, mais aucun militaire. Elle vit ses nouveaux amis de l'ADAN et aussi Jaime Lulio et le juge Jacobo Jodorow. Elle vit son éternel soupirant, Jack Greenham, et le dernier homme dont elle avait dépecé le cœur, Yago Montesco. Elle vit aussi l'oncle Diego Dahlmann, cousin de la défunte et comme transfiguré depuis le passage de l'année 2001. Mais Eva Rosa vit avant tout la petite tête chenue de doña Teresa –*misiá Teresita*–, qui pleurait sans cesse sur son épaule. Elle était –Eva Rosa en était maintenant certaine– sa petite grand-mère de toujours.

Cependant tout, même la mort, a une fin. La tombe fut comblée ; chacun des amis lança une rose rouge sur la terre fraîche, donna un baiser sur le front de l'endeuillée et se retira en silence. Jaime Lulio partit avec doña Teresa.

Eva Rosa resta seule devant le sépulcre. Elle pensa de nouveau que l'idée de l'enterrement n'avait finalement pas été du tout mauvaise. Elle se sentait envahie par une étrange exaltation, comme si elle se trouvait au commencement d'une époque nouvelle, comme dans les premiers temps de l'islam ou du christianisme. Elle pensa que ses parents avaient dû sentir la même chose pendant ces trois passionnantes années que Salvador Allende avait offertes au Chili et au monde entier.

Elle soupira profondément et commença à s'éloigner à reculons, sans quitter des yeux le tas de terre et les roses. Puis, elle fit demi-tour et partit d'un pas décidé par un petit sentier qui la conduisait à sa voiture.

A mi-chemin, elle tomba sur l'une des personnes qu'elle avait le moins envie de voir à ce moment : Morisui.

Le grand sourire du Japonais neutralisa toute réaction d'agressivité de la part d'Eva Rosa. Il s'inclina devant elle d'un geste plein de dignité, puis il la serra entre ses bras avec tendresse, lui exprimant ses condoléances d'un ton si sincère qu'elle en fut véritablement émue.

Soudain, voyant qu'Eva Rosa avait baissé la garde, Morisui la transperça d'un coup de couteau dont la trahison n'aurait épargné que *ceux qui n'ont pas de cœur* : il lui dit qu'on était le 15, veille de la date anniversaire de l'Indépendance du Mexique et que ce soir il y avait des mariachis au restaurant *Les Mémoires de l'Avenir*. Et elle savait bien qu'une table y était toujours réservée à son nom.

Même si Eva Rosa avait beaucoup changé depuis qu'elle avait quitté la firme de Morisui, son changement n'avait pas été radical au point d'être devenue capable de refuser une telle proposition, même si les circonstances auraient pu sembler inappropriées, voire choquantes, à ce moment-là. Le seul inconvénient qu'elle voyait à se lancer dans une telle expédition c'était qu'elle n'avait pas du tout envie de croiser monsieur Pancrazi.

—Mais il n'y met jamais les pieds ! —lui assura Morisui— sa femme dit qu'elle est la seule personne dans tout le Chili capable de préparer une cuisine mexicaine digne de ce nom. Qu'est-ce qu'elle nous a sorti un jour ?... Ah : *c'est pas parce que leur pays porte le nom du piment, qu'ils vont savoir comment le préparer*. Il n'y avait rien à faire : je n'ai jamais réussi à la convaincre que le restaurant n'est pas mauvais du tout, que son propriétaire et les gérants sont Mexicains, et le chef aussi. Je suis même arrivé à penser que j'avais encore des progrès à faire en espagnol parce qu'on aurait dit qu'elle ne me comprenait pas du tout.

Certains faits semblent parfois avoir été sortis d'un film. C'est ce qui se produisit ce soir-là. Tout fut par trop parfait, comme si Morisui avait participé à la mise en scène de ce qui s'en suivit.

Lorsqu'ils entrèrent dans le restaurant, les trompettes du huapango retentirent, d'abord dans l'aigu, puis dans le grave, comme si elles interprétaient une élégante sonnerie d'honneur composée uniquement à leur intention. Au moment où les violons attaquèrent leur épique introduction, les guitares et la harpe marquant le compas au rythme du trot du cheval, les yeux d'Eva Rosa se remplirent de larmes. Pendant quelques secondes elle resta comme suspendue dans un autre monde jusqu'au moment où la chanteuse poussa son cri profond de gardien de troupeau évoquant —ressuscitant— Lola la Grande, Lola Beltrán. Eva Rosa se mit alors à pleurer sans aucune retenue. Elle sanglotait de bonheur. Elle venait de comprendre qu'elle avait retrouvé son univers.

La vallée de larmes

*Cette nuit j'ai rêvé de toi
ce rêve rêvait
que tu étais là près de moi
que ta poitrine me serrait
que ta bouche m'embrassait.*

*Cette nuit j'ai rêvé de toi
rêve où en rêvant
mes peines se dissipaient
mes veines se dilataient
le réveil fut en pleurant.²⁵*

La musique changea brusquement de rythme, devenant sereine et mystérieuse :

*La nuit, les étoiles et la lune
témoignent de notre grande passion...²⁶*

Tout finit avec cette douleur joyeuse si fréquente dans la musique mexicaine. *Aïe la, la, la la, aïe la la la, laïe, la la*, se lamentèrent les musiciens ; et la chanteuse répondit, se déchirant de bonheur : *aïe lara la la la laïe !*

Eva Rosa se joignit aux applaudissements qui suivirent, mais elle ne cria pas. Elle regretta ne pas posséder l'art d'articuler ces cris si particuliers poussés par les Mexicains lorsque la joie les tourmente.

²⁵ *Anoche soñé contigo
soñé y soñaba
que te tenía aquí en mi lecho
que me apretaba tu pecho
que tu boca me besaba.*

*Anoche soñé contigo
soñé y soñando
se disiparon mis penas
se dilataron mis venas
y me desperté llorando.*

²⁶ *La noche, las estrellas y la luna
son testigos de nuestra gran pasión...*

L'orchestre enchaîna ensuite avec le *Son de la Negra*, et une *china poblana* monta en compagnie de son *charro* sur une estrade improvisée pour danser le *zapateado*. Les musiciens chantèrent :

*Douce amie de mon malheur
yeux de papier au vent
dis à tous que tu es d'accord
mais ne leur dis pas quand
moi, je t'ai écouté à tort :
c'est la cause de mon tourment.*²⁷

Eva Rosa et Morisui furent sauvés de ce chaos par le maître d'hôtel qui les conduisit vers leur table.

Au moment de s'asseoir Morisui, l'esprit encore obnubilé par l'enthousiasme, déclara que *si une race supérieure existe, elle se trouve ici, dans cette Amérique de mon cœur*.

Une fois le calme revenu, tandis qu'ils dévoraient des sauterelles et des œufs de fourmis en attente d'un molé façon Oaxaca et d'une daurade à la véracruzaine, ils se mirent essentiellement à parler de la nouvelle vie d'Eva (Morisui s'entêtait à l'appeler encore de la sorte), une vie vouée à la défense des organisations ouvrières et paysannes qui semblait intéresser sincèrement son ancien employeur. Elle ne pouvait pas se départir d'une certaine méfiance vis-à-vis de ce détail, arrivant même à penser que soit Morisui voulait la combler de louanges pour mieux la séduire (elle n'oubliait pas la rumeur assurant qu'il était –comme tout le monde– follement amoureux d'elle), soit il était tout simplement en train de se moquer d'elle.

Le propriétaire du restaurant arriva juste à temps pour exorciser de si vilaines pensées. C'était un gros impressionnant mais d'une agilité, d'un raffinement et d'une culture tout aussi impressionnants qui venait d'arriver de Paris où il passait le plus clair de son temps. Du fait de cet éloignement, il n'avait que très rarement pu bavarder avec Morisui –et il n'avait jamais vu *Eva Runeberg*, même s'il avait beaucoup entendu parler d'elle. À Paris, il possédait un autre *Mémoires de l'Avenir*, le premier *Recuerdos del Porvenir* –

²⁷ *Negrita de mis pesares
ojos de papel volando
a todos diles que sí
pero no les digas cuando
así me dijiste a mí
por eso vivo penando.*

Les Mémoires de l'Avenir, nom dont la magie charmait profondément les Français. C'est là-bas, dans la *Ville Lumière*, cité phare du monde tel le phare de la Tour Eiffel, que sa fortune était née. Après le succès de son *Mémoires de l'Avenir* parisien, il avait ouvert trois autres restaurants, tous portant des noms de films d'Arturo Ripstein : *El Castillo de la Pureza* (*Le Château de la Pureté*), pour proclamer qu'il respectait avec fidélité la tradition culinaire mexicaine, *El Imperio de la Fortuna* (*L'Empire de la Fortune*), pour annoncer le triomphe de la gastronomie mexicaine, et *El Lugar sin Límites* (*Le Lieu sans Limites*), pour montrer à tous que la cuisine mexicaine, tout comme la française, était inépuisable, infinie, et que son heure était venue de partir conquérir, comme la française, les quatre coins du vaste monde. Le formidable gros était convaincu que le peuple français était un excellent vecteur pour transmettre les produits culturels comme les parfums, la haute couture ou, justement, la gastronomie. Il avait une théorie selon laquelle il suffirait de convaincre vingt millions de Français que la cuisine mexicaine est la sœur jumelle de la française pour obtenir une masse critique qui –à la manière d'une sphère de plutonium ou d'un cylindre d'uranium 235– détonerait irrésistiblement, provoquant un printemps gastronomique sur toute la planète. Voyant qu'Eva Rosa mangeait des *chapulines* et Morisui des *escamoles*, il leur assura qu'ils se trouvaient devant l'exemple même de la grandeur et de l'étroit lien de parenté qui reliait la France et le Mexique. Comme ses convives ne comprenaient pas du tout comment l'on pouvait faire entrer dans une même proposition des *chapulines* (sauterelles), des *escamoles* (œufs de fourmi), la France (pays civilisé) et le Mexique (pays d'Indiens vanu-pieds), le gros splendide prit place à leur table, commanda un tout petit plat de *chapulines* et une autre petite grande bouteille de Château-Murat sur le compte de la maison, et leur expliqua que chaque fois qu'il voyait des *chapulines* il pensait à ces pauvres Égyptiens qui avaient gobé la blague de Moïse comme quoi les sauterelles étaient une plaie envoyée par Dieu. *Ces Ramsès et ces Aménophis pouvaient rouler toutes les mécaniques du monde avec leurs pyramides (d'ailleurs, il y en a aussi au Mexique) mais ils n'étaient en fin de compte pas moins bêtes que le reste du monde. Par contre, nous, les Français et les Mexicains, forts des prodigieuses avancées de nos sciences gastronomiques, nous aurions remercié le bon Dieu pour l'envoi de ces soi-disant plaies qui ont fait tant trembler les Égyptiens. Pour les Français, les eaux du Nil transformées en sang n'auraient posé le moindre problème : ils auraient préparé un excellent boudin avec, j'en suis intimement persuadé. Nous, on en aurait fait de la moronga. De la même façon, les Français n'auraient pas vraiment été gênés par la grêle, car ils se seraient mis à confectionner des sorbets, tandis que nous on l'aurait arrosée avec de sirops de différents parfums pour en faire des raspados. Quant aux grenouilles, ces*

généaux Franchouillards vous auraient servi leurs cuisses dans des cassolettes bien chaudes, et nous on les aurait panées façon Tabasco. La seule différence c'est que les Françaouis n'auraient pas su quoi faire des sauterelles, tandis que moi je les déguste en ce moment avec du guacamolé et du huitllacoche, et que vous allez payer bonbon les vôtres. Enfin, rien ne peut être absolument parfait et symétrique –en plus, les Français commencent déjà à y prendre goût dans mes restaurants parisiens. Je considère Paris un peu comme mon quartier général d'où j'ai l'intention de lancer bientôt l'offensive décisive pour conquérir le monde. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point je m'identifie avec les méchants des films de James Bond qui veulent à tout prix prendre possession de la planète.

Eva Rosa et Morisui finirent leurs entrées et ils reçurent immédiatement, lui, son molé façon Oaxaca, elle, sa daurade. Le gros fantastique ne put supporter un tel spectacle et commanda pour lui aussi un petit molé avec une autre petite bouteille pour passer le temps pendant qu'il expliquait à ses convives que, puisqu'il avait choisi Paris comme centre stratégique de son projet mondial, il se devait de passer là-bas pratiquement toutes les fêtes de l'Indépendance. Il venait d'ouvrir son cinquième établissement parisien et il avait d'abord pensé le relancer pendant ce réveillon du 15. Il avait racheté le *Chicago Meatpackers*, un restau amerloque juste à côté du célèbre *Pied de Cochon*. Respectant sa règle de donner toujours des noms de films de Ripstein à ses restaurants, il l'avait appelé *La Mujer del Puerto (La Femme du Port)*, mais comme il se trouvait à côté du *Pied de Cochon*, il avait demandé d'écrire sur l'enseigne un C au lieu du T, puis d'effacer incomplètement le C pour inscrire le T pardessus. Puis, comme les poignées des portes du *Pied de Cochon* avaient la forme d'un pied de porc, il avait conçu l'idée de donner la forme de Pétunia Pig à celles de *La Femme du Port*. Bien entendu, tout le menu y gravitait autour du cochon –du pozolé et des haricots de porc façon Tabasco, jusqu'à l'envoûtante et incontournable *cochinita pibil* yucatèque qui figurait aussi dans le menu du restaurant chilien. Pour couronner le tout, puisque le *Pied de Cochon* installait parfois à côté de sa vitrine une petite porcherie très propre où se prélassait un vrai petit cochon aux belles soies noires répondant au nom d'Oscar, le gros génial avait eu l'idée d'installer chez lui une autre petite porcherie, très propre elle aussi, pour y loger une belle porcinette toute rose ornée de quelques soies bien blanches. Avec une logique implacable il la nomma Arielle, épouse mexicaine de l'Oscar. À Paris, il possédait aussi trois bars quelque peu glauques (*destroy*, en français) dont les noms étaient (toujours des noms ripsteiniens) *La Viuda Negra (La Veuve Noire)*, *Cadena Perpetua (Prison à Perpétuité)*, et le dernier, le plus *destroy* de tous, flanqué de chasseurs habillés en bourreaux inquisiteurs aux cagoules

pointues et pourvus de quelques inquiétants accessoires, s'appelait *El Santo Oficio (Le Saint-Office)*.

Il leur racontait tout cela pour leur faire remarquer que cette année était particulièrement exceptionnelle puisque son instinct lui avait suggéré de passer la fête de l'Indépendance à Santiago au lieu de Paris, comme le bon sens l'aurait conseillé. Le fait d'être honoré par la présence de madame Runeberg et de monsieur Morisui lui confirmait qu'il ne s'était pas du tout trompé en choisissant le Chili. Il fit l'éloge de l'intelligence du peuple japonais, mais il regretta le fait que ce pays ne fût pas encore prêt à accueillir avec dignité la cuisine mexicaine. Il projetait d'ouvrir bientôt une succursale à Calcutta et une autre à Chicago, mais ni Tôkyô, ni Kyôto ni Oosaka ne figuraient encore sur sa liste. Il fallait malheureusement reconnaître que monsieur Morisui était une exception, et celui-ci ne le contredit pas. En revanche, il avait un jour compris que le peuple chilien était déjà prêt pour entreprendre cette aventure. Il l'apprit un jour très lointain où (bien avant d'ouvrir son restaurant mais résidant déjà à Paris) un ami l'invita à un dîner qui allait être préparé par le cinéaste chilien Raúl Ruiz. *Je trouvais cette invitation quelque peu désinvolte parce que ni Raúl Ruiz ni moi, on ne se connaissait (personnellement, je veux dire, moi, je savais qui il était, j'avais même vu certains de ses films, que je trouvais d'ailleurs assez ennuyeux). J'ai alors dit à mon ami qu'il fallait au moins demander à Raúl Ruiz si je pouvais y aller. « Oui, oui, bien sûr, il m'a tout de suite répondu, il faut absolument que tu viennes. » Et il a ajouté ensuite, pensant qu'il allait plus facilement me convaincre : « il va d'ailleurs préparer de la cuisine mexicaine. »*

Je dois vous préciser que mon ami est Suisse, ce qui veut dire qu'il s'y connaît en cuisine mexicaine autant que moi en techniques de rizières inondées. Il ne pouvait même pas s'imaginer la sainte horreur que nous éprouvons quand un étranger nous dit qu'il va nous préparer un plat mexicain. Il croyait utiliser son meilleur argument pour me convaincre, sans savoir que c'était la meilleure façon de me faire fuir. J'ai commencé alors à parcourir mentalement mon catalogue de prétextes pour ne pas y aller, mais le pauvre avait l'air si emballé qu'il m'a fait de la peine et je lui ai promis d'y aller mais uniquement à condition de prévenir à Raúl Ruiz et de me confirmer son accord, il me semblait plus qu'évident que c'était la moindre des choses.

Quelques jours plus tard, poursuivit le sublime gros, mon ami m'a appelé pour me dire que c'était d'accord, et il m'a donné l'adresse de Raúl Ruiz. Il habitait du côté du boulevard de Belleville. Je suis arrivé le jour indiqué (l'immeuble était assez vétuste et mal entretenu, mais ça c'est normal à Paris), et j'ai donc sonné à la porte fatidique, me torturant l'esprit à l'idée que je ne pourrais jamais inventer des compliments qui feraient croire à mon hôte que j'avais trouvé sa cuisine fadasse, infecte, fausse, absurde, insultante et

dégueutxmex tout simplement sublime. Un gros moins gros que moi et plus âgé m'a ouvert la porte. D'instinct, j'ai su que c'était lui, et je lui ai demandé de me le confirmer. Quand il m'a dit que c'était bien lui, je lui ai commenté –essayant de le flatter hypocritement (et utilisant le ton le plus nonchalamment aimable que j'ai pu trouver)– que je savais qu'il avait préparé un dîner mexicain.

J'ai reçu sa réponse comme une illumination divine. Moïse, quand il a reçu les dix commandements, a dû sentir quelque chose de semblable : il entendait quelque chose qui devait lui sembler infiniment évident mais qui jusqu'à cette date, personne n'avait eu l'idée d'exprimer.

–Oui –m'a-t-il dit d'une voix grave (justement comme la voix de Dieu dans le film de Cecil B. DeMille)–, j'allais faire un repas mexicain, mais quand j'ai appris qu'un Mexicain allait venir, j'ai changé de programme et j'ai préparé une cazuela de pava.

À ce moment j'ai compris que si l'Argentine avait engendré en 1899 l'écrivain le plus sublime du XX^e siècle, si la Colombie était le peuple le plus intelligent de l'Amérique du Sud parce qu'il savait apprécier et imiter assez bien quelques-unes des meilleures traditions mexicaines (la plupart des mariachis qui se trouvent ici sont colombiens), le Chili (malgré tous ses énormes défauts) possédait un don subtil qui pourrait le conduire à comprendre et à racheter le monde.

Très intriguée, Eva Rosa lui demanda avec avidité :

–Et c'est quoi, ce don subtil ?

Soudain, le maître d'hôtel arriva l'air paniqué pour avertir le gros aérien que le consul général du Mexique était très en colère, qu'il était presque minuit et que s'il n'allait pas le voir immédiatement, il partirait sans participer à la cérémonie du Cri.

Sincèrement affolé, l'excellent gros bondit comme un chat et disparut dans la foule, abandonnant lâchement son assiette de molé sans l'avoir vidée. Morimizu regarda sa montre et considéra qu'ils avaient encore assez de temps pour commander une bouteille de champagne pour honorer Le Cri comme il se doit.

La sonorité de la locution « le cri » rebuta sensiblement Eva Rosa. Elle remua des miasmes nauséabonds qui rôdaient encore dans un coin de sa mémoire. Pourtant, elle ne put s'empêcher de demander que diable était ce « Cri ».

–Attendez –répondit laconiquement Morisui– vous allez voir.

Cinq minutes avant minuit, le gros céleste s'élança comme un tigre sur l'estrade du zapateado et, après avoir demandé l'attention du public à la manière d'un maître de cérémonie de boxe, il annonça monsieur Volpone, consul général du Mexique. Le consul monta alors sur l'estrade et remercia

brèvement pour l'hospitalité qu'il avait trouvée au Chili, pays frère, comme tous les pays de l'Amérique vivante, celle qui s'étendait du fleuve Bravo à la Terre de Feu. *Le Mexique a aidé le Chili de son mieux pendant ces heures tragiques qui appartiennent heureusement à un passé révolu, mais ce bras tendu entre nos deux pays restera offert à jamais au cas où l'un ou l'autre aurait de nouveau besoin de la solidarité d'un frère.*

Après ce discours, dont l'atout principal fut la brièveté, un assistant lui passa un drapeau mexicain. Non sans peine et avec une maladresse assez remarquable, il se mit à l'agiter dans tous les sens jusqu'à réussir à le faire ondoyer. En même temps, d'une voix rauque, mais empreinte d'une grande dignité, il cria : *Vive Hidalgo !, vive Morelos !, vive Allende !* Tandis que l'assistance répondait par des vivats, Morisui, en entendant ce dernier nom, jugea nécessaire d'expliquer à Eva Rosa qu'il ne s'agissait pas du même Allende, mais de l'un des héros de l'Indépendance mexicaine. Lorsque de cette façon furent loués les principaux héros et les principes fondateurs de ce pays dont le nom officiel était *États-Unis Mexicains*, un haut-parleur commença à diffuser l'hymne national et quelques uns des présents se mirent debout pour chanter. En signe de respect, tous les autres clients se levèrent. Eva Rosa, à la fois amusée et profondément émue, remercia Morisui pour tout ce qu'elle avait découvert et ressenti ce soir-là. Ému, lui aussi, il fit le commentaire suivant : *J'étais sûr que vous alliez aimer la fête du 16 septembre.*

En entendant ces mots, Eva Rosa devint toute blême et sentit que ses jambes ne la soutenaient plus. Elle dut prendre appui des deux mains sur la table. Soudain, elle courut en direction du jardin, suivie promptement par Morisui. Elle réussit à arriver près d'un arbre et se mit à vomir.

Soucieux, Morimizu lui demanda ce qui s'était passé, peut-être elle avait mal supporté le repas ou l'alcool.

—Non... —dit-elle d'une voix éraillée tout en crachant des morceaux de dinde noircis par le molé— le 16 septembre, c'est le jour de la mort de ma mère.

9. 長崎、我が愛 – Nagasaki mon amour

–You were gonna kill that guy!

–Of course, I'm a terminator²⁸.

Ils entreprirent un ultime voyage en voiture à travers les rues de Santiago. Lui seul parlait. Eva Rosa ne le regardait pas –elle fixait un point devant elle au-delà de l'infini.

Je suis né le 9 août 1945 dans un couvent de Nagasaki qui avait un nom presque aussi joli que Les Mémoires de l'Avenir : il s'appelait (ou il s'appelle encore, je n'en sais plus trop) 無原罪の園 Mugenzai no Sono, Le Jardin de l'Immaculée. Je ne m'appelle pas Morisui, mon vrai nom c'est 山人 Yamabito. Ma famille était originaire de Kobe, mais, après l'anéantissement de la ville sous les bombes incendiaires, ma mère, enceinte, n'a trouvé d'accueil que dans ce monastère. Au moment de ma naissance, Gros Bonhomme –c'était le nom de la deuxième bombe atomique– nous est tombé dessus. Ses 22 kilotonnes ont anéanti la ville, mais ils ont épargné presque entièrement le monastère. Quelques vitres ont été brisées, mais personne n'a été tué. Je veux dire, tué sur le coup. Ma mère est morte quelque mois plus tard, empoisonnée par les radiations. Il paraît que ses souffrances ont été particulièrement atroces. Moi, j'ai survécu. Par miracle, comme on dit. J'ai seulement dû me faire enlever la thyroïde il y a quelques années.

Même si j'ai été élevé dans la religion shintoïste, on m'a toujours parlé de la façon dont les franciscains du père Kolbe ont accueilli ma mère à Nagasaki, ce qui a éveillé en moi une certaine sympathie envers la religion catholique. Un jour je suis même allé à Lourdes pour tenter de méditer et de comprendre le sens même de mon existence dans le monde. Je ne sais pas si j'ai obtenu les bonnes réponses.

Mon père était capitaine de vaisseau de la marine impériale. Comme la plupart des Japonais, il a appris après la guerre à rendre allégeance à l'autre empire, le vainqueur. J'ai été élevé dans cet esprit, même si on ne m'a pas épargné dès mon plus jeune âge le récit de ma naissance et de la mort atroce de ma mère et des deux cent mille autres personnes qui se trouvaient à Nagasaki lorsque je venais au monde. Un jour, alors que je préparais mes examens pour entrer en fac de physique, je suis tombé sur quelques notes d'un comité du Pentagone chargé de déterminer le ciblage des bombes atomiques. En gros, il s'agissait de trouver une ville intacte et suffisamment grande pour

28

- Tu allais tuer ce type !

- Bien sûr, je suis un terminator.

voir ce qui allait se passer. On ne voulait pas toucher un objectif militaire ou stratégique, il s'agissait de profiter de l'occasion pour faire une petite expérience scientifique. C'est pour ça qu'on devait lancer forcément deux bombes, une à l'uranium 235 et l'autre au plutonium, pour pouvoir comparer les effets des deux.

On était devenus leurs cochons d'Inde. Mais sans doute qu'on le méritait..

Parfois, lorsque mon père imbibé d'alcool s'enfermait dans son petit bureau pour écouter et chanter à tue-tête pendant des heures les marches de la marine japonaise, je suis arrivé à me sentir vraiment perdu. À un certain moment de mon adolescence je suis arrivé à avoir la certitude –une certitude bien concrète, comme on croit à l'existence de quelque chose de solide, comme la boule de ce levier de vitesses– que j'allais devenir fou. C'est alors que j'ai découvert, comme par miracle (c'est ce qui allait devenir mon deuxième miracle), une discipline fantastique qui allait me sauver d'un monde trop réel : le droit. Le droit dans sa version la plus métaphysique : le droit international. C'est comme ça que j'ai appris, bien avant Les Beatles, que rien n'est réel et qu'il n'y a aucune raison de se pendre.

Morisui-Yamabito se mit alors à chanter (faux et trop fort) la chanson des Beatles, répétant de façon exagérée le refrain *strawberry fields forever*, *strawberry fields forever*. Il avait l'air d'un fou. Ou d'un ivrogne. *Ivresse de la Forêt* avait été son nom le plus faux.

Au loin, l'on commençait à apercevoir la magnifique tour *Pancrazi*, *Morisui y Asociados*, l'un des chefs d'œuvre du divin Ricardo Legorreta. Une fois arrivés, les portes du parking souterrain s'ouvrirent automatiquement.

La même magie referma les portes derrière la voiture. Eva Rosa sentit alors qu'elle était tombée dans un piège. Elle ne se trompait pas.

Une fois la voiture arrêtée, Yamabito descendit pour lui ouvrir la portière, mais elle ne voulut pas sortir. Elle prit rapidement son téléphone et activa un numéro avant de se rendre compte qu'elle n'avait pas de signal sous terre. Yamabito prit appui sur la portière et se pencha pour placer ses yeux au niveau d'Eva Rosa.

–Ma chère Eva –dit-il, s'efforçant de sembler le plus sincère possible–, pendant tout notre dîner je n'ai pas cessé de t'admirer, admirer ton changement, le nouveau combat que tu mènes.

Eva Rosa n'en croyait pas un traître mot et continuait de penser comment elle pourrait communiquer avec l'extérieur.

Yamabito ne se découragea pas et il poursuivit.

Je ne sais pas comment tu vas réagir à ce que je vais te dire mais de toute façon je ne pense pas que ça va aggraver la méfiance que tu sens en ce

moment : je suis en partie responsable de la terrible crise que tu as vécu, et crois-moi que j'en ai vraiment souffert. Mais plus maintenant.

Je me suis chargé de convaincre Pancrazi et la Barbera de te confier toute la responsabilité, malgré ta relative inexpérience, du dossier Chileminas. J'ai proposé à Runeberg une juteuse opération boursière avec une entreprise téléphonique au Vietnam pour le retenir à Santiago quand tu es partie à l'hacienda de Murat. Je savais que tu allais nous ouvrir beaucoup de portes, mais je n'ai jamais imaginé que tu allais réagir d'une façon aussi violente. Peu de temps après tes premières crises, quand tu étais prisonnière chez Runeberg, j'ai compris que tu étais en train de vivre quelque chose de semblable à ce que j'ai vécu à un certain moment de ma vie et je me suis sincèrement repenti d'avoir contribué à te faire découvrir la vérité. Modestement, je crois avoir vécu une épreuve semblable à la tienne, moi aussi, à un certain moment de ma vie, je me suis trouvé au bord de la mort. Je l'ai vue devant moi. J'ai vu son visage.

Mais j'ai survécu. Par contre toi, Eva, tu en es morte.

Par l'un de ces étranges paradoxes de l'être humain consignés dans ce récit, au lieu de réagir de façon négative à ces mots, Eva Rosa commença à se rasséréner. Elle semblait comprendre.

Je n'ai jamais su pourquoi j'ai survécu à Nagasaki, poursuivit Morisui, peut-être que ma mère a reçu toutes les radiations que je devais me prendre, j'en sais rien. Je crois par contre savoir assez bien comment j'ai été sauvé de la mort la deuxième fois. Quand j'avais à peu près dix-sept ans je me trouvais vraiment au bord du suicide. J'étais fatigué d'être moi-même, de ce que mon père représentait, de ce que mon propre pays était devenu. Mais un beau jour je me suis rendu compte que la réalité peut être tordue par la seule force des mots. Je venais de découvrir une arme très puissante. Ensuite, j'ai appris que cette arme existait depuis très longtemps et qu'elle s'appelait rhétorique. Pour faire cette découverte j'ai suivi un chemin qui va peut-être te sembler un peu étrange. Le voici :

J'ai passé la première partie de ma vie à cultiver la haine la plus profonde qu'on puisse imaginer. C'est pour ça que je voulais faire de la physique, je voulais participer à la construction d'une bombe atomique, non pas précisément parce que je voulais venger mon pays, mais parce que l'idée même de la vengeance, l'idée abstraite en soi, je veux dire, me maintenait en vie. Mais un jour mes lectures à propos de la relativité générale m'ont appris que quelque chose d'aussi rectiligne et droit qu'un rayon de lumière pouvait se courber : si l'espace-temps traversé par un rayon de lumière se courbe, cette lumière, comme elle va tout droit, suit la courbure de l'espace et doit donc elle aussi se courber. En 1919 cette idée si étrange a été confirmée quand on a observé, pendant une éclipse solaire, la déviation angulaire de la

lumière d'une étoile traversant l'espace que la puissante force gravitationnelle du Soleil avait tordu. Peu de temps après cette lecture est arrivé ce que j'appelle mon deuxième miracle.

Je me rappelle même de la date où c'est arrivé. C'est très facile, c'est le jour où on a tué Kennedy, le 22 novembre 1963. Tout le monde se lamentait alors du sort de cet homme assassiné par les yakuzas de son propre pays tandis que moi, je me demandais comment on pouvait éprouver de la compassion envers un pays qui dix-huit ans plus tôt avait pris le nôtre comme cochon d'Inde pour tester ses nouvelles armes. La réponse ne s'est pas fait attendre : les mots. Je me suis rendu compte qu'en réunissant une quantité suffisamment massive de mots on pouvait ployer la réalité tout à fait comme on l'avait observé avec l'espace dans la théorie relativiste. Plus on réunit de la masse, plus on crée de la force gravitationnelle et plus on plie l'espace, courbant la lumière de cette façon. L'exemple le plus extrême de ça ce sont les trous noirs : ils sont massifs au point de plier complètement l'espace, ce qui les empêche d'émettre de la lumière puisque l'énorme quantité qu'ils en produisent retourne sur eux-mêmes. C'est comme ça que j'ai compris que notre réalité fonctionne de la même façon : elle se plie devant le verbe, plus ou moins selon son volume et les dollars qui le constituent. Ce n'est pas pour rien que les chrétiens appellent Dieu Le Verbe, et que les États-Unis écrivent noir sur blanc sur leurs billets qu'ils placent leur confiance en ce dieu.

C'est par ce chemin si tortueux que je suis arrivé à me rendre compte que si je voulais changer la réalité, ma réalité, je devais me dédier à cultiver la parole plutôt qu'autre chose. C'est pour ça qu'à partir de ce moment j'ai décidé d'étudier le droit. Un peu plus tard, je me suis rendu compte qu'il existait dans le droit une discipline qui tordait encore plus la réalité – à un point tel qu'elle arrivait sur le terrain de la métaphysique – : le droit international.

Au bout du compte, j'ai compris que si l'on changeait le milieu où elle se déroulait, la vie pourrait valoir la peine d'être vécue.

Mais toi, Eva, tu n'es plus de ce monde.

Tu as vécu l'injustice la plus absolue, la douleur, la réalité, la réalité vraie (celle qu'aucun avocat n'est capable de modifier). Et ensuite la mort la plus atroce.

C'est pour ça que j'ai pensé que peut-être tu serais capable de tout détruire pour que la justice ne soit plus une simple image de l'autre côté du miroir.

Seulement quelqu'un comme toi peut aller jusqu'aux dernières conséquences. Tu peux être vraiment iconoclaste, extrémiste, terroriste. C'est très bien de vouloir détruire l'image de ton faux père, mais tu peux aller bien au-delà de ça.

Eva Rosa rangea définitivement son téléphone et parla pour la première fois, plus intriguée et intéressée que jamais :

—Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Yamabito fit de nouveau le tour de la voiture pour aller s'asseoir de nouveau à la place du conducteur. Il ferma la porte et demanda à Eva Rosa de faire de même.

En 1970, juste au moment où je commençais à travailler en tant qu'avocat à Boston, un agent de la CIA m'a contacté pour me proposer faire partie de l'Agence. Il m'a dit qu'ils connaissaient parfaitement mon passé (je me suis rendu compte plus tard qu'ils ne le connaissaient pas si bien que ça) et ils pensaient que je pourrais devenir l'un de ces étrangers qui, comme le conseiller à la Sécurité Nationale du moment, avaient adopté pleinement la cause des États-Unis quand ils s'étaient rendus compte que c'était la cause de tout le monde. A cette époque je flottais dans ces limbes par où tous les avocats passent au début de leur carrière, quand on croit encore aux 福神 Kami du Bonheur, ou à leur version occidentale, les Rois Mages ou le Père Noël. J'avais même oublié cette haine qui m'avait rongé au début de mon adolescence. J'ai cru alors que le destin me faisait un appel du pied et j'ai accepté presque sans réfléchir.

Mais en fait j'y ai quand même un peu réfléchi. À cette époque je m'intéressais déjà au Vietnam, je sympathisais avec le Vietnam, même si je n'ai jamais participé à aucune de ces manifestations contre la guerre qui étaient très courantes à l'époque —elles me semblaient complètement inutiles (c'est peut-être ça l'une des choses qui ont attiré l'attention des chasseurs de têtes de la CIA, va savoir). Quand l'agent m'a fait sa proposition, je suis arrivé à penser —ou plutôt à rêver— que je pourrais peut-être être utile aux Vietnamiens en me trouvant à l'intérieur de l'Agence. C'est au cours de mon entraînement que j'ai appris la façon dont on déstabilisait les régimes pernicieux. Notre exemple pratique a été le Chili. Les élections de 1970. L'organisation de l'enlèvement du général Schneider pour éviter que le Parlement réuni en Congrès ne confirme l'élection d'Allende. L'organisation et le financement des grèves contre le régime. Le soutien fourni aux forces armées. C'est alors que mon intérêt a commencé à se déplacer du Vietnam vers ici.

Quelques mois après le 11 septembre 1973, le QG de Langley s'est mis à recruter les meilleurs agents nés à l'étranger pour faire partie d'une opération nommée USHER. J'ai été l'un des élus. On nous a expliqué qu'à partir de ce moment il fallait quitter le territoire des États-Unis et reprendre notre nationalité d'origine. Et le pays où on a été envoyés était le pays même qu'on venait de libérer du joug communiste, le Chili. Là, on nous a expliqué sommairement en quoi consisterait notre mission, la plus importante de

l'Histoire : nous infiltrer dans divers pays ennemis (et aussi amis) pour effectuer une opération qui en finirait définitivement avec le communisme.

Je pense qu'on n'aurait pas pu trouver grand monde pour comprendre ce qu'à cette époque se passait à l'intérieur de ma tête, mais je suis persuadé que toi, tu peux plus ou moins le savoir. On ne peut pas dire précisément que j'étais en train de m'infiltrer dans la CIA parce que je ne pensais pas transmettre à aucun autre pays ce que j'aurais appris. Ni le régime soviétique ni le communisme n'ont jamais été précisément ma tasse de thé. J'étais là pour apprendre, pour savoir, pour connaître la vérité. Et ce n'est pas précisément parce que j'avais gobé la phrase de Jean gravée dans le marbre à l'entrée de la CIA, mais c'est que je pensais sincèrement que l'Agence se trouvait le plus près possible de cette inatteignable et vraie vérité. Et je pense encore que j'avais raison.

C'est de cette façon que, en faisant des recherches sur mon compte – utilisant l'Agence comme source de la vérité– que j'ai appris dans le détail comment le Chili avait acquis sa liberté. Déjà à ce moment, j'ai vraiment failli tout abandonner.

Mais quand j'ai appris l'existence du Centre de Recherche Equus October, je n'ai pas pu supporter davantage. J'ai d'abord voulu agir et le dénoncer au monde, mais j'ai pensé que malgré la constante dénonciation des horreurs commises au Vietnam et au Cambodge, aucune armée française, italienne, suédoise, mexicaine ou onusienne n'avait jamais été capable de bombarder les États-Unis pour les obliger à arrêter leur guerre et leurs crimes.

J'ai alors décidé de sortir discrètement de l'Agence : comme je te l'ai dit, je ne travaillais pour aucune puissance où j'aurais pu me réfugier, je n'étais pas Kim Philby, moi. Quelques mois plus tard, donc, mon nom est apparu sur la liste des disparus d'un accident aérien. 山人 健一 Yamabito Kenichi était mort. Par pur défi j'ai me suis créé un nom de famille correspondant à cette phrase que j'avais saisi pendant les interrogatoires de Runeberg : « l'eau de la forêt ». 森水 Morimizu. J'ai ensuite pensé que ce nom était un peu trop évident et j'ai me suis inventé un nom assez fantaisiste qui conservait l'idéogramme de l'eau, mizu, mais le prononçant à la façon sino-japonaise, sui. C'est pour ça que pendant toutes ces années je me suis fait appeler Morisui.

Mais si tu veux tout savoir il faut que tu viennes avec moi.

Yamabito sortit une deuxième fois de la voiture pour aller ouvrir encore une fois la portière d'Eva Rosa. Cette fois, elle accepta sa main tendue.

Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit dans le septième étage, Eva Rosa commença de nouveau à se sentir mal à l'aise et pensa que peut-être elle n'aurait pas dû accepter l'invitation. Même si cette fois elle ne voulut pas se ridiculiser en sortant son portable, Yamabito se rendit compte que quelque chose n'allait pas.

—N'aie pas peur —lui dit-il—, je ne vais pas te manger. Le Japonais qui s'est mangé sa petite Hollandaise à Paris était fou, pas moi. En plus —ajouta-t-il en montrant du doigt une petite cabine où l'on distinguait un homme en uniforme regardant la télévision—, Felipe est là au cas où il y aurait un problème... à moins qu'on se mette d'accord pour te partager.

Eva Rosa considéra que la plaisanterie était de très mauvais goût, et Yamabito lui demanda pardon avec force courbettes, mais sans cesser de rire avec ce nouveau rire inquiétant qu'il s'était trouvé en chantant *Strawberry fields* dans la voiture.

Ils arrivèrent enfin devant une porte sur laquelle était écrit le nom de Morisui en caractères latins. Ils entrèrent.

Eva Rosa avait franchi très rarement cette porte qui restait presque toujours fermée sur un bureau vide. Ils s'approchèrent des baies vitrées, d'où l'on voyait toute la ville de Santiago sous la forme d'un océan de lumière. De là, elle ressemblait étonnamment à la mer de lumière de Mexico.

Parallèlement aux baies vitrées, il y avait une très longue table ellipsoïdale. Yamabito s'appuya sur celle-ci, tournant le dos à la ville et à sa lumière. Dans cette position, Eva Rosa n'apercevait que sa silhouette.

J'ai commencé à construire tout ça à Londres, commença à raconter Yamabito, quand je me suis associé à deux tristes avocats qui avaient déjà un pied dans l'enfer. Rassembler des millions de livres sterling, et ensuite des dollars, n'est pas très difficile quand on connaît les bonnes adresses et les noms qui vont avec. Ce n'est pas non plus très difficile de faire que le visage d'un Niaqué ressemble à celui d'un autre Niaqué. Et ça a été encore plus facile de créer un « Morimizu » dans l'état civil de Kobe où ce personnage est censé avoir été né. Comme pratiquement toute la ville avait été détruite par les bombes explosives et incendiaires des Alliés, ça a été un jeu d'enfant de lui donner une existence légale. Moi (mon véritable moi, Yamabito) j'avais déjà été inscrit de façon assez irrégulière dans le registre d'état-civil de Nagasaki, ville qui avait elle aussi subi quelques dommages collatéraux de la part des rédempteurs du monde. À mon Morimizu-Morisui, je lui ai choisi une date de naissance pleine de signification pour moi après mon expérience chilienne : le 11 septembre.

Ce qui a été plus difficile a été de donner à Morisui une existence à Harvard, où j'avais réellement étudié sous le nom de Yamabito. Je me suis amusé comme un fou quand j'ai trouvé le nom impossible de ma thèse fictive,

Les Voies des États-Unis sont Impénétrables. *Et je voulais surtout que tu saches que quand j'ai été étudiant je n'ai pas été abruti au point de me choisir comme directeur de thèse ce facho de Huntington. Par contre, c'est vrai que j'ai parfois croisé le connard de Fukuyama et je me suis sincèrement demandé comment diable quelqu'un comme lui avait pu entrer dans cet endroit où il fallait quand même avoir une certaine intelligence. Plus tard, mon expérience des méthodes de la CIA m'a fait penser que peut-être il travaillait pour l'Agence, mais je ne me suis jamais donné la peine de le vérifier.*

Bon, dit-il pour conclure, j'ai assez parlé de moi, et je ne t'ai pas fait venir ici pour ça. Je pense que nous pouvons passer à des choses plus sérieuses.

Il se dirigea vers une petite porte presque invisible au bout du bureau. Sur l'un des côtés de la porte il y avait une petite fenêtre. Quand Yamabito plaça ses yeux devant elle, la porte s'ouvrit.

Ils entrèrent dans un couloir étroit par où passait un escalier en colimaçon qui s'élevait au-delà de l'infini.

10. La boîte de Pandore

*Almotasim, (namnet på den åttonde Abbasid som segrade i åtta strider och som gav upphov till åtta män och åtta kvinnor, efterlämnade åttatusen slavar och regerade under en tidsrymd av åtta år, åtta månvarv och åtta dagar) betyder etymologiskt sett Den som söker skydd.*²⁹

Göran Lovis Borg,
Vägen till Almotasim.

La tour *Pancrazi*, *Morisui y Asociados* avait un étage supplémentaire. C'était une bibliothèque.

Ce n'était cependant pas une bibliothèque ordinaire : c'était une pièce sans fenêtres très vaste (d'aucuns auraient utilisé l'adjectif *infinie*) qui ressemblait vaguement à l'entrepôt où l'on range l'Arche d'Alliance à la fin des *Aventuriers de l'Arche perdue*. Des rangées d'étagères interminables (et extrêmement hautes) recelaient d'innombrables cartons, tous de la même taille. Dans chaque rangée se trouvait une échelle roulante qui permettait l'accès à tous les niveaux des étagères.

Yamabito alla vers le carton qui se trouvait en bas du bout de la première étagère et qui arborait le numéro 1. Il sortit la première feuille de cette première boîte. La regardant attentivement, il dit, de façon quelque peu théâtrale :

Qu'avons-nous ici ? Ah : « La Déclaration unanime des treize États unis d'Amérique réunis en Congrès le 4 juillet 1776. »... « Lorsque dans le cours des événements humains, il devient nécessaire pour un peuple de dissoudre les liens politiques qui l'ont attaché à un autre et patati et patata... » Et voici le plus beau : « tous les hommes sont créés égaux... droits inaliénables : la Vie, la Liberté et la recherche du Bonheur. »

Yamabito montra le papier à Eva Rosa. C'était une grande feuille aux caractères très petits. Le texte en était plutôt long. Écrit sur du papier ordinaire, il aurait occupé deux ou trois pages.

Les Gringos, ces « chers cousins du nord », comme disent les Mexicains, présentent ce texte, tout ce texte, comme une espèce de chef d'œuvre de l'humanisme. Ils en sont très fiers. Ils le comblent de louanges. Ils pensent (et ils ne se privent pas de le dire) que tout le monde devrait être à plat ventre devant eux pour avoir conçu des pensées aussi géniales. Mais lorsqu'ils le citent, ils répètent toujours ces deux mêmes lignes : « tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains Droits inaliénables ;

²⁹ Almotasim (nom du huitième Abbasside qui fut vainqueur en huit batailles, qui engendra huit garçons et huit filles, qui laissa huit mille esclaves et régna l'espace de huit années, huit lunes et huit jours) veut dire étymologiquement *Celui qui cherche un refuge*.

parmi ces droits se trouvent la Vie, la Liberté et la recherche du Bonheur. » Un point, c'est tout. Ils ne passent jamais à la ligne suivante d'un texte qui en comporte quarante-trois bien longues et tassées. Et je pense que personne n'a jamais eu l'idée de se demander pourquoi.

Moi si. Et j'ai obtenu deux réponses.

La première de ces réponses est très courte : personne ne va jamais au-delà de la quatrième ligne parce que ce texte est un insupportable ramassis de lieux communs.

La deuxième réponse dérive de la première mais elle est plus complexe. Edgar Poe m'a aidé à la trouver –et je ne serais d'ailleurs pas du tout étonné d'apprendre un jour que ce fou de Poe se serait inspiré de ce détail pour échafauder au moins l'une de ses extraordinaires histoires. Il m'est venu à l'esprit que peut-être la Déclaration d'Indépendance a été si mal rédigée exprès : elle a été rendue si ennuyeuse pour que personne ne puisse avoir accès à son contenu, pour cacher ce contenu en l'exhibant partout –un peu comme dans l'histoire de La Lettre Volée, affichée à la vue de tous pour que personne ne la trouve.

Eva Rosa sourit, amusée par la trouvaille de Yamabito, et lui demanda ce que pouvait si hermétiquement exhiber cette déclaration que personne n'avait lue et que tout le monde croyait connaître par cœur. La réponse ne put être plus claire :

–Des instructions détaillées pour la conquête du monde par une race supérieure élue de Dieu.

Devant une telle réponse, Eva Rosa ne put que lâcher l'un de ses rires francs et graves. Yamabito, toujours souriant, déclara alors que lui aussi avait ri au moment de faire sa découverte, mais que ceux qui avaient découvert la même chose en se faisant arroser de napalm ne s'étaient pas amusés autant.

Regarde, dit-il en se rapprochant de nouveau d'Eva Rosa avec le document : *après quelques lignes de lapalissades vouées à chasser tout éventuel lecteur, commence ce qui constitue le gros du texte : une longue et indigeste série de reproches à l'encontre du roi d'Angleterre. Si quelqu'un arrivait un jour à lire cette liste sans s'endormir, il verrait que c'est le catalogue de toutes les techniques utilisées par les États-Unis dans leurs conquêtes depuis plus de deux siècles. Regarde.*

Yamabito pointa du doigt certains passages du texte.

Il a « envoyé dans ce pays des essaims de nouveaux employés pour vexer notre peuple... des armées permanentes sans le consentement de nos législatures... détruire notre commerce avec toutes les parties du monde... nous transporter au-delà des mers pour être jugés à raison de prétendus délits... Il a pillé nos mers, ravagé nos côtes, brûlé nos villes et massacré nos concitoyens. En ce moment même, il transporte de grandes armées de

mercenaires étrangers pour accomplir l'œuvre de mort, de désolation et de tyrannie » etc., etc., etc. C'est un catalogue très précis de conquête militaire et commerciale.

Mais —demanda Eva Rosa, encore souriante et incrédule—, dans quel but ils dévoileraient tout ça ? Vous n'allez pas me dire que c'est un manuel didactique pour instruire les membres de l'Union.

Je ne suis pas encore complètement sûr, répondit Yamabito l'air pensif, mais je n'écarterais pas trop vite cette hypothèse. Comme ça, quelque paladin de la patrie à court d'idées pourrait aller compulser son document fondateur pour trouver la façon idéale de résoudre tel ou tel problème. Par exemple, s'ils n'arrivent pas à se dépêtrer du problème de Noriega ou de Milošević, ils ouvrent leur catalogue et ils trouvent : « nous transporter au-delà des mers pour être jugés à raison de prétendus délits ». Pour attaquer l'Afghanistan ou l'Irak ils lisent : « brûlé nos villes et massacré nos concitoyens ». Ou ça, qui a servi en Irak ou en Yougoslavie : « En ce moment même, il transporte de grandes armées de mercenaires étrangers pour accomplir l'œuvre de mort, de désolation, et de tyrannie qui a été commencée avec des circonstances de cruauté et de perfidie dont on aurait peine à trouver des exemples dans les siècles les plus barbares ». Génial, non ? Bon, on continue. Pour occuper la province serbe du Kosovo : « Il s'est coalisé avec d'autres pour nous soumettre à une juridiction étrangère à nos Constitutions et non reconnue par nos lois ». Pour asphyxier l'Irak jusqu'en 2003 et Cuba depuis toujours : « détruire notre commerce avec toutes les parties du monde ». Pour envahir l'Irak : « Il a abdiqué le gouvernement de notre pays, en nous déclarant hors de sa protection et en nous faisant la guerre ». Pour prendre facilement le Texas, Hawaï, la zone du canal de Panamá, l'Afghanistan, etcetera (une méthode qui n'a d'ailleurs pas marché au Vietnam) : « Il a excité parmi nous l'insurrection domestique ». Pour retenir arbitrairement les prisonniers de la base de Guantánamo : « nous priver dans plusieurs cas du bénéfice de la procédure par jurés ». Pour occuper indéfiniment et en toute impunité n'importe quelle partie du monde (l'Afghanistan, les Balkans, le Golfe Persique, le Japon, les Philippines, etcetera) : « mettre en quartier parmi nous de gros corps de troupes armées; les protéger par une procédure illusoire contre le châtiment des meurtres qu'ils auraient commis sur la personne des habitants de ces États ». Bref, comme tu peux voir, le catalogue est encore plus long et tu peux y rencontrer toutes les variantes des méthodes que les États-Unis ont utilisées et continueront sûrement à utiliser dans leur conquête du monde.

Mais il se peut aussi que ce catalogue ait été exhibé à la vue de tout le monde pour une autre raison.

Rappelle-toi que le ministre qui avait caché en exhibant la lettre volée est décrit par Poe comme un « monstrum horrendum —un homme de génie sans

principes ». Cette phrase m'a fait penser que peut-être les États-Unis ont tout simplement voulu mettre cette déclaration sous le nez de tous pour annoncer au monde qu'ils s'apprêtaient à réaliser l'acte surréaliste par excellence, c'est-à-dire, descendre dans la rue et tirer au hasard dans la foule, comme disait André Breton.

En tout cas, ils ne manquent pas d'arrogance. Rappelle-toi, en 1999, en pleine Guerre de Yougoslavie, ils ont lancé un missile sur l'ambassade chinoise, et pour que tout le monde sache qu'ils avaient fait exprès, ils ont dit que leurs services de renseignement avaient un vieux plan de la ville et que c'était pour ça qu'ils s'étaient trompés. C'est une excuse qui fait rire même mes amis albanais, qui pourtant trouvent que c'était une guerre juste. Même eux se rendaient compte que l'intention des Gringos était de tester la réaction des Chinois. C'est logique, pour eux, nous ne sommes que des simples animaux de laboratoire. Regarde la phrase qui termine le catalogue des techniques guerrières de la Déclaration d'Indépendance : « il a cherché à attirer sur les habitants de nos frontières les Indiens, ces sauvages sans pitié, dont la manière bien connue de faire la guerre est de tout massacrer, sans distinction d'âge, de sexe ni de condition ». Quelques trente longues lignes après avoir proclamé que tous les hommes sont créés égaux, on nous dévoile l'existence d'Indiens sauvages et sans pitié qui ne sont sûrement pas des hommes.

Moi qui suis né à Nagasaki le 9 août 1945 au milieu de dizaines de milliers de cochons d'Inde atomiquement cuits pour le bien de la science, je n'ai pas dû faire un trop grand effort intellectuel pour comprendre qu'en réalité nous étions ces non-hommes. Nous avons été massacrés sans distinction d'âge, de sexe ni de condition. Nous aussi, nous étions des Indiens –des cochons d'Inde.

Sans cesser de parler, Yamabito se tourna, alla vers l'étagère et se pencha pour ranger la feuille dans sa boîte.

En se redressant, après avoir rangé la feuille, Yamabito pointa du doigt la boîte et dit de bonne humeur : *Madame l'avocate générale, là voici votre première preuve à l'encontre de L'Empire de la Liberté, comme l'appelait Jefferson. La deuxième sera la Constitution de 1787, qui contient, elle aussi, quelques horreurs impardonnables, comme la tolérance de l'esclavage dans le pays de la Liberté. Là, les horreurs reçoivent le nom d'« erreurs », c'est pour ça qu'ils les « amendent » –mais on ne les efface pas et elles restent là, à la vue de tous et à la portée de n'importe quel avocat général plus ou moins dégourdi.*

À ce moment, Yamabito recula de quelques pas pour essayer de saisir du regard une bonne perspective des étagères, les désignant d'un geste ample des deux bras. *Si quelque chose t'intéresse, ajouta-t-il, tu trouveras ici tous les*

documents que tu voudras, tous les témoignages et les preuves. J'ai même certains documents originaux et d'autres classés secret défense et non censurés. C'est l'œuvre de toute une vie, je fais ça depuis le milieu des années 70. Tout est là.

Ils entreprirent alors un très long parcours qui s'étendit pendant plus de deux siècles. Yamabito montra d'abord les boîtes où se trouvaient les documents qui parlaient de l'extension des treize colonies vers les Appalaches, s'appropriant des terres des autochtones qui s'étaient inutilement alliés à la couronne espagnole pour tenter de se défendre. Ils passèrent ensuite par l'achat illégal de la Louisiane. Pour se détendre un peu, ils s'arrêtèrent un moment devant la mise à sac et l'incendie de la ville de Washington par les Anglais en 1814. Puis ils durent s'ingurgiter les annexions de la Floride et du Texas, parachevées au moyen de très savantes révolutions téléguidées depuis Washington (Yamabito possédait les documents qui prouvaient définitivement l'intervention directe du gouvernement fédéral). Ils arrivèrent plus tard devant la triste histoire du conflit entre le Mexique et les États-Unis, si triste que les vainqueurs durent envoyer comme négociateur un monsieur appelé Trist pour bien souligner la triste tristesse du triste traité par lequel la moitié du Mexique changea (tristement) de propriétaire. Ils firent une nouvelle pause devant les boîtes qui parlaient de l'invention de la guerre humanitaire. D'après Yamabito, cette guerre subtile avait été inventée à Cuba, lorsqu'en 1898 les États-Unis avaient dû agir pour arrêter les impitoyables hordes espagnoles qui exterminaient la population locale. Cette affaire hautement désintéressée s'est terminée par l'occupation de Cuba —occupation assortie de l'annexion aux États-Unis d'autres possessions espagnoles, comme Porto Rico ou les Philippines.

Dans quelques boîtes contiguës se trouvaient les documents se référant aux événements survenus aux îles Hawaii depuis leur Déclaration d'Indépendance (où les Hawaïens se rendaient indépendants d'eux-mêmes en 1839) jusqu'à l'annexion des îles en 1898 par le truchement d'une révolution à la texane en 1893. Comme au Texas, les autochtones hawaïens avaient été mis en minorité par une immigration massive. Ensuite, les immigrés s'étaient révoltés contre la perfide reine de Hawaï, puis, ils avaient demandé à être annexés aux États-Unis. Comme au Texas.

Ils marchaient déjà depuis presque une heure lorsqu'ils entrèrent dans le XX^e siècle via l'affaire du canal de Panamá : encore une guerre d'indépendance, cette fois, contre la Colombie, qui se termine par un nouveau protectorat.

La section de la Première Guerre Mondiale était impressionnante. L'attention d'Eva Rosa fut particulièrement attirée par le fait qu'à côté des

boîtes qui parlaient du conflit en soi, il y en avait d'autres qui contenaient des détails précis à propos de l'éviction des autochtones de leurs territoires à l'intérieur des États-Unis. Au début, Eva Rosa ne comprenait pas la relation entre deux faits si différents. Elle crut commencer à comprendre lorsque Yamabito lui montra quelques documents où les commissaires aux Affaires Indiennes nommés par le président Wilson déclaraient qu'ils avaient enfin réussi à détruire le système communautaire indigène. L'un des ces commissaires annonçait avec enthousiasme *l'aurore d'une ère nouvelle et le commencement de la fin du problème indien*. Le président Wilson (*saint Woodrow Wilson*), l'inventeur du *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*, un droit qu'il appliquait uniquement en Europe et seulement quand cela l'arrangeait, se trouvait en passe de liquider ce droit dans son propre pays.

Mais le raisonnement de Yamabito allait encore plus loin. D'après lui, *le problème indien* était la clé de la profonde aversion que les États-Unis ont si vite sentie envers la naissante Union Soviétique :

Les pays européens, expliqua-t-il, qu'ils aient été ou non des alliés de la Russie pendant la Première Guerre Mondiale, n'éprouvaient pas particulièrement de la sympathie envers ce nouveau pays que les Russes s'étaient inventé et ils l'ont eux aussi répudié et combattu, mais pour d'autres raisons. La réaction européenne partait essentiellement d'en haut, elle venait principalement de ses gouvernements plus ou moins bourgeois puisqu'une bonne partie de la population de ces pays voyait avec sympathie et même avec enthousiasme le mouvement bolchevik.

Le contexte des États-Unis était complètement différent. Depuis qu'ils ont été créés, ils ont été enquinés par un ennemi intérieur qui les harcelait et ne les laissait pas se développer comme Dieu le voulait : la société autochtone (celle qui, d'après la Déclaration d'Indépendance était formée par des sauvages sans pitié qui ne savaient même pas faire la guerre comme Dieu le voulait). Or, le système qui maintenait la cohésion de la société indigène était fondé sur la propriété communautaire, quelque chose qui en fin de compte pouvait présenter certains points de parenté avec le système communiste. Mais ces communistes primitifs d'Amérique ont été vaincus et concentrés dans des régions isolées des États-Unis. Et plus tard ils ont été obligés à abandonner la propriété collective. On leur a laissé le choix entre devenir propriétaires et tout perdre. Et ce dernier épisode s'est terminé pendant le mandat de l'inventeur du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Je viens de te montrer le texte de Cato Sells, le commissaire aux Affaires indiennes du président Wilson qui annonçait l'aurore d'une ère nouvelle et le commencement de la fin du problème indien. Ça voulait dire que le système de propriété collective autochtone était déjà pratiquement liquidé –tu peux donc t'imaginer la frustration et même l'angoisse abyssale du président et de

ses blancs concitoyens devant la naissance d'une nation nouvelle et fière qui prenait racine sur des principes assimilables à ceux de la nation qu'ils venaient d'exterminer à l'intérieur de leur propre pays.

Je pense que comme ça on peut un peu mieux comprendre pourquoi les États-Unis ont développé une aversion et une peur face au péril soviétique beaucoup plus intenses, profondes et généralisées que celles de n'importe quel pays européen. Pourtant, pour les bourgeoisies européennes la menace communiste était bien réelle et concrète, si réelle et concrète qu'une partie du peuple européen s'est engagée dans les mini-révolutions de 1918 (en Allemagne avec nos amis Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, en Hongrie avec Béla Kun) ou dans les révoltes qui ont eu lieu en France, en Angleterre et en Italie en 1919 et en 1920. Par contre, pour les États-Uniens, qui se trouvaient à mille années lumière d'un soulèvement communiste ou socialiste, le malaise a été à la fois plus indéfini, plus pénétrant et plus persistant. Ils devaient se sentir un peu comme Héraclès devant l'Hydre –ils venaient de couper la tête de leurs peaux rouges quand les têtes d'autres rouges se sont pointées dans le décor. Ils ont dû penser que c'était une histoire sans fin (pas la fin de l'histoire, comme disait l'autre imbécile de Fukuyama), c'est pour ça qu'ils ont pris l'affaire tellement au sérieux. Dans des telles circonstances, il n'est pas surprenant qu'ils aient vu derrière tout ça la main du Malin –c'était l'Empire du Mal, comme Ronald Reagan a fini par appeler l'Union Soviétique.

Eva Rosa fut éblouie par cette nouvelle interprétation de la relation entre le communisme et les États-Unis. Mais cela ne fut qu'une simple mise en bouche face à ce qu'elle trouva dans la section de la Seconde Guerre Mondiale. Elle n'avait jamais remarqué que le terme le plus ordinaire de l'expansion nazi, le célèbre *Lebensraum*, n'était qu'une simple variante allemande moins cynique de la phrase *extending the area of freedom*, forgée pendant le siècle précédent par l'ex-président Jackson pour décrire comment l'esclavage était introduit au Texas en violation des lois mexicaines jusqu'à provoquer un conflit libérateur qui allait unir à jamais le Texas aux États-Unis. Dans ce cas, c'était donc par l'esclavage qu'on avait étendu l'aire de la liberté. En Allemagne, les choses se sont passées un peu différemment.

Cent ans avant la création du Deuxième Reich par Bismarck en 1871, commença à expliquer Yamabito, la notion d'espace vital était déjà bien présente dans la tête des Pères Fondateurs des États-Unis. Thomas Jefferson (l'un des présidents les plus impérialistes, je t'ai déjà dit qu'il a inventé l'expression Empire pour la Liberté) Thomas Jefferson s'est levé un jour avec l'idée que l'expansion de son pays devait se faire non seulement vers le Pacifique, mais aussi vers le sud de l'Amérique. Ensuite il a réfléchi que tant qu'à faire, ils pouvaient aussi bien s'avalier le Canada. On ne peut pas être plus clair : bien avant que les Européens ne se mettent à parler sur la

nécessité de contrôler l'Eurasie, l'un des plus insignes Pères Fondateurs avait déjà en tête l'idée de contrôler toute l'Amérique. Le concept allemand du Drang nach Osten (poussée vers l'est) n'a donc été qu'une adaptation européenne de la poussée vers l'ouest et vers le sud des États-Unis; je peux même me permettre d'imaginer que nos penseurs allemands ont trouvé le nom de leur concept en regardant le film que Buster Keaton a réalisé en 1925, Go west! (Va vers l'ouest!). En plus, la fin des deux doctrines (celle de l'espace vital américain et celle du Lebensraum eurasien) était (à part dominer le monde, bien entendu) de faire le bien de l'humanité. La libérer. Jefferson voulait conquérir l'Amérique pour lui rendre sa Liberté. Même la Liberté de posséder des esclaves, comme c'était le cas de Jefferson.

Ils passèrent ensuite aux exemples concrets. D'après Yamabito, l'Allemagne nazie n'avait été qu'un imitateur turbulent et impatient de l'expansion des États-Unis. Bien de recettes de l'Empire de la Liberté avaient été reproduites par les Allemands : génocide, déportation massive, pureté raciale, esclavage, guerre humanitaire pour sauver les pauvres Allemands soumis au joug des méchants Tchécoslovaques et Polonais, etc. Le grand problème de l'Allemagne (la véritable raison de son échec) aurait résidé dans le fait que pour s'élargir elle avait dû lutter au sein même de l'Europe contre des ennemis aussi ambitieux –et surtout aussi bien armés– qu'elle. Les États-Unis, en revanche, n'attaquaient que lorsqu'ils disposaient d'une supériorité militaire écrasante, tradition qu'ils ont préservée jusqu'à nos jours. L'entrée dans la Première Guerre Mondiale en 1917, lorsque l'on pouvait déjà prévoir la défaite des puissances centrales, est un exemple classique de ce genre d'attitude.

Dans ce contexte, le Japon impérial avait été un élève beaucoup plus attentif et patient que l'Allemagne nazie. Lui aussi s'était mis à imiter la stratégie des États-Unis. Mise à part l'exception de sa guerre de 1905 contre la Russie, il avait toujours attaqué des ennemis beaucoup moins armés que lui. L'exemple le plus clair de cette attitude est la façon dont il mit à profit la défaite de l'Allemagne dans la Première Guerre Mondiale pour se saisir sans peine des territoires que celle-ci contrôlait dans le Pacifique et en Chine continentale. Le problème du Japon résidait essentiellement dans le fait que, puisqu'une partie de son aire d'expansion se trouvait à l'est et celle des États-Unis à l'ouest, un jour cet est et cet ouest allaient fatalement se rencontrer. Et cette fois-ci la rencontre fut véritablement sportive, contrairement aux précédentes et déloyales conquêtes états-uniennes et japonaises. Et le meilleur gagna.

Quand, commença à expliquer Yamabito, par la suite de l'attaque surprise à Pearl Harbor, la marine impériale s'est emparée d'une bonne

partie du Pacifique et de l'Asie du sud-est, les Japonais ont dit qu'ils venaient libérer les peuples asiatiques opprimés par les blancs.

Il est bien sûr évident qu'ils mentaient sans vergogne, mais cette rhétorique n'était pas plus hypocrite que tous les principes de liberté, égalité et fraternité qui avaient été si utiles aux Euro-Gringos pour conquérir ces mêmes territoires. Depuis le XVI^e siècle, les Européens n'avaient pas arrêté de nous embêter. Ensuite est venue la politique de la porte ouverte, puis les célèbres guerres anglaises de l'opium contre la Chine qu'aujourd'hui même l'historien le plus conservateur considérerait assez déplaisantes. Ensuite nous avons eu entre 1853 et 1854 les visites du commodore Perry pour ouvrir les portes du Japon au sacro-saint commerce occidental grâce à l'aspect convaincant de ses canonnières.

Mais ne prenons rien de tout ça en considération et disons que tout a commencé à partir de la période 明治 Meiji, vers 1868. À partir de ce moment le gouvernement japonais s'est fixé sur l'idée que, puisqu'on l'avait obligé à ouvrir ses portes, il fallait aussi s'ouvrir à la pensée occidentale et à ses techniques. Tu sais bien que nous avons toujours été des élèves assez vifs et nous n'avons donc pas tardé à comprendre que l'un des éléments fondamentaux de la prospérité occidentale résidait dans la conquête impériale. Il s'en est donc suivi que, pratiquement au même moment où les États-Unis ont commencé à sortir de leur chasse gardée américaine pour agrandir leur Lebensraum, le Japon a senti lui aussi le besoin de sortir de ses îles pour se créer un véritable empire. Et comme l'élan expansionniste des États-Unis ne pouvait s'exprimer que vers l'ouest, puisqu'à l'est se trouvait une Europe bien armée, les deux jeunes empires étaient condamnés à s'affronter tôt ou tard. Et ils se sont effectivement affrontés, avec les conséquences que tout le monde connaît. Mais je ne veux plus parler de ça.

Yamabito continua de marcher jusqu'à arriver à la section du Vietnam, ce qui le fit immédiatement sourire.

L'histoire de la Guerre du Vietnam, commenta-t-il, est une tragédie, comme tout ce qui se trouve dans ces boîtes, mais (et je crois que c'est pour ça qu'elle a attiré mon attention dès le début) elle a un je ne sais quoi qui la rend très particulière. Je ne sais pas si ce je ne sais quoi a quelque chose à voir avec un détail particulier de la personnalité des Vietnamiens ou si c'est tout simplement parce qu'ils ont été les seuls à vaincre les Gringos, ce qui n'est pas une mince affaire... Ou peut-être qu'ils les ont battus justement parce qu'ils sont particuliers... Enfin, le fait est que l'une des choses qui m'ont le plus amusé dans cette guerre, c'est l'invraisemblable auto-commisération, d'abord des Français, puis des États-Unis. Un Français illustre, Léon Blum, résume parfaitement cette attitude. Cet ancien hôte du camp de concentration de Buchenwald a formé en France un éphémère gouvernement socialiste de

décembre 1946 à janvier 1947. Ça a été si court que l'on aurait pu penser que Blum n'avait pas eu le temps de se rendre compte de la situation en Indochine s'il n'avait pas prononcé (en soupirant) sa célèbre phrase « je n'avais pas mérité ça » quand il a vu que ses militaires avaient commencé à Haiphong la première guerre du Vietnam, la guerre française. Il a bien eu le temps de pleurer sur son destin, mais pas de mettre ses militaires à la porte. C'est comme si les vrais martyrs avaient été les Français d'abord, et ensuite les Gringos.

Yamabito continua sans s'arrêter tout en montrant du doigt une boîte.

De cette boîte on voit presque couler les larmes du pauvre secrétaire à la Défense Robert McNamara. C'est là que l'on peut lire l'horrible enfer qu'il a vécu quand des étudiants se sont mis à balancer sa voiture ; ou le calvaire qu'il a enduré quand un homme lui a crié « assassin » et lui a craché au visage. Je me mets presque à pleurer³⁰ quand je lis comment la veuve Kennedy, dans une petite soirée en tête à tête, s'est soudain mise à lui marteler la poitrine le suppliant de « faire quelque chose pour arrêter la tuerie ».

Nous avons ensuite l'inconsolable première dame Johnson (Dame Oiseau, ou Coccinelle, pour les proches) qui commence à se poser des questions métaphysiques : « Les problèmes sont partout, comme des miasmes putrides ».

Même le président Lyndon Johnson se sentait à la torture. Il passait des nuits entières à chercher le sommeil et à réfléchir sur ce qu'il penserait si un jour son président lui disait que ses enfants devraient partir au Vietnam dans une compagnie de Marines et peut-être y mourir.

Son prédécesseur, le président Kennedy (Saint John Fitzgerald Kennedy) avait eu beaucoup plus de chance. Quand les frères Ngô (le président sud-vietnamien Diêm, et son frère Nhu) ont commencé à donner une image très peu présentable au goût des agents de relations publiques de Kennedy, on a organisé un petit coup d'État pour qu'ils arrêtent d'embêter le monde. Mais collatéralement au putsch, les deux frères avaient dû être assassinés à coups de balles et de poignards. McNamara raconte que quand le président Kennedy a appris la nouvelle de la mort de ses deux protégés, il a littéralement blanchi. Il ne l'avait jamais vu aussi bouleversé. D'autres disaient que ces morts l'avaient secoué personnellement, qu'elles le tourmentaient comme un problème moral et religieux (voilà la métaphysique qui continue à faire son chemin). Son biographe racontait qu'il était « sombre et secoué » et qu'il ne lui avait jamais paru aussi déprimé depuis la baie des Cochons. Heureusement, le supplice du président Kennedy n'allait pas durer longtemps :

³⁰De rire. (Note de l'éditeur)

le 22 novembre 1963, vingt jours après l'assassinat des frères Ngo, une âme charitable l'a aidé à trouver le repos éternel.

À partir de ce moment, Johnson a su mieux contrôler la situation en mettant à la tête du Vietnam du sud des hommes qui restaient en contact direct avec son ambassadeur ou avec les agents de la CIA. Mais ça ne voulait pas dire que ces gugus étaient appréciés par ceux qui les avaient mis en place pour sauver les Vietnamiens des griffes du communisme. En 1964, l'ambassadeur Max Taylor a dû gronder quelques généraux un peu turbulents qui avaient l'air de préparer un nouveau putsch. Devant ces réprimandes, ils ont failli éclater de rire, du moins d'après ce que m'a raconté un bon ami qui était dans le coin à l'époque.

Yamabito s'avança encore d'un pas tout en continuant de parler.

Le dernier coup d'État au Sud-Vietnam a été celui de Nguyễn Văn Thiệu et Nguyễn Cao Kỳ en 1965, quand les bombardements massifs des États-Unis sur le Nord-Vietnam avaient déjà commencé. Le secrétaire d'État adjoint, William Bundy disait qu'avec ces deux types, ils avaient vraiment touché le fond et qu'ils étaient en train de se payer leur tête. Celui qui inquiétait les plus ses parrains puritains gringos était Cao Kỳ. Il buvait, il jouait, il aimait les belles femmes et s'habillait comme les héros des BD avec une tenue d'aviateur noire à fermeture éclair portant à la ceinture deux revolvers jumeaux, la crosse incrustée de perles. Une fois, un journaliste lui a demandé qui il admirait le plus. Il a répondu plus ou moins comme ça : « J'admire Hitler parce qu'il a tiré son pays du pétrin où il se trouvait dans les années 30. Mais ici la situation est si désespérée qu'il nous en faudrait quatre ou cinq. »

Mais ne pense pas que je vais m'acharner contre les hommes de paille de Washington au Sud-Vietnam. Leurs fanfaronnades me semblent même sympathiques, et leurs crimes des voies de fait microscopiques par rapport aux millions de victimes de cette croisade pour la Liberté. D'ailleurs Cao Kỳ, qui est beaucoup plus jeune que Pinochet, est toujours vivant et se balade tranquillement, et aucun juge espagnol n'a jamais eu le mauvais goût de lancer un mandat d'arrêt contre lui, comme on a fait avec notre Pinocchio national. Laissons donc Cao Kỳ (pour le moment) en paix. En réalité, si l'on pense au véritable crime qui a été commis là-bas, on pourrait presque dire que c'est un gentil garçon.

Yamabito fit encore un pas et montra du doigt d'autres boîtes.

Le véritable crime (le complément contre l'humanité, qui est très à la mode aujourd'hui, me semble un peu pléonastique) était l'autre chose que les États-Unis avaient à proposer au Vietnam à la place du communisme, tu le sais très bien, les mêmes trucs de toujours : viols, tortures, villages incendiés, exécutions sommaires, enfants pris pour cible, oreilles de Vietnamiens (vivants ou morts) échangées contre des canettes de bière, prisonniers jetés du haut des

hélicoptères, bref, toutes ces choses désagréables qu'à l'époque la télé ne diffusait encore pas trop. Nous pouvons ajouter encore le napalm, les bombardements contre des civils, les exécutions massives dans les bagnes. Aujourd'hui encore, plus de trente ans après la véritable fin de la guerre, les 80 millions de tonnes de défoliants répandues (le très célèbre agent orange) provoquent des cancers et des malformations génétiques, mais si tu veux ne retenons pas cette dernière charge.

C'est pour ça que j'ai eu une idée bien meilleure que celle que tu me proposais quand tu t'es mis en tête de poursuivre Runeberg, Pinochet et je ne sais pas qui d'autre : pourquoi aller chercher l'élève quand on sait qui est le maître ? Pourquoi vouloir s'attaquer à la copie quand on sait où se trouve l'original ? Robert McNamara, secrétaire à la Défense pendant la guerre du Vietnam, aurait fait un bien meilleur accusé, et il vivait encore quand tu es venue me voir. C'était lui, avec William Bundy, secrétaire d'État adjoint, McGeorge Bundy, conseiller à la Sécurité Nationale et William Westmoreland, commandant en chef des armées, l'un de ces « quatre ou cinq Hitler » que monsieur Nguyễn Cao Kỳ souhaitait pour le Vietnam.

Mais je n'ai cité que quatre noms. Et en plus ils sont tous morts, on ne peut plus les poursuivre. Mais il nous reste encore le cinquième, et il est bien vivant celui-là, c'est celui qui, lors d'une tournée à Jérusalem, le 21 août 1975, a été reçu par une foule hostile l'accusant d'être un traître à la cause de son peuple et le continuateur de Hitler. Il est le plus célèbre et le plus populaire des cinq : prix Nobel de la paix, prix Sant'Egidio, et tout le tintouin. Tu sais très bien de qui je parle. Ses conseils n'ont pas seulement contribué au supplice du Vietnam, mais aussi à celui du Cambodge et du Laos... et aussi à celui de ton père et de ta mère.

Voyant que sur le visage d'Eva Rosa se dessinait de plus en plus nettement une incompréhension fascinée, Yamabito lui dit qu'il plaisantait et se dirigea rapidement vers une autre section de la bibliothèque.

C'est ici, annonça-t-il d'une voix exagérément pompeuse, que nous nous rendons compte que les voies des États-Unis sont impénétrables. En 1974, leur propre Cour Suprême et leur propre Congrès ont donné le coup de grâce à leur propre président, qui était déjà, il faut le dire, assez mal en point à cause de sa défaite dans la guerre du Vietnam. Cette année-là, le président Nixon a été obligé à renoncer à son mandat, il aurait même été passible de poursuites judiciaires si son successeur ne l'avait pas gracié. Un Martien arrivant dans cette vallée de larmes aurait pensé qu'on le punissait à cause des crimes qu'il avait commis tout le long de sa carrière au Vietnam, au Cambodge, au Laos, au Chili ou ailleurs, mais en réalité il est tombé à cause d'une sombre affaire de tricherie électorale, monstrueusement insignifiante à l'échelle des agissements de ce Pinochet mondialisé. Toujours est-il qu'à partir

de cette année-là, les États-Unis sont entrés dans une étrange période de repli et de retenue qui aurait fait penser le plus incrédule qu'ils étaient vraiment décidés à ne plus sauver le monde. Alors, pendant quelques années, le monde a ressemblé à une pièce d'Ionesco ou de Beckett, et cela tombait bien parce qu'ils étaient les auteurs à la mode à l'époque.

Entre 1974 et 1976, la redoutable CIA a été taillée en pièces. Une commission spéciale du Congrès présidée par le vice-président Rockefeller en personne s'est mise à déballer sur la place publique tout le linge sale de l'Agence. En somme, les États-Unis n'ont pas eu besoin d'un quelconque juge espagnol pour prendre conscience qu'ils avaient quand même un peu mal agi. Mais ce dont ils auraient vraiment besoin, c'est d'un juge de je ne sais quelle nationalité pour punir effectivement ceux qui ont perpétré ce mal, et surtout les conseillers, les directeurs d'agence, les secrétaires d'État et les présidents qui ont donné les ordres. Car aucun d'entre eux, à commencer par Nixon, n'a jamais été puni comme il le mériterait réellement. Tout s'est passé comme du temps d'Al Capone, dont la seule faute qu'on a pu lui imputer a été l'évasion fiscale.

Mais de toute façon il faut reconnaître qu'un certain style des États-Unis s'est éclipsé pendant l'éphémère présidence de Gerald Ford et surtout pendant celle de Jimmy Carter. Je suis persuadé que pendant cette période, même si ça n'a duré qu'un court instant, ils ont voulu cesser de répandre la souffrance dans le monde. Les théologiens affirment que si l'attention du Seigneur s'écartait une seule seconde de cette main que tu vois là, elle retomberait dans le néant, comme foudroyée par un feu sans lumière. Regarde ce qui s'est produit après le clignement d'yeux de notre Grand Frère :

L'Éthiopie, le Mozambique et l'Angola sont devenus communistes et personne ne s'est donné la peine de se déplacer pour les sauver. Les communistes ont battu les bons au Vietnam ; et aussi au Cambodge et au Laos. En 1979, un gouvernement socialiste s'est installé dans l'île de Grenade et peu de temps après Somoza, l'ami fidèle des États-Unis a été définitivement renversé au Nicaragua par les sandinistes.

Mais en réalité les choses ne faisaient que commencer. Le 16 janvier 1979 l'un des plus puissants alliés des États-Unis au Moyen Orient, محمد رضا شاه پهلوی Mohammad Rezâ Châh Pahlavî, chah d'Iran par la grâce de la CIA, a été renversé après plusieurs mois de soulèvements populaires télécommandés d'un petit village français par un religieux alors inconnu, روح الله خميني آيت الله، ayatollah Ruhollah Khomeini. Ensuite, pour couronner le tout, le 4 novembre, des étudiants islamistes ont investi l'ambassade des États-Unis à Téhéran, ils ont pris une soixantaine d'otages et ont exigé l'extradition du chah.

Ensuite tout est devenu de plus en plus cauchemardesque pour le pauvre Jimmy Carter. Le mois suivant l'occupation de l'ambassade de Téhéran, les

troupes soviétiques sont entrées en Afghanistan comme dans leur propre moulin. L'URSS a justifié la légalité de son ingérence par l'existence d'un traité qu'elle avait signé avec l'Afghanistan en 1978 et aussi grâce à une notion très pratique de l'article 51 de la Charte des Nations Unies que tu dois connaître : la légitime défense collective. Comme toutes les règles du Droit International (c'est pas pour rien qu'il est magique et métaphysique), cette notion peut servir pour tout et n'importe quoi : c'est exactement ce même article 51 qui a servi pour le bombardement et l'invasion de l'Afghanistan par les États-Unis en 2001.

Mais en 1979 les Gringos n'étaient en train de vivre aucune odyssée spatiale. Bien au contraire, ils devaient sentir qu'ils se trouvaient dans une espèce de « crépuscule des dieux », un Ragnarök. Je pense que ce n'est pas pour rien que cette même année est sorti Apocalypse Now.

Yamabito passa à une autre section.

Mais ni l'Apocalypse ni le Ragnarök ne sont jamais arrivés. C'est qui s'est produit c'est qu'à partir de cette époque la géopolitique est entrée définitivement dans le vaste domaine de la métaphysique. Rappelle-toi que le président qui a remplacé Jimmy Carter, Ronald Reagan, s'est mis à claironner partout que l'Union Soviétique était l'Empire du Mal. Il s'était peut-être tout simplement inspiré de l'ayatollah Khomeini qui vers la même époque annonçait au monde que les États-Unis étaient le Grand Satan –mais peut-être il y avait quelque chose de plus profond dans la phrase de Reagan (et peut-être aussi dans celle de l'ayatollah). Tu n'as qu'à voir les faits : dès sa prise de possession, Reagan s'est mis à rattraper à toute vitesse le terrain perdu par l'incorrigible Jimmy. On ne sait pas encore très bien comment il a fait, mais il s'est arrangé pour que les négociations d'Alger entre Iraniens et États-Uniens aboutissent à la libération des otages de Téhéran 25 minutes après avoir prêté serment comme président. Et ça ce n'est qu'un petit exemple de toutes les bonnes choses qui lui sont arrivées, et en prime, comme si ça ne suffisait pas, soit il avait la baraka, soit, comme notre ayatollah nous l'a laissé entendre, il avait conclu un pacte avec le diable : le fait est que pendant son mandat les dirigeants soviétiques se sont mis à tomber comme des mouches (Brejnev, Andropov, Tchernenko) pour laisser la place libre au démolisseur de l'Union et du communisme soviétiques : Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev.

Ça ne te fait pas penser –surtout parce que Reagan avait lui aussi été acteur– au Bébé de Rosemary, où le personnage de Cassavetes conclut un pacte avec les sorcières pour rendre aveugle l'acteur qui avait décroché le rôle qu'il convoitait ?

Toujours est-il que le jour de Noël 1991 les damnés de la terre, les forçats de la faim n'ont pu compter que sur Dieu pour assurer leur protection. Du

jour au lendemain, ils ont découvert que les Russes n'étaient pas des démons, mais des hommes. Semblables à eux. Malheureux, comme eux.

Yamabito fit une pause, comme pour reprendre ses énergies. Puis, il se mit à parcourir lentement les couloirs tout en parlant, cessant de pointer les boîtes du doigt.

Le troisième grand événement qui a eu lieu le 9 août 1945 (le premier a été ma naissance et le deuxième l'explosion de Gros Bonhomme à Nagasaki) a été la déclaration de guerre des Russes au Japon et l'invasion du protectorat japonais du Mandchoukouo par les troupes soviétiques de Vassilievski. Jusqu'à cette date, les Russes et les Japonais ne se faisaient pas officiellement la guerre et tout le long des semaines qui avaient précédé ce 9 août l'ambassade japonaise à Moscou n'avait pas arrêté de déranger les Russes leur demandant d'essayer de leur trouver une capitulation honorable avec les Alliés. Les Russes avaient toujours écouté patiemment l'ambassadeur japonais, mais ils s'étaient uniquement bornés à faire suivre son courrier.

De l'autre côté, les Alliés n'avaient pas eux non plus arrêté d'enquiquiner les Russes, mais cette fois pour essayer de les convaincre de les rejoindre dans leur lutte contre le Japon. Mais les malins Russes leur répondaient toujours qu'ils ne pouvaient pas, qu'en 1941 ils avaient signé avec les Japonais un traité de non-agression et que ça serait moche de les trahir comme ça, sans crier gare.

Après l'essai de la première bombe au plutonium, à peu près vers le mois de juillet 45, la situation s'est retournée complètement. Les États-Unis étaient persuadés qu'avec leur nouveau jouet ils tenaient littéralement tout le monde par les couilles et donc toute « aide » russe n'aurait fait autre chose que les gêner dans leur projet de s'approprier le Pacifique nord et de transformer l'Asie orientale en arrière-cour de leur empire. Pas idiots, quand ils ont vu que les Gringos ne les appelaient plus tous les quarts d'heure pour leur demander d'aller donner des fessées aux Japonais, les Russes se sont dit que c'était justement le moment de se préparer à entrer dans la baston, comme dirait Jaime Lulio. Ils n'avaient pas besoin d'être des devins pour se rendre compte que le fruit était déjà bien mûr et qu'ils n'avaient plus qu'à le cueillir. Et c'était vrai : les bombes atomiques leur ont apporté les dépouilles de l'empire japonais pratiquement gratis. Ils ont pris possession des îles Kouriles et de la partie manquante de l'île Sakhaline, ils ont repris leur Port Arthur, perdu en 1905, et ont établi leur contrôle économique sur le Mandchoukouo, qui redevenait la Mandchourie chinoise. D'ailleurs, l'histoire officielle soviétique a toujours considéré que c'était l'intervention de leur pays qui avait forcé le Japon à capituler.

Et tu sais très bien que les choses ne se sont pas arrêtées là. Sans avoir à se battre, la Chine entière (moins Taiwan) est tombée dans la sphère d'influence russe. Manœuvrant habilement entre le Kuomintang et le Parti Communiste chinois pendant et après la guerre, les Russes ont su séduire ces bons Chinois, à un point tel qu'ils sont arrivés à une situation semblable à la fin d'un conte de fées : ils se marièrent et vécurent heureux. Du moins jusqu'en 1955. C'est à cette époque que le président Mao déclarait : « À l'heure actuelle l'immense majorité de l'humanité vit dans la souffrance, et seule la voie indiquée par Staline, seule l'aide de Staline peut délivrer l'humanité de ses maux ». Il ne lui manquait plus que de louer une pelle au Petit Pècle des Peuples.

Voyant qu'Eva Rosa réagit avec agacement à cette plaisanterie de mauvais goût, Yamabito reprit son air sérieux.

En Europe, les pays qui se trouvaient dans la zone d'influence soviétique définie à la conférence de Yalta sont tombés eux aussi un à un, comme des fruits mûrs, dans le giron de la mère Russie. De cette façon l'Union soviétique s'est trouvée avec une sphère d'influence qui allait de Berlin à Shanghai, presque aussi vaste que celle des États-Unis, mais beaucoup plus peuplée. Je sais bien que tu sais tout ça, mais ce que je veux te faire voir (parce qu'il me semble qu'aucun historien ne l'a remarqué et peut-être toi non plus) c'est que la parfaite maîtrise et la retenue que l'URSS a montré en tout ce qui concerne son expansion ressemblent étrangement aux techniques développées lors de l'expansion des États-Unis. Les Russes sont devenus de ce fait les meilleurs élèves des Gringos. Tout comme les États-Unis quand ils ont bâti leur empire pour la liberté, l'Union Soviétique ne s'est jamais lancée dans une course effrénée pour accaparer au plus vite un maximum de territoires. Elle n'a pas commis les erreurs de ces turbulents élèves des États-Unis qu'ont été les Japonais ou les nazis. Elle a pratiqué une technique d'embuscade appelée par Jefferson l'attente patiente. Et –de la même façon que les États-Unis, qui disaient tout le temps que leur destinée manifeste était d'apporter la Liberté au monde– les Russes ont tout le temps proclamé que leur destinée manifeste à eux était d'apporter la justice sociale dans le monde. L'Égalité. Une arme aussi redoutable que la Liberté.

Les choses ont évolué de telle façon que, trente ans après sa création en 1945, l'Empire de l'Égalité a profité de la brèche ouverte dans l'Empire de la Liberté par les présidents Ford et Carter qui étaient coincés, comme le disait à cette époque un très grand homme, par la superstition de la démocratie. Il semblait vraiment que la Russie était en train de s'emparer de la planète.

Et soudain, pft !, le sorcier Reagan arrive, il commence à réparer tous les dégâts très vite, trois dirigeants soviétiques crèvent à la queue leu leu, et dix ans plus tard l'Union Soviétique n'existe plus. Qu'est-ce qui s'est passé ?

C'est ce qu'on va voir.

Yamabito conduisit Eva Rosa trois rangées plus loin. En arrivant, il désigna toute l'extension du couloir, les bras grand ouverts.

Ici c'est USHER. Tu connais une bonne partie du mécanisme de ce projet qui a déstabilisé les appareils dirigeants des pays communistes. Il a permis aux États-Unis de gagner la Troisième Guerre Mondiale sans provoquer la mort de centaines de millions de personnes. Même toi, au début, tu es arrivée à admirer Runeberg pour ça. Mais j'ai ici des détails que sûrement tu ne connais pas, comme les actes de ces trois jours, du 23 au 25 février 1974 où se sont réunis à Camp David les principaux membres de la CIA et de la NSA autour du président Nixon. C'est là que le fonctionnaire que tu connais sous le nom d'Indra (son vrai nom c'est Patrick Flaherty –ou O'Donnell selon d'autres sources) a réussi à faire accepter et approuver ce que le président avait considéré jusqu'à ce jour un mauvais roman de science-fiction : USHER (je tiens cette phrase de Nixon du professeur Daniel Chavarria qui m'a fourni des renseignements inestimables). À partir de ce moment, on a donné un coup d'accélérateur aux expériences pour perfectionner les possibilités d'USHER et de la tapajine et on a considéré prioritaire le Chili par rapport à l'Uruguay. C'est aussi à ce moment où on a approuvé la construction immédiate de l'horrible Centre de Recherche Equus October. Et c'est à partir de cette date que Nixon a commencé à voir le combat des États-Unis comme une lutte pour gagner la Troisième Guerre Mondiale.

Flaherty (ou O'Donnell) était, on ne peut pas le nier, un génie. Avant qu'on ne le relègue (juste après cette réunion de février 74) à s'occuper uniquement de la partie cubaine du projet USHER, il a prévu jusqu'au plus infime détail, comme celui de donner à tout prix une totale autonomie au projet pour le mettre à l'abri d'un possible changement radical de son gouvernement (je suis sûr qu'il prévoyait déjà les conséquences de l'affaire Watergate). La partie la plus sale du projet a été mise sous la responsabilité directe d'étrangers, laissant de cette façon les États-Unis libres de toute faute au cas où on découvrirait le pot aux roses. C'est comme ça qu'est né le triumvirat appelé, par l'un de ces délires de Runeberg, Les Luthériens : Runeberg et Murat, supervisés par Le Pape, qui était un docteur de la CIA appelé Willoughby. Avant la fatidique date du 9 août 1974 (jour où on a mis Nixon à la porte de la Maison Blanche), le Centre de Recherche Equus October avait déjà acquis le fameux statut de « dénégation plausible (plausible deniability) », le même que celui de la Zone 51, qui lui permettait de rester invisible même aux yeux du président des États-Unis, le transformant en une sorte de société secrète intégrée aux structures du gouvernement. De cette façon, le projet USHER est resté à l'abri des difficultés subies par l'Agence pendant les années Ford et Carter et a pu poursuivre tranquillement son

travail : continuer avec ses expériences et atrocités, former de nouveaux agents, obtenir, entre les années 77 et 78, la tapajine sans goût pour la servir ensuite en coupe d'or aux apparatchiks du système soviétique les plus selects. C'est comme ça que la maison Russie s'est effondrée, tout comme la Maison Usher.

Mais ça n'explique pas ce qui s'est passé après. La tapajine agissait uniquement sur les individus, elle modifiait seulement le comportement de quelques dizaines de personnes clé, rien de plus. C'est vrai qu'elle a servi pour gagner la guerre contre la Russie, mais elle n'a rien eu à voir avec le changement de mentalité qui s'est produit peu à peu pendant les années quatre-vingt-dix, peu après cette guerre qu'on appelait froide. C'est justement à partir de ce moment –quand on venait justement d'éliminer tout risque d'attaque soviétique– que le monde a commencé à voir les bombardements (les fameuses frappes) comme un instrument de justice et de paix. Tout a commencé discrètement au Panama, fin 1989. Ça s'est poursuivi ensuite en Irak. En 1999, en Yougoslavie, on a parlé carrément de Guerre Humanitaire, et les French doctors, comme ton petit ami Kouchner, sautaient de joie chaque fois qu'ils voyaient un avion de l'OTAN décoller. Bien sûr, ce sont d'abord les pays riches qui ont commencé à penser qu'ils étaient en train d'aider ceux qu'ils frappaient. Mais peu à peu les pays frappés (qui étaient toujours pauvres) ont commencé à croire que peut-être ces frappes leur faisaient du bien. Finalement, en Afghanistan et en Irak les peuples frappés ont franchement remercié leurs agresseurs car en rasant leurs pays on leur avait octroyé la Liberté. C'est comme ça que les pauvres ont réussi à devenir aussi Libres que les riches.

Comme je ne savais pas comment appeler ce phénomène de contamination idéologique dans les pays bombardés, il m'a semblé bon de l'appeler Syndrome du Bébé de Rosemary, puisque Mia Farrow finalement accepte le démon qu'elle vient de mettre au monde et se met à le bercer. Cette attitude s'est mise à hanter mon esprit.

Un philosophe français assez médiocre, Jean-François Revel, à accouché un jour d'une idée si brillante qu'il n'est jamais arrivé à vraiment la comprendre : à l'époque où le communisme n'avait pas l'air de vouloir nous laisser en paix, il a fait une réflexion assez juste : il a conclu qu'en quelque sorte le communisme était pire que le nazisme parce qu'au moins Hitler ne nous avait pas trompés sur la marchandise qu'il nous proposait. Grâce à cette inattendue sincérité hitlérienne, les démocrates ont pu se liguer contre lui. Les cocos, en revanche, qui étaient aussi méchants mais plus malins que les fachos, nous promettaient monts et merveilles. Les pays riches, qui étaient aussi malins qu'eux, ne les ont pas crus, mais beaucoup de petits peuples –les nuls, les pauvres, ceux qui, (comme disait Brzezinski) sont les seuls à pouvoir

s'offrir le luxe de faire la guerre— sont tombés dans le panneau. Panneau qui en réalité s'est avéré n'être qu'un vulgaire panneau publicitaire. Et donc le devoir des pays riches était d'apporter la lumière à toute cette bande de bounoules pour les sauver des griffes de cette idéologie trompeuse.

À l'heure qu'il est, je ne suis pas en mesure de savoir si M. Revel pense que ces peuples ont effectivement trouvé le salut, maintenant que le communisme n'existe pratiquement plus.

Suivant cette ligne de pensée, et encouragé par le sympathique Ken le Rouge qui, peu avant d'être élu maire de Londres a osé dire que le capitalisme a fait plus de victimes que le nazisme, je me suis décidé à aller jusqu'au bout du raisonnement jean-franco-revelien, et je suis arrivé à une conclusion d'une logique si transparente qui est passée complètement inaperçue aux yeux du pauvre philosophe français : le système proposé par les États-Unis est encore plus pervers que celui proposé par les Soviétiques. Il nous trompe encore davantage sur la marchandise. En effet, les braves peuples des pays communistes devaient quand même se douter un peu que quelque chose ne tournait pas tout à fait rond dans leur système, parce qu'ils n'ont jamais été très fiers de leur niveau de vie. En plus, leurs dirigeants crachaient sur les dollars, mais ils en redemandaient. Par contre, les États-Unis et leurs proches vassaux (j'y inclus, naturellement —et malheureusement— le Japon), quand ils se regardent dans le miroir, ils se rendent compte qu'ils vivent dans un monde parfait. Ou presque : dans la banlieue du meilleur des mondes possibles. Et quand nous avons un doute, nous ouvrons nos journaux ou nous allumons nos télévisions, ces fenêtres ouvertes sur le monde, pour voir que là-bas de l'autre côté du miroir la vie est de toute façon moins parfaite.

Nous sommes de moins en moins nombreux à nous rendre compte que toute cette beauté et toute cette perfection, toute cette démocratie et tout cet humanisme se nourrissent de sang et de pas mal de souffrances. C'est un peu comme l'histoire de Dorian Gray, en fin de compte.

Pour la première fois Eva Rosa, après cet interminable (et parfois indigeste) monologue, se sentit directement concernée.

J'ai vu —dit-elle à voix très basse, saisie par un dégoût tenace— mon propre visage dans l'horrible face de Carla del Ponte...

—Je sais —répliqua immédiatement Yamabito—. Et je sais aussi que tu as pensé à ce dieu Molek qui à une époque a corrompu le peuple d'Israël et l'a obligé à lui sacrifier ses propres enfants en les jetant au feu... Peut-être qu'après tout l'ayatollah Khomeini n'avait finalement pas tout à fait tort, peut-être qu'après tout le Grand Satan n'a pas pu contourner le pays incontournable, comme l'appelait M. Clinton. C'est peut-être contre ça que Vladimir Ilitch Oulianov, dans son langage un peu trop technique, voulait nous mettre en garde quand il parlait du stade suprême du capitalisme. Quelle force

autre que satanique peut faire penser aux hommes qu'ils vont apporter la justice et la concorde à bord de leurs missiles Tomahawk ? Comment peut-on expliquer, autrement que par un cas de possession, qu'ils soient arrivés à penser que cette arme, nommée d'après l'arme traditionnelle d'un peuple exterminé par les États-Unis, puisse contraindre les hommes à s'aimer et être libres ?

Yamabito fit un vague geste de découragement et se remit à marcher, changeant de couloir.

Enfin, ce qui est en tout cas certain, c'est qu'on ne peut pas poursuivre légalement quelqu'un pour avoir passé un pacte avec le diable... Quoique...

Lorsqu'il arriva à la fin d'une rangée, Yamabito s'arrêta et essaya d'embrasser toutes les archives avec une sorte de geste méprisant.

—Bon, voilà, tout est là, c'est le travail de toute une vie, comme je t'ai dit. Je t'en fais cadeau.

Eva Rosa sourit, croyant que son nouvel ami était en train de lui jouer une farce de proportions babyloniennes.

—Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec tout ça ?

—Exactement ce que tu voudras —répliqua Yamabito, essayant de prendre son air le plus sérieux pour montrer qu'il ne plaisantait pas—. Je te donne tout. Sers-t-en, donne-le à tes petits amis de l'ADAN, laisse pourrir les archives ici, brûle-les, revends-les à la NSA, ça m'est égal, de toute façon, tout retournerait comme ça à son créateur, puisque la plupart des documents viennent justement de la NSA, de la CIA et du Département d'État. Comment est-ce que tu crois que Murat s'est procuré les documents officiels qu'il a envoyés à Jodorow ? J'ai veillé à ce qu'il les trouve sans se donner trop de peine. Écoute —dit-il en sortant un dossier au hasard—, peut-être qu'on ne peut poursuivre personne pour avoir passé un pacte avec le diable, mais j'ai ici assez de preuves pour mettre en prison pendant des centaines d'années des centaines de fonctionnaires yankees pour assassinat, torture, extorsion, empoisonnement, génocide, bannissement, enlèvement, et tout ce que tu pourras imaginer. Bien sûr, il faudra trouver un truc pour pouvoir les punir, parce que tu sais bien que les machins ordinaires (Cour Internationale de Justice, Cour Pénale Internationale, et tout ce tas de conneries) servent seulement à punir les citoyens des pays pauvres quand ça arrange les dirigeants des pays riches. Faudrait voir si tu trouves quelque chose, toi qui te vantes encore d'avoir beaucoup d'imagination. Ça, ça serait vraiment à ton niveau, parce que poursuivre tes militaires va te sembler trop facile quand tu verras ce que j'ai là. J'ai ici des preuves qui feraient pâlir de jalousie le plus impartial des juges espagnols. Quand je glanais des détails par-ci par-là dans ce coin pittoresque du Maryland où se trouve le quartier général de la NSA, j'ai dû reconnaître que c'était là le seul endroit où on pouvait trouver des renseignements intéressants

à propos des crimes commis par les militaires au Chili puisque les conseillers de la CIA ont très bien fait leur boulot et qu'ils n'ont laissé aucune trace ici. Les archives d'Equus October que tu as *découvertes* à Valparaiso, j'ai dû les y remettre moi-même parce que les Gringos les avaient embarquées quand ils ont cessé de superviser la base. Ils n'ont commis aucune erreur. Ou rien qu'une seule : ne pas m'avoir tué avec leur bombe atomique. Mais, à part ça, tout a été impeccable, et l'assistance apportée à la *révolution* de Pinochet, parfaite. Pourquoi est-ce que tu crois qu'une bonne partie des grosses pointures de la dictature argentine sont en prison tandis que tous les responsables du coup d'État ici sont morts en paix, comme le Général, ou se la coulent douce ? Pourquoi est-ce que tu crois que M. Straw, quand il était au Home Office, a si facilement laissé partir Pinochet ? En Argentine c'était le bordel intégral après la mort de Perón et pendant la présidence surréaliste d'Isabelita. Les militaires argentins n'avaient pas vraiment besoin d'assistance pour prendre le pouvoir. Ils ont fait les choses à leur manière et ils paient maintenant leur péché d'orgueil. Au Chili, par contre, pays bien discipliné (*la Prusse d'Amérique* !) il fallait l'assistance active du Grand Frère pour que les généraux et les amiraux rebelles puissent libérer la Patrie du spectre du communisme.

—Mais ce que je ne comprends pas c'est pourquoi vous me donnez tout ça à moi. Quand je vous ai proposé de poursuivre les militaires, vous n'avez pas fait le moindre cas de moi. En plus, qu'est-ce que j'ai que vous n'avez pas ?

Yamabito sourit de nouveau, il détourna son regard et dit :

Je vais te raconter une autre histoire arabe. Quelques amies sont allées au hammam de leur quartier passer un bon moment à se laver, papoter, se faire masser et se détendre. En arrivant, le préposé à l'entrée leur a dit qu'il était désolé, mais qu'elles ne pouvaient pas entrer parce que c'était le jour réservé aux hommes. En entendant ce mot, toutes se sont regardées avec enthousiasme et elles se sont dit : « nous voulons le voir !, nous voulons le voir ! » Finalement, l'une des amies a dit au préposé : « vous pourriez lui dire de sortir juste un petit instant ? » N'ayant pas compris, le préposé leur a demandé qui elles voulaient voir. Les amies se sont regardées avec surprise, et finalement toutes ont crié d'une seule et imposante voix : « Le Prince ! » Le préposé, de plus en plus confus, leur a dit qu'à son avis, il n'y avait aucun prince à l'intérieur. « Bien sûr, a dit une autre des amies, pas un prince, mais Le Prince, شيخ المجاهد Cheikh al-Moudjahid. » Le préposé leur a dit à nouveau qu'il n'y avait aucun cheikh à l'intérieur. La femme qui avait parlé la première, passablement indignée, lui a rétorqué : « Ne me dites pas que vous ne savez pas qui est أبو عبد الله Abou Abdallah, Le Directeur. » « Je vous demande pardon ? » a réussi à dire le préposé, complètement désarçonné. Toutes les femmes ont uni à nouveau leurs voix : « أسامة Oussama ! » Au bord

de la crise de nerfs, le préposé a demandé : « Quel Oussama ? » « Comment osez-vous le demander ?, dit la femme, أسامة بن لادن Oussama ben Laden, bien sûr. » Le préposé, saisi par l'angoisse, leur a dit que, bien entendu, Oussama ben Laden n'était pas là. Les amies se sont regardées, déçues, elles ont ravalé leur enthousiasme, et ont commencé à avancer vers l'intérieur du hammam, voûtées par la résignation. Le préposé, hystérique, se mit à crier qu'il y avait des hommes nus à l'intérieur, qu'elles ne pouvaient pas entrer. La dernière femme, avant de franchir la porte, se tourna vers l'homme pour lui dire : « s'il vous plaît, ne dites pas n'importe quoi, vous savez bien qu'Oussama ben Laden est le seul homme. »

Eva Rosa faillit mourir d'asphyxie à cause de l'attaque de fou rire qui la prit. Entre deux éclats de rire elle ne réussissait qu'à dire *c'est pas possible, non, non, non, c'est pas possible, vous êtes vraiment méchant, monsieur Morisui.*

—Je ne m'appelle pas Morisui, je m'appelle Yamabito —répliqua le Japonais, prononçant son nom à la façon samouraï, le projetant fortement du diaphragme.

—Et moi... —réussit à dire Eva Rosa de façon entrecoupée avant d'être saisie par une autre attaque de rire— et m-moi je m'appelle pas Eva et encore moins Evita, Mitsubishi de mes deux, je m'appelle Eva Rosa ou Rosa.

—Erosa ?

Ils étaient si contaminés par le rire d'Eva Rosa que la trouvaille de Yamabito leur sembla géniale et les lança, cette fois tous deux, dans un nouveau fou rire.

Finalement, pendant une courte accalmie, Yamabito réussit à expliquer :

—Je te donne toute cette merde de paperasse parce que c'est toi la seule personne que je connaisse qui ait des couilles, ma chère Erosita.

Eva Rosa éclata de rire encore une fois.

—Mon bide —cria-t-elle—, j'ai mal au bidon !, arrêtez !, arrêtez monsieur Ya... Y'a-ma-bite, arrêtez !

Elle avait vraiment si mal au ventre que, voulant prendre appui sur les étagères pour ne pas tomber, elle trébucha sur l'une des échelles, laquelle alla percuter les étagères d'en face qui tombèrent sur les étagères d'à côté, qui firent tomber les suivantes, provoquant un effet domino aussi redoutable que celui qu'on pensait que le communisme allait provoquer au Vietnam dans les années 60. Le quart des archives de Yamabito finit de cette façon par terre, éparpillé. Devant ce spectacle, Eva Rosa partit dans un fou rire inversé qui la projeta si fortement vers l'arrière qu'elle renversa l'étagère qui se trouvait derrière elle, provoquant un nouvel effet domino qui mit à bas l'autre quart des archives.

—Les toilettes !, les toilettes ! —supplia Eva Rosa—, dis-moi où sont ces putains de toilettes si tu veux pas que tes papiers de merde deviennent des papiers de pisse !

Une fois dans les toilettes, Eva Rosa cria qu'elle avait besoin d'un autre pantalon, et Yamabito dut descendre au dressing de son bureau où il rangeait quelques vêtements. Avant de remonter, il admira un instant le lever du jour sur Santiago du Nouvel-Extrême. La lumière, le ciel, les maisons, tout était teint en rose. Il pensa qu'effectivement le Chili méritait son nom de Nikkyû, *le Repos du Soleil*.

Quand Eva Rosa se trouva face à Yamabito portant les pantalons de celui-ci, ils eurent l'impression de se trouver devant des miroirs déformants et recommencèrent à mourir de rire. Comme ils étaient déjà très affaiblis, ils durent se jeter symétriquement par terre pour attendre la fin de la crise. Eva Rosa, se roulant parmi les documents, réussit à dire : *Tu es génial, Y'a-ma-bite, absolument génial.*

Finalement, une fois plus sereins, Yamabito se mit sur le côté, appuyant la tête sur son bras pour regarder Eva Rosa dans les yeux. Un insaisissable éclat de désir brilla aussi bien dans les yeux du samouraï que dans ceux de la tueuse, mais aucun des deux ne voulut donner libre cours à ses sentiments. Yamabito semblait pourtant fragile pour la première fois, ses yeux s'étaient même légèrement humectés.

Tout ce que je viens de te raconter n'a pas une très grande importance en réalité. Beaucoup de ces choses tu les savais déjà, et tu devais te douter de bien d'autres. Mais une chose ne se trouve pas dans ces dossiers.

Je ne connais pas tes sentiments profonds vis-à-vis de Jaime Lulio, mais je n'ai pas besoin de te dire que c'est quelqu'un de formidable. Plus encore qu'il ne semble l'être. Au début des années 90, quand tu étais à Chicago et à Harvard, il est rentré de France. Comme je savais qu'il était fiché par le SIM et la DINA, j'ai pris rapidement contact avec lui, même si mon enthousiasme était assez mitigé car je pensais qu'il était l'un de ces ex-révolutionnaires apprivoisés par les bons pays européens qui avaient « tellement aidé le Chili ». (Je me suis toujours demandé en quoi diable ils l'avaient aidé. Que je sache, aucun pays européen n'a envoyé des troupes pour sauver Allende, ni n'a organisé des frappes sur la Virginie ou le Maryland ou Washington pour en finir avec la CIA, la NSA ou le Pentagone). Plus tard, quand il m'a raconté une anecdote qui peut sembler banale, mes préjugés sur lui ont disparu. J'ai enfin compris tout ce que je voulais savoir à propos de lui.

L'une des choses qu'il se rappelait le plus clairement de son séjour en Europe c'était l'abîme de stupeur qui s'était littéralement ouvert sous ses pieds au moment d'apprendre que la terrible guerre qui avait dévasté le

Vietnam avait en réalité été provoquée par les instincts coloniaux de la France. Les Français venaient à peine de se débarrasser des Allemands quand ils sont partis reconquérir leur Vietnam. Jaime Lulio ignorait ce détail quand il est arrivé là-bas. Il m'a raconté qu'il avait pleuré d'émotion au moment de fouler le sol français, prêt à oublier l'enfer qu'il avait vécu dans son sale pays de merde. Comme il était déjà un grand cinéphile, pendant ses premières promenades dans les rues des Paris il s'est mis à évoquer la musique épique de Maurice Jarre et l'atmosphère exaltante de Paris, brûle-t-il ? qui, à part d'avoir amplifié son rêve romantique sur la ville, lui avait fait vivre, peu avant la victoire d'Allende, la beauté tragique de ceux qui se sont battus contre l'envahisseur. Et un jour, quelques mois après son arrivée en France, il avait appris que le célèbre libérateur de Paris, le général Leclerc (le monsieur à la petite moustache qu'on voyait dans le film) était arrivé à Saigon le 5 octobre 1945 (à peine deux mois après la fin de la guerre !) à la tête du Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient pour rétablir L'Empire, comme disait de Gaulle... Au début, Jaime Lulio avait pensé qu'il n'avait pas bien compris. À l'époque il ne connaissait pas toutes les acceptions du mot Liberté.

Quand il m'a raconté ça, j'ai commencé à m'intéresser vraiment à lui.

Mais quelques années plus tard, tu es rentrée...

En plus, il avait à résoudre un problème très difficile. Ce n'est pas le fait qu'il avait moins de couilles que toi, ça ce n'est qu'un détail, dans la vie, tout n'est pas fait que de boules, trous et dards. Le problème, c'est qu'il portait (et porte encore) sur la conscience un poids très difficile à gérer. Et ça serait encore plus grave si un jour il venait à apprendre toute la vérité. J'imagine qu'il ne t'a rien dit à toi, non ?

—N-non... —répondit Eva Rosa, complètement égarée—. Je ne sais pas très bien de quoi tu parles.

—Bien, si tu ne sais pas de quoi je parle, ça veut dire qu'il ne t'a rien dit. Bon... avant tout, il faut que tu saches que ton père, ton vrai père, Rodrigo Gutiérrez, n'est pas mort enfermé quelque part.

—Non ? Il n'est pas mort à Equus October ?

—Non. Ni à Equus October ni dans aucun autre endroit du genre. Et Jaime Lulio le sait très bien.

—Tu veux dire que...

—Oui. Jaime Lulio le connaissait si intimement qu'il s'est rendu compte qu'il n'était pas le même Rodrigo Gutiérrez. Plusieurs fois Rodrigo avait aidé (tu sais très bien pourquoi) à faire arrêter certains de ses camarades, mais Jaime Lulio n'est jamais tombé dans ses pièges.

—Ça, il me l'avait déjà dit.

Oui, mais c'est pas ça l'essentiel. Quand Jaime Lulio a compris que Rodrigo Gutiérrez avait préparé un piège pour lui et ses camarades, il a

changé ses plans pour ne pas se faire arrêter, mais il n'a pas voulu dénoncer son ami de toujours. Ça, tu le savais déjà. Ce dont je suis sûr qu'il ne t'a pas dit, c'est que Jaime Lulio s'est alors rendu compte que Rodrigo était au bord de la folie, même s'il le dissimulait parfaitement grâce à l'entraînement de commando qu'il avait reçu à Cuba. Rodrigo essaya plus tard d'organiser un nouveau guet-apens avec d'autres camarades, mais Jaime Lulio réussit à nouveau à le déjouer. Finalement, il a essayé de piéger Jaime Lulio tout seul, mais ça n'a encore pas marché.

Plus tard, il a essayé de tuer lui-même Jaime Lulio, mais il a échoué encore une fois.

C'est justement au cours de cette dernière rencontre, au moment où Jaime Lulio allait prendre la fuite, qu'il a croisé le regard de Rodrigo. Il a alors vu dans ses yeux, comme dans une sorte de miroir atroce, une souffrance qui allait bien au-delà de tout ce qu'il n'avait jamais osé rêver, lui qui avait connu les tortures les plus sadiques de l'armée et de la CIA. Il prit alors la décision d'abrégé la souffrance de Rodrigo –de ton père– de la seule façon possible.

Au moment de le tuer, il savait que c'était la seule bonne chose à faire. Mais ce geste, et l'élimination du cadavre dans le métal en fusion d'une fonderie de cuivre, lui ont laissé un tel poids sur la conscience qu'il a perdu cette énergie dont les véritables guerriers ont besoin. C'est pour ça qu'il a pris la décision de partir. C'est pour ça qu'en arrivant en France il a maudit son sale pays de merde.

Mais malheureusement ce n'est pas tout.

Et heureusement Jaime Lulio ne le sait pas.

Avant qu'il le tue, Rodrigo l'a supplié de l'épargner. Mais il n'a pas eu le temps de lui dire pourquoi. Une fraction de seconde après le départ du coup mortel, Jaime Lulio a fugacement pensé qu'il avait peut-être commis une erreur, mais il a rapidement évacué ce doute, comme on lui avait appris à Cuba.

Ça, ç'a été la fin de la souffrance de Rodrigo, mais pas de sa répugnante histoire.

Rodrigo avait des ordres précis à suivre. Auxquels obéir au pied de la lettre. Il lui était absolument interdit de disparaître, même en mourant. La mort le délivrerait effectivement des souffrances, mais son double serait livré vivant à l'insatiable Molek.

Le dossier de María Inmaculada signale qu'elle est morte au mois de septembre 1974, peu après la disparition de Rodrigo. Mais ce n'est pas comme ça qu'elle a fini. Elle est morte en réalité quelques semaines plus tard, peut-être des mois. Tu dois avoir une idée de ce qui lui est arrivée, tu as vu ses restes. C'est le destin des damnés de la terre. Elle en était le sombre reflet.

La vallée de larmes

Jaime Lulio ne sait rien de tout ça, et c'est sûrement mieux comme ça. L'élu, ce n'est pas lui. C'est toi.

Finalement, pour détendre un peu l'atmosphère, Yamabito se leva et se dirigea, trébuchant sur des papiers et des dossiers, vers l'une des étagères qui restaient encore debout à la fin du couloir. Après avoir ôté le couvercle d'une boîte, il se tourna vers Eva Rosa. Elle restait couchée à l'endroit où elle s'était effondrée et ne put distinguer clairement le sourire malicieux de Yamabito, mais elle put le deviner au ton de sa voix :

—Ça te dirait de voir ce que j'ai à propos de la *mort* de Ben Laden ?

Novus Ordo Seclorum

Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος.

Au commencement était le Verbe
Jn. I, 1

בראשית, ברא אלהים, את השמים, ואת הארץ

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre
Gn. I, 1

Le cinquième Hitler

וַיֹּאמֶר יְהוָה אֱלֹהִים אֶל-הַנָּחַשׁ, כִּי עָשִׂיתָ זֹאת, אֲרוּרָה אַתָּה מִכָּל-הַבְּהֵמָה, וּמִכָּל חַיַּת הַשָּׂדֶה; עַל-גִּחְוֹנְךָ תֵּלֵךְ, וְעַפָּר תֹּאכַל כָּל-יְמֵי חַיֶּיךָ.

וַאֲיִבָּה אֲשִׁית, בֵּינִי וּבֵין הָאִשָּׁה, וּבֵין זָרְעֶךָ, וּבֵין זָרְעָהּ הוּא יִשׁוּפֶךָ רֹאשׁ, וְאַתָּה תִּשׁוּפֶנּוּ עֲקֵב

Alors Yahweh Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu entre tous les bestiaux et toutes les bêtes sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. »

Gn 3: 14-15

Il est 23 heures 56 minutes. Nous nous trouvons dans les jardins du théâtre de Drottningholm dans la banlieue riche de Stockholm, Suède. Les rois et les reines de Suède et de Norvège forment un cercle avec plusieurs personnages autour d'un grand mât en feu. Ils se tiennent tous par la main et ils tournent tous autour du mât au rythme des violons qui jouent une mélancolique scottish suédoise. Ils fêtent la *midsommar*, la fête de l'été, la fête du jour le plus long de l'année. Il est presque minuit, mais nous voyons qu'à un endroit de l'horizon la lumière du soleil n'a pas tout à fait disparu : une ligne rouge et jaune dessine l'un des plus beaux sourires de la nuit d'été.

Cette célébration est unique dans son genre. Après la fin de la première décennie du troisième millénaire, les souverains de Suède et de Norvège ont eu l'idée d'organiser une réunion avec tous les prix Nobel de la paix vivants pour donner une nouvelle chance à la paix dans le monde. Nous trouvons présents à cette réunion les anciens présidents Jimmy Carter, 김대중 Kim Dae-Jung, Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev, Nelson Mandela, Frederik de Klerk, Lech Wałęsa et même Valéry Giscard d'Estaing, mandaté par l'Union Européenne ; le candidat frustré à la présidence Gore et les présidents Obama, פרס Peres et Johnson ; une représentante de la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Agneze Gonxhe Bojaxhiu, mieux connue sous le nom de Nënë Tereza ; le docteur Kouchner, envoyé par les *French doctors* ; l'ancien secrétaire général Kofi Annan et les pacificateurs du monde محمد البرادعي Mohamed El Baradei et Martti Oiva Kalevi Ahtisaari ; le banquier des pauvres মুহাম্মদ ইউনুস Muhammad Yunus, Rigoberta Menchú, شیرین عبادی Shirin Ebadi, le ཡུལ་བཟོ་ཆེན་པོ་ Yishin Norbu, appelé vulgairement ལྷ་ལོ་སྣ་ Dalaï Lama, et tous les autres. Même la Birmane အောင်ဆန်းစုကြည် Aung San Suu Kyi et le Chinois 刘晓波 Liu Xiaobo ont été autorisés par leurs gouvernements à assister à cette mémorable cérémonie.

Au moment où le roi de Suède fait un discours de paix, fraternité et amour, une voiture se gare discrètement dans le parking, deux hommes et une femme en sortent. Ils attendent patiemment à l'entrée du jardin que le roi achève son discours puis, pendant les applaudissements, ils présentent une carte aux agents de la sécurité qui les laissent passer.

Tous les invités semblent être aux anges, ils tiennent presque tous une coupe ou un verre à la main et ils prennent de temps en temps, sur les tables installées pour l'occasion, une tranche de saumon, de hareng, de viande de renne, ou tout simplement un *smörgås*. Les deux hommes et la femme avancent avec détermination sans prêter attention à ce joyeux tumulte, ils savent très bien ce qu'ils cherchent. Ils s'arrêtent finalement devant un petit vieillard replet à l'air bonasse. La femme, qui est Eva Rosa Valenzuela, s'adresse à lui en anglais :

—Vous êtes bien le docteur Henry Kissinger, conseiller à la Sécurité Nationale et secrétaire d'État pendant l'administration du président des États-Unis Richard M. Nixon ?

—Oui.

L'un des hommes lui montre une carte, lui tend une lettre, et se présente :

—Commissaire Persson, Police suédoise. Nous avons un mandat d'amener à votre rencontre provenant conjointement des Cours de justice de Santiago du Chili, de Hanoi, de Phnom Penh et de Vientiane. Veuillez nous suivre.

—Mais... pourquoi ? Pour quel motif ?

—Vous êtes accusé d'instigation et complicité de crimes de guerre et contre l'humanité, une demande d'extradition a été formulée par ces quatre Cours de justice. Nous honorerons la demande la plus documentée. Vous serez assigné à résidence en attendant la décision de la Cour suprême suédoise. Veuillez nous suivre pour un interrogatoire préliminaire.

Le docteur Kissinger n'en croit pas à ses oreilles. Dans un premier temps il se défait de la main de l'autre policier qui veut le faire avancer. Sentant cette résistance, le policier lui glisse à l'oreille :

—Ne nous obligez pas à vous passer les menottes comme ils ont dû le faire avec M. Clinton.

Ainsi averti, le docteur Kissinger fait quelques pas timides. Puis, il s'arrête et se tourne vers l'un de ses assistants qui est comme pétrifié :

—Ne restez pas là, sale con de merde, allez chercher le président !

Puis, en attendant son sauveur, il lance tout son mépris vers le roi de Suède :

—Vous le regretterez ! Vous regretterez amèrement ça tout le restant de votre sale putain de vie ! Nous ne laisserons pas pierre sur pierre dans toute cette pourriture de royaume de Suède !

Quelques instants plus tard, les invités s'écartent pour laisser passer la svelte figure de monsieur Barack Hussein Obama. En le voyant s'approcher, Eva Rosa Valenzuela s'avance à son tour vers lui, tout en sortant un papier d'une poche de son chemisier.

—Vous tombez bien, monsieur Obama —dit-elle en lui tendant le papier—, voici une liste très sommaire de toutes les occupations illégales mises en place par les administrations précédentes à votre gouvernement que vous avez entériné. Permettez-moi de souligner notamment le cas de la baie de Guantánamo, dont l'occupation, doublée du crime de guerre des détentions arbitraires et tortures, pourrait vous atteindre personnellement lors de l'un des vos prochains déplacements. Les violations de souveraineté commises de plus en plus fréquemment par votre propre administration en vue de perpétrer des assassinats sont en train d'être instruites. Même si vous nous êtes franchement sympathique, vous allez devoir répondre de ces crimes. Vous auriez dû prendre votre collègue Carter comme exemple. Profitez de ce qu'il est par là pour lui demander comment il a fait, lui.

Pendant que le président-des-États-Unis-prix-Nobel-de-la-paix-possible-futur-accusé-de-la-justice reste interdit devant sa feuille de papier, Eva Rosa Valenzuela, en compagnie du commissaire Persson, s'avance vers les rois, qui sont restés impassibles pendant toute cette scène. Elle exécute à leur intention cette petite révérence inscrite dans les gènes de toute jeune fille scandinave, et leur dit en suédois :

—Ursäkta oss, Ers Majestäter.

Persson, impressionné, perd son sang-froid. Il réussit néanmoins à s'incliner devant son souverain, et, oubliant que le roi est suédois, ou que le roi de Norvège comprend parfaitement le suédois, il traduit machinalement en anglais :

—Sorry, your Majesties.

Le commissaire et l'avocate font demi-tour et s'éloignent vers l'horizon. Le sourire rouge et jaune de la nuit semble encore plus radieux sur le ciel bleu métallisé. C'est justement celui-ci le plus beau sourire de la nuit d'été. C'est là que nous apercevons la silhouette de l'autre policier, le jeune inspecteur Jakobsson, pressant le pas de son insigne prisonnier pour ne pas trop s'éloigner de celle qui vient de lui briser le cœur.

Pendant un très court instant —si bref qu'aucune autre chronique ne se serait donnée la peine de le signaler— tout devient aussi miraculeux que ce lointain *couchant à Querétaro qui semblait refléter la couleur d'une rose au Bengale*

La vallée de larmes

C'est alors que deux mots se font entendre très distinctement. Ils proviennent peut-être de nos lèvres, ou des lèvres de la nuit d'été, ou de l'auteur fondu dans son œuvre, du créateur dans sa créature :

Ave Eva.

Ainsi finit l'histoire des quarante-sept fêaux serviteurs... si tant est qu'elle ait une fin, car nous, les autres hommes, qui ne sommes peut-être pas loyaux, mais qui ne perdrons jamais l'espoir de l'être, nous continuerons au moins à les honorer de nos discours.

Jorge Luis Borges,
Le peu civil maître de cérémonies : Kotsuké no Suké

La vallée de larmes

Emma Zunz

3

I. Les enfants d'Ève

Eva Runeberg de Valenzuela

1. Notre dame	6
2. Le roi blanc	15
3. Le roi noir	35

II. La vallée de larmes

Rosa Gutiérrez Sánchez

1. Fällan	70
2. Resan	73
3. Djungeln	80
4. Misstaget	90
5. Beröringen	101
6. Domaren	110
7. Judas	114
8. L'heure du loup	128
9. <i>L'eau de la forêt</i>	145

III. Notre avocate

Eva Rosa Valenzuela

1. D'entre les morts	160
2. Du passé faisons table rase	165
3. Le genre humain	177
4. Les damnés de la terre	183
5. Les forçats de la faim	189
6. La lutte finale	198
7. 日休 – Le Repos du Soleil	204
8. 日本 – L'Origine du Soleil	209
9. 長崎、我が愛 – Nagasaki mon amour	219
10. La boîte de Pandore	227

Novus Ordo Seclorum

Le cinquième Hitler

254

REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier mon amie Dominique Béranger, du lycée français de Mexico, pour avoir eu la patience de surveiller de son œil critique mon texte français.

De même, mon ami, le professeur David Gordon White, de l'Université de Santa Barbara, pour m'avoir rassuré à propos de la plausibilité de mes délires indianistes.

Et, bien entendu, Denis Behar et Åse Bölling pour leur version suédoise de l'eau de la forêt.

Je voudrais aussi remercier tous mes professeurs, tout particulièrement, Göran Wirén et Régis Boyer de l'Université de Paris IV (suédois et civilisation scandinave), Einar Már Jónsson de l'Université de Paris IV (islandais et vieux-norrois), Nils Simonsson et Folke Josephson de l'Université d'Uppsala (sanskrit et langues indo-européennes), Michel Meslin de l'Université de Paris IV (histoire des religions) et l'天理日仏文化協会 Association Culturelle Franco-Japonaise de Tenri pour ses merveilleuses fêtes d'automne et printemps et ses sushis à volonté.

Y a José María Tapias Ospina por haberme permitido seguir creyendo en la amistad.

Celui que je remercie le plus, c'est Fausto Giudice, il sait pourquoi. Et vous aussi peut-être.

The Glocal Workshop/L'Atelier Glocal/El Taller Glocal

contact@glocalworkshop.com

Une initiative commune de...

Éditions workshop19, Tunis

Tlaxcala, le réseau international des traducteurs
pour la diversité linguistique

tlaxcala-int.blogspot.com/

La Pluma, site ouèbe franco-colombien non aligné

lapluma.net/

Promosaik - Dialogue entre cultures et
religions

promosaik.org/

...et de nombreux individus et groupes associés

Vous avez un manuscrit à nous proposer ?

drafts@glocalworkshop.com

COLLECTION « FICTIONS RÉALITAIRES »

*« Il n'y avait plus autour de lui qu'un vide éclatant,
une réverbération éblouissante annonciatrice, se dit-il,
de cet épiphénomène auquel on donne le nom de
« réalité ». »*

Philip K. Dick, *Le Dieu venu du Centaure*, éd. Opta,
1969 (Orig. *The Three Stigmata of Palmer Eldritch*,
1964)

**Dans le combat millénaire entre fiction et réalité,
qui gagnera ? Est-ce là la bonne question ? Et si la
réalité n'était qu'une fiction ? Et si la fiction
devenait réelle ? Une collection de romans, contes
et histoires à ne pas dormir debout.**